The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

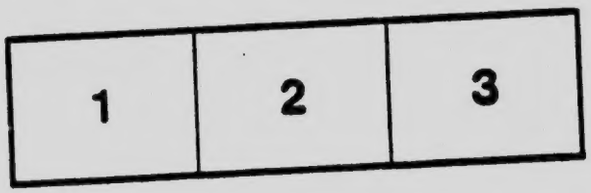
Bibliothèque nationale du Canada

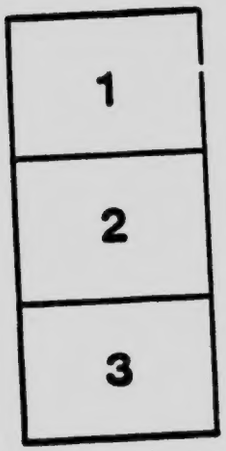
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

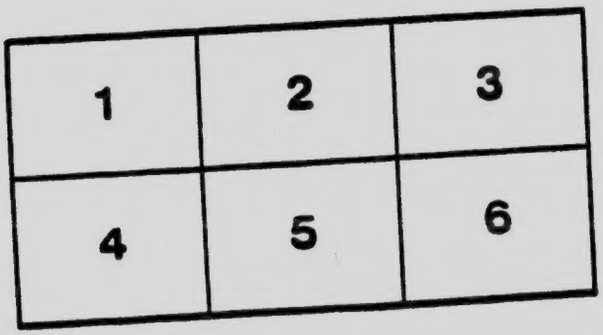
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







L

Maison de St Laurent
Communauté.

MAISON DE ST-LAURENT
COMMUNAUTE

L'ÂME SANCTIFIÉE

PAR LES

DONS DU SAINT-ESPRIT

APPROBATIONS

En vertu des pouvoirs que nous avons reçus de notre Révérendissime Père Général Patrice Murray, nous permettons volontiers l'impression de l'ouvrage intitulé : *L'Ame Sanctifiée par les dons du Saint-Esprit*, par le Père E. Manise.

Bruxelles, 8 Décembre 1910,

CAM. VAN DE STEENE.
Sup. Prov. Belg.

Nil obstat.

O.-E. MATHIEU, Pter
Censor deputatus

Imprimatur.

† L.-N. ARCHIEP. QUEBECEN.

MAISON DE ST-LAURENT
COMMUNAUTE

C

L'ÂME SANCTIFIÉE

PAR LES

DONS DU SAINT-ESPRIT

A L'USAGE

du clergé, des communautés religieuses et des personnes pieuses qui vivent dans le monde.

PAR LE PÈRE E. MANISE, RÉDEMPTORISTE

CONGRÉGATEURS DE STE CROIX ET DES SEPT DOULEURS

2520
MAISON MERE

QUÉBEC
Imp. L'Action Sociale, Ltée
1911

BT121
.2
M35
1911

L'ÂME SANCTIFIÉE PAR LES DONS DU SAINT-ESPRIT

AVANT-PROPOS

Il est du plus haut intérêt, pour une âme résolue de se sanctifier, et qui s'applique sérieusement à la perfection, de bien connaître Celui dont la mission toute spéciale est de sanctifier les âmes et que l'on appelle, pour cette raison, l'Esprit sanctificateur. Elle peut alors se mettre en rapport plus fréquent et plus intime avec lui, s'attirer ses bonnes grâces, recourir avec confiance à sa protection, le supplier de vouloir en s'occuper d'elle et la conduire sûrement à la sainteté.

De même, cette âme a tout intérêt à connaître les moyens que le Saint-Esprit emploie pour la sanctifier, les voies mystérieuses et ineffables par lesquelles il veut la conduire, les échelons divers qu'il veut lui faire parcourir, pour l'élever jusqu'au sommet de la perfection. Cette connaissance ne peut que l'engager à coopérer plus parfaitement à ses opérations, à écarter les obstacles qui les contrarieraient, et à les rendre, par la-même, plus aisées et plus efficaces.

C'est cette pensée qui nous a décidé à offrir aux âmes intérieures ce modeste travail.

Des auteurs nombreux ont déjà, il est vrai, traité ce sujet important, nous y avons eu recours pour la composition de notre ouvrage ; mais les uns nous ont paru absolument trop concis, les autres trop étendus, envisageant l'action du Saint-Esprit d'une façon trop universelle, et ne s'arrêtant pas assez à son œuvre favorite : la sanctification des âmes, par le moyen de ses dons.

Nous avons cru rendre service aux âmes qui tendent à la perfection, en leur exposant, aussi clairement et aussi solidement que possible, l'action du Saint-Esprit dans l'âme qu'il veut sanctifier. Nous avons la confiance que nos entretiens, répondant à leurs vœux et à leurs aspirations, leur seront d'une grande utilité.

Afin d'être agréable à la Vierge Marie, la digne Épouse du Saint-Esprit, et d'offrir aux âmes un modèle parfait, chef-d'œuvre de l'Esprit sanctificateur, nous avons terminé notre ouvrage, en montrant l'action admirable du divin Paraclet et de ses dons précieux dans l'âme immaculée de la Vierge très fidèle.

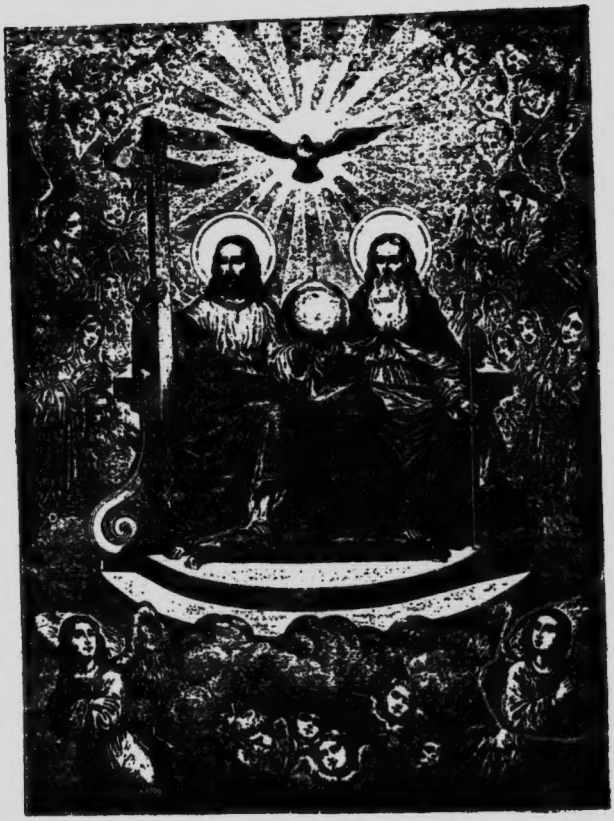
Daigne, notre bonne Mère, agréer l'hommage que nous lui faisons de ce livre, et demander à Celui dont elle est l'Épouse bien-aimée, de vouloir le bénir, ainsi que tous ceux qui le liront.

PREMIÈRE PARTIE

LE SAINT-ESPRIT ET SES DONS

EN GÉNÉRAL

LA SAINTE TRINITÉ



PREMIER ENTRETIEN

Le Saint-Esprit, sanctificateur des âmes

Credo in Spiritum Sanctum Dominum, et vivificantem.

Je crois à l'Esprit-Saint Seigneur et vivificateur.

SYMB. NIC.

Le chemin du juste, est-il écrit, est semblable à la lumière du jour, qui croît de clarté en clarté jusqu'à ce qu'elle arrive au plein midi. Les âmes justes, chante le Psalmiste, prendront des ailes et s'élanceront comme des aigles, elles voleront, sans défaillir jamais.

Et qu'est-ce donc qui produit dans l'âme fidèle ces effets surprenants ? Qu'est-ce qui la transporte sur ces sommets divins, où elle apparaît tout éblouissante de lumière et tout embrasée d'amour ? Évidemment, ce ne peut être la pauvre et faible nature : en vain, elle s'épuiserait en efforts, elle ne pourrait que constater son impuissance. Ce n'est pas non plus une grâce, ni même une série de grâces communes et ordinaires. Il faut, pour cela, un secours

supérieur, extraordinaire ; une intervention toute spéciale du Saint-Esprit, intervention admirablement efficace, que décrit le Prophète quand il dit: « O Dieu, vous enverrez votre esprit et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre.» *Emittes spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.* Ps. CIII, 30.

Cette bienheureuse et toute puissante intervention, l'Église l'implore constamment, mais particulièrement dans ses plus pressantes nécessités et dans les circonstances les plus solennelles, telles que : l'ordination de ses prêtres, la consécration de ses pontifes, les assemblées imposantes des conciles, l'élection des papes, la canonisation des saints, etc.; c'est alors surtout qu'elle fait monter vers le Ciel l'hymne si touchante du « Veni Creator, » appel suppliant, auquel il semble impossible que Dieu puisse résister.

Cet appel a été fait pour vous aussi à votre confirmation, et, si vous êtes religieux, à votre vêture et à votre profession. Vous l'avez renouvelé souvent vous-même : au commencement de vos retraites et chaque fois que vous aviez un acte important et décisif à accomplir. Ah ! c'est que, sans l'assistance du Saint-Esprit, nous ne pouvons rien. Sans sa lumière nous ne sommes que ténèbres, sans son secours nous ne sommes que faiblesse ; nous ne pouvons sans lui que nous perdre et nous damner. Avec le Saint-Esprit, au contraire, nous sommes capables des plus grandes choses pour Dieu, pour les âmes et pour nous-mêmes. Avec l'aide du Saint-Esprit, nous quittons le péché, nous vivons d'une vie nouvelle, nous devenons des saints.

Mais il est nécessaire que nous ne mettions aucun obstacle à son action et que nous travaillions de concert avec lui ; et voilà en quoi nous manquons, hélas ! trop souvent.

Quelle est la cause de ce désordre ? Il y en a plusieurs; mais une des principales, c'est que nous ne connaissons pas assez le Saint-Esprit, que nous l'aimons et que nous l'invoquons trop peu. Nous ne connaissons pas assez non plus les opérations sublimes qu'il veut accomplir en nous, nous y sommes trop peu attentifs, et dès lors, au lieu de les seconder par une fidèle et constante coopération, nous multiplions nos infidélités et nos résistances.

Comprenons donc, avant tout, la nécessité où nous sommes d'acquérir une vraie dévotion au Saint-Esprit ; voyons ensuite quelles opérations ineffables cet Esprit d'amour veut accomplir en nous; enfin, examinons les devoirs que nous avons à remplir envers lui.

O Marie, très digne Épouse du Saint-Esprit, prêtez-nous votre assistance.

§ I

Nécessité d'acquérir une vraie dévotion au Saint-Esprit

Il faut bien le reconnaître, dit Mgr Gaume, [1] le Saint-Esprit n'est ni assez connu ni assez aimé, et

(1) Traité sur le Saint-Esprit.

c'est pour cela qu'il n'y a pas plus de saints dans l'Église.

Et pourquoi connaît-on si peu le Saint-Esprit ?

Pour bien des raisons, sans doute ; mais en voici deux principales :

1° Parce que lui-même ne nous révèle presque rien sur sa Personne. 2° Parce que ses opérations et ses œuvres étant toutes spirituelles, nos sens ne peuvent les saisir.

Il n'en est pas de même du Père et du Fils. On connaît le Père, on l'adore, on l'aime: peut-il en être autrement ? L'Écriture, à chaque page, proclame sa puissance, sa justice, sa bonté, sa miséricorde; elle nous met sous les yeux une foule de faits où brillent d'une manière éclatante ses infinies perfections. Ajoutons, avec Mgr Gaume, que ses œuvres sont palpables et toujours présentes aux yeux du corps. La magnificence des cieux, les richesses de la terre, l'immensité de l'océan, les roulements du tonnerre, l'harmonie merveilleuse qui règne dans toutes les parties de l'univers redisent, avec une éloquence intelligible à tous, l'existence, la sagesse, la puissance du Dieu père et conservateur de tout ce qui est.

On connaît le Fils, on l'adore, on l'aime : quoi d'étonnant ? Le livre incomparable de l'Évangile est entre les mains de tous, rapportant les détails de la naissance, de la vie, de la mort du Dieu Rédempteur. Ajoutons encore, avec l'auteur déjà cité, que tout nous parle de lui. La croix, les églises, les tableaux, les autels, les fêtes rendent populaires les différents mystères de ses humiliations, de son amour et de sa gloire. Enfin, l'Eucharistie, qui le tient personnellement présent dans les Tabernacles,

fait graviter vers lui toute la vie, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

En est-il de même du Saint-Esprit ? Non ; il est bien le *Dieu inconnu* dont parlait saint Paul devant l'aréopage.

Les Saintes Ecritures qui nous parlent si souvent du Père et du Fils gardent un silence presque complet sur le Saint-Esprit. Elles n'en font mention que très rarement et, pour ainsi dire, qu'en passant. Le Saint-Esprit aime à s'envelopper comme d'un voile, même dans ce domaine qui est le sien. Il a illuminé les écrivains sacrés, il a conduit leur plume, et il ne leur permet presque pas de s'arrêter à sa Personne : il veut rester un Dieu caché.

Toutefois ce que nos Saints Livres nous apprennent du Saint-Esprit, suffit à la science théologique pour qu'elle tire cette conclusion qu'il est *l'Amour mutuel et consubstantiel du Père et du Fils.*

De toute éternité, Dieu le Père contemple son Fils unique, l'éclat de sa lumière, sa parfaite et vivante image, et, comme dit saint Paul, sa figure substantielle : *figura substantiæ ejus.* Hebr. I, 3. Dans cette contemplation, il met ses éternelles complaisances, il tressaille de joie à la vue d'un Fils si aimable, si parfaitement semblable à lui-même, et est ravi d'amour pour lui. De son côté, le Fils unique de Dieu regarde son Père, en qui il se retrouve lui-même, et, le voyant infiniment beau, infiniment bon et aimable, il s'éprend d'amour pour lui et trouve en lui tout son bonheur.

Quand une mère tressaille à la pensée de son enfant, dit le P. Desurmont, si nous pouvions saisir au vol ce tressaillement, lui donner un corps, une

substance, nous dirions : voilà l'esprit d'une mère : c'est l'amour maternel devenu vivant. Il se passe quelque chose de semblable en Dieu. Le Père en contemplant son Fils et le Fils en contemplant son Père éprouvent un mouvement ineffable d'amour mutuel, leur cœur tressaille l'un pour l'autre. Eh bien! à cet amour, le Père et le Fils communiquent tous deux leur propre nature, si bien que cet amour devient un amour substantiel, subsistant : une troisième Personne divine, réellement distincte des deux autres. Les anges en la voyant disent : Voilà l'Esprit de Dieu.

Mais qui peut comprendre cette adorable procession du Saint-Esprit ! C'est bien ici qu'il faut répéter la parole de saint Paul : *O altitudo* ! O abîme ! O profondeur ! O Esprit-Saint ! O amour ! Oh ! si nous vous connaissions ! Si nous vous aimions !

Ce qui fait que le Saint-Esprit est si peu connu, si peu aimé, avons-nous dit encore, c'est que ces opérations sont toutes mystérieuses et spirituelles : elles ne sont pas sensibles comme celles du Père et du Fils, elles échappent à la vue et au toucher.

Trois fois seulement, il s'est montré sous un emblème sensible, mais passager : au Jourdain, on l'a vu sous la forme d'une colombe ; au Thabor, sous celle d'une nuée lumineuse; et au Cénacle, sous celle de langues de feu. Quoi d'étonnant que l'homme, qui s'attache tant aux choses sensibles, perde de vue le Saint-Esprit, qui se plaît, dirait-on, à se cacher à ses yeux ! *Vere tu es Deus absconditus*. Is. XLV, 15. « Vraiment, vous êtes, Seigneur, un Dieu caché. »

Mais, si les opérations du Saint-Esprit sont mystérieuses et cachées, elles n'en sont que plus sublimes

et plus admirables. O Dieu, disait David, vous enverrez votre Esprit et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre : *Emittes spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.* Ps. CIII, 30. La prière de David a été exaucée : Dieu a envoyé son Esprit, et quelles créations admirables ont jailli sous son action divinement féconde !

C'est lui qui a formé l'Immaculée Vierge Marie, réunissant dans son âme sans tache, toutes les grâces, toutes les vertus, toutes les perfections, au point de la rendre sa très digne Épouse et la Reine de tous les saints.

C'est lui qui a formé l'Homme-Dieu dans le chaste sein de la Vierge des vierges, comme le proclame l'Église dans son symbole, « qui a été conçu du Saint-Esprit » : *Qui conceptus est de spiritu sancto.*

C'est lui qui a formé la Sainte Église, inspiré les apôtres, soutenu les martyrs, dirigé la barque de Pierre à travers les orages de tous les siècles.

C'est lui enfin qui purifie les âmes, les éclaire, les console, les forme à l'oraison et à toutes les vertus, leur inspire de généreuses résolutions et les conduit à la plus haute perfection.

Oh ! que la mission du Saint-Esprit est sublime ! quelle est précieuse et féconde ! Les œuvres qui en résultent surpassent toutes celles qui frappent les sens.

Une œuvre peut être appelée grande, dit saint Thomas, à cause de la grandeur même de l'ouvrage.[1]

---

(1) 1. 2. q. 113 a. 9.

Sous ce rapport, la justification de l'homme, qui a pour but la participation éternelle à la nature divine est plus grande que la création du ciel et de la terre, qui se termine à la jouissance d'une nature périssable. Aussi, saint Augustin, après avoir dit que faire un juste d'un pécheur, c'est une plus grande chose que de tirer l'univers du néant, ajoute : « Car le ciel et la terre passeront, mais la justification et le salut ne passeront pas. »

Que l'homme tiré du néant et retiré de l'abîme plus profond du péché, soit élevé tout-à-coup jusqu'à la participation de la nature divine, que le fils de la poussière devienne l'enfant de Dieu, que Dieu appelle l'homme son fils et que l'homme appelle Dieu son père, et que cette appellation réciproque soit l'expression de la vérité : Voilà, dit saint Léon, la création la plus merveilleuse qu'on puisse concevoir, le don qui surpasse tous les dons. Or, ce don est l'œuvre du Saint-Esprit. C'est lui qui l'accomplit en nous, et il travaille constamment à rendre cette œuvre de son amour plus belle et plus parfaite.

Faire de nous des saints, nous transformer en Dieu, nous faire vivre et agir divinement : telle est donc la magnifique mission du Saint-Esprit. C'est pour opérer en nous ces grandes choses que le Père et le Fils nous l'envoient.

Cette communication du Saint-Esprit à nos âmes est tellement importante qu'elle constitue le dernier terme des opérations de Dieu, en dehors de lui.

« Les prodiges de charité accomplis par Dieu le Père et par Jésus-Christ, ont eu pour fin de procurer à l'homme le bonheur éternel. Mais ce bonheur ne s'obtient dans l'éternité, que s'il se prépare dans

le temps, par une vie déjà divine ; or, cette vie, préparation à la vie éternelle, n'est possible à l'homme que par l'opération du Saint-Esprit Le Fils de Dieu ne la produit pas dans les âmes, s'il ne parvient à leur communiquer son Esprit. Aussi, le résultat prochain des efforts d'amour multipliés par le Sauveur, c'est que le Saint-Esprit soit communiqué aux âmes. Tel est le fruit et de l'Incarnation et de la Rédemption. L'Eucharistie elle-même ne sert de rien si elle n'a pour résultat l'effusion du Saint-Esprit.[1]»

Sans la communication ineffable du Saint-Esprit à nos âmes, le sang du Rédempteur reste sans effet. Notre divin Sauveur le savait bien : aussi, avait-il hâte, après sa résurrection, de remonter vers son Père : c'était pour mettre le couronnement à son œuvre, en envoyant le Saint-Esprit. « Il vous est avantageux que je m'en aille, dit-il à ses disciples, si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas. Si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand sera venu cet Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité » : *Expedit vobis ut ego vadam : Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos : Si autem abiero mittam eum ad vos.* Joa. XVI, 7. *Cum autem venerit ille spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem.* Joa. XVI, 13. Dans ses catéchismes si pleins de simplicité et d'onction, le saint curé d'Ars aimait à parler du Saint-Esprit. Il disait un jour à son auditoire : « Les sacrements que Notre-Seigneur a institués ne nous auraient pas sauvés sans le Saint-Esprit. La mort même de Notre-Seigneur nous

(1) P. Desurmont.

aurait été inutile sans lui. C'est pourquoi Notre-Seigneur disait à ses apôtres : Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas... Il fallait que la descente du Saint-Esprit vînt faire fructifier cette moisson de grâces. C'est comme pour un grain de blé ; vous le jetez en terre : bon ! mais il faut le soleil et la pluie pour le faire lever et monter en épi. » Une autre fois, il disait : «Le Saint-Esprit est comme un jardinier qui travaille notre âme... Le Saint-Esprit est notre domestique... Voilà un fusil ; bon ! Vous le chargez... mais il faut quelqu'un pour y mettre le feu et pour le faire partir... De même, il y a en nous de quoi faire le bien... C'est le Saint-Esprit qui met le feu, et les bonnes œuvres partent.. Le Saint-Esprit repose dans les âmes justes comme la colombe dans son nid. Il couve les bons désirs dans une âme pure, comme la colombe couve ses petits....»[1]

L'intervention du Saint-Esprit nous est donc absolument nécessaire. Les choses sont ainsi réglées afin que, dans l'œuvre du salut et de la sanctification des âmes, les trois Personnes divines aient leur part : le Père en envoyant son Fils avec un amour immense ; le Fils en méritant par sa vie et par sa mort la mission du Saint-Esprit ; et le Saint-Esprit, en sanctifiant les âmes, au nom du Père, du Fils et en son propre nom.

Toute âme qui aspire à la sainteté doit se conformer à l'ordre établi par Dieu éternellement, elle doit entrer de tout cœur dans le plan divin, en vouant

(1) Vie par l'abbé Monnin.

un culte particulier au Saint-Esprit, en s'efforçant de l'attirer en elle, en écartant les obstacles qui s'opposent à sa venue, en se rendant attentive à ses miséricordieuses opérations ; enfin, en y coopérant elle-même, avec la plus parfaite fidélité.

La dévotion au Saint-Esprit a toujours été la grande dévotion des âmes désireuses de se sanctifier. Quoi d'étonnant! Quand on veut posséder un tableau remarquable, on s'adresse à un maître de l'art; quand on veut un édifice parfaitement ordonné, on recourt à un architecte habile ; de même, quand on veut se sanctifier, on doit recourir à Celui qui a reçu pour mission spéciale de sanctifier les âmes, et qui est appelé, pour cette raison, l'Esprit sanctificateur.

Si, malgré tant de moyens employés et de grâces reçues, nous ne sommes pas encore des saints, si nous restons toujours avec les mêmes défauts et retombons sans cesse dans les mêmes fautes, si enfin, nous n'avançons pas davantage dans l'oraison et l'union avec Dieu, n'est-ce pas parce que nous avons trop oublié le Saint-Esprit, parce que nous n'avons pas écouté sa voix et ne lui avons pas fait entendre la nôtre. Déplorons notre passé. Regrettons amèrement notre indifférence, notre insensibilité et notre ingratitude envers le Saint-Esprit. Gardons-nous de le contrister encore. Conjurons-le de venir nous visiter. Alors, voyant nos bonnes dispositions, il prêtera l'oreille à notre prière, il descendra dans nos âmes, avec une joie infinie, pour y accomplir les opérations ineffables de son amour et les conduire à une haute sainteté, selon le plus ardent désir de son cœur.

Venez, Esprit créateur, visitez les âmes de ceux qui sont à vous. Remplissez de la grâce d'en Haut les cœurs que vous avez créés. *Veni, Creator Spiritus, mentes tuorum visita. Imple superna gratia quæ tu creasti pectora.*

§ II

Opérations ineffables que le Saint-Esprit veut accomplir en nous

Si un homme de génie, dit le P. Desurmont, pouvait laisser en héritage à ses enfants son génie personnel, il ferait d'eux d'autres lui-même. Ce que l'homme ne peut pas, Dieu peut et veut le faire. Il nous communique son Esprit. Comment ? Mystère! mais la chose est certaine. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* Rom. v, 5.

Dès que cet Esprit entre en nous, il nous transforme: il nous met dans l'esprit des pensées divines; dans le cœur des sentiments, des goûts divins; dans la volonté des déterminations, des résolutions divines, en même temps qu'un courage divin pour les accomplir. Enfin, il fait de nous des dieux, selon cette parole du Psalmiste: «Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut.»: *Dii estis et filii Excelsi omnes.* Ps. LXXXI, 6.

Pour avoir une idée des grandes choses que le Saint-Esprit accomplit dans les âmes auxquelles il daigne se communiquer, nous n'avons qu'à nous rappeler ce qu'il opéra dans les disciples de Jésus-

Christ, quand il descendit sur eux, au jour de la Pentecôte.

Jésus venait de remonter au ciel. Dociles à l'ordre reçu, ses disciples, accompagnés de la très sainte Vierge Marie, se retirent au Cénacle, le lieu le plus saint de la terre, car c'est là que Jésus avait institué la divine Eucharistie. Ils y persévèrent tous ensemble dans la prière. Le dixième jour, de grand matin, ils entendent un grand bruit venant du ciel, comme celui d'un vent impétueux, et le Saint-Esprit apparaît sous forme de langues de feu; celles-ci vont se reposer sur la tête de chacun d'eux: et les voilà tous remplis du Saint-Esprit: *Et repleti sunt omnes Spiritu Sancto.* Act. II, 4.

Ce n'était pas la première fois que les apôtres recevaient le Saint-Esprit. Deux fois déjà, ils avaient eu ce bonheur: une première fois, avant la passion, car ils aimaient Dieu, et l'on ne peut aimer Dieu que par le Saint-Esprit. C'est lui qui répand en nos cœurs la divine charité par laquelle nous aimons Dieu. *Diffusa est charitas in cordibus nostris per Spiritum sanctum.* Rom. V, 5. Une deuxième fois après la résurrection, quand Jésus souffla sur eux en disant: « Recevez le Saint-Esprit. » Mais au jour de la Pentecôte, ils le reçoivent plus abondamment, à ce point qu'ils en sont tout remplis : *Repleti sunt.*

Et quels furent les effets qui résultèrent de cette grande et miséricordieuse visite? Les Actes des apôtres nous l'apprennent: dès qu'ils se trouvent ainsi remplis du Saint-Esprit, les apôtres sortent du Cénacle, ils sont entièrement tranformés. Ce sont des hommes nouveaux : nouveaux dans leurs idées,

nouveaux dans leurs goûts, nouveaux dans leur langage, nouveaux dans la décision de leur volonté, tellement que la multitude stupéfaite s'écrie : *Musto pleni sunt*. Act. II, 3: « ces hommes sont ivres de vin nouveau. »

Ce vin nouveau qu'ils ont bu, dit Saint Cyrille de Jérusalem, c'est la grâce du Saint-Esprit. Ils sont ivres, mais de cette ivresse divine, dont il est parlé au livre des cantiques : « Mangez mes amis et buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés » : *Comedite amici, et bibite, et inebriamini, charissimi*. Cant. V, 1.

« Comme un homme qui est ivre, observe Mgr Gaume, les apôtres ont en quelque sorte perdu la raison. Chez eux, plus de calculs humains, plus de jugements humains: sentiments, langage, entreprise, tout est surhumain, surnaturel, divin, incompréhensible pour la simple raison.

L'homme ivre ne connaît plus ni parents, ni amis, ni dignitaires ; il leur parle sans égard pour les liens du sang et de l'amitié, sans égard pour leur rang. Ainsi, les apôtres ne connaissent plus ni parents, ni amis, ni grands prêtres, ni magistrats : ils prêchent hardiment la vérité. Aux défenses, aux menaces qu'on leur fait, ils n'opposent qu'un mot : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

L'homme ivre est d'une gaîté folle. Il rit, il chante, il manifeste sa joie de toute manière. Tels sont les apôtres ; on les enchaîne, on les jette en prison, on les bat de verges, et ils se retirent surabondants de joie, heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Ecoutez saint Paul, se riant du monde entier, avec toutes ses

terreurs : Vous avez beau faire, qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? La tribulation, ou l'angoisse, ou la faim, ou le péril, ou la persécution, ou la gloire ? Non, j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence : rien au monde ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus. A ce langage, le peuple crie à la folie, *Insanis, Paule.* L'Apôtre n'en disconvient pas : *nos stulti propter Christum.* I Cor. IV, 10 : nous sommes devenus fous pour l'amour de Jésus-Christ, nous sommes devenus fous de la folie de la croix. »

Ce sont des effets analogues que le Saint-Esprit a dessein de produire dans toutes les âmes qu'il daigne visiter.

Et quand donc nous accorde-t-il cette faveur ? Comme autrefois, à ses disciples, il nous l'accorde plusieurs fois dans la vie.

Il est venu nous visiter une première fois, quand nous avons été régénérés par le saint baptême. Le prêtre alors a chassé le démon de notre cœur: Esprit immonde, lui a-t-il dit, sors de cet enfant, et fais place à l'Esprit-Saint. *Exi ab eo, immunde spiritus, et da locum Spiritui Sancto Paracleto.* Rit. rom.

Le Saint-Esprit est venu en nous, une deuxième fois, à notre confirmation. Par ce sacrement, il nous a donné la force de combattre courageusement, dans la milice de Jésus-Christ.

Mais le divin Paraclet n'arrête pas là les manifestations de son amour. Bien souvent, pendant le cours de la vie, il vient visiter les âmes qui lui sont chères. La sainte Église lui demande de le faire, quand elle lui adresse cette supplication : *Veni, Creator Spiritus,*

mentes tuorum visita : « Venez, ô Esprit Créateur, visiter les cœurs de ceux qui sont à vous.»

Le Saint-Esprit visite plus particulièrement les fidèles, aux circonstances les plus solennelles de leur vie, telles que l'entrée en religion, la vêture, la profession pour les religieux; l'ordination sacerdotale pour les prêtres; le mariage, les saintes missions ou retraites pour les personnes du monde ; enfin, certains événements extraordinaires qui impressionnent l'âme plus vivement et la font entrer dans une voie plus parfaite.

Ainsi, bien des fois, le Saint-Esprit est descendu dans notre cœur. Mais l'y avons-nous toujours conservé ? Avons-nous toujours été fidèles à la recommandation de l'Apôtre: « Gardez-vous d'éteindre en votre âme le Saint-Esprit.» *Spiritum nolite exstinguere.* 1 The. v, 19. N'avons-nous pas tout au moins contristé souvent le Saint-Esprit, par nos infidélités, nos négligences et nos lâchetés ?

S'il en était ainsi, nous aurions bien besoin qu'il vînt nous visiter encore, afin de nous faire reconnaître nos torts, de toucher notre cœur d'un profond repentir, de nous purifier de nos fautes et de nous transformer divinement.

Si nous avons eu le bonheur de demeurer toujours fidèles au Saint-Esprit, si en ce moment notre cœur est encore son temple vivant, nous avons besoin de nouvelles infusions de grâces, que nous ne recevrons que par de nouvelles visites de l'Esprit sanctificateur.

Grâce à ces visites toutes d'amour, notre âme renouvellera tellement qu'elle deviendra selon

l'expression de saint Paul « une nouvelle créature en Jésus-Christ » : *in Christo nova creatura.* 2 Cor. v, 17.

Nous verrons ainsi se vérifier en nous-mêmes les paroles du Psalmiste. « O Dieu, vous enverrez votre Esprit et vous renouvellerez la face de la terre. »

Ce qui renouvelle la face de la terre lorsque, pendant les longs mois de l'hiver, elle a été enveloppée d'un linceul de neige qui lui a enlevé sa vie, sa parure et sa fécondité, c'est le soleil vivifiant de la saison nouvelle, qui répand sur elle des torrents de bienfaisantes lumières et de douces chaleurs. C'est aussi par l'effusion de sa lumière et de sa chaleur divines que l'Esprit de vérité et d'amour communique à l'âme une vie nouvelle, qui s'épanouit en une efflorescence admirable de vertus et de mérites.

Quand sera venu l'Esprit que je vous enverrai, disait Jésus à ses disciples, il vous enseignera toute vérité. Oh ! de quel éclat il sait la faire briller dans l'âme, cette vérité, qui n'est autre que lui-même ! A sa clarté divine, l'âme ne connaît pas seulement Dieu et ses perfections, elle se connaît aussi elle-même. Elle voit, d'une part, combien Dieu mérite d'être aimé et servi, et de l'autre, combien elle est négligente à le faire, combien elle déplaît à ses yeux ; elle voit ce qu'elle doit corriger en elle : les défauts dont elle est remplie, les fautes innombrables qu'elle commet ; elle voit les vertus qui lui manquent, et combien elle est lâche pour les acquérir : elle se confond alors dans son néant et dans le mépris d'elle-même, elle s'embrase d'un désir ardent de la vertu et de sa sanctification.

En même temps que la lumière de la vérité, le Saint-Esprit fait rayonner dans l'âme qu'il visite la chaleur du divin amour. N'est-il pas l'Amour réciproque et substantiel du Père et du Fils ? Et que veut-il surtout voir en nous, que veut-il nous donner sinon l'amour : l'amour qui embrase, l'amour qui purifie, l'amour qui dilate le cœur, le fortifie, l'anime à faire et à souffrir de grandes choses pour Dieu; l'amour enfin qui jette l'âme dans une sainte et divine ivresse, où elle perd de vue toutes les choses de la terre, où elle n'a plus égard ni aux richesses, ni aux honneurs, ni aux mépris, ne voulant et ne cherchant plus qu'une seule chose : le bon plaisir de Dieu, sa plus grande gloire en tout, partout et toujours.

Oh ! de quelle joie intime elle se sent pénétrée dans cette délicieuse ivresse ! C'est la joie du pardon, la joie de la vertu, la joie du sacrifice et du dévouement, la joie de gagner à Dieu des âmes et de leur communiquer l'ineffable bonheur dont elle se sent inondée. Et que le monde pense et dise d'elle tout ce qu'il veut: qu'il la loue ou qu'il la blâme, qu'il la calomnie ou qu'il la persécute, peu lui importe: elle est au-dessus des jugements du monde, elle s'estime heureuse d'être l'objet de ses sarcasmes, de ses mépris et de sa haine. Il la traite d'insensée: elle en est fière, se souvenant de Saint Paul qui disait: *Nos stulti propter Christum.* I Cor. IV, 10. Nous sommes devenus insensés pour l'amour de Jésus-Christ. Elle sait que la folie de la croix est la vraie sagesse, et que les vrais fous sont ceux qui sont sages à leurs propres yeux, se croyant tels, parce qu'ils se conforment aux goûts, aux maximes

et aux exemples du monde. L'Écriture proclame qu'ils sont infinis en nombre : *Stultorum infinitus est numerus.* Eccle. I, 15.

O Esprit vivificateur, non seulement vous ne dédaignez pas de descendre dans nos cœurs, quelque misérables qu'ils soient, mais vous en avez encore le plus vif désir, tant vous nous aimez et tant vous désirez nous faire vivre de la vie divine. Oh! moi aussi, pauvre pécheur, je désire ardemment vous recevoir, car je sens plus que personne le besoin que j'ai de vous. Venez donc, ô Esprit plein de miséricorde et d'amour, n'ayez pas égard à mes infidélités passées, mais uniquement à votre bonté et aux mérites de Jésus-Christ, par lesquels je vous prie; descendez en moi et changez-moi, de pécheur en saint. Que je renonce à toutes les choses créées, pour ne plus vivre que pour Dieu. Que je vive en vous, que je vive de vous, et que je ne cherche plus jamais autre chose que vous. Que votre bon plaisir, Seigneur, soit à jamais ma joie et mon bonheur.

§ III

Nos devoirs envers le Saint-Esprit

Notre *premier devoir* est d'acquérir une foi très vive au Saint-Esprit. Pénétrons-nous de cette vérité : qu'il y a un Saint-Esprit, troisième Personne de l'adorable Trinité, ayant une seule et même nature avec le Père et le Fils. Croyons à sa présence, en tout lieu, et particulièrement dans les âmes justes, qui sont sa demeure de prédilection. Croyons à ses

mystérieuses et ineffables opérations dans ces âmes. Redisons souvent, avec une pleine et entière conviction, cet article du symbole de Nicée: *Credo in Spiritum sanctum Dominum, et vivificantem qui ex Patre Filioque procedit;* « Je crois à l'Esprit-Saint, Seigneur et vivificateur qui procède du Père et du Fils. »

Une foi vive à ces vérités nous fera rendre au Saint-Esprit le culte d'adoration qui lui est dû. Nous l'adorerons, conjointement avec le Père et le Fils, puisqu'il a, avec eux, une seule et même nature divine; nous marcherons en sa présence et nous l'honorerons, par une vie sans tache et de fréquents recours à son assistance; nous travaillerons de concert avec lui et nous nous garderons de mettre le moindre obstacle à ses opérations d'amour.

Notre *deuxième devoir* est d'éviter de déplaire au Saint-Esprit. Saint Paul nous le recommande instamment. *Nolite contristare Spiritum sanctum.* Eph. IV, 30. Ce qui le contriste par dessus tout, c'est le péché, le mépris et l'abus qu'on fait de ses grâces, la résistance à ses inspirations. Son grand désir est de se rendre maître de notre âme pour la vivifier, la sanctifier, lui procurer le vrai bonheur ici-bas; mais surtout la félicité parfaite dans le ciel. C'est pour cela qu'il frappe doucement à la porte de notre cœur, nous priant de lui ouvrir: *Ecce sto ad ostium et pulso.* Apoc. III, 20. *Aperi mihi, soror mea, amica mea.* Cant. V, 2. « Voici que je me tiens à la porte et je frappe; ouvrez-moi, ma sœur, mon amie. »

Rien ne l'afflige autant que l'insensibilité, l'indifférence, la dureté qu'on lui témoigne en restant sourd à sa voix. Je m'en vais, dit-il alors, le cœur contristé, et vous ne me verrez plus. Viendra un temps

où vous m'appellerez et je ne vous répondrai pas, où vous me chercherez et vous ne me trouverez pas. *Quæretis me et non invenietis.* JOA. VII, 34.

« Si l'on demandait aux damnés, disait le saint curé d'Ars, pourquoi êtes-vous en enfer ? Ils répondraient : Pour avoir résisté au Saint-Esprit. Et si l'on demandait aux saints, pourquoi êtes-vous au ciel ? Ils répondraient : Pour avoir écouté le Saint-Esprit... Quand il vous vient de bonnes pensées, c'est le Saint-Esprit qui vous visite. [1] »

La plus grande injure que le Saint-Esprit puisse recevoir du chrétien, c'est d'être chassé de son cœur, par le péché mortel. Le grand apôtre nous supplie de ne pas lui infliger cet outrage: *Spiritum nolite exstinguere.* 1 The. V, 19. Ne serait-ce pas là profaner le temple vivant du Seigneur ? Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes le temple de Dieu et que le Saint-Esprit habite en vous ? Or, malheur à celui qui profane ce temple, car il devient l'objet de la colère et de la malédiction divines. *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* 1 Cor. III, 17. Le temple de Dieu est saint, il doit avoir la vertu pour ornement.

Il y a certains péchés qui renferment pour le Saint-Esprit un outrage plus sanglant que les autres et qui doivent, pour cette raison, exciter davantage notre horreur. C'est ce que nous laisse entendre clairement Notre-Seigneur : « Je vous le déclare, dit-il, tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pas

(1) Vie.

remis. Et quiconque aura dit une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera pardonnée; mais celui qui l'aura dite contre le Saint-Esprit, elle ne lui sera pardonnée ni en ce monde, ni en l'autre. *Omne peccatum et blasphemia remittetur hominibus: spiritus autem blasphemia non remittetur. Et quicumque dixerit verbum contra Filium hominis remittetur ei: qui autem dixerit contra Spiritum Sanctum, non remittetur ei, neque in hoc sæculo, neque in futuro.* Matth. XII, 31-32. Les Juifs, dit saint Thomas, [1] avaient d'abord blasphémé contre le Fils de l'homme en l'appelant vorace, buveur de vin, ami des publicains. Ensuite, ils blasphémèrent contre le Saint-Esprit, en attribuant au démon les miracles que faisait Notre-Seigneur, par la vertu de sa propre divinité et par l'opération du Saint-Esprit: ce qui était un péché de pure malice. [2]

---

(1) 2. 2. q. 14 a, 1.

(2) D'après les saints Pères, les saints Docteurs et saint Thomas en particulier, les péchés contre le Saint-Esprit sont les suivants: le désespoir de son salut, la présomption d'être sauvé sans bonnes œuvres ou pardonné sans pénitence, l'attaque de la vérité connue, l'envie des biens spirituels d'autrui, l'obstination dans le péché, la volonté de mourir dans l'impénitence. Il y a dans ces péchés une malice plus grande que dans les autres, et ils sont en opposition directe avec le Saint-Esprit qui est l'amour même, c'est pourquoi ils l'offensent si grièvement.

Ainsi, le désespoir du salut est opposé à l'amour miséricordieux du Saint-Esprit qui veut le salut de tous. La présomption, qui prétend se sauver sans bonnes œuvres ou sans pénitence, est opposée à la mission qui lui est si chère de nous inspirer sans cesse le bien, et après nos fautes, le repentir, pour nous faire mériter le ciel. L'attaque de la vérité connue combat les efforts

Bien loin de déplaire au Saint-Esprit, rendons-nous de plus en plus agréables à ses yeux. Correspondons promptement et joyeusement à ses inspirations. Accomplissons tous ses désirs. Prenons la sainte habitude de recourir à ses lumières et à son assistance, particulièrement dans les difficultés que nous rencontrons. Rendons lui chaque jour nos hommages: un moyen facile et très pratique de le faire, c'est de réciter pieusement le « Gloria Patri » et de bien faire le signe de la croix, en disant attentivement la prière qui l'accompagne.

Nous rapporterons ainsi toutes nos œuvres au Saint-Esprit, en même temps qu'au Père et au Fils, et nous ferons sans cesse monter vers lui nos louanges et nos actions de grâces.

---

qu'il fait, lui, l'Esprit de vérité, pour éclairer nos âmes et les préserver de l'erreur. L'envie des biens spirituels d'autrui est opposée à son amour bienfaisant, qui s'étend à tous les hommes, communiquant à chacun ses bienfaits, dans la mesure qui lui plaît. L'obstination dans le péché est un mépris de son inépuisable charité, qui ne cesse de poursuivre le pécheur, afin de le convertir et de le sauver. La volonté de mourir dans l'impénitence est un outrage sanglant à son infinie bonté, qui voudrait non seulement nous sauver, mais faire de nous des saints.

Mais est-ce à dire que ces péchés ne seront remis ni en ce monde, ni en l'autre ? Cela est strictement vrai pour l'impénitence finale, qui fait qu'on meurt volontairement dans le péché mortel. Ce péché n'est remis, ni en ce monde par la pénitence, puisqu'on la repousse; ni en l'autre, puisque là, il n'y a plus de rédemption. Quant aux autres péchés contre le Saint-Esprit, Jésus-Christ veut nous laisser entendre, non pas qu'il est impossible absolument d'en obtenir le pardon, mais très difficile, pour cette raison que, pour nous pardonner, Dieu exige toujours un vrai et sincère repentir, et qu'il est rare qu'on soit vraiment et sincèrement repentant de ces sortes de péchés.

Notre *troisième devoir* envers le Saint-Esprit, c'est de l'attirer dans notre cœur. Il y a pour cela trois moyens à employer.

1° Exciter en nous un *ardent désir* de le recevoir. Lui-même nous recommande cette disposition. « Ouvrez bien large la bouche de votre cœur et je la remplirai. » *Dilata os tuum et implebo illud.* Ps. LXXX, 11. Selon la belle expression de saint Grégoire, il a soif que nous ayons soif de lui. *Sitit sitiri Deus.*

Ce désir doit être *grand*, proportionné à la grandeur du bien que nous attendons. Eh ! comment nous faire une idée de ce bien ? N'est-il pas ce trésor infini qui rend participants de l'amitié divine tous ceux qui le possèdent ? *Thesaurus infinitus datus est hominibus, quo qui usi sunt participes facti sunt amicitiæ Dei.* Sap. VII, 14.

Le Saint-Esprit, tout bon et tout puissant qu'il est, ne peut pas nous faire une plus grande faveur que de se donner lui-même à nous et de devenir l'hôte divin de notre cœur. Et quand il se donne ainsi à nous, que nous apporte-t-il avec lui ? Les grandes et précieuses richesses qui sont l'objet des intentions éternelles de Dieu sur les hommes, et des promesses qu'il leur a faites, dès le commencement : *maxima et pretiosa nobis promissa donavit*, richesses tellement grandes, qu'elles nous rendent participants de la nature divine : *ut per haec efficiamini divinæ consortes naturæ*, 2 Petr. I, 4, et qu'elles sont un gage assuré de l'éternelle béatitude. En même temps, il répand la charité dans nos cœurs, qui fait que nous aimons Dieu pour lui-même et notre prochain pour l'amour de Dieu. *Charitas diffusa est in*

cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis. Rom. v, 5.

Comment donc ne pas désirer grandement de si grands biens ! Comment ne pas soupirer ardemment après la venue du Saint-Esprit ! Comment ne pas l'appeler de tous les vœux de notre cœur ! O Esprit-Saint, devrions-nous lui dire : Mon âme soupire après vous, jour et nuit, pareille au cerf altéré qui languit après l'eau des fontaines. Venez-donc, ô vous qui êtes le Père des pauvres et le Donateur des biens célestes. *Veni pater pauperum, veni dator munerum.* Je ne puis rien sans vous. Plongée dans la dernière indigence, mon âme vous appelle, écoutez sa voix suppliante, venez et ne tardez pas.

2° *Nous éloigner du monde.* L'esprit du monde est directement opposé à l'Esprit de Dieu. La lumière s'accommoderait plus facilement avec les ténèbres, que le Saint-Esprit avec le monde. Aussi, quand le Sauveur prie son Père d'envoyer son Esprit à ses disciples, pour les sanctifier dans la vérité, il lui représente qu'ils ne sont point du monde, pas plus qu'il n'en est lui-même : *De mundo non sunt sicut et ego non sum de mundo.* Joa. XVII, 16. Il ne prie pas pour le monde, dit-il, parce que le monde est incapable de recevoir l'Esprit de vérité, pour la raison qu'il ne le voit pas, ou plutôt, qu'il ne veut pas le voir; car, dans son aveuglement grossier, il ne veut croire que ce qu'il touche de ses mains et que ce qu'il voit de ses yeux corporels: *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere quia non videt eum.* Joa. XIV, 17. Voilà pourquoi, lorsque Jésus-Christ

voulut que ses apôtres se préparassent à recevoir le Saint-Esprit, il leur ordonna de s'éloigner du monde et de s'enfermer dans le Cénacle, qui était tout plein d'augustes souvenirs: *Sedete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto.* Luc XXIV, 49. « Les gens du monde, disait le saint curé d'Ars n'ont pas l'Esprit-Saint, ou s'ils l'ont, ils ne l'ont qu'en passant ; il ne s'arrête pas chez eux ; le bruit du monde le fait partir. Un chrétien, qui est conduit par l'Esprit-Saint, n'a pas de peine à laisser les biens de ce monde pour courir après les biens du ciel. Il sait faire la différence. L'œil du monde ne voit pas plus loin que la vie, comme le mien ne voit pas plus loin que ce mur, quand la porte de l'église est fermée. L'œil du chrétien voit jusqu'au fond de l'éternité. Pour l'homme qui se laisse conduire par l'Esprit-Saint, [illegible]ble qu'il n'y a point de monde; pour le monde, il semble qu'il n'y a point de Dieu. »

C'est dans la solitude, le recueillement et le silence de l'âme que l'Esprit-Saint frappe ses grands coups, c'est là qu'il convertit les pécheurs, c'est là qu'il fait les saints.

3° Recourir à la *prière*. Sans la prière impossible de rien obtenir. « Dieu veut nous donner ses grâces, dit saint Augustin, mais il ne les donne qu'à celui qui les demande: » *Deus dare vult, sed non dat nisi petenti.* Demandez et vous recevrez : telle est la règle établie par Jésus-Christ. Le Saint-Esprit ne veut pas s'en départir. Les apôtres, instruits par le divin Maître, la connaissaient et c'est pourquoi, ils persévéraient tous ensemble dans la prière, attendant que le Saint-Esprit, attendri par

leurs communes supplications, voulut enfin descendre en eux. « Lorsqu'on sent que la ferveur se perd, disait le saint curé d'Ars, il faut vite faire une neuvaine au Saint-Esprit, pour demander la foi et l'amour... Voyez, lorsqu'on a fait une retraite ou un jubilé, on est plein de bons désirs ; ces bons désirs sont le souffle du Saint-Esprit qui a passé sur notre âme et qui a tout renouvelé, comme ce vent chaud qui fond la glace et qui ramène le printemps... Vous qui n'êtes cependant pas de grands saints, vous avez bien des moments où vous goûtez les douceurs de la prière et de la présence de Dieu, ce sont des visites du Saint-Esprit. »

Recourons à la prière afin d'attirer en nous l'Esprit de Dieu. Recourons-y plus particulièrement avant nos déterminations importantes et avant nos principales actions.

Cette prière doit être *humble*. Les orgueilleux ont coutume de résister au Saint-Esprit : *Vos Spiritui sancto semper resistitis*. Act. ap. v, 51 · le Saint-Esprit leur résiste à son tour. Il rejette toutes leurs prières: *Superbis resistit*, tandis qu'il donne sa grâce aux humbles : *Humilibus dat gratiam*. Jac. IV, 6.

Cette prière doit être *confiante*. N'avons-nous pas l'espérance certaine de recevoir la visite du Saint-Esprit ? Cette espérance est fondée sur la nature même de l'Esprit-Saint, car il est l'Amour ; la Bonté essentielle, infinie ; le Bien souverain. Or, le bien est naturellement communicatif, dit saint Thomas : *Bonum dicitur diffusivum sui*. Aussi, est-ce un besoin pour le Saint-Esprit de se communiquer, de se répandre ; c'est pour cela qu'on lui attribue les œuvres de charité, telles que: l'Incarnation du

Fils de Dieu et la sanctification des âmes. Loin d'être avare de ses trésors, il ne cesse de nous les offrir. Voici, dit-il, que je me tiens à la porte et que je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai en lui avec bonheur: *Ecce sto ad ostium et pulso... si quis audierit vocem meam et aperuerit mihi januam intrabo ad illum.* Apoc. III, 20. Il nous prie lui-même de le prier, car la pensée et la volonté que nous avons de lui adresser nos supplications, c'est lui qui nous les fait concevoir. Bien plus, il prie lui-même en nous et pour nous, avec des gémissements inénarrables: *Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Rom. VIII, 26.

Notre espérance de recevoir le Saint-Esprit est fondée surtout sur les promesses de Jésus-Christ. N'a-t-il pas dit à ses disciples: « Si je ne m'en vais, le divin Paraclet ne viendra pas »: *Si non abiero, Paracletus non veniet.* Joa. XVI, 7. Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai moi-même; je ne vous laisserez point orphelins... Je prierai le Père, et il vous enverra un autre Paraclet, afin qu'il demeure toujours avec vous; l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir : *Et ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere.* Joa. XIV, 16.

Vous êtes pleins de défauts, disait Notre-Seigneur aux Juifs, vous avez de mauvais cœurs; et cependant, vous savez bien donner de bonnes choses à vos enfants. Votre Père céleste est un abîme de perfection. Il est essentiellement et infiniment bon, et il refuserait son bon Esprit à ceux qui le lui demandent ! *Si vos cum sitis mali, nostis bona data dare*

filiis vestris, quanto magis Pater vester de cœlo dabit Spiritum bonum petentibus eum. Luc XI, 13.

Que de motifs d'attendre avec la plus entière confiance la venue du Saint-Esprit dans nos cœurs ! Prions donc avec la ferme assurance d'être exaucés. Jésus-Christ nous a donné sa promesse, il ne manquera pas de l'accomplir.

Enfin, notre prière doit être adressée à Dieu *par Marie.* N'est-ce pas par sa puissante intercession que s'obtiennent toutes les grâces ? Le Saint-Esprit n'est-il pas son Époux et ne peut-elle pas tout sur son cœur ? S'il est descendu sur les apôtres au Cénacle, c'est parce que la Vierge Marie a prié, en union avec eux. « Ils persévéraient tous ensemble dans la prière, avec les saintes femmes et Marie, mère de Jésus » : *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria matre Jesu.* Act. I, 14. Si la Très Sainte Vierge n'avait pas prié, le Saint-Esprit ne serait pas descendu. Dieu, qui a voulu que la prière des apôtres, pour être efficace, fût soutenue par celle de la Vierge Marie, veut aussi que la nôtre ait le même appui. Il n'agréera notre demande, que si elle lui est présentée par la Très Sainte Vierge : c'est donc aux pieds de Marie que nous devons nous jeter. Nous devons la conjurer d'intercéder pour nous, auprès de son adorable Époux. Oh ! que ses prières ont de force pour le faire descendre en nous et l'engager à nous combler de ses grâces ! Restons donc unis à Marie, et persévérons dans cette union, jusqu'à ce que l'Esprit d'amour soit venu visiter nos cœurs.

O Divin Esprit, qui êtes descendu sur les apôtres, au jour de la Pentecôte et avez fait d'eux des

hommes nouveaux, remplis de la sagesse et de la vertu d'en Haut, daignez, nous vous en conjurons par l'intercession de l'Immaculée Vierge Marie, votre très sainte et très aimante Épouse, regarder avec compassion notre profonde misère et notre extrême faiblesse. Voyez combien nous avons besoin de votre visite pour devenir, nous aussi, des hommes nouveaux, de nouvelles créatures en Jésus-Christ. O Esprit-Saint, ô Père des pauvres, venez, venez dans notre misérable cœur; venez nous purifier, venez nous éclairer, venez nous embraser des divines ardeurs de la charité. Faites que, par vous, nous connaissions le Père et le Fils, que nous les aimions, et que, jusqu'à la fin de notre vie, nous les servions très fidèlement ; en nous montrant toujours dociles à vos tendres invitations et à toutes vos sages inspirations, ô Esprit d'amour, qui procédez tout à la fois du Père et du Fils et vivez avec eux éternellement, dans l'unité d'une même nature. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME ENTRETIEN

Les dons du Saint-Esprit, instruments de sanctification

Emittes spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.

Vous enverrez votre esprit et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre. Ps. CIII, 30.

C'est une chose inc[illegible]table que tout ce qui s'est opéré de plus grand [illegible] l'ordre surnaturel a été l'œuvre immédiate du [illegible]nt-Esprit. C'est de son action vivifiante, qu'ont jailli, dans tous les temps, les grandes lumières et les éminentes saintetés. C'est le Saint-Esprit qui a formé à la vertu les patriarches de l'ancienne Loi, c'est lui qui a inspiré les prophètes, éclairé et soutenu les apôtres, fortifié les martyrs. C'est lui encore qui dirige la sainte Église, à travers tous les âges. Notre divin Sauveur lui-même a été tout rempli du Saint-Esprit. Il s'est laissé guider par [illegible]s inspirations, jusque dans les moindres détails de s[illegible] vie; et après être remonté au ciel, il nous l'a envoyé, comme le fruit précieux de ses souffrances et de sa mort; comme le plus riche présent de sa

libéralité infinie. « Il vous est avantageux que je m'en aille, avait-il dit, si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » *Expedit vobis ut ego vadam: si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos.* Joa. XVI, 8. « Et il vous enseignera toute vérité : » *Docebit vos omnem veritatem.*

Or, ce que le Saint-Esprit veut surtout nous apprendre, c'est la voie de la perfection. Esprit sanctificateur, il veut sanctifier nos âmes. Pour y réussir, il emploie des moyens [illegible] de lui appelés dons du Saint-Esprit. Ce sont comme des ressorts divins, par lesquels il imprime à l'âme des élans admirables, qui la transportent jusqu'au sommet de la perfection.

Nos possédons ces dons sublimes, dès que nous sommes en état de grâce. Malheureusement, nous n'en comprenons pas assez la valeur: et voilà une grande cause de notre infidélité habituelle. Les dons du Saint-Esprit sont en nous, comme des trésors que nous devrions faire fructifier; mais n'en connaissant pour ainsi dire pas le prix, nous les laissons dans l'inaction et la stérilité. C'est là un grand mal et un grand malheur, car la perte qui en résulte est si énorme qu'elle dépasse tout ce que nous pouvons nous imaginer.

N'est-ce pas notre devoir de prévenir une perte si déplorable ? Un moyen très efficace d'y réussir est d'acquérir une connaissance aussi parfaite que possible des dons du Saint-Esprit. Cette connaissance fera naître en nous une profonde estime pour des dons aussi précieux, une grande vigilance pour

ne pas les perdre, et un zèle ardent pour les accroître et les faire fructifier.

Considérons-les tout d'abord d'une manière générale, nous étudierons ensuite chacun d'eux, en particulier. Cette étude est une des plus belles et des plus profitables que nous puissions faire. O Marie, mère de la divine connaissance, éclairez-nous.

§ I

Nature et excellence des dons du Saint-Esprit

Que faut-il entendre par don du Saint-Esprit ?

Nous savons ce que c'est qu'un don: c'est un cadeau, un présent qu'on fait à quelqu'un, souvent, en témoignage de l'amour qu'on a pour lui. Le don suppose donc l'amitié. On ne fait pas de présent à ceux qu'on n'aime pas; mais quand un cœur se sent porté vers un autre cœur par la puissance mystérieuse de l'amour, il éprouve le besoin d'exprimer cet amour de quelque manière, et il le fait principalement par des dons, par des présents.

Dieu n'agit pas autrement envers nous. Dès qu'une âme entre dans son amitié soit par le baptême, soit par la pénitence, le Saint-Esprit, à qui sont attribués les œuvres de l'amour, se penche avec tendresse vers cette âme et il la pare d'ornements d'une richesse incomparable, qui ne sont autres que ses dons divins.

Mais hâtons-nous de le dire, les dons du Saint-Esprit ne sont pas seulement pour l'âme une céleste parure, qui rélève sa beauté et la rend plus agréable

au Seigneur, ils sont encore des principes d'activité surnaturelle, des moyens puissants d'accomplir le bien.

Considérons ce qu'en disent les Docteurs. Les dons du Saint-Esprit sont des habitudes divines, des perfections surnaturelles que le Saint-Esprit communique à l'âme, pour la rendre souple et docile à ses inspirations: « *ut efficiatur prompte mobilis ab inspiratione divina,* »[1] spécialement, quand il la porte à des actes plus relevés de vertu.

L'habitude, dit-on, est comme un seconde nature. Supposez un enfant doué d'une voix claire et suave, en même temps que d'une oreille juste, vous dites que cet enfant à des dispositions pour la musique. Mais attendez qu'il ait été quelque temps à l'école d'un maître habile, que ses dispositions se soient développées par l'exercice et qu'il ait acquis l'habitude de chanter: vous le verrez exécuter sans peine les morceaux les plus difficiles, vous entendrez sa voix argentine monter, descendre, prendre comme naturellement toutes les modulations qu'il voudra lui donner; elle ira droit à votre cœur et le ravira par ses mélodieux accents.

Il en est des habitudes surnaturelles, par rapport à leurs actes respectifs, comme des habitudes naturelles: elles les rendent agréables et faciles.

Les vertus sont aussi, il est vrai, des habitudes surnaturelles, mais il y a entre elles et les dons une grande différence.

Et d'abord, les vertus, à l'exception de la charité, peuvent se trouver dans une âme qui est dans la

(1) S. Thom. 1, 2, q. 68 a 1.

disgrâce de Dieu. Ainsi, la foi, l'espérance, la prudence, la justice, etc., ne sont pas incompatibles avec le péché mortel. Les dons, eux, sont inséparables de l'amitié divine. Dès qu'on perd la grâce de Dieu, on perd du même coup tous les dons du Saint-Esprit.

En second lieu, les dons diffèrent des vertus de trois manières : 1° par leur destination spéciale ; 2° par leur mode d'agir, 3° par la règle de leurs actes.

1° *Par leur destination spéciale.* Pour bien comprendre le rôle des dons du Saint-Esprit dans une âme, et comment ils diffèrent des vertus, il faut se rappeler cette vérité fondamentale: que tout mobile doit être adapté à son moteur par des dispositions spéciales, qui lui permettent de recevoir de lui le mouvement ; plus le moteur est parfait, plus doivent être parfaites les dispositions du mobile, pour correspondre à son impulsion. Un moulin peut être mis en mouvement, ou par le vent, ou par l'eau, ou par la vapeur, ou par l'électricité : il est évident que ce moulin doit recevoir des modifications diverses, selon qu'il doit recevoir de l'un ou de l'autre de ces éléments l'impulsion du mouvement. Or, nous pouvons distinguer trois sortes de moteurs qui agissent différemment sur l'âme, et requièrent d'elle des dispositions ou perfections diverses.

Le premier est la raison naturelle. Les dispositions particulières qu'il exige de l'âme, pour qu'elle lui obéisse promptement et sans résistance, dans tous ses actes soit intérieurs, soit extérieurs : ce sont les vertus morales, naturelles ou acquises. Ces vertus,

venant pe tionner les facultés naturelles de l'homme, l'incl nt à recevoir docilement toutes les injonctions de la raison. Les actes qui en résultent sont des actes bons, mais d'une bonté purement nat relle.

Le second est plus noble et d'un ordre bien supérieur : c'est la raison, éclairée par la grâce. Il requiert les vertus morales surnaturelles et infuses qui nous disposent à suivre docilement la lumière et l'impulsion divines. Les actes qui en résultent sont salutaires et dignes d'une récompense éternelle.

Enfin, le troisième incomparablement supérieur aux deux autres: c'est le Saint-Esprit lui-même, qui s'empare de l'esprit de l'homme et l'élève au-dessus de sa manière ordinaire d'agir, par une impulsion toute spéciale et toute divine. Les dispositions que ce Moteur auguste exige doivent être dignes de lui, par conséquent, très parfaites et d'un ordre supérieur: *altiores perfectiones in ordine ad motionem ipsius.*[1] Ces dispositions ou perfections plus hautes sont précisément, dit saint Thomas, les dons du Saint-Esprit. Elles sont dans l'âme, par rapport à l'impulsion spéciale du Saint-Esprit, ce que sont les voiles d'un navire, par rapport au vent qui doit le mettre en mouvement. Par elles, l'âme se trouve disposée à recevoir avec promptitude et docilité la motion particulière que veut lui donner l'Esprit sanctificateur, pour la faire avancer plus rapidement vers les rivages éternels.

Les dons l'emportent donc sur les vertus morales naturelles ou surnaturelles, acquises ou infuses, pour

(1) 1, 2, q. 68 a 1.

autant que le moteur correspondant, dont ils doivent recevoir l'impulsion, est plus élevé que celui des vertus.

Quant aux vertus théologales: la foi, l'espérance et la charité; parce que ces vertus nous unissent directement à Dieu, premier et suprême Moteur, elles sont supérieures aux dons. Cependant, ceux-ci leur prêtent un très utile concours; car ils rendent la foi plus vive et plus agissante, l'espérance plus ferme, la charité plus ardente.

2° Les dons diffèrent des vertus *par leur mode d'agir.*

D'après saint Thomas, les vertus quelles qu'elles soient, naturelles ou surnaturelles, acquises ou infuses, disposent l'homme à faire le bien d'une manière humaine ; les dons d'une manière surhumaine et en quelque sorte divine. *Dona a virtutibus distinguuntur in hoc quod virtutes perficiunt ad actus humano modo sed dona ultra humanum modum.*[1] Dans les actes qui procèdent des vertus, l'homme agit d'une manière conforme à sa condition humaine, c'est-à-dire, de son propre mouvement et en vertu de son initiative personnelle. Sans doute, s'il sagit d'actes surnaturels, le concours de la grâce est nécessaire, celle-ci doit éclairer l'intelligence et incliner au bien la volonté ; mais cette illumination et cette incitation reçues, l'homme se décide de lui-même à agir. Dans ce dernier cas, les actes, tout en étant surnaturels dans leur principe et dans leur motif, restent naturels et humains, quant au mode suivant lequel ils s'accomplissent.

---

(1) Sent. lib. III d. 34, q. 1.

Il en est autrement quand l'homme agit sous l'influence des dons. Ce n'est plus de lui-même qu'il opère, mais en vertu d'une impulsion intérieure toute spéciale, toute puissante, à laquelle toutefois il se prête volontairement et qui le pousse à faire telle ou telle chose, dont la pensée lui a été soudainement inspirée. De cette sorte, il produit des actes « *ultra humanum modum,* » d'une manière surhumaine. Son action n'est plus simplement naturelle ou humaine, quant à la manière dont elle s'exécute ; mais en quelque sorte divine.

Saint Thomas, commentant le texte de saint Paul : « Ce sont ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu qui sont les enfants de Dieu » : *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.* Rom. VIII, 14. explique la nature de cette impulsion spéciale, dont sont favorisés les enfants de Dieu. « Ce n'est point, dit-il, par le mouvement de son libre arbitre, principalement, que l'homme spirituel se porte à l'action; mais par l'excitation du Saint-Esprit. Ce qui ne veut pas dire que les hommes spirituels n'agissent pas volontairement et librement; mais l'Esprit-Saint cause en eux le mouvement de leur volonté et de leur libre arbitre, suivant la parole de l'Apôtre : « C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et l'exécution.» *Deus operatur in vobis et velle et perficere.* Phil. II. 13.

3° Enfin les dons diffèrent des vertus *par la règle qui sert de mesure à leurs actes.*

La règle des vertus morales, naturelles ou acquises, c'est la raison humaine perfectionnée par la prudence naturelle. Celle des vertus surnaturelles : la raison éclairée par la foi et dirigée par la prudence

surnaturelle.[1] Quant aux dons du Saint-Esprit, qui sont, dit saint Thomas, des perfections plus hautes que Dieu nous donne en vue de sa motion spéciale et extraordinaire, leurs actes n'ont d'autre règle que l'inspiration divine et la sagesse du Saint-Esprit.

Généralement, les actes provenant de l'influence des dons dépassent de beaucoup ceux qui proviennent de l'influence des vertus, Quoi d'étonnant si, partant d'un principe supérieur aux vertus, ils en dépassent la mesure!

Les dons, disent les Théologiens, sont des perfections qui disposent l'homme à des actes plus élevés, plus excellents que ne le sont ordinairement les actes des vertus. *Et hoc est quod quidam dicunt quod dona perficiunt hominem ad altiores actus quam sint actus virtutum.*[2] Saint Thomas déclare que cette opinion est la plus conforme à la vérité: « *et hæc opinio inter omnes videtur vera.* »[3]

Parmi ces actes plus élevés, il en est qui sont tellement extraordinaires qu'ils dépassent les limites de la raison, même éclairée par la foi, et que la prudence ordinaire, même chrétienne, n'autoriserait ni à entreprendre, ni à conseiller ; cependant, ces actes sont bons d'une bonté supérieure, et ils se trouvent justifiés par cette raison que Dieu, quand il agit, n'est pas obligé de se renfermer dans les limites commandées par notre imperfection naturelle.[4] Pour se décider à les accomplir, c'est assez que l'on sache qu'ils ont Dieu pour conseiller et pour soutien. Ainsi,

---

(1) Froget. De l'hab. du S.-Esp. dans les âmes justes.
(2) 1, 2, q. 68 a 1.
(3) III sent. dist. 24, q. 1, a. 1.
(4) L'Ami du Clergé an. 1892 p. 391.

Samson, mu par l'Esprit de Dieu, n'hésita pas à ébranler les colonnes du temple de Dagon, quoiqu'il sût qu'il trouverait la mort sous les décombres, avec les Philistins.

Toutefois, les dons du Saint-Esprit ne poussent que rarement à ces sortes d'actes extraordinaires. Le plus souvent, ils portent l'âme à pratiquer les vertus à un degré héroïque ; et c'est précisément ce qui fait leur excellence. Les vertus sont à l'âme d'un grand secours pour opérer le bien: elles assouplissent notre volonté au joug et à l'empire de la raison, la rendent docile à la grâce, nous inclinent au bien et nous le font accomplir dans les circonstances ordinaires de la vie, comme les bons chrétiens l'accomplissent communément. Mais qu'il soit question de produire des actes de vertu à un degré héroïque, ou dans des conjonctures particulièrement difficiles, ou même de se prêter sans résistance à ces inspirations spéciales désignées, par saint Thomas, sous le nom « d'instincts divins », les vertus seules demeurent impuissantes; il faut qu'un secours supérieur intervienne, et ce secours extraordinaire ne peut venir que des dons du Saint-Esprit.

Voilà pourquoi l'angélique docteur enseigne que les dons perfectionnent les vertus, en les élevant au-dessus du mode humain [1] et qu'ils nous sont conférés « *in adjutorium virtutum* » [2] pour venir en aide aux vertus. Il s'ensuit que les vertus, si elles étaient seules, ne pourraient guère élever une âme au-dessus d'une sainteté commune et ordinaire.

---

(1) Dona perficiunt virtutes elevando eas supra modum humanum. De char. q. un. a. 2 ad 17.
(2) S. Th. in Is. XI, 2.

Les dons, au contraire, la transportent, en peu de temps, jusqu'aux plus hautes cimes de la perfection.

Cependant, ce serait une erreur de croire que les dons exercent seulement leur action dans les limites de l'extraordinaire et de l'héroïsme; car alors, ils ne conviendraient qu'aux grands saints; tandis qu'ils seraient à peu près inutiles à l'immense majorité des chrétiens, qui vivent dans la grâce de Dieu, sans accomplir des œuvres éclatantes.[1] Dans ces chrétiens aussi, les dons sont en activité et viennent en aide aux vertus, dans une foule d'actes qui ne sortent pas des limites de l'ordinaire. La raison en est que, presque toujours, les vertus ne sont possédées que très imparfaitement par ces chrétiens, et cette défectuosité est cause qu'elles sont insuffisantes, dans bien des cas, pour des actes ordinaires en soi, mais que des circonstances particulières rendent plus pénibles et plus difficiles. L'âme a besoin alors d'un secours étranger, d'une direction, d'une motion spéciale qui lui est donnée par les dons du Saint-Esprit.

Ainsi, dit saint Thomas, l'homme qui possède complètement l'art de guérir peut traiter de lui-même toutes les maladies; mais le disciple, qui n'a pas toute cette science, ne peut agir que sous la direction du maître.[2]

Oh! qui pourrait nous dire le mystérieux et admirable travail qu'opère le Saint-Esprit, par le moyen de ses dons, dans l'âme fidèle à y correspondre! Comme elle se dégage d'elle-même et de toutes les

(1) Froget.
(2) 1, 2, q. 68, a. 2 corp.

choses d'ici-bas ! Comme elle se transforme ! Comme elle court, comme elle vole dans les voies de la perfection ! Le bâteau muni de simples rames, n'avance que lentement, au prix d'un travail pénible et de vigoureux et continuels efforts ; mais celui dont les voiles sont enflées par un vent favorable, celui surtout qu'entraîne la force de la vapeur, cingle les flots rapidement et comme en se jouant. Ainsi, l'âme juste avance avec facilité et diligence vers le port du salut et de la perfection, quand le souffle du Saint-Esprit, agissant sur elle par le moyen des dons, la pousse et la transporte. Sans ce souffle divin, elle se traîne misérablement et avec infiniment de peine.

Voyez un char dont les essieux n'ont plus été graissés depuis longtemps ; avec quelle difficulté, avec quelle lenteur ne roule-t-il pas ! Ses roues desséchées ne tournent qu'en gémissant. Qu'on y verse seulement quelques gouttes d'huile ; aussitôt, les frottements sont adoucis, le mouvement devient aisé, le char roule joyeusement, rapidement et sans bruit. Ainsi, dès que le Saint-Esprit répand le baume divin de ses dons dans les facultés de l'âme, lesquelles sont comme les instruments qui la font se mouvoir et agir ; elle s'élance dans la voie de la sainteté et franchit en peu de temps d'énormes distances.

L'histoire des saints est là pour nous convaincre de cette vérité. Les actions généreuses, héroïques, dont leur vie est remplie, ne sont que les effets des dons du Saint-Esprit en eux. S'ils sont devenus tels que nous les voyons, ce n'est que parce qu'ils se sont abandonnés totalement à l'action du Saint-Esprit.

D'après ce qui vient d'être dit, il est facile de comprendre l'excellence des dons du Saint-Esprit, et la raison pour laquelle ils portent ce nom. Sans doute, tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons est un don, un bienfait du Saint-Esprit. Qu'avons-nous, en effet, que nous n'ayons reçu ? Et de qui avons-nous reçu ces biens ? D'un Dieu un en nature, et trois en Personnes; donc, du Saint-Esprit, aussi bien que du Père et du Fils. Cependant, on ne les appelle pas « dons du Saint-Esprit », on dit tout simplement que ce sont des bienfaits de Dieu.

Les dons du Saint-Esprit sont d'une tout autre nature: ce sont des chefs-d'œuvres d'amour qui surpassent en excellence toutes les merveilles créées, angéliques et humaines, visibles et invisibles, toutes les vertus naturelles et surnaturelles, infuses ou acquises. Ils appartiennent, dans le degré le plus élevé, à un ordre de richesses tel, que la moindre parcelle vaut mieux que l'univers entier, dit saint Thomas : *Bonum gratiæ unius majus est quam bonum naturæ totius universi.* [1]

C'est parce que ces dons sont des chefs-d'œuvres d'amour qu'ils sont attribués au Saint-Esprit, et non au Père ou au Fils ; car le Saint-Esprit est l'Amour en Personne: l'Amour réciproque et substantiel du Père et de Fils.

Oh! que nous devons nous montrer reconnaissants pour de tels bienfaits! Jamais; non, jamais nous ne pourrons en mesurer l'étendue. « Donner la vie naturelle à un ange, à des millions d'anges; à un hommes, à des millions d'hommes ; rendre la vue à

(1) 1. 2. 9. 113 a. 9 ad 2.

tous les aveugles, la santé à tous les malades; voilà sans doute, d'inapréciables bienfaits. Mais ramasser dans la poussière souillée où il rampe ce vermisseau, qu'on appelle l'homme; lui communiquer ensuite la vie même de Dieu ; remplir son intelligence de lumières divines, sa volonté de forces surhumaines; imprimer à cette volonté une impulsion puissante, soutenue, qui lui fasse produire des actes parfaits de vertu; voilà, dit Mgr Gaume, un bienfait qui dépasse bien plus tous les autres que le ciel n'est élevé au-dessus de la terre. Or, c'est par ces dons précieux que le Saint-Esprit opère en l'homme ces merveilles. Comment donc ne pas nous écrier avec saint Paul : Grâces soient rendues à Dieu, pour son don inénarrable ! *Gratias Deo pro inenarrabili dono ejus.* 2 Cor. IX, 15.

§ II

Nécessité des dons du Saint-Esprit

On pourrait croire qu'il en est des dons du Saint-Esprit comme des conseils évangéliques : qu'ils ne sont pas essentiels au salut de l'homme, mais seulement à la sainteté éminente. L'ange de l'école, saint Thomas, pense tout autrement. D'après ce saint docteur, les dons du Saint-Esprit sont *absolument nécessaires au salut.* Voici ses paroles: « Parmi les dons du Saint-Esprit, la sagesse tient le premier rang et la crainte le dernier. Or, l'un et l'autre sont nécessaires au salut. Car il est dit de la sagesse : Personne n'est aimé de Dieu si la sagesse n'habite avec lui: *Neminem diligit Deus nisi eum qui cum*

sapientia inhabitat. Sap. VII, 28. Et de la crainte : Celui qui n'aura pas la crainte de Dieu ne pourra être justifié: *qui sine timore est non poterit justificari.* Eccli. I, 28. Donc, les dons intermédiaires sont également nécessaires au salut; car c'est de l'un qu'on va à l'autre, ils sont liés entre eux comme les anneaux d'une même chaîne. *Ergo et alia dona media sunt necessaria ad salutem.* [1]

Cette nécessité nous est enseignée par l'Écriture, c'est-à-dire, par l'Esprit-Saint lui-même qui a inspiré les écrivains sacrés : « Ceux qui sont conduits par le Saint-Esprit, dit saint Paul, ceux-là sont les vrais fils de Dieu et conséquemment ses héritiers.» *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei. Si autem filii, et hæredes.* Rom. VIII, 14. 17.

Le prophète royal dit aussi: « C'est votre Esprit, Seigneur, qui me conduira dans la terre du bonheur.» *Spiritus tuus deducet me in terram rectam.* Ps. CXLII, 10. Personne ne peut entrer en possession de cette terre des vivants, héritage des élus, que s'il est mu et conduit par le Saint-Esprit. Or, c'est par le moyen de ses sept dons que le Saint-Esprit meut et conduit les âmes, à travers tous les obtacles et tous les dangers.

Pour sauver son âme, il faut, avant tout, l'arracher au péché; il faut éteindre en elle, autant que possible, le foyer de la triple concupiscence qui, activé sans cesse par le mauvais esprit, produit ses tristes manifestations appelées péchés capitaux. C'est de ces péchés que proviennent tous les autres. Or, les dons du Saint-Esprit leur sont directement

(1) 1, 2, q. 68, a. 4.

opposés. Ils sont, peut-on dire, comme sept fleuves de lumière et d'amour qui viennent éteindre, jusque dans leur foyer impur, les flammes pestilentielles des sept péchés capitaux.

Le salut exige parfois des actes difficiles. C'est un homme élevé en charge et dont l'emploi est l'unique ressource pour soutenir sa nombreuse famille. Ses chefs sont irréligieux, et il ne peut s'acquitter de ses devoirs de chrétien, sans être mal vu d'eux et sans s'exposer à perdre son emploi.

C'est un jeune homme, aux passions ardentes, qui se trouve en butte aux tentations de la chair les plus fortes. De plus, son genre d'occupations le jette, comme malgré lui, au milieu d'occasions séduisantes ; tout en lui et au dehors de lui le sollicite au péché. C'est un père et une mère de famille dont les ressources sont médiocres et qui se voient déjà chargés d'enfants; il leur faut un courage surhumain pour continuer à remplir fidèlement les graves devoirs qu'impose le mariage. Même, en supposant que ces chrétiens possèdent avec la grâce, le premier : la vertu de force, les autres : la chasteté conforme à leur état ; parce que très souvent leur vertu est faible et leur force chancelante, il leur sera impossible de se soutenir longtemps dans le bien, s'ils sont privés du secours spécial, du surcroît d'énergie qu'apportent les dons du Saint-Esprit. Comme tant d'autres, ils se laisseront entraîner dans l'abîme du mal, et peut-être, dans l'abîme de la damnation éternelle. Mais si les dons du Saint-Esprit soutiennent ces âmes ; si le don de force vient, dans le premier, au secours de la vertu de force, et si celui de crainte vient, dans les autres,

au secours de la chasteté, en leur inspirant une horreur plus vive du péché ; ils persévèreront dans la vertu et se sauveront, en dépit de toutes les persécutions du monde, de toutes les attaques du démon et de toutes les révoltes des passions. Par conséquent, les dons du Saint-Esprit sont de toute nécessité pour le salut.

Ils sont à plus forte raison *nécessaire pour acquérir la sainteté.*

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici ce que disent plusieurs saints docteurs: que le nombre sept est un nombre parfait, et qu'il revient trop souvent dans les Saints Livres pour qu'il ne renferme pas quelque mystère.

Dieu fait et sanctifie le monde en sept jours. Devant son trône, se tiennent debout sept anges ou esprits. Devant son arche sainte, brûlait le chandelier à sept branches. L'année de la rémission était annoncée par les sept trompettes du jubilé. Le livre éternel est fermé de sept sceaux. L'Agneau qui les rompt nous est représenté ayant sept cornes ou rayons et sept yeux ou esprits divins, qui sont envoyés sur la terre. Le Soleil de Justice se communique par sept sacrements, ou sept irradiations différentes, et l'Esprit de charité, qui en est inséparable, se communique par sept dons ou rayons distincts.

Même, dans l'ordre naturel, nous retrouvons le nombre sept, comme condition d'harmonie et de perfection. Rien de plus pur que le rayon du soleil; reçu sur le côté d'un triangle de cristal, il se décompose en sept couleurs principales, qui sont dans les mêmes rapports entre elles que les sept

notes de la musique. La lumière et la parole créées sont, l'une par ses sept couleurs principales, l'autre par ses sept tons, une ombre et comme un écho de la Lumière et de la Parole incréées.

Nous sommes donc fondés à croire que, dans les vues de Dieu, le nombre sept répond à une idée de perfection; et que les sept dons du Saint-Esprit sont destinés à élever l'homme au plus haut degré de ressemblance avec Dieu: à le rendre parfait, comme son Père céleste est parfait.

Telle est aussi la pensée de saint Grégoire. De même, dit-il, que Dieu a créé et perfectionné le monde en sept jours, au point que, l'ayant regardé, il vit que tout était bien; de même, l'Esprit sanctificateur accomplit son œuvre de perfection dans l'âme, par le moyen de ses sept dons. « Comme à chaque jour de la semaine primitive, le Verbe faisait jaillir une nouvelle créature des éléments préparés par le Saint-Esprit, ainsi, dans la semaine qu'on appelle la vie, chaque don du Saint-Esprit embellit le monde moral, qui est l'homme, d'une nouvelle merveille. A l'arrivée de chaque don du Saint-Esprit dans une âme, on peut en toute vérité appliquer la parole du Prophète : « Vous enverrez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.» Ainsi, pour l'homme comme pour le monde, la venue du souffle divin est une heure solennelle de création, de régénération, de transformation. »[1]

Cette considération pourrait suffire pour nous convaincre de l'absolue nécessité des dons du Saint-

(1) Mgr Gaume.

Esprit pour acquérir la sainteté. Ajoutons encore quelques autres raisons.

Que faut-il pour se sanctifier ? Non seulement, éviter les fautes graves; mais aussi les plus légères, les fautes volontaires surtout. Il faut suivre docilement toutes les inspirations de la grâce. Il faut se porter promptement, joyeusement et habituellement à tout ce qu'on sait être la volonté, et même le simple désir de Dieu. Il faut enfin pratiquer la vertu, jusqu'à l'héroïcité. Or, il est impossible d'en arriver là, sans le secours spécial des dons du Saint-Esprit ; cela résulte clairement de ce qui à été dit plus haut, sur la différence qu'il y a entre les vertus et les dons. C'est précisément pour que nous puissions réaliser ces conditions de sainteté que l'Esprit sanctificateur nous enrichit de ses dons.

Pour se sanctifier, il faut encore la lumière et l'amour : non une lumière ordinaire, un amour médiocre ; mais une lumière vive qui nous découvre d'une manière frappante la vanité des biens terrestres, la beauté des vertus, la splendeur de nos saints mystères, le prix infini des biens éternels , il faut, correspondant à cette lumière, un amour ardent, généreux, prêt à tous les sacrifices. Or, cette lumière et cet amour nous viennent précisément des dons du Saint-Esprit : les dons de sagesse, d'intelligence, de science et de conseil déversent à flots la lumière divine dans l'âme ; les dons de crainte, de piété, de force y engendrent l'amour et le rendent fort, ardent et généreux,

Enfin, pour se sanctifier, il faut l'oraison qui purifie l'âme, l'enflamme du divin amour, l'unit à

Dieu, la transforme, lui donne le goût des choses d'en Haut et la fait agir divinement. Or, c'est au Saint-Esprit qu'est réservé le soin d'introduire l'âme dans les voies mystérieuses de l'oraison, et de lui en faire parcourir, l'un après l'autre, tous les degrés. Il le fait, par le moyen de ses sept dons.

Dès que l'homme se trouve en possession de ces dons divins, il devient comme un dieu terrestre ; et ses actes, dit saint Thomas, ne portent plus seulement le cachet de l'homme, mais celui de Dieu; puisqu'il est devenu participant de la nature divine: *ut jam non humanitus sed quasi Deus factus participatione operetur.*[1] Quoi d'étonnant! Quand le Saint-Esprit prend possession d'une âme, ce n'est pas seulement la grâce, la charité qu'il lui communique ; c'est lui-même, substantiellement et personnellement, qui entre en elle pour la sanctifier, par son contact intime et immédiat. Il y demeure «*substantialiter et personaliter,*» disent les Théologiens. Ils ne craignent pas de comparer cette cohabitation du Saint-Esprit dans nos âmes à celle du Verbe dans la sainte humanité de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit, dit saint Augustin, ne descend pas seulement dans l'âme des fidèles par la grâce de sa visite et de son opération; mais par la présence même de sa divine Majesté. Pourquoi s'étonner encore des grandes choses qu'il opère dans les âmes? Il s'unit à elles de plus en plus, il les pénètre de sa substance, il agit en elles et avec elles, il les transforme et en fait des chefs-d'œuvres d'une beauté ravissante. Ces

---

(1) Sent. dist. 34 q. 1 a 3.

âmes deviennent comme des livres divins, où l'Esprit-Saint, qui est appelé le doigt de Dieu, « *digitus paternæ dexteræ* » écrit tous les jours les merveilles de son amour. Que de beautés, que de divins et ravissants secrets sont contenus dans ces livres ! N'est-ce pas pour cela que David a chanté: « Toute la gloire de la fille du Roi est cachée dans son cœur» : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus.* Ps. XLIV, 14. Oh ! que Jésus-Christ trouve de délices à habiter dans ces âmes!

§ III

Nos devoirs par rapport aux dons du Saint-Esprit

1° Notre premier devoir est de *bien les connaître.* Une des causes du peu de cas que l'on fait de ces grands trésors, c'est le peu de connaissance qu'on en a. *Si scires donum Dei.* Joa. IV, 10. « Si vous saviez quel est le don de Dieu ! » Si vous connaissiez les richesses infinies que vous pouvez tirer de chacun de ces dons que le Saint-Esprit veut vous faire, vous vous écrieriez avec toute l'ardeur dont vous êtes capable : O Esprit de lumière et d'amour, donnez-moi donc ces précieux trésors, enrichissez-moi de ces dons divins. Les ayant obtenus, vous les conserveriez avec le plus grand soin, vous ne négligeriez rien pour les développer et les faire fructifier en vous. Étudions donc les dons du Saint-Esprit. Rendons-nous bien compte du rôle qu'ils remplissent dans notre âme. Étudions-les, chacun en particulier.

STE CROIX ET DES SEPT DOULEURS

Les entretiens qui suivent nous seront, dans cette étude, d'un grand secours.

2° Notre deuxième devoir est d'*enlever les obstacles* qui les empêchent de produire leurs effets. Ces obstacles sont les sept péchés capitaux, qu'on peut appeler les sept dons du diable. Ils se trouvent, au moins en germes, en chacun de nous. Nous devons les empêcher de se développer et de produire leurs mauvais fruits. Combattons donc sans relâche nos inclinations à l'orgueil, à l'avarice, à l'envie, à la colère, à l'impureté, à la gourmandise et à la paresse. Posons généreusement des actes opposés à ces tendances pernicieuses : nous imiterons ainsi le cultivateur vigilant, qui enlève les mauvaises herbes infectant son champ, empêchant la bonne semence de pousser et de se développer. Dès que ces obstacles aux dons du Saint-Esprit seront écartés, ceux-ci opèreront librement en nous, ils se perfectionneront et porteront des fruits abondants. Nous étant dépouillés du vieil homme et de ses actes, nous revêtirons l'homme nouveau et deviendrons de nouvelles créatures en Jésus-Christ. *Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis et induentes novum.* Col. III, 9. *In Christo nova creatura.* 2 Cor. V, 17.

3° Nous devons *les faire fructifier.* Les dons du Saint-Esprit sont des talents que Dieu nous confie pour que nous les fassions valoir. Le moyen d'y réussir est de produire fréquemment les actes qui leur sont propres. Les dons sont des habitudes surnaturelles ; or, les habitudes s'entretiennent et se perfectionnent par les actes qui leur correspondent. Le Saint-Esprit, voyant notre fidélité à produire

souvent de ces actes et à répondre aux inspirations que ses dons feront naître en nous, récompensera notre générosité et notre ferveur, en donnant sans cesse à ces mêmes dons de nouveaux accroissements. Ainsi nous grandirons en grâce et en vertu jusqu'à ce que l'homme parfait soit formé en nous.

4° Enfin, nous devons adresser au Saint-Esprit les plus *ferventes supplications*. Méditons et redisons sans cesse celles que la Sainte Église fait monter vers lui dans l'hymne du « Veni creator » et dans la séquence « Veni Sancte Spiritus. » Nous y trouverons de quoi nourrir notre piété et toucher le divin Paraclet. Il veut nous apporter le trésor de ses dons, mais il attend, pour nous les accorder, que nous les lui demandions avec de vives instances.

O Esprit d'amour, je vous remercie des lumières que vous me donnez sur les richesses infinies que vous voulez nous communiquer. Oh! que n'en ai-je connu plus tôt le prix! J'aurais été plus vigilant à les garder, plus empressé à les accroître et à les faire fructifier dans mon âme. Hélas! Pourquoi faut-il que des trésors si grands soient si peu appréciés ? Pourquoi consent-on si facilement à les perdre ? Pourquoi ce malheur m'est-il arrivé tant de fois ? Esprit de bonté et de miséricorde, pardonnez-moi tous mes égarements. Rendez-moi votre grâce, votre douce amitié. Répandez en mon âme vos dons divins. Qu'ils me fassent surtout progresser dans votre saint amour. Qu'ils me conduisent enfin au séjour de la gloire, pour que j'aie le bonheur de vous voir, avec le Père et le Fils, de vous aimer et de vous bénir pendant toute l'éternité.

O Marie, trésorière de la grâce, par les mérites de vos sept douleurs procurez-moi, je vous prie, les sept dons du Saint-Esprit.

DEUXIÈME PARTIE

DES DONS DU SAINT-ESPRIT,

EN PARTICULIER

LE SAINT-ESPRIT
ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PREMIER ENTRETIEN

De la crainte de Dieu, premier don du Saint-Esprit

Qui timent Dominum præparabunt corda sua, et in conspectu illius sanctificabunt animas suas.

Ceux qui craignent le Seigneur prépareront leur cœur, et ils sanctifieront leur âme en sa présence. ECCLI. II, 20.

L'âme résolue de se sanctifier doit, avant tout, préparer en elle-même une demeure digne du Dieu de toute pureté et de toute sainteté, qui doit venir y habiter et y régner. Il faut donc qu'elle se purifie du péché, qu'elle en détache parfaitement son cœur et qu'elle lui voue une haine implacable. Ce n'est que par le don de crainte qu'elle pourra faire ce pas décisif. A l'âme qui commence, la crainte de Dieu est ce qu'il y a de plus nécessaire. Impossible d'acquérir tout autre don du Saint-Esprit, si l'on ne possède d'abord celui-là.

Le prophète Isaïe, énumérant les dons qui devaient enrichir l'âme de Notre Seigneur, les cite d'après leur ordre de dignité. Il commence par le plus

parfait et le plus sublime de tous: le don de sagesse, et descend jusqu'à celui de crainte, qui est le dernier. Il convenait de suivre cet ordre en parlant du Fils de Dieu, parce que, dès le premier instant de son Incarnation, il a possédé les dons du Saint-Esprit dans toute leur plénitude. Mais quand il s'agit de pauvres pécheurs tels que nous, qui devons acquérir ces dons précieux, il faut suivre un ordre tout opposé, et commencer par le don de crainte, pour nous élever ensuite, comme par degrés, jusqu'au don sublime de sagesse. Ainsi, le prophète descend pour nous apprendre à monter. Il part du point où nous devons parvenir: le don de la sagesse, et il descend à celui d'où nous devons nous élever: le don de crainte.

La crainte de Dieu est, en effet, le commencement de la sagesse: *Initium sapientiæ timor Domini*, Eccli. I, 16. Elle est, dit Mgr Gaume, cette vallée de larmes dont parle David: *Ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum*, Ps. LXXXIII, 6. « Le juste a disposé ces degrés dans son cœur, du fond de cette vallée de larmes. » C'est dans la vallée, dit saint Ambroise, que Jésus descend pour trouver des malades et les guérir: ceux-ci ne peuvent monter sur les lieux élevés pour le voir. C'est là qu'il les soulage et les délivre; car il faut que l'âme soit d'abord guérie, pour qu'elle puisse ensuite s'élever, de degré en degré, jusqu'au sommet de la montagne.[1] Ne craignons point de nous tenir dans cette vallée, par le souvenir humiliant et le repentir sincère de nos péchés. Dieu ne méprise pas un cœur contrit et

(1) Lib. 5 in Luc cap. 6.

humilié. Dans ce cœur affligé, il a préparé de mystérieuses ascensions pour nous élever jusqu'à lui : *in loco quem posuit*, jusqu'à ce lieu où réside toute resplendissante la divine sagesse.

Étudions attentivement ce don précieux de la crainte du Seigneur. Considérons-en:

1. La nature et la nécessité ;
2. Les fruits admirables qu'il produit dans les âmes ;
3. Les divers moyens de l'acquérir et de le développer en nous.

O Marie, Vous qui nous invitez à venir à vos pieds, pour apprendre à pratiquer la crainte du Seigneur: *Venite filii, audite me: timorem Domini docebo vos*, Ps. XXXIII, 12, daignez accomplir en ce moment votre promesse. Obtenez-nous, par votre puissante intercession, ce don mille fois plus désirable que l'or et que les pierres précieuses.

§ I

Nature et nécessité du don de crainte

Pour bien comprendre quelle est *la nature* du don de crainte, il est nécessaire de distinguer, avec saint Thomas, la crainte *servile* et la crainte *filiale*.

La crainte *servile* envisage principalement le châtiment dû au péché; et comme c'est Dieu qui est l'auteur de ce châtiment, l'âme, craignant de le subir, revient à Dieu et s'attache étroitement à lui, considérant que c'est le plus sûr moyen d'y échapper.[1]

(1) S. Th. 2. 2. q. XIX a. 2.

Ainsi, par cette crainte, l'âme n'exclut pas Dieu de son intention: elle l'a en vue; mais indirectement. Cette crainte n'est pas mauvaise.

Il n'en est pas de même de celle qui met Dieu de côté et n'envisage que le châtiment, disposant l'âme de telle sorte qu'elle serait bien aise de pécher, si elle pouvait le faire impunément. Dans ce cas, la crainte n'est pas seulement *servile*; mais elle est *purement servile*. Elle fait que l'homme met sa fin dernière, non plus en Dieu; mais en lui-même. Une telle crainte, au lieu d'honorer Dieu, l'outrage; au lieu de ramener à lui l'âme égarée, elle l'en éloigne davantage.

La crainte *servile* vient du Saint-Esprit; mais elle n'est pas ce que nous entendons par « don du Saint-Esprit.».

Elle vient du Saint-Esprit: c'est ce qu'affirme le saint Concile de Trente en ces termes: « L'attrition, que l'on conçoit à la crainte de l'enfer, est un don de Dieu et un effet de l'impulsion du Saint-Esprit, qui veut par ce moyen, préparer l'homme à la rémission de ses péchés. » [1] Par conséquent, conclut Suarès [2] « la crainte de l'enfer, qui est le principe d'une telle douleur, est pareillement un don de Dieu et un effet de l'impulsion du Saint-Esprit. »

Cependant, quoique venant du Saint-Esprit, la crainte servile ne peut être mise au nombre de ses sept dons, parce que, dit Saint Thomas, [3] cette crainte n'est pas incompatible avec la volonté de

---

(1) Sess. 14 C. 4.
(2) De necess. gr. l. 2, C. 13.
(3) 2, 2, 9, XIX a 9.

commettre le péché; or, les dons du Saint-Esprit excluent cette volonté malicieuse.

La crainte *filiale*, appelée encore par l'Ange de l'école la « chaste crainte » *timor castus* est beaucoup plus parfaite. Elle a pour objet, non plus le châtiment qu'attire le péché; mais l'offense, le déplaisir qu'il cause à Dieu. C'est cette crainte filiale, inspirée par l'amour, qui est le premier don du Saint-Esprit. On n'y arrive ordinairement qu'en passant par la crainte servile: celle-ci lui sert de vestibule. Nous ne les séparerons pas.

NÉCESSITÉ DE LA CRAINTE POUR UNE VRAIE ET SOLIDE CONVERSION

La première chose que le Saint-Esprit veut opérer dans une âme dont il entreprend la sanctification, c'est cette rénovation radicale qui s'appelle *la vraie et solide conversion.*

Lisez les vies de saints, vous n'en trouverez aucun qui ne se soit converti à l'une ou l'autre époque de sa vie. La conversion n'a pas été la même pour tous. Il en est qui ont passé d'une vie de péché à une vie de pénitence; d'autres d'une vie tiède, dissipée à une vie fervente et recueillie; d'autres d'un état de ferveur moindre à un état de ferveur plus grande. Tous ces saints ont pleuré amèrement leurs fautes ou négligences du passé; tous ont puisé dans leur souvenir toujours présent la reconnaissance envers Dieu, la générosité à son service, une grande indulgence pour les autres.

Mais que faut-il pour qu'une conversion soit vraie et solide ? Deux choses: 1. que le péché soit réellement banni de l'âme; 2. que plus jamais, on ne lui permette d'y rentrer. C'est par la crainte que le Saint-Esprit obtient ce double résultat.

1. *La crainte de Dieu bannit le péché.* C'est ce que nous dit l'Esprit-Saint lui-même, au livre de l'Ecclésiastique I. 27 : *Timor Domini expellit peccatum.* La crainte, dont il est ici question, est plutôt la crainte servile qui, selon le Concile de Trente, est un don de Dieu et un effet de l'impulsion du Saint-Esprit, pour préparer l'homme à recevoir le pardon de ses péchés.[1] Le premier sentiment qui apparaît dans le cœur du pécheur, quand il revient à son Dieu, dit le même Concile,[2] c'est la crainte de la divine Justice. Dieu, voulant convertir la ville de Ninive, lui envoya le prophète Jonas pour la menacer de ses vengeances, et lui annoncer le châtiment qui lui était réservé. A cette nouvelle, tous les habitants sont frappés d'une crainte salutaire, ils se livrent à la pénitence, apaisent la colère de Dieu et obtiennent leur pardon. Marguerite de Cortone vivait dans le crime. Tout à coup, en présence du cadavre de son complice, elle pense aux jugements de Dieu, à l'enfer qui l'attend : ses yeux fondent en larmes, elle renonce pour toujours au péché.

Hyacinthe Mariscotti, fille d'un grand seigneur, vivait en mondaine dans le cloître. Pendant dix ans elle avait fait le scandale de la communauté, la

(1) Sess. 14. Cap. 4.
(2) Sess. Cap. 6.

désolation de ses supérieures. Elle tombe gravement malade. En face de la mort qui la menace, elle tremble à la pensée du sort qui l'attend en l'autre vie, et demande à se confesser à un missionnaire qui prêchait dans la ville voisine. Celui-ci arrive, et, connaissant sa triste vie, il lui parle avec sévérité des jugements de Dieu. Glacée de terreur, la religieuse infidèle se met à regretter et à pleurer ses fautes, elle fait une confession générale, promet si elle guérit de mener une sainte vie. Rendue à la santé, elle tient parole, s'applique à l'oraison, aux œuvres de pénitence et pratique la vertu à un degré héroïque. Elle devient une seconde Madeleine pénitente. La crainte de Dieu avait opéré ce changement ; l'Église l'a mise au nombre des saints.

Saint Jérôme écrivait à la vierge Eustochie, que c'était la crainte de l'enfer qui l'avait conduit dans la solitude, et déterminé à embrasser un genre de vie si austère.

Le P. Lejeune, le modèle des missionnaires au dix-septième siècle, consacrait toujours dans ses retraites et missions plusieurs sermons aux vérités les plus terribles ; l'expérience lui ayant fait voir disait-il, que ces sujets étaient plus utiles aux âmes que tous les autres.

Saint Philippe de Néri exigeait de ses pénitents résolus d'embrasser la vie parfaite, qu'ils méditassent assidûment les vérités qui font naître la crainte et inspirent l'horreur du péché, et il s'appuyait sur ce principe, qu'il faut avant tout purifier l'âme.

Saint Bernard, dans ses sermons sur le Cantique des cantiques, exprime tout à fait le même sentiment. Voici à peu près ses paroles : « Que l'âme chargée de

péchés, sujette encore aux passions de la chair, ne prétende pas s'élever tout d'abord aux faveurs qui sont le partage des âmes pures; mais que, saisie d'une sainte frayeur, elle se tienne prosternée aux pieds de son Seigneur, et qu'elle regarde la terre en tremblant avec le publicain (Luc, XVIII, 13) sans oser, pas plus que lui, regarder le ciel ; de peur que, ses yeux accoutumés aux ténèbres ne soient éblouis par une si vive lumière... Qui que vous soyez, si vous êtes pécheur, tenez-vous aux pieds de Jésus, et que cette place, où la sainte pécheresse se dépouilla de ses péchés et se revêtit de sainteté, ne vous semble ni vile ni méprisable. C'est là, que cette éthiopienne se transforma, et que, revêtue d'une nouvelle blancheur, elle put dire : « Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle. » Si vous me demandez comment elle a mérité une si grande faveur, apprenez-le en un mot : Elle pleura amèrement, et tirant de longs soupirs du plus profond de son âme, elle poussa des sanglots salutaires, et vomit le fiel qui infectait son cœur... A l'exemple de cette bienheureuse pénitente, prosternez-vous aussi, vous qui êtes si misérables, afin de cesser de l'être ; prosternez-vous en terre, embrassez les pieds de Jésus, arrosez-les de vos larmes, non pour les laver, mais pour vous laver vous-mêmes. »[1]

Si parmi tant d'âmes qui font profession de piété dans le monde, ou qui ont embrassé la vie parfaite, il en est si peu qui pratiquent la vertu solide et qui arrivent à la sainteté, n'est-ce pas parce qu'on passe

(1) Serm. III sur le Cant. des cant.

trop rapidement sur les exercices de la voie purgative ? on ne se pénètre pas assez du regret de ses péchés, on n'en retire pas l'humilité qu'il faudrait, on n'entretient pas assez en soi-même l'esprit de componction, qui était si cher aux saints, et la reconnaissance envers le Dieu des miséricordes qui a tant pardonné. N'est-ce pas pour cela aussi qu'on en voit qui retournent à leurs anciens désordres, ou qui tombent dans un état affreux de tiédeur et de relâchement.

2. Mais, pour être vraiment converti, *il ne suffit pas d'avoir banni de son cœur le péché, il faut encore ne plus le laisser y rentrer.* La crainte de Dieu est la sentinelle vigilante qui l'en tient éloigné.

Quand Jésus lui-même, dit Saint Bernard, me dirait: vos péchés vous sont remis, à quoi cela me servirait-il si je ne cessais de pécher ? Que me servirait-il d'avoir lavé mes pieds, si je les sâlis de nouveau ? Je suis demeuré longtemps couché dans le bourbier du vice ; mais si je viens à retomber, je serai sans doute dans un état beaucoup plus déplorable qu'auparavant ; car je me souviens de Celui qui m'a guéri et qui a dit: Voilà que vous avez reçu la santé, allez, et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pire (Joa. v, 14). Il faut que Celui qui m'a donné la volonté de faire pénitence, me donne encore la force de m'abstenir de pécher; de peur que je ne vienne à retomber dans le crime, et que mon dernier état ne soit pire que le premier. Voilà donc ce qui me reste à demander et à obtenir, avant d'entreprendre de monter plus haut. Autant l'imprudence d'un pécheur déplaît à Dieu, autant la modestie d'un pénitent lui est agréable.

Quel excès de hardiesse, qu'un pécheur encore tout souillé de la boue du péché, ose prétendre aux intimités accordées aux âmes les plus pures ! Ce n'est que d'hier que vous êtes sortis de la fange et vous aspireriez dès aujourd'hui aux caresses divines. (1) Voilà comment saint Bernard veut que l'âme revenue à Dieu affermisse sa conversion, en s'entretenant dans l'humilité et en veillant à ne plus retomber.

Or, rien n'est plus efficace pour inspirer à l'âme ces sentiments que la crainte de Dieu. Là où est la crainte, là est l'humilité, là est l'application à la prière, dit saint Jean Chrysostôme : *Ubi timor, ibi humilitas, ibi studium orationis.*

L'âme qui possède la crainte de Dieu se défie d'elle-même, elle veille sur les sens de son corps, sur les passions de son cœur. Elle fuit les occasions dangereuses. Comprenant que d'elle-même, elle ne peut rien, sentant le besoin de Dieu, elle recourt à la prière, à l'oraison mentale, à la méditation des grandes vérités du salut, à la confession et à la communion fréquentes. En un mot, elle ne néglige aucun des moyens de préservation et de sanctification qui lui sont donnés. *Qui timet Dominum, nihil negligit.* Eccle. VII, 19.

De son côté, Dieu voyant cette âme si bien décidée à se donner à lui, si généreuse à poursuivre le but qu'elle s'est proposé, vient à son secours et la rend invincible.

Quoi d'étonnant, dès lors, d'entendre les saints Pères et Docteurs de l'Église célébrer à l'envi la force que donne à l'âme le don de crainte. La

(1) S. Bern. Serm. III, sur le Cant. des cant.

crainte de Dieu, dit saint Ephrem, protège l'âme comme une tour inexpugnable. La crainte de Dieu, dit saint Laurent Justinien, est la vigueur de l'âme, la lumière de l'intelligence, l'espérance du salut. Par le moyen de la crainte, dit Richard de Saint Victor, le cœur est affermi contre les attaques de la concupiscence. Les ennemis du salut ont beau se déchaîner, le monde a beau se présenter avec ses maximes et ses charmes, les passions peuvent se révolter, rien ne peut ébranler celui qui craint Dieu. Au milieu des plus grandes épreuves, il demeure fidèle et observe les commandements : *Qui timent Dominum custodiunt mandata illius.* Eccli. II, 21.

Qu'est-ce qui soutient Tobie et le fait persévérer dans sa charité, à ensevelir les morts de son peuple, malgré la défense et les menaces du roi ? La crainte de Dieu. *Sed Tobias plus timens Deum quam regem rapiebat corpora occisorum et mediis noctibus sepeliebat ea.* Tob. II, 9 : « Tobie craignant Dieu plus que le roi enlevait les corps de ceux que l'on avait tués et les ensevelissait au milieu de la nuit. » Le voilà terriblement éprouvé de Dieu: après avoir perdu ses biens, sa liberté, il perd encore la vue; alors sa femme, ses amis se tournent contre lui. Est-ce donc là, lui disent-ils, ce que vous avez gagné à ensevelir les morts ? A quoi vous ont servi toutes vos aumônes ? Où sont les belles espérances dont vous vous flattiez ? Que fait Tobie ? Il leur défend de parler ainsi : *Nolite ita loqui.* Il ne s'afflige pas; mais il demeure inébranlable dans la crainte de Dieu jusqu'à son dernier jour. *Non est contristatus, sed immobilis permansit in timore Dei omnibus diebus vitæ suæ.* Tob. II, 14. Quelle force.

admirable! Celle du saint homme Job l'est plus encore. Impossible d'être plus éprouvé, le démon met tout en œuvre pour le vaincre. Il n'y réussit pas. Pourquoi? *Erat vir rectus et timens Deum*. Job I, 1 : « Parce que Job était un homme droit et craignant Dieu. » Comment la chaste Suzanne triompha-t-elle des embûches et des calomnies? Par la crainte de déplaire à Dieu. « Il vaut mieux pour moi, dit-elle aux deux infâmes vieillards, de recevoir innocente la mort de vos mains que de pécher en la présence de mon Dieu » : *Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras quam peccare in conspectu Domini*. Dan. XIII, 23. Comment le vieillard Eléazar surmonta-t-il la crainte de la mort dont on le menaçait, s'il ne voulait pas, au moins, faire semblant de manger des viandes défendues? Par la crainte plus forte de Dieu qui remplissait son cœur : « Alors même, dit-il, que je me délivrerais maintenant du supplice des hommes, je n'échapperais pas à la main toute puissante de Dieu, ni pendant ma vie, ni après ma mort » : *Etsi in præsenti tempore suppliciis hominum eripiar, sed manum Omnipotentis nec vivus nec defunctus effugiam*. 2 Mac. VI, 29. Abraham préféra immoler son fils unique, Isaac, qui lui était si cher, que de désobéir au Seigneur qui lui avait demandé ce sacrifice. Aussi, lorsque l'ange arrêta son bras déjà levé pour frapper l'enfant, il lui dit : « Maintenant je vois que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas épargné ton fils unique pour obéir à ma voix. » *Nunc cognovi quod times Deum et non pepercisti unigenito filio tuo propter me*. Gen. XXII, 12.

Tous ces faits montrent, d'une manière frappante, quelle force la crainte communique à une âme, pour

rester fidèle à Dieu, en dépit de toutes les épreuves et de toutes les difficultés.

Saint Ambroise avait donc bien raison de l'appeler : la base sur laquelle repose la grâce ; saint Jean Chrysostôme : le bouclier avec lequel elle se défend; saint Cyprien: le soutien contre lequel elle s'appuie. Ôtez cette base, ce bouclier, ce soutien, et vous aurez la ruine. Le vénérable auteur de l'Imitation nous en avertit : *Qui sine timore est, cito corruet in malum.* « Celui qui est dépourvu de la crainte de Dieu tombera vite dans le péché.» Et sur quoi donc reposera l'édifice spirituel du salut, si la crainte n'est pas là pour le soutenir ? Sur le sable mouvant de l'impression, de la sensibilité. Qu'arrivera-t-il alors ? Notre Seigneur nous le dit : *Descendit pluvia, et venerunt flumina et flaverunt venti et irruerunt in domum illam et cecidit et fuit ruina illius magna.* Math. VII, 25-27. « La pluie est tombée, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison; et elle a été renversée et la ruine en a été grande.» Alors se réalise cette parole de saint Isidore: *Ubi timor non est, perditio est et scelerum abundantia.* « Là où la crainte manque, il n'y a que perdition et abondance de crimes. »

NÉCESSITÉ DE LA CRAINTE POUR ÉVITER LA TIÉDEUR ET SE SANCTIFIER

L'âme résolue de se sanctifier ne doit pas se contenter de s'abstenir du péché mortel, elle doit brûler de la flamme de la ferveur, et éviter avec soin ce

qui peut la faire tomber dans la tiédeur et le relâchement. C'est la crainte de Dieu qui la mettra dans cette disposition.

En effet, deux causes produisent ordinairement le refroidissement au service de Dieu : 1. les fautes vénielles volontaires, 2. la routine. Or, le propre de la crainte est précisément d'éloigner de l'âme cette double cause de relâchement. Et ici, ce n'est plus seulement la crainte servile qui agit; mais cette crainte filiale qui est un don du Saint-Esprit.

1. L'âme, sortie des ténèbres du péché voit combien Dieu est bon et digne d'être aimé, et combien le péché lui déplaît et afflige son cœur. Elle s'éprend des lors d'un immense amour pour un Dieu si bon et s'inspire d'une horreur profonde pour tout ce qui l'offense. Plus elle aime son Dieu, plus elle craint de lui déplaire, plus elle a le péché en abomination. Elle serait heureuse d'endurer tous les maux de ce monde, plutôt que de commettre un seul péché véniel de propos délibéré. Elle préfèrerait même la perte de la béatitude céleste et tous les supplices de l'enfer au malheur d'offenser Dieu. Et si, dans le passé, elle a commis le péché soit mortel soit véniel, elle en est inconsolable. Elle pleure sans cesse ses fautes, elle voudrait les laver de son sang. Les vies de saints sont toutes remplies d'exemples qui confirment cette vérité.

Telle était l'horreur du péché du jeune saint Stanislas, que des paroles simplement légères, dites en sa présence, suffisaient pour lui causer un évanouissement. Saint Alphonse, accusé un jour d'avoir proféré un mensonge, se contenta de répondre : Je préfèrerais qu'on me coupât la tête plutôt que de dire

un mensonge. Sainte Catherine de Gènes avait une telle horreur du péché qu'elle disait, que pour échapper à une faute vénielle, elle serait heureuse d'être jetée vivante dans une chaudière pleine de plomb en fusion; et que, dans la supposition qu'elle pût y rester vivante, et qu'on ne consentit à l'en retirer qu'à condition qu'elle commît une faute vénielle, elle aimerait mieux y demeurer pendant toute l'éternité.

Voilà la détestation du péché que le Saint-Esprit inspire aux âmes, par son don de crainte. Et quel repentir, quelle humilité, quelle componction ne leur fait-il pas concevoir au souvenir de leurs fautes passées, et même, de leurs moindres infidélités!

Saint Pierre ne cesse de pleurer son triple reniement. Les larmes de son repentir creusent sur ses joues deux larges sillons. Saint Paul se proclame le dernier des apôtres, la balayure du monde. Saint Augustin pleure ses désordres toute sa vie. Il écrit le livre de ses confessions afin de s'humilier devant le monde entier et devant tous les siècles à venir. Sainte Marguerite de Cortone est inconsolable au souvenir de ses égarements. Au confesseur qui, pour arrêter ses larmes, l'assure de son pardon, elle répond : Oh! je l'espère bien, Dieu m'a pardonné, dans son infinie miséricorde; mais il sera toujours vrai que je l'ai offensé et que j'ai fait souffrir mon Sauveur. Saint Louis de Gonzague avait conçu un tel repentir de deux petites fautes commises dans son enfance, sans trop s'en rendre compte, qu'il en renouvelait l'accusation dans chacune de ses confessions; et la douleur qu'il en éprouvait était si grande, qu'elle lui fit perdre plus d'une fois connaissance.

Le Bienheureux Alphonse Rodriguez s'était permis un simple regard de curiosité, contre l'inspiration du Saint-Esprit : pendant quarante ans, chaque fois qu'il passait à l'endroit où il avait commis cette infidélité, il se jetait à genoux en pleurant, et demandait à Dieu pardon.

Quand on voit, dans les livres écrits par saint Alphonse, sainte Thérèse et d'autres saints, les sentiments qu'ils expriment en parlant de leurs fautes passées, on croirait qu'ils ont commis des crimes épouvantables, eux cependant, qui ont conservé parfaitement blanche la robe de leur innocence, et dont les seuls crimes n'ont été que de légères infidélités, qui passeraient inaperçues à nos yeux.

2. La seconde cause de relâchement dont nous préserve la crainte de Dieu, c'est la *routine*. Les âmes qui, par état, sont obligées de tendre à la perfection, et celles qui, par choix, s'adonnent à la piété dans le monde, sont très exposées au grave défaut de la routine. On se familiarise aisément avec les choses saintes : avec la prière, la prière vocale surtout; avec la sainte messe, la confession, la communion, la parole de Dieu. On s'habitue à entendre parler de crèche, de calvaire, de tabernacle, de la bonté et de la puissance de la Vierge Marie. Il en résulte bientôt une sorte d'indifférence et d'insensibilité : si bien que plus rien n'émeut... Cette maudite routine stérilise les grâces que l'on reçoit, paralyse l'effet des sacrements, rend impossible la réforme des mœurs et l'avancement dans la vertu. Les retraites elles-mêmes ne parviennent pas à réveiller l'âme endormie dans ce triste état. Il est donc nécessaire de se mettre en garde contre ce

mal funeste de la routine. Le Saint-Esprit veut à tout prix éloigner de l'âme le danger d'y tomber, et il le fait par son don de crainte.

Le propre de ce don est, en effet, d'inspirer à l'âme un respect profond pour Dieu et pour les choses de Dieu : respect qui est incompatible avec la routine. Dès que ce respect disparaît, la routine fait immédiatement invasion.

L'âme remplie de l'esprit de crainte se sent pénétrée de respect en la présence du Très-Haut. Partout où elle se trouve, elle se rappelle sa divine présence; mais plus particulièrement dans le lieu saint, et lorsque par la prière, la sainte messe, la confession, la communion, elle se met en rapport avec lui.

« C'est un fait constant que plus les saints excellent en vertu, plus on les voit saisis de respect et d'une sorte de frayeur dans les églises, plus aussi ils ont d'attrait à s'anéantir devant la Majesté divine, et à témoigner leur respect pour sa présence en tous lieux par une tenue modeste, un langage convenable, une vie irréprochable; plus ils sont attentifs à traiter toujours Dieu en Dieu, c'est-à-dire, avec une religion parfaite, ne s'agit-il que de la plus courte prière, que d'un signe de croix ; plus enfin ils ont de respect pour tout ce qui se rattache à Dieu et à son culte, aux personnes qui lui sont consacrées, aux lieux saints, aux vases sacrés, aux choses bénites par l'Église, aux cérémonies, aux divines Écritures que saint Charles ne lisait jamais qu'à genoux et tête nue.» [1]

---

(1) Hamon, Méd. 3e lundi ap. Pent.

Tremblant de respect, Abraham disait à Dieu, qui lui apparaissait sous la forme d'un ange : Je prendrai la hardiesse de parler à mon Seigneur, bien que je ne sois que cendre et poussière: *Loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis.* Gen. XXVIII, 27. Après que l'ange Raphaël se fut fait connaître à Tobie et à tous ceux de sa famille, ils furent saisis d'une sainte frayeur, et tombèrent le visage contre terre ; et lorsque l'envoyé céleste eut disparu, ils demeurèrent prosternés la face contre terre pendant trois heures. Après quoi, le vieux Tobie plein de l'Esprit de Dieu rendit grâces à haute voix, disant : « Vous êtes grand Seigneur dans l'éternité. . «Enfants d'Israël, rendez grâces au Seigneur,. . bénissez-le avec crainte et tremblement.» *Cum timore et tremore confitemini illi.* Tob. XIII, 6. Quoi de plus admirable que la confiance mêlée de respect que le prophète David fait éclater dans ses psaumes ? « Seigneur, s'écrie-t-il, prêtez l'oreille à mes paroles ; entendez mes cris. Soyez attentif à la voix de ma prière, vous qui êtes mon Roi et mon Dieu, car je vous adresserai ma prière, Seigneur ; vous entendrez ma voix dès le matin. Dès le matin, je me présenterai devant vous, et je reconnaîtrai que vous n'êtes pas un Dieu qui aime l'iniquité ;. . . me confiant dans la multitude de vos miséricordes, j'entrerai dans votre maison, et, rempli de crainte, je vous adorerai dans votre saint temple.» *Ego autem in multitudine misericordiæ tuæ, introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo.* Ps. V, 8. Comme on reconnaît bien dans ce saint roi, l'image de Jésus-Christ, dont S. Paul nous dit que, dans les jours de sa vie

mortelle, ayant offert au Père éternel des prières et des supplications mêlées de larmes, il fut exaucé à cause de son profond respect: *Exauditus est pro sua reverentia.* Hebr. v, 7.

Evidemment, une âme remplie de ces sentiments de respect ne peut pas tomber dans la routine. Docile à cet avertissement divin : *Ante orationem præpara animam tuam.* Eccli. XVIII, 23 : « Avant l'oraison, préparez votre cœur », elle apporte le plus grand soin à sa prière et se tient recueillie devant Dieu. Son attention redouble quand elle s'approche des sacrements, quand elle reçoit au dedans d'elle-même, par la communion, Celui qui remplit le ciel et la terre. Elle témoigne également un religieux respect à tous ceux qui, revêtus de quelque autorité sont, à l'un ou l'autre titre, les représentants de Dieu. Ce respect s'étend même à toute sorte de créatures, car toutes viennent de Dieu, toutes nous parlent de lui, toutes doivent nous aider à le servir et à l'aimer. Le don de crainte fait réellement de notre sainte religion la religion du respect, ou selon l'expression de Guizot : « *une grande école de respect.*»

O Esprit-Saint, nous vous en conjurons, pénétrez-nous de votre sainte crainte: *Confige timore tuo carnes meas,* afin que nous comprenions la grandeur des moindres fautes, et que rien au monde ne puisse nous faire consentir à en commettre encore. Que ce don précieux nous inspire toujours la plus profonde révérence dans nos rapports avec la Majesté divine, et nous préserve ainsi du vice maudit de la routine, source de tiédeur et de relâchement. Frappez notre cœur plus dur que le rocher, de cette crainte salutaire, et il en sortira un fleuve de larmes, où notre

âme, se baignant chaque jour, deviendra de plus en plus pure et agréable à vos yeux. Alors notre cœur se dilatera par une confiance illimitée et toujours respectueuse, et nous courrons joyeusement dans la voie de vos commandements : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.* Ps. CXVIII, 32.

§ II

Fruits précieux du don de crainte

Rien ne manque, dit David, à ceux qui craignent le Seigneur : *Non est inopia timentibus eum.* Ps. XXXIII, 10. Les fruits que produit la crainte dans une âme sont aussi précieux qu'abondants ; et c'est ce qui faisait dire à Tobie, quand il donnait à son fils ses derniers conseils : « Ne craignez point, mon fils ; il est vrai que nous sommes pauvres, mais nous serons dans l'abondance de toute sorte de biens, si nous craignons Dieu » : *Multa bona habebimus si timuerimus Deum.* Tob. IV, 23.

Il y a, dit S. Thomas, trois sortes de biens : le bien utile, le bien honnête et le bien délectable. [1] Au bien utile se rapportent les richesses ; au bien honnête, la gloire ; au bien délectable, le plaisir. La crainte de Dieu nous procure déjà en cette vie, dans l'ordre surnaturel, ces trois sortes de biens; elle nous les procurera surtout en l'autre.

1. *En cette vie.* Les *vraies richesses* d'une âme sont les vertus chrétiennes, la sainteté ou perfection, appelée aussi *sagesse.*

(1) 1ma q. V. a. 5.

La crainte de Dieu nous donne ces biens abondamment. Elle est, dit l'Esprit-Saint, le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ, timor Domini.* Eccli. I, 16.

La crainte de Dieu n'est pas seulement le commencement de la Sagesse, elle est la *Sagesse elle-même* : *Ecce timor Domini ipsa est Sapientia.* Job. XXVIII, 28. Il y a plus: la crainte de Dieu est appelée: *plenitudo, corona Sapientiæ,* « la plénitude, la couronne de la sagesse », *plenitudo sapientiæ est timere Deum.* Eccli. I, 20. *Corona sapientiæ, timor Domini.* I, 20.

Quant à la *gloire* que le don de crainte fait rejaillir sur l'âme qui la possède, et à la grandeur où elle l'élève, qu'on médite ces paroles des Livres Saints : *Non est major illo qui timet Dominum.* Eccli. X, 27 : « Personne n'est plus grand que celui qui craint le Seigneur.» *Timor Domini gloria, et gloriatio et lætitia, et corona exultationis.* Eccli. I, 11 : « La crainte de Dieu, c'est la gloire, c'est pour l'âme un juste sujet de se glorifier, c'est la joie, c'est une couronne d'allégresse.»

Les *douceurs* cachées dans la crainte sont ineffables. David qui les a goûtées ne peut en exprimer toute la suavité. Il s'écrie, dans un saint enivrement : « Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent. Vous en comblez ceux qui espèrent en vous. Vous les cacherez dans le secret de votre face. Béni soit le Seigneur parce qu'il a fait paraître envers moi sa miséricorde d'une manière admirable.» *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ Domine, quam abscondisti timentibus te. Perfecisti eis qui sperant in te... abscondes eos in abscondito faciei*

tuæ... Benedictus Dominus : quoniam mirificavit misericordiam suam mihi. Ps. XXX, 20-22. L'Écriture est toute pleine d'expressions semblables. En une foule d'endroits, elle célèbre les joies pures et intimes que la crainte fait goûter au cœur fidèle : *Timor Domini delectabit cor, dabit lætitiam et gaudium et longitudinem dierum.* Eccli. I, 12. « La crainte de Dieu réjouira le cœur, donnera le bonheur et la joie et la longueur des jours.»

Les fruits de la crainte sont si abondants qu'ils produisent la plénitude, ils remplissent totalement le cœur ; et quel abîme, pourtant, que le cœur humain : il est en quelque sorte infini. Si profond qu'il soit, il se trouve comblé par les fruits qui naissent de la crainte ; et dès lors, on ne désire plus rien en ce monde, on jouit de la paix, on possède la douce assurance du salut : *Plenitudo a fructibus ejus, replens pacem et salutis fructum.* Eccli. I, 20.

Quoi d'étonnant ! la crainte de Dieu bannit le péché, conserve la pureté du cœur et produit nécessairement la tranquillité de la conscience : le plus grand de tous les biens. De plus, ceux qui craignent Dieu cherchent sans cesse à accomplir son bon plaisir : *Qui timent Dominum inquirent quæ placita sunt ei.* Eccli. II, 19. Quelle source de paix, de mérites et de perfection que de chercher toujours à faire ce qui plaît davantage à Dieu

2. *A la mort.* Après avoir procuré à l'homme tant de biens pendant la vie, la crainte met à son œuvre un digne couronnement, par une grâce qui surpasse toutes les autres : celle *d'une sainte et heureuse mort.* Cela est juste. Avec elle, on a vécu à l'abri du péché, avec elle, on a cherché à faire toujours ce qui était

agréable à Dieu. Or, telle vie : telle mort. Avec la crainte de Dieu, on est donc sûr d'avoir une bonne mort, de mourir dans le Seigneur.

Dieu lui-même nous en donne la certitude : *In timore Domini esto tota die quia habebis spem in novissimo.* Prov. XXIII, 17-18. Conservez-vous dans la crainte de Dieu toute votre vie, et vous aurez l'espérance à votre dernier jour ; c'est-à-dire, selon les Interprètes, vous recevrez à la mort ce que vous aurez espéré pendant votre vie.—Et pour qu'il ne nous reste pas même l'ombre d'un doute, Dieu s'exprime avec plus de clarté encore : « *Timenti Dominum bene erit in extremis, et in die defunctionis ejus benedicetur.* » Eccli. I, 13. « *Et in diebus consummationis ejus benedicetur.* » Eccl. I, 19. Celui qui craint le Seigneur se trouvera heureux à la fin de sa vie, et il sera béni au jour de sa mort. Dans ses derniers moments, au temps où tant d'autres sont glacés d'effroi, où les angoisses sont si poignantes, *bene erit*, il ne trouvera que paix et consolation. A la dernière heure, alors que les assauts de l'enfer sont si redoutables, *bene erit*, il sera bien, car il se sentira soutenu par le bras divin, il ne perdra ni courage ni confiance. Au tribunal de Dieu, où le pécheur comparaît en tremblant, sachant qu'il n'a qu'à attendre une sentence de réprobation ; là, où le juste lui-même n'est pas exempt de crainte, *bene erit*, lui ne craindra pas, il sera en assurance, *et benedicetur*, et il n'y recevra que des bénédictions. Il sera béni de Jésus-Christ qui lui dira : « Venez, le béni de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Il sera béni aussi des hommes, qui

raconteront ses vertus et en conserveront fidèlement la mémoire.

Saint Bernard, un des premiers compagnons de saint François, disait au moment de sa mort : « Maintenant, je meurs content, je sens combien il est bon d'avoir vécu dans la crainte de Dieu. Je ne voudrais pas pour tout l'or du monde avoir vécu autrement.» Saint Eloi disait à ses disciples, quand il touchait à son heure dernière : « Désormais, je ne vous dirai plus rien, au revoir, soyez en paix ; et élevant les yeux au ciel, il s'écria : *Nunc dimittis servum tuum Domine.* Luc. II, 29. « C'est maintenant Seigneur, que Vous laisserez mourir en paix votre serviteur. Oh ! que votre main me conduise dans la demeure que vous avez préparée à ceux qui vous craignent.» Tout cela prouve bien que celui qui craint Dieu est assuré de son paradis.

3. *Après la mort.* L'homme qui craint Dieu n'a pas besoin d'être canonisé par l'Église : il l'est d'avance par Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. L'Esprit-Saint le proclame bienheureux en une foule d'endroits : *Beatus vir qui timet Dominum.* Ps. CXI, 1. « Bienheureux est l'homme qui craint le Seigneur »; *Beatus homo qui semper est pavidus*: Prov. XXVIII, 14; « Bienheureux l'homme qui est toujours dans la crainte.» *Beatus cui datum est habere timorem Domini.* Eccli. XXV, 15. « Bienheureux celui à qui il a été donné de craindre le Seigneur.» Le Saint-Esprit a dicté ces paroles pour nous montrer, que la crainte de Dieu n'est pas seulement une sorte de béatitude, déjà sur la terre, et le plus grand de tous les biens : *Nihil melius quam timor Domini,* Eccli. XXIII, 37.,

mais aussi le gage le plus certain du bonheur éternel : *Timor Domini sicut paradisus benedictionis.* Eccli. XL, 28. Après avoir fait goûter à l'âme un paradis de bénédictions ici-bas, elle la transporte infailliblement après cette vie dans la suprême béatitude du Ciel.

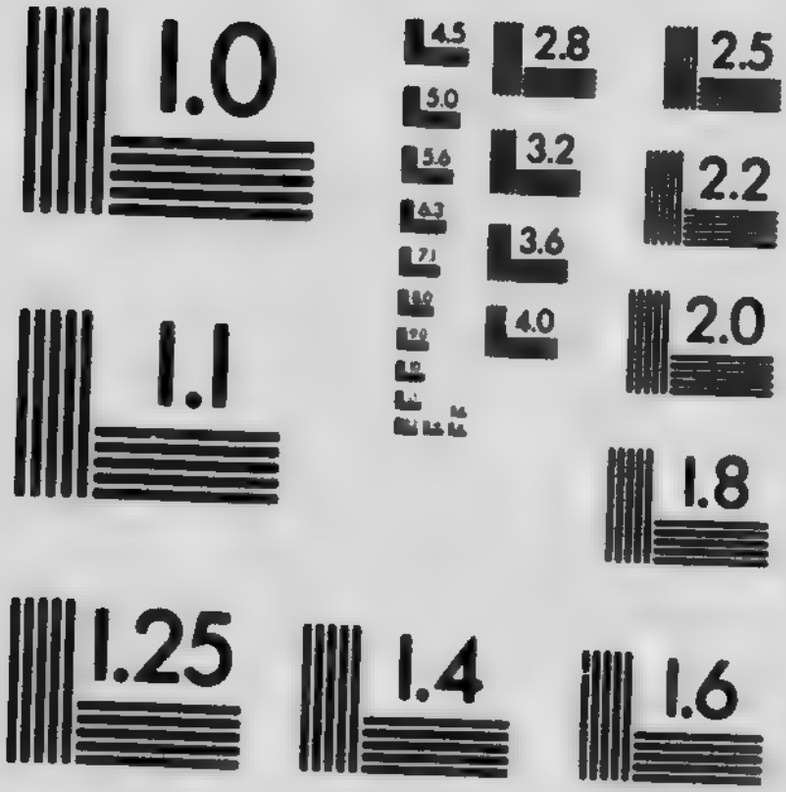
§ III
Moyens d'acquérir le don de crainte

Le *premier moyen* d'acquérir un don si précieux, c'est de *nourrir en soi-même l'esprit de pénitence ou de componction.* Il faut donc entretenir le souvenir douloureux et habituel de ses fautes passées, à l'exemple de David qui disait : *Peccatum meum contra me est semper.* Ps. L, 5: « Mon péché est toujours présent devant mes yeux.» Pas de meilleur préservatif contre la rechute. Comment pourrait-on se résoudre à commettre encore le péché, lorsqu'on regrette de tout son cœur de l'avoir commis. Faisons donc très souvent des actes de contrition en pensant à nos péchés passés. Apportons à nos confessions les meilleures dispositions possibles d'humilité et de repentir. Répétons fréquemment la prière du saint roi pénitent : *Amplius lava me ab iniquitate mea.* Ps. L, 4: « Lavez-moi de plus en plus de mes péchés, ô mon Dieu. Créez en moi un cœur pur.» L'esprit de componction a été cher à tous les saints.

Le *second moyen*, c'est de *méditer souvent et sérieusement les grandes vérités du salut :* la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité. Pourquoi, en temps

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

de mission et de retraite, voit-on tant de pécheurs se convertir et commencer une vie vraiment chrétienne ? C'est parce que les missionnaires leur ont prêché, d'une manière frappante, les grandes vérités de la foi. En les entendant, ils ont été saisis d'une sainte terreur, ils ont vu l'abîme épouvantable ouvert sous leurs pieds, et se sont décidés à sortir du péché et à mettre en assurance l'affaire de leur salut. Or, ces vérités ne sont pas des vérités de circonstance, qui sont vraies seulement en temps de mission ou de retraite : ce sont des vérités éternelles, qui ne subiront jamais la moindre altération. Par conséquent, si elles ont assez de force pour faire sortir les âmes du péché, elles en ont assez aussi pour les empêcher ensuite d'y retomber. Le malheur est, qu'on n'y réfléchit pour ainsi dire jamais. Si l'on y pensait habituellement, on ne voudrait consentir à aucun péché mortel : Souvenez-vous de vos fins dernières, nous dit le Saint-Esprit, et vous ne pécherez jamais : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* Eccli. VII, 40. Aussi, le Prophète attribuait-il à ce fatal oubli des grandes vérités tous les crimes et tous les malheurs de la terre : *Desolatione desolata est omnis terra quia nullus est qui recogitet corde.* Jer. XII, 11 : « La terre est tombée dans la désolation parce qu'il n'est personne qui rentre dans son cœur pour réfléchir. »

Saint Alphonse, le docteur pratique par excellence, voulait que les âmes auxquelles il avait prêché la mission, se rappelassent souvent ces grandes vérités. En les quittant, il leur disait : « Ne perdez jamais de vue que vous avez une âme à sauver, un ciel à mériter,

un enfer à éviter. Quand vous vous mettrez au lit, vous direz, avant de vous endormir, les paroles suivantes :

Je dois mourir, mais je ne sais quand !

Je dois mourir, mais je ne sais où !

Je dois mourir, mais je ne sais comment !

Tout ce que je sais, c'est que, si je viens à mourir en péché mortel, me voilà précipité pour toujours en enfer.»

Une dame mondaine, après avoir résisté à la grâce de la mission, suivit ce conseil. Quelques jours plus tard, elle se décida à changer de vie, tant ces grandes pensées torturaient son cœur.

Un *troisième moyen* également très puissant, c'est de se rappeler souvent l'exemple de tant d'autres qui, après avoir été fidèles à Dieu un certain temps de leur vie, ont eu ensuite le malheur de faire de tristes chutes et de rouler jusqu'au fond de l'abîme. Ce malheur ne peut-il pas nous arriver aussi ? *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* 1 Cor. x, 12: « Que celui qui est debout prenne garde de tomber.» Il n'est pas de péché commis par un homme, dit saint Augustin, qu'un autre homme ne puisse commettre, si la grâce de Dieu ne le retient. J'ai vu tomber, dit-il encore, les cèdres du Liban. J'en ai vu qui semblaient être parvenus au faîte de la sainteté, se précipiter dans l'abîme du péché et de la perdition. Tremblons pour nous-mêmes. Tant que je vis, disait sainte Thérèse, je puis me perdre et me damner.

Un *moyen infaillible* d'augmenter en nous la crainte et de la perfectionner de telle sorte qu'elle n'ait plus rien de servile, mais qu'elle devienne toute filiale,

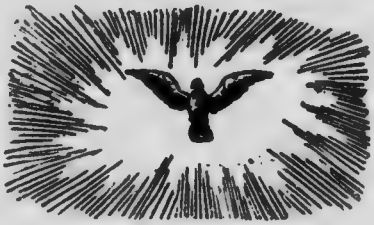
c'est *d'aimer toujours Dieu davantage.* Il est nécessaire, dit saint Thomas, [1] que la crainte filiale croisse dans la même proportion que la charité, comme l'effet qui découle d'une cause augmente avec celle-ci. Ainsi, plus on aime une personne, plus on craint de lui déplaire et de se séparer d'elle. L'amour divin produit sur la crainte servile un effet tout opposé ; car, plus il grandit, plus elle diminue : et quand il est parfait, elle disparaît entièrement ; ou plutôt, elle se transforme et devient purement filiale. C'est dans ce sens que saint Jean a dit : *Perfecta charitas foras mittit timorem.* 1 Joa. IV, 18: « La charité parfaite met dehors la crainte.»

Enfin, le principal moyen d'acquérir le don de crainte, c'est de le demander à l'Esprit-Saint, à l'exemple de David qui disait : *Confige timore tuo carnes meas.* Ps. CXVIII, 120: « Pénétrez-moi, Seigneur, de votre sainte crainte.» Dieu qui a dit : demandez et vous recevrez, ne peut pas nous refuser un don si nécessaire et si précieux, si nous le lui demandons avec confiance. Demandons-le aussi à la Vierge Marie qui nous invite à aller à elle pour recevoir des leçons de crainte : *Venite, filii, audite me ; timorem Domini docebo vos.* Ps. XXXIII, 12. Elle s'appelle la mère de la sainte crainte. *Ego mater... timoris.* Eccli. XXIV, 24. C'est à elle à la faire naître dans nos cœurs.

O Esprit Saint, qui avez en horreur l'iniquité et le mensonge, donnez-moi, je vous en supplie par l'intercession de votre très sainte Épouse l'Immaculée Vierge Marie, un cœur tout rempli de la crainte de vous déplaire. Accordez-moi un profond et [illegible]inuel

(1) 1. 2. q. XIX, a. 10.

regret de mes fautes passées. Changez mes yeux en deux sources de larmes, afin que je ne cesse de pleurer mes iniquités. Faites surtout que je n'aie plus jamais le malheur de vous déplaire ; mais qu'au contraire, cherchant par tous les moyens à vous être agréable, je sois constamment docile à vos saintes inspirations, je mène une vie féconde en mérites et obtienne un jour la mort promise à ceux qui auront vécu dans la crainte du Seigneur.



DEUXIÈME ENTRETIEN

Le don de piété

Misit Deus spiritum Filii in corda nostra clamantem: Abba Pater.

Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui nous fait crier: Mon Père, mon Père. (Gal. VI, 6.)

Lorsque le Saint-Esprit, par son don de crainte, a décidé une âme à faire avec le péché un divorce perpétuel, il ne peut la laisser sous l'impression de sentiments qui la rendraient toujours timide et tremblante. Il ne l'a retirée du péché, que pour l'unir à Dieu et la transformer en Lui. Il faut donc qu'il mette dans cette âme craintive un attrait doux et puissant qui la porte vers Lui, la décide à aller se jeter entre ses bras et à reposer avec confiance sur son cœur. A cet effet, l'Esprit Sanctificateur l'enrichit du don de piété, qui est comme le second degré de cette échelle mystérieuse qu'il faut monter pour retourner à Dieu.

Ce don fait le charme de la vie chrétienne. Il procure à l'âme d'immenses avantages: il la soutient, la console, lui facilite merveilleusement la pratique des

vertus, lui prépare une magnifique récompense dans le ciel. Aussi, l'apôtre saint Paul le recommandait-il instamment à son disciple Timothée : *Exerce teipsum ad pietatem. Nam, corporalis exercitatio ad modicum utilis est, pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* 1 Tim. IV, 7-8: « Exercez-vous à la piété, car les exercices corporels servent à peu de chose, mais la piété est utile à tout; c'est à elle que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis. »

Etudions dans cet entretien :

La nature du don de piété, son effet principal dans les âmes et les obstacles qui s'y opposent; enfin, son effet secondaire qui concerne le prochain.

O Marie, Mère de la vraie piété, priez pour nous.

§ I

Nature du don de piété

En quoi consiste le don de piété ? D'après S. Thomas, ce don n'est autre chose qu'une disposition habituelle, par laquelle le Saint-Esprit nous porte à témoigner à Dieu une affection toute filiale, en le considérant comme le meilleur des pères. [1]

La raison fondamentale du besoin de ce don en nous, c'est que, par la grâce sanctifiante, Dieu est devenu véritablement notre Père et que nous sommes devenus ses vrais enfants.

Dieu est notre Père. Il tient tant à ce titre que, même sous la Loi de crainte, où il se plaît surtout à

(1) 2. 2. q. 121 a. 1.

manifester sa puissance et à faire éclater sa justice, il ne peut se résoudre à laisser totalement dans l'ombre sa qualité de père.

Invitant, par l'organe de Jérémie, le peuple d'Israël à la pénitence, il lui dit : « Appelez-moi donc et invoquez-moi, maintenant du moins, dites-moi : Vous êtes mon père. Serez-vous donc toujours irrité contre nous, et votre colère durera-t-elle éternellement ? » *Ergo saltem amodo voca me : Pater meus. Numquid irasceris in perpetuum aut perseverabis in finem ?* Jer. III, 4. « Convertissez-vous donc, enfants rebelles, dit le Seigneur, revenez à votre Père : » *Convertimini, filii, revertentes.* III, 14. « Pour moi, je l'ai dit, je vous considèrerai comme mes enfants et vous m'appellerez votre Père : » *Ego autem dixi : Quomodo ponam te in filios... et dixi : Patrem vocabis me.* Jer. III, 19.

Parlant par la bouche du prophète Isaïe, Dieu révèle mieux encore la tendresse ineffable de son cœur. « Une mère, dit-il, peut-elle oublier son enfant, au point de ne ressentir aucune compassion sur les misères de celui qu'elle a porté dans son sein ? Hé bien, si une mère pouvait tomber dans un tel oubli, moi, je vous l'assure, je ne vous oublierai jamais ; car voici que je vous ai écrit dans mes mains, pour penser toujours à vous. » *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te.* Is. XLIX, 15-16. Cette bonté tendre et paternelle de notre Dieu, David ne l'a-t-il pas chantée, dans ses psaumes, avec de célestes transports ? « Comme un père a compassion de ses enfants, dit-il, ainsi le Seigneur a eu pitié de

ceux qui le craignent, car il sait, lui, la boue dont nous sommes pétris. Il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière : « *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se, quoniam ipse cognovit figmentum nostrum, recordatus est quoniam pulvis sumus.* Ps. CII, 13-14. Le prophète Malachie est plus formel encore que les autres. Voici les paroles que Dieu adresse à son peuple par sa bouche : « Un fils honore son père... si donc je suis votre Père, où est l'honneur qui m'est dû : » *Filius honorat patrem... si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus?* Mal. I, 6.

Mais c'est surtout sous la Loi nouvelle, que Dieu met dans tout son jour sa qualité de Père et qu'il nous découvre toute la tendresse de son cœur. Il a donné à son divin Fils mission de nous en instruire ; aussi, ce bon Sauveur ne cesse de nous parler de notre *Père Céleste*. On dirait qu'il ne sait lui donner d'autre nom. Veut-il nous exhorter à la perfection : « Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père Céleste est ...it : » *Estote perfecti sicut pater vester cœlestis perest.* Matth. V, 48. Veut-il nous enseigner à prier, ... : « Retirez-vous dans votre chambre... faites ...tre prière dans le secret, et votre Père Céleste qui voit dans le secret vous le rendra. Et quand vous prierez vous direz : Notre Père qui êtes au cieux : » *Pater noster qui es in cœlis.* Matth. VI, 9. Veut-il ouvrir notre cœur à la confiance : « Ne vous inquiétez donc pas, dit-il, au sujet de la nourriture et du vêtement, car votre Père Céleste sait que vous avez besoin de tout cela : » *Scit Pater vester quia his omnibus indigetis.* Matth. VI, 32. Veut-il enfin nous apprendre

à pardonner, il emploie encore la même expression : « Si vous remettez aux hommes les torts qu'ils vous ont faits, votre Père Céleste vous remettra aussi vos péchés : » *Dimittet et vobis Pater vester cœlestis.* Matth. VI, 15.

Dieu est donc notre vrai Père. Personne, dit S. Augustin, n'est père comme Lui : *Nemo tam pater.* Et qu'on le remarque bien : Dieu n'est pas seulement notre Père, parce qu'il est notre auteur, notre conservateur et que par sa Providence infinie, il nous gouverne et prend soin de nous : *Tua, Pater, providentia gubernat.* Sap. XIV, 3, car de cette manière, il est père de tout ce qui existe ; mais il a fait pour nous ce qu'il n'a pas fait pour les autres créatures, il nous a engendrés très réellement et par une pure bienveillance de sa part : *Voluntarie genuit nos verbo veritatis.* Jac. I, 18. Il nous a rendus participants de sa propre nature : *Divinæ consortes naturæ.* 2 Petr. I, 4. Il a insinué par les sacrements, et spécialement par l'Eucharistie, au plus intime de notre âme, le sang et la vie de son Fils. Aussi, l'apôtre S. Paul n'a pas craint de proclamer devant l'Aréopage cette grandeur qui surpasse toutes les grandeurs : « Nous sommes de la race de Dieu : » *Ipsius enim et genus sumus... genus ergo cum simus Dei.* Act. XVII, 28-29.

Dieu est notre vrai Père, nous sommes donc ses vrais enfants. Nous sommes nés de lui, dit S. Jean : *Ex Deo nati.* I, 13. Ce mystère d'amour transportait d'admiration et de joie le disciple bien-aimé. « Voyez, nous dit-il, quelle charité le Père nous a témoignée, en nous accordant non seulement d'être appelés, mais d'être en réalité les enfants de Dieu » : *Videte qualem*

charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. 1 Joa. III, 1. Ce n'est donc pas là une simple dénomination extérieure, un titre purement honorifique, mais une filiation très réelle, qui n'est autre qu'une participation à la filiation même du Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous ne sommes pas seulement appelés, mais nous sommes très réellement et très véritablement les enfants de Dieu : *ut filii Dei nominemur et simus.* Ravi d'admiration en présence de tant de grandeur, S. Jean ajoute : « Oui, mes bien aimés, nous sommes à présent les enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que quand Dieu se montrera, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est : » *Charissimi ! nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus, scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est.* 1 Joa. III, 2.

Nous sommes donc les enfants de Dieu. Ce Père infiniment bon nous a fait entrer dans sa famille ; nous qui lui étions étrangers par nature, et qui nous nous sommes faits ses ennemis par nos péchés.

Mais est-il facile à un étranger admis tout à coup dans une famille illustre, en qualité d'enfant adoptif, d'avoir aussitôt les sentiments, les pensées qu'exige sa position nouvelle ? Peut-il jamais, comme l'enfant légitime, ressentir au fond de son cœur cet amour filial, cette tendresse, cette douce confiance que la nature imprime dans le cœur des enfants, à l'égard de leurs parents ? Comment donc nous, qui étions si étrangers à Dieu, qui étions même ses ennemis, nous trouvant tout à coup élevés par la grâce à la dignité

d'enfants de Dieu, pouvons-nous concevoir les sentiments qui conviennent à une si haute condition ? La Sagesse et la Bonté divines ont pourvu à notre impuissance. « Parce que vous êtes ses enfants, dit l'Apôtre, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils qui vous fait crier : Mon Père, ô mon Père : » *Quoniam estis filii, misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra clamantem : abba, Pater.* Gal. IV, 6.

La mission de cet Esprit d'amour est donc de nous inspirer envers notre Père Céleste, ces sentiments de piété et de confiance filiales que la nature est impuissante à produire. Aussi, ce divin Esprit rend-il témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu : *Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei.* Rom. VIII, 16. Et quand, par la prière, nous nous mettons en rapport direct avec notre Père Céleste, lui-même, le divin Esprit, vient à notre secours, et il prie pour nous, avec des gémissements inénarrables : *Adjuvat infirmitatem nostram, ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Rom. VIII, 26.

Telle est donc la raison d'être du don de piété en nous. Dieu étant notre vrai Père, et nous ses vrais enfants, il fallait absolument qu'un nouvel ordre de rapports, correspondant à notre nouvelle condition, s'établît entre nous et Dieu ; et ces rapports, d'une douceur et d'une suavité indicibles, Dieu seul pouvait les créer : c'est ce qu'il a daigné faire par son divin Esprit.

Comment, à la vue d'un tel bienfait ne pas nous écrier avec S. Paul : « *Béni soit Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés, dans*

le Christ, de toutes sortes de bénédictions spirituelles et célestes, nous ayant élus en lui, avant la constitution du monde, afin que nous fussions saints et immaculés devant lui, dans la charité. Car, par une faveur toute gratuite, il nous a prédestinés à devenir ses fils adoptifs, par Jésus-Christ, pour la gloire et le triomphe de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux, en son Fils bien-aimé.» Eph. I, 3-6.

§ II

Effet principal du don de Piété

PAR RAPPORT A DIEU, AUX PERSONNES ET AUX CHOSES DE DIEU

1° *Par rapport à Dieu.* Le don de piété, avons-nous dit, met dans notre cœur, à l'égard de Dieu, *les sentiments que de bons enfants éprouvent à l'égard de leur père.* Il nous unit à lui par la chaîne d'un filial amour et par la même chaîne, il nous unit à toutes les créatures, en tant qu'elles appartiennent à Dieu et ont plus ou moins de rapports avec lui.

Ainsi donc, l'âme ornée de ce don divin ne voit plus seulement en Dieu cette Majesté redoutable, devant laquelle les colonnes du ciel tremblent et les Séraphins se voilent la face de leurs ailes ; cette Justice inflexible, dont la seule pensée glace de terreur ; mais une bonté toute paternelle qui excite à la confiance et enflamme le cœur d'amour. Jusque là, l'âme humiliée à la vue de son néant, écrasée sous le poids de ses péchés, osait à peine élever un regard

vers lui ; maintenant, elle le regarde avec une douce assurance. Elle voit en Dieu un Père tendre et aimant, lui ouvrant les bras et l'invitant à aller se jeter sur son sein. Dès lors, son cœur se dilate par la confiance et l'amour, et, toute joyeuse, elle s'écrie : « O mon Dieu, vous êtes donc mon Père.» *Et nunc, Domine, Pater noster es tu.* Is. LXIV, 8. « Vous êtes un Père plein de miséricordes, le Dieu de toute consolation. Con : *Misericordiarum Pater et Deus totius consolationis.*» 2 Cor I, 3. « Non, écrivait S. Paul aux Romains, vous n'avez point reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants qui vous fait crier : Mon Père, ô mon Père:» *Non enim accepistis spiritum servitutis, iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : abba, Pater.* Rom. VIII, 15. Sous l'impulsion du don de piété, l'âme ressent un désir immense d'aimer son Père céleste, de lui plaire jusque dans ses moindres actions. Ce désir devient comme une passion irrésistible : « Plaire à Dieu et puis mourir », s'écriait S. Alphonse.

Cette âme a soif de l'oraison : les moments qu'elle peut lui consacrer sont pour elle les plus doux de la vie. Elle est heureuse alors, parce qu'elle se trouve auprès de son bon Père. Elle épanche tout simplement son cœur dans le sien, lui dit ses joies et ses peines, ses craintes et ses espérances, lui fait part de ses difficultés, lui expose ses besoins avec une confiance toute filiale et se remet entièrement entre ses mains. L'oraison, dite d'affection, est celle qui lui convient le mieux. Du reste, elle ne cherche pas dans l'oraison sa propre satisfaction, mais uniquement le

bon plaisir de son Père céleste. Si elle n'y trouve que de la sécheresse, de l'aridité, des tentations, elle ne s'en trouble pas, elle ne s'en plaint pas. C'est mon Père qui le veut ainsi, se dit-elle, c'est ce qu'il y a de mieux. C'est assez pour moi de savoir qu'il me veut dans cet état; c'est un trop grand bonheur, une grâce que je ne mérite pas, qu'il veuille me souffrir auprès de lui. Je ne demande pas autre chose. *In pace in idipsum, dormiam et requiescam.* Ps. IV, 9: «Je m'endormirai en paix et reposerai sur son cœur.» Vient-elle à tomber dans quelque faute, elle ne s'en trouble pas non plus et surtout elle n'en conçoit ni dépit ni découragement ; mais s'humiliant dans son cœur, elle en demande amoureusement pardon. O mon Père, dit-elle, quel mauvais enfant je suis, j'ai de nouveau péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne de vous appeler mon père et de me dire votre enfant, ayez pitié de moi ; je vous promets de mieux faire à l'avenir. Après s'être ainsi humiliée, elle ne pense plus à sa faute, sinon pour la réparer, par un redoublement de vigilance et de ferveur.

Une seule chose l'afflige profondément : c'est la vue de tant d'impiétés, de scandales, de péchés de toutes sortes qui se commettent dans le monde. N'est-ce pas le meilleur des pères qui est outragé ? N'est-ce pas son amour qui est méconnu ? Sa bonté qui n'est payée que d'ingratitudes ? Ah ! comme elle voudrait réparer toutes ces offenses ! O mon Dieu, disait S. Alphonse, que ne puis-je laver de mes larmes et de mon sang tous les lieux où l'on vous outrage ! L'amour n'est pas aimé, s'écriait en pleurant sainte

Marie Madeleine de Pazzi. Avec quelle ardeur, quel désir brûlant, l'âme remplie du don de piété redit les premières demandes de l'oraison dominicale : *Pater noster, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.* C'est là sa prière favorite.

2° *Par rapport à Jésus-Christ.* Le don de piété nous inspire également *une vive compassion pour les douleurs et les humiliations de Jésus-Christ*, et partant, *une dévotion spéciale à la Passion du Sauveur.*

Si Dieu est notre Père, Jésus est notre frère : un frère tellement aimant que, de Dieu qu'il était, il s'est fait homme comme nous, s'est chargé de tous nos péchés, les a expiés dans son sang, pour nous arracher à l'enfer éternel. L'amour excessif qu'il nous a porté lui a fait passer toute sa vie dans les travaux, les fatigues, les mépris et les douleurs. Enfin, il a voulu nous donner la suprême preuve de l'amour, en mourant pour nous de la mort la plus cruelle, après avoir enduré les affreuses tortures de sa Passion.

Un cœur animé de l'Esprit de piété ne peut oublier un tel excès d'amour, ni demeurer insensible en présence de tant de douleurs.

Comment pourrions-nous, demande S. Alphonse, ce grand amant de Jésus crucifié, ne pas être émus jusqu'au fond de l'âme, et ne pas nous sentir embrasé d'amour et de reconnaissance, en voyant un Dieu, devenu notre frère, mourir dans un abîme d'humiliations et de souffrances pour l'amour de nous ! Hélas ! s'écrie S. Ambroise, les rochers se fendent à la mort du Sauveur du monde, et les cœurs ne font que s'endurcir !

Le Saint-Esprit veut nous mettre à l'abri d'un endurcissement si odieux et si fatal. Pour cela, il nous donne le don de piété qui nous amollit le cœur, le rend sensible et compatissant. C'est ainsi qu'il en a agi avec tous les saints.

S. François d'Assise pleurait si continuellement en pensant à la Passion, qu'il en avait presque entièrement perdu la vue. Un jour, on le trouva poussant des cris plaintifs ; on lui demanda ce qu'il avait : « Eh ! que puis-je avoir ? répondit-il. Je pleure sur les souffrances et les affronts de mon Seigneur ; et ma douleur augmente à la vue de l'ingratitude des hommes, qui ne l'aiment point, et qui vivent sans penser à lui.» Toutes les fois qu'il entendait bêler un agneau, il se sentait ému de compassion, en pensant à la mort de Jésus, Agneau sans tache, immolé sur la croix pour les péchés du monde. Chaque fois que le frère Jean de l'Averne jetait les yeux sur Jésus couvert de plaies, il ne pouvait retenir l'abondance de ses larmes. Le frère Jacopone entendant lire la passion éclatait en sanglots et en gémissements. Sainte Catherine de Gènes s'attendrissait tellement chaque fois qu'elle regardait une image de l'Ecce Homo suspendue dans sa chambre, qu'elle ne pouvait plus se tenir debout : la douleur de son âme passait jusque dans les membres de son corps. S. Gérard compatissait tellement aux souffrances de son divin Maître, qu'il voulut devenir lui-même une image vivante de Jésus flagellé, couronné d'épines et attaché à la croix. Il se faisait infliger de cruelles tortures par un ami qu'il avait choisi comme confident. La voix de l'obéissance seule put y mettre fin. Tous les saints,

assure S. Alphonse, ont fait, de la méditation de la Passion, leur occupation favorite et presque continuelle. Cette sainte occupation était certainement la sienne. Il y consacrait souvent des heures entières. Il a écrit sur ce sujet des livres pleins de piété et d'onction. Enfin, il a laissé cette belle dévotion, comme héritage, à ses enfants ; car, il leur a prescrit de méditer chaque jour une demi-heure sur les souffrances et la mort du divin Rédempteur. Et, s'adressant à toutes les âmes résolues de se sanctifier, il leur dit : « Tâchons donc, âmes fidèles, d'imiter l'Épouse des Cantiques, qui goûtait, disait-elle, un doux repos aux pieds de son Bien-Aimé : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi.* Cant. II, 3. Mettons-nous fréquemment devant les yeux, surtout le vendredi, Jésus mourant sur la croix ; arrêtons-nous quelque temps aux pieds de ce divin Sauveur, et contemplons avec attendrissement les souffrances qu'il endure et l'amour qu'il nous témoigne, dans son agonie sur ce lit de douleur. Puissions-nous dire aussi que nous nous sommes reposés à l'ombre de la croix ! Oh ! quel heureux repos pour les âmes qui aiment Dieu ! » [1]

3° *Par rapport aux personnes et aux choses de Dieu.*

L'amour filial, que nous inspire le Saint-Esprit par le don de piété, se porte également sur tout ce qui appartient de plus près à Dieu, au ciel ou sur la terre.[2]

Au Ciel. Ce sont les anges et les saints, et particulièrement l'Auguste Vierge Marie, Mère de Dieu et notre mère, Reine du ciel et de la terre.

---

(1) Consid. sur la Pass. ch. 1.
(2) 2. 2. q. 121 a. 1 ad 3.

L'âme enrichie du don de piété se sent pénétrée du plus tendre amour pour la Vierge Marie et de la plus entière confiance en sa protection. Le nom de Marie lui est extrêmement cher : c'est le nom de sa mère, il lui rappelle sa bonté, sa miséricorde et tous les bienfaits qu'elle a reçus d'elle.

A la voix de Marie, S. Jean-Baptiste tressaillit de joie dans le sein de sa mère, et se trouva rempli du Saint-Esprit. Ste Elisabeth elle-même se sentit toute transportée dès que Marie la salua et, elle aussi, fut remplie du Saint-Esprit. De même, c'est par Marie que nous avons reçu la vie surnaturelle et le Saint-Esprit qui en est inséparable. Oui, c'est à vous, ô Marie, que nous sommes redevables de ce trésor infini. C'est pourquoi, nous vous appelons notre Mère, comme nous appelons Dieu notre Père. Et de la même manière que l'Esprit-Saint forme en nous de vrais sentiments d'enfants de Dieu, il forme aussi dans nos cœurs de vrais sentiments d'enfants de Marie. C'est ce qui explique pourquoi tous les saints ont excellé dans la dévotion envers la Très Sainte Vierge. Il en est qui s'y sont particulièrement distingués, tels un S. Bernard, un S. Bonaventure, un S. Louis de Gonzague, un S. Stanislas, un S. Alphonse. Ce dernier disait qu'en fait d'amour de Marie, il ne voulait être surpassé par personne.

Oh ! que de traits touchants d'amour envers la Sainte Vierge la vie de ces saints est parsemée ! Ils ne semblaient vivre que pour l'aimer et la faire aimer. Le seul nom de Marie les enflammait d'amour. Ils ne cessaient de la louer et de l'invoquer. Imitons ces

magnifiques exemples. Soyons, nous aussi, de vrais enfants de Marie, rendons-lui amour pour amour.

Le don de piété nous attire avec force et suavité vers tous les glorieux habitants du Paradis, spécialement vers notre ange gardien, vers saint Joseph, et vers nos saints Patrons. Il nous fait recourir, avec la plus grande confiance, à leur puissante intercession.

Sur la terre : C'est le Souverain Pontife, le représentant immédiat de Dieu ici-bas. Ce sont les évêques, les prêtres, les supérieurs de tout rang et de tout nom. Ce sont enfin tous les hommes quels qu'ils soient, parce que tous sont les enfants de Dieu, créés par lui, pour le posséder éternellement dans le ciel ; mais parce que, de tous les effets du don de piété, celui-ci est pour ainsi dire le plus précieux, nous y reviendrons plus loin.

Le don de piété nous fait aimer également la parole de notre Père Céleste, qu'elle soit prêchée ou écrite, comprise ou non comprise, dit S. Augustin. [2] S. François de Sales, tout savant et évêque qu'il était, aimait à entendre la divine parole, ce qu'il faisait toujours avec une religieuse attention, comme un enfant qui écoute son père. Il disait qu'il n'avait jamais assisté à un sermon, quel que fut le prédicateur, sans en retirer profit. S. Charles Borromée ne lisait la Sainte Écriture qu'à genoux. Les premiers chrétiens portaient toujours sur eux les Saints Évangiles. Les martyrs mouraient en le pressant contre leur cœur.

Enfin le Saint-Esprit porte l'âme à aimer même les créatures privées de raison, parce qu'elles sont

(2) Lib. 2 de doctr. christ. c, f.

toutes les œuvres de Dieu, et qu'elles portent en elles son divin vestige.[1]

C'est ainsi qu'on a vu un saint François d'Assise traiter ces sortes de créatures avec une admirable douceur. Il les appelait ses frères et ses sœurs. Il alla un jour jusqu'à ramasser un ver qui rampait au milieu du chemin et le placer sur le côté, de peur qu'il ne fut écrasé, par le pied d'un passant.

Il est donc bien vrai que le don de piété attendrit le cœur, jusqu'à le faire en quelque sorte fondre d'amour : *Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei.* Ps. XXI, 15 : «Mon cœur s'est liquifié, comme de la cire, au dedans de moi-même.»

OBSTACLES A CE PREMIER EFFET DU DON DE PIÉTÉ

Si nous voulons que le don de piété porte en nos âmes les fruits excellents que nous venons de voir, nous devons enlever les obstacles qui s'opposent à ses divines opérations. Il faut considérer comme tels les pensées, les sentiments, les dispositions intérieures qui rétrécissent le cœur, lui ôtent la confiance, la vigueur et la paix.

Le *premier obstacle* au don de piété provient des craintes excessives causées par le souvenir des péchés du passé et de la défiance qui en résulte, à l'égard

(1) Pietatis doni principale objectum sit Deus ut Pater, et consequenter omnia spectantia ad Deum ut Patrem. Actus vero sit habere se ad Deum ut Patrem... et similiter habere se ad alios et alia ut filios et res Patris. Cajetan in S. Thom. 2a 2æ q. 121, a. 1

de Dieu. L'âme doit combattre ces sentiments, par la pensée de la miséricorde infinie de Dieu et le souvenir fréquent des promesses de pardon, faites au pécheur repentant. Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne : Les pécheurs, qui désespèrent de ma miséricorde, à cause du nombre et de l'énormité de leurs crimes, m'offensent plus grièvement par ce seul péché, qu'ils ne l'avaient fait par tous les autres. Si au lieu de s'abandonner à la défiance, ils espéraient en ma bonté, ils en ressentiraient aussitôt les effets et se verraient délivrés de leurs maux. Car ma miséricorde est infiniment plus grande que tous les péchés qui ont été commis et qui peuvent se commettre. Supposé que le monde entier fût en feu, disait S. Jean Chrysostôme, et que l'on jetât un brin de paille dans cet immense brasier, nul doute qu'il ne fût aussitôt consumé. Il en serait de même de tous les péchés des hommes, s'ils étaient jetés, par le repentir et la confiance, dans le sein de la miséricorde de Dieu.

Que l'âme tentée de défiance et de désespoir, au souvenir de ses péchés d'autrefois, ne cesse donc de répéter : *In te Domine speravi. non confundar in æternum*: Ps. XXX, 1. «J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai point confondue.»

Le *deuxième obstacle* au don de piété, c'est la crainte excessive de pécher en tout ce que l'on fait, crainte qu'on appelle scrupule. Rien de plus contraire au don de piété.

Ecoutons les sages conseils de S. François de Sales:[1] Ne vous laissez point aller à une attention trop minu-

(1) Entr. Spir.

tieuse sur vous-même. Gardez-vous de trop examiner, de pointiller, de disputer sur des riens. Ces riens, pour certaines âmes, sont des montagnes de sable aux yeux de leur imagination. Leur vie se passe à examiner le grain de sable... Ne nous amusons pas à éplucher; il est des esprits ainsi faits, des natures trop réfléchissantes, qui épluchent tout, qui se fatiguent par leurs recherches inquiètes et minutieuses et qui n'aboutissent jamais à aucun résultat sérieux... Il faut y aller rondement et simplement au service de Dieu. Personne ne commet de péché, sans le savoir et sans le vouloir. Le péché mortel, disait Ste Thérèse, est un monstre tellement abominable, qu'il ne peut entrer dans une âme, sans qu'elle ne s'en aperçoive clairement. L'âme portée au scrupule doit donc combattre cette tendance pernicieuse, qui ne produirait en elle que la tristesse, l'agitation, l'inquiétude et la crainte. Qu'elle cesse de regarder Dieu comme un tyran et un bourreau, qu'elle voie en lui le meilleur des pères qui la regarde avec complaisance et lui prépare un magnifique héritage ; enfin, qu'elle abandonne toutes ses inquiétudes, en montrant la plus parfaite docilité à son confesseur et en lui obéissant aveuglément en tout. Nous ne rendrons pas compte à Dieu, disait S. Philippe de Néri, de ce que nous aurons fait pour obéir au confesseur; et dans la supposition que le confesseur se trompât en nous donnant telle ou telle décision, nous sommes assurés de ne pas nous tromper en lui obéissant.

Mais rien n'est plus opposé au don de piété que l'*insensibilité spirituelle*. La piété attendrit le cœur, le rend, par rapport à l'amour divin, semblable à une

cire molle. L'insensibilité le durcit de plus en plus et le rend semblable à la pierre. Cependant, il faut distinguer deux sortes d'insensibilités. Il en est une qui vient de Dieu qui éprouve. Elle ne fait que perfectionner la piété. L'autre vient de nous-mêmes et la ruine totalement. La première est ressentie par des âmes très ferventes, la seconde par les tièdes et les relâchées.

Il y a de bonnes âmes extrêmement ferventes qui se trouvent parfois, pendant un temps assez long, comme frappées d'insensibilité. Plus rien ne les touche, ni la lecture des livres pieux, ni l'oraison, ni la communion, ni les fêtes de l'Église, ni les mystères les plus touchants de notre sainte religion. Le don de piété est dans ces âmes, et il y est avec une grande perfection, mais il ne s'y fait pas sentir. Il y opère, mais d'une façon tellement délicate, élevée, sublime, qu'elle échappe tout à fait à la partie sensible. Et parce que l'âme, ainsi éprouvée, aime Dieu comme un bon Père, ne ressentant plus l'attrait de la grâce, ni les douceurs des divines consolations, elle craint de lui avoir déplu et qu'à cause de cela, il ne se soit retiré d'elle... Voilà une des plus dures épreuves de la vie intérieure. Le démon ne manque pas de profiter de cet état d'obscurité et d'angoisses, où se trouve cette pauvre âme, pour lui suggérer des pensées de désespoir, des sentiments de dégoût, des paroles de blasphème... Parfois même, la voyant à ce point sevrée de toute douceur et consolation, il ne craint pas de venir lui proposer les douceurs empoisonnées de la chair, en soulevant, au dedans d'elle-même, la révolte des passions, une véritable

tempête de tentations... L'âme se trouve alors aux prises avec les angoisses du doute et de mortelles inquiétudes, qui lui font subir une sorte de martyre, une vraie agonie intérieure. C'est ainsi que Dieu éprouve les âmes qui lui sont chères.[1] C'est par ces tribulations qu'il polit, comme par autant de coups de marteau et de ciseau, ceux qui sont destinés à être un jour les pierres vivantes de la Jérusalem céleste.

La seconde sorte d'insensibilité vient de nous-mêmes et détruit totalement l'esprit de piété. Elle résulte d'une longue suite d'infidélités volontaires et en est le juste châtiment.

Aujourd'hui, dit le Père Lancicius, on néglige une méditation, demain une lecture, puis, l'examen de sa conscience et bientôt, on laisse tout. On ne s'acquitte de ce qu'on doit faire absolument qu'avec précipitation et fort misérablement. Enfin, l'on contracte l'habitude du péché véniel, on s'y attache de plus en plus. Or, l'affection au péché véniel ôte à l'âme l'attrait pour Dieu et la délicatesse de l'amour. Elle la frappe de cette insensibilité dangereuse où plus rien ne touche, ni les remords de la conscience, ni les exhortations des prédicateurs, ni les avertissements des supérieurs, ni les grands motifs que nous avons de ne plus vivre que pour Dieu : c'est une insensibilité universelle. Cette âme résiste continuellement au Saint-Esprit. Il est bien à craindre qu'elle ne finisse par en être abandonnée et que, tombant dans de graves désordres, elle ne se perde éternellement. Chacun doit se mettre en garde contre un état

(1) P. Surin.

aussi triste et aussi opposé au don de piété. On y est tous plus ou moins exposé. La nature tend toujours à prendre le dessus, la routine se glisse facilement dans nos meilleurs actes ; la préoccupation, la surcharge des affaires absorbent l'esprit et détournent l'attention de Dieu ; parfois aussi, le découragement s'empare de nous et nous enlève tout élan ; enfin, les petites fautes que nous commettons, certaines attaches trop naturelles, nos sympathies ou antipathies trop faiblement combattues, tout cela contribue à affaiblir en nous l'esprit intérieur, à affadir notre piété, à endurcir notre cœur. Oh ! que nous avons besoin que l'Esprit de piété vienne nous visiter ! Que nous devons le conjurer de nous enlever ce cœur de pierre qui est en nous, et de nous en donner un de chair, c'est-à-dire, un cœur sensible aux touches délicates de la grâce, un cœur et un esprit nouveaux qui fassent que nous marchions, sans défaillir jamais, dans la voie des divins préceptes. « *Dabo vobis cor novum et spiritum novum in medio vestri et auferam cor lapideum de carne vestra et dabo cor carneum et faciam ut in præceptis meis ambuletis.* » Ezech. XXXVI, 26-27.

Demandons donc sans cesse le don de piété, que le Saint-Esprit désire tant nous accorder. Répétons souvent avec toute la ferveur de notre âme, ces ardentes supplications de la Sainte Église : *Emitte spiritum tuum... et renovabis faciem terræ.* Envoyez-nous votre Esprit, Seigneur, et vous renouvellerez la face de la terre ; vous changerez, vous transformerez entièrement notre cœur.

Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium. Nous vous en supplions, daignez, par la vertu du don de piété, fléchir ce qu'il y a en nous de raide, échauffer ce qui est froid, redresser ce qui est tortueux. Alors, nous pourrons, avec plus d'assurance que jamais, lever les yeux au ciel, en disant : *Pater noster.* O mon Dieu, vous êtes mon Père, et je suis vraiment votre enfant, que puis-je souhaiter encore ?

§ III

Effet secondaire du don de Piété

PAR RAPPORT AU PROCHAIN

Le don de piété n'a pas seulement pour objet Dieu, considéré comme Père, il s'étend encore, dit S. Thomas, à tous les hommes, en tant qu'ils sont en rapport avec Dieu. Conséquemment, il porte à venir en aide à ceux qui se trouvent dans le besoin. [1]

Cet effet du don de piété semble se confondre avec la vertu de charité. Il y a, cependant, une nuance bien marquée entre les deux. La charité nous fait aimer le prochain pour Dieu, en tant qu'il est son image et qu'il est destiné à jouir de l'éternelle béatitude. Le don de piété nous le fait voir et aimer plutôt comme enfant de Dieu et par conséquent,

(1) Pietas secundum quod est donum non solum exhibet cultum et officium Deo, sed omnibus hominibus in quantum pertinent ad Deum. Ipsa etiam ex consequenti subvenit in miseria constitutis. 2. 2. q. 121 a. 1 ad 3.

comme notre frère. Dieu étant notre Père à tous, nous formons ensemble une seule et même famille. Dès que le Saint-Esprit nous y fait entrer par la grâce, il nous donne le véritable esprit des enfants de Dieu, l'esprit de famille qui fait qu'aimant Dieu comme notre Père, nous aimons aussi les hommes comme nos frères ; nous n'avons, avec eux tous, qu'un cœur et qu'une âme.

NÉCESSITÉ DE CET EFFET DU DON DE PIÉTÉ

Après nous avoir rappelé notre qualité d'enfants de Dieu, l'apôtre de l'amour, S. Jean, nous montre aussitôt les obligations qui en résultent, par rapport à nos frères. *Charissimi, diligamus nos invicem quia charitas ex Deo est. Qui diligit ex Deo natus est.* 1 Joa. IV, 7: « Mes bien-aimés, aimons-nous mutuellement, parce que la charité vient de Dieu. Celui qui aime montre qu'il est né de Dieu, qu'il est vraiment son enfant.» *Qui non diligit fratrem suum non est ex Deo.* 1 Joa. III, 10:«Celui qui n'aime pas son frère n'est pas l'enfant de Dieu.» Nous avons, dit-il encore, un moyen de savoir que nous avons été transférés de la mort à la vie, et qu'ainsi, nous sommes devenus les enfants de Dieu ; ce moyen, quel est-il ? *Quoniam diligimus fratres*: c'est l'amour que nous portons à nos frères. *Qui non diligit, manet in morte.* 1 Joa. III, 14: «Celui qui n'aime pas ses frères demeure en la mort.» *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* 1 Joa. III, 16: « Nous devons tellement aimer nos frères que nous soyons disposés à donner pour eux notre vie.» *Qui viderit fratrem suum necessitatem habere et clauserit*

viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo. Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate. 1 Joa. III, 16-18: «Quiconque voit son frère dans la nécessité et lui ferme son cœur, peut-il encore avoir en lui la charité divine? Mes petits enfants, n'aimons pas seulement de bouche et en paroles, mais montrons notre charité par des œuvres. »

Tels sont les suaves enseignements du disciple bien-aimé. Il les appuie tous sur la qualité de frères les uns des autres qu'il voit en nous, laquelle exige ces sentiments et ces bons offices mutuels.

Rappelons-nous maintenant les paroles du divin Maître. Rappelons-nous surtout ses admirables exemples. Tout Dieu qu'il est, il ne rougit pas de nous appeler ses frères : *Non confunditur vocare eos fratres dicens : nuntiabo nomen tuum fratribus meis.* Et ailleurs: «Me voici, avec les enfants que Dieu m'a donnés ; et parce que les enfants sont d'une nature composée de chair et de sang, il a aussi, lui-même, participé à cette même nature... il a donc fallu qu'il fut en tout semblable à ses frères, afin de devenir plus compatissant: » *Et iterum : Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Deus. Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini et ipse similiter participavit eisdem... unde debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret.* Hebr. II, 11-17.

Après nous avoir ainsi montré la charité divine, devenue pour l'homme un amour tout fraternel, S. Paul conclut : *Non enim habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato. Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut*

misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. Hebr. IV, 15-16 : « Car le Pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses ; mais il a éprouvé, comme nous, toutes sortes de maux, hormis le péché. Allons donc nous présenter, avec confiance, devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver du secours dans nos besoins.»

Oh ! que le divin Maître a aimé les hommes ! Venez à moi, leur disait-il, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés et je vous soulagerai : *Venite ad me omnes vos qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* Matth. XI, 28.

Quelle compassion ! Quelle tendresse ! Il aime les petits et les faibles : *Sinite parvulos venire ad me et nolite prohibere eos.* Marc X, 14: «Laissez les petits enfants venir à moi et gardez-vous de les en empêcher.» Il aime les pauvres : Il les admet dans sa compagnie, les console, leur promet le royaume des cieux: *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Matth. V, 3. Ne s'est-il pas fait pauvre comme eux ? Il a compassion des affligés : *Misereor super turbas.* Marc VIII, 2. Il pleure au tombeau de Lazare.

Il a compassion surtout des pauvres pécheurs. C'est pour eux spécialement, qu'il déclare être venu en ce monde : *Non veni vocare justos sed peccatores.* Matth. IX, 13. Dès qu'il les voit repentants, il pardonne tous leurs crimes, sans leur adresser un seul mot de reproche. Vous ne pardonnerez pas seulement jusque sept fois, au même pécheur, dit-il à S. Pierre, mais jusque soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire,

un nombre indéfini de fois ; aussi souvent qu'il sera vraiment repentant de ses crimes. Voyant que l'ingrate Jérusalem s'obstinait dans son péché, il pleura sur elle : *Videns civitatem flevit super eam.* Luc XIX, 41.

Voilà comment le don de piété, que Jésus possédait dans toute sa plénitude, agissait sur son cœur. Voilà les sentiments de tendre et sincère compassion, que le Saint-Esprit inspirait sans cesse à ce bon Maître. Et c'était avec un plaisir infini, qu'il correspondait à cette divine impulsion. Faire du bien à ses frères, les soulager, les consoler, les sauver, étaient les délices de son cœur.

Eh bien ! ces sentiments de tendre piété et de compatissante charité, Jésus-Christ veut que nous les ayons à notre tour. Je vous ai donné l'exemple, nous dit-il, pour que vous fassiez comme j'ai fait : *Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* Joa. XIII, 15.

Et afin de nous y porter plus efficacement, il veut s'identifier, en quelque sorte, avec chacun de nos frères. Ce que vous ferez au moindre des miens, je le regardreai comme fait à moi-même : *Quandiu fecistis uni ex his minimis, mihi fecistis.* Matth. XXV, 40.

Il ne veut reconnaître pour ses disciples que ceux qui témoigneront cette charité : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Joa. XIII, 35.

Enfin, il ne veut pas que nous nous approchions de l'autel, pour lui apporter notre offrande, si nous nous souvenons qu'un de nos frères a quelque chose contre nous : *Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid*

adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo et tunc veniens offeres munus tuum. Matth. v, 23. C'est que l'offrande la plus agréable à ses yeux est un cœur orné du don de piété, rempli de miséricorde et de charité. Que si un tel cœur nous fait défaut, il détourne son visage et ne nous écoute pas. La prière, pour être bien accueillie de lui, doit être embaumée du parfum de la piété: Quand vous prierez, dit-il, vous direz : *Pater noster... panem nostrum quotidianum da nobis... dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* Matth. vi, 9-12. N'est-ce pas comme s'il disait: Vous vous souviendrez, en priant, qu'ayant tous le même Père dans les Cieux, vous êtes tous frères les uns des autres ; vous ne prierez donc pas pour vous seulement, mais pour tous vos frères en même temps. Et si vous voulez obtenir des grâces, particulièrement le pardon de vos fautes, vous devez commencer par pardonner vous-mêmes les torts qu'on vous a faits. Que si vous ne pardonnez pas à vos frères leurs offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus celles qu'il a reçues de vous : *Si autem non dimiseritis hominibus, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra.* Matth. vi, 15.

Le don de piété, que S. Thomas rattache à la cinquième béatitude (*bienheureux les miséricordieux*) précisément, parce qu'il rend l'homme si compatissant aux misères d'autrui, s'est toujours trouvé dans l'Église, depuis que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres.

Depuis S. Paul qui disait « quel est celui qui pleure, sans que je ne pleure avec lui » jusqu'à nos jours, il

s'est manifesté en superbes démonstrations d'héroïque charité.[1] N'est-ce pas sous le souffle de l'esprit de piété que s'est épanouie cette magnifique efflorescence d'œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, que nous contemplons aujourd'hui: tous ces ordres religieux d'hommes et de femmes, qui ont pour but de soulager le prochain, d'assister les malades, d'abriter les vieillards et les orphelins, de donner l'instruction aux enfants pauvres, de voler jusque sur les plages les plus lointaines au secours des tribus sauvages et de toutes les âmes abandonnées ? Il en sera toujours de même jusqu'à la fin des temps. Le Saint-Esprit suscitera toujours, au sein de l'Église, d'admirables dévouements : des âmes nobles et généreuses, qui feront leur bonheur de consacrer leur existence au soulagement de toutes les misères physiques et morales.

DE QUELLE MANIÈRE LE SAINT-ESPRIT FAIT FRUCTIFIER EN NOUS LE DON DE PIÉTÉ PAR RAPPORT AU PROCHAIN

1° *En nous rendant patien agréables les uns envers les autres.*

De même que le Saint-Esprit, par le moyen du don de piété, nous rend douces et suaves nos communications avec Dieu, nous le montrant comme le meilleur des pères ; de même, il nous rend faciles et agréables celles que nous avons avec les hommes,

(1) Mgr Gaume.

nos frères, et en premier lieu, avec les personnes avec lesquelles nous vivons.

«Il faut bien le reconnaître, dit Mgr Landriot, la vie est partout une suite de luttes, de combats, de froissements et par conséquent, de support mutuel. Là où deux hommes vivent ensemble, ils se font souffrir ; ils se rapprochent et en se rapprochant, ils s'entrechoquent. Nous sommes, dit S. Augustin, des vases de terre « *lutea vasa* » et quand nous nous rapprochons, il en résulte de nombreuses contusions, souvent même des ruptures ; c'est la cause de presque toutes les souffrances de la terre. *Sumus homines mortales, fragiles, infirmi, lutea vasa portantes quæ faciunt invicem angustias.* Il arrive même souvent que ceux qui se plaignent le plus sont précisément ceux qui ont le plus de torts, ceux dont le caractère est le plus insupportable, le plus cassant. L'onction du Saint-Esprit seule peut adoucir ces relations et les rendre au moins tolérables. Elle ne fait pas disparaître entièrement les difficultés, mais elle les diminue, elle arrondit l'angle des aspérités. Elle met dans le cœur un grand esprit de charité et de pardon et leur donne aussi quelque chose de la souplesse de l'huile ; or l'huile ne résiste pas, elle cède et cependant, elle remporte la victoire. »

« Lorsqu'une clef ne fonctionne plus facilement, au milieu d'une complication de rouages, on y met une goutte d'huile. Aussitôt, il s'opère une sorte de transformation dans l'engrenage des ressorts, et leur jeu devient très facile. N'est-ce point là une image de la vie humaine, de la vie, dans ses rapports avec les amis, les connaissances, avec les proches de toute

espèce ? Que de rouages différents ! que de ressorts qui s'altèrent encore plus facilement que ceux du métal ! Et cependant, il faut que ces différentes pièces de l'engrenage humain marchent ensemble. Aussi, que de fois ces rouages qui manquent d'huile, c'est-à-dire de bienveillante charité, que de fois ils s'accrochent par le mauvais côté, ils crient, ils résistent, ils refusent leur service ! Que de fois on brise la clef, parce qu'on veut forcer. Cette goutte d'huile qui manque, c'est l'onction du Saint-Esprit. Quand elle est donnée à l'âme, elle la pénètre très intimement, elle assouplit les fibres intérieures du cœur, elle adoucit les rapprochements. elle détend les rouages et les empêche de se rompre, elle arrête la dureté des chocs, et souvent, elle prévient le feu qui allait prendre aux roues si rapides des passions humaines.»

2° *En attendrissant notre cœur sur les misères d'autrui.*

Il y a, pour le prochain aussi bien que pour Dieu, l'insensibilité du cœur, laquelle est diamétralement opposée au don de piété.

Viendra un temps, dit S. Paul, où les hommes n'aimeront plus qu'eux-mêmes, ils seront sans affection... ayant seulement les apparences de la piété et rejetant les sacrifices qu'elle demande : *Erunt homines seipsos amantes... sine affectione... habentes speciem quidem pietatis, virtutem ejus abnegantes.* 2 Tim. III, 3-5.—Combien d'âmes réalisent en elles ce triste portrait. Un vil égoïsme les a envahies. Uniquement occupées d'elles-mêmes, de leurs intérêts, de leurs plaisirs, elles sont tout à fait indifférentes et

insensibles aux misères d'autrui. Souvent, l'envie, cette maudite passion qui cause tant de ravages dans le monde, a achevé de les endurcir. Loin de compâtir aux maux du prochain, elles ont de la peine à ne pas s'en réjouir. Cette joie maligne brille comme malgré elles sur leur visage, dans leur regard et dans leurs paroles ; elles ne peuvent pas davantage cacher leur dépit et leur chagrin, quand elles en voient d'autres prospérer et réussir, comme si elles devaient en subir du préjudice. Avec de tels sentiments, le don de piété n'est plus possible. Au lieu de la bienveillance, de la compassion, du dévouement : il n'y a plus que froideur, indifférence, dureté ; il en résulte une foule de maux qui portent le trouble et la perturbation dans les familles et dans la société.

C'est cette mauvaise disposition du cœur que le Saint-Esprit veut faire disparaître. Il veut nous amener à nous oublier nous-mêmes, pour nous dévouer au soulagement de tous ceux qui souffrent.

Et d'abord, *il nous rend sensibles à l'égard des pauvres* qui sont généralement méprisés et délaissés.

Ne s'appelle-t-il pas le Père des pauvres ? *Veni Pater pauperum.* Quiconque est rempli du Saint-Esprit se fait, autant qu'il est en lui, le père des pauvres ; il tâche de les secourir, il entre avec bonheur dans les associations qui ont pour but leur soulagement, il stimule en leur faveur la charité des riches, il se prive volontiers du superflu dans la nourriture, le vêtement, le logement, afin d'être plus à même de venir en aide aux nécessiteux ; il accompagne toujours ses aumônes d'une parole du cœur, ce qui en double la valeur et le mérite. S. Grégoire

se condamna au pain et à l'eau, pendant six mois, parce qu'il avait appris qu'un pauvre était mort de faim dans ses États.

Par son don de piété, l'Esprit-Saint *nous rend sensibles à l'égard des infirmes et des malades.* Jésus-Christ, conduit en toutes choses par le Saint-Esprit: *Ductus a spiritu sancto*, Matth. IV, 1. parcourait, dit l'Évangile, les bourgades de la Judée, guérissant toute langueur et toute infirmité : *Curans omnem languorem et omnem infirmitatem.* Matth. IV, 23. Le don de piété met au cœur une grande compassion pour tous ceux qui souffrent dans le corps. Ce n'est pas toujours la douleur physique qui fait le plus souffrir un malade ; c'est l'isolement, l'abandon où on le laisse. Rien ne le console autant que la visite d'un ami. Afin de nous porter à cette compassion, Notre-Seigneur veut bien nous promettre la même récompense que si nous la témoignions à sa propre Personne : visiter, consoler un malade, c'est visiter, consoler Jésus-Christ : *Infirmus eram et visitastis me.* Matth. XXV, 36.

Enfin. le don de piété *donne à l'âme le besoin de consoler les cœurs affligés.* L'Église appelle le Saint-Esprit : le Consolateur suprême : *Consolator optimus*, l'Hôte suave de l'âme : *Dulcis hospes animæ*, un doux rafraîchissement : *Dulce refrigerium.* Vous êtes, lui dit-elle, notre consolation dans les pleurs : *In fletu solatium.* Tout cela, le chrétien le devient dès qu'il possède le don de piété. Comme S. Paul, il pleure avec ceux qui pleurent. Son cœur compatissant le mène vers ceux qui sont dans l'affliction, pour y porter le baume de douces et réconfortantes

paroles. Il vaut bien mieux, dit l'Ecclésiaste, aller à une maison de deuil qu'à une maison de festin : *Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii*. Eccle. VII, 3. Oui, cela est plus salutaire pour soi-même et plus profitable pour les autres.

Mais de toutes les misères qu'on peut rencontrer ici-bas, il n'en est pas d'aussi profonde, d'aussi grave, d'aussi désolante, que *celle du péché*. Rien ne doit autant émouvoir notre cœur, que la vue d'âmes qui se perdent pour toute une éternité. Si vous aperceviez une maison en feu et que vous voyiez tout-à-coup apparaître, à une fenêtre, un pauvre vieillard et de petits enfants, implorant un secours qu'on pourrait encore leur porter, pourriez-vous demeurer insensible et laisser périr dans les flammes tous ces infortunés ? Hé quoi ! des milliers d'âmes, coupables de péché mortel, sont menacées de brûler éternellement dans des flammes bien plus horribles, vous avez devant les yeux bon nombre de ces âmes : peut-être parmi elles, en est-il qui vous sont particulièrement chères ; auriez-vous la moindre étincelle du don de piété, si vous ne vous sentiez rempli d'une immense compassion pour ces âmes malheureuses, si vous n'éprouviez le plus ardent désir de les arracher à leur lamentable situation ?

Ecoutez notre adorable et divin Modèle : « L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, c'est pourquoi, il m'a consacré par son onction, il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres ceux qui sont brisés, pour publier

l'année favorable du Seigneur et le jour auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres » : *Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde et prædicare captivis remissionem et cæcis visum, dimittere confractos in remissionem, prædicare annum Domini acceptum et diem retributionis.* Luc IV, 18-19.

Regardez-le, après cela, courant après la brebis perdue, témoignant la plus miséricordieuse compassion à Madeleine la pécheresse, à la pauvre samaritaine, à la femme adultère, au bon larron en croix. Voyez ses travaux, ses fatigues, ses douleurs, sa mort ignominieuse. Le bon pasteur, dit-il, donne sa vie pour ses brebis. Près de mourir, il s'écrie : *Sitio.* « J'ai soif. » Et de quoi a-t-il soif ? Des âmes, pour lesquelles il donne son sang et sa vie : son cœur brûle d'un désir extrême de les arracher toutes au péché et à l'enfer.

Cette soif, le Saint-Esprit la fait sentir aux âmes qu'il favorise du don de piété. Il leur fait éprouver les mêmes sentiments que Jésus-Christ : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Philip. II, 5. N'était-ce pas de cette soif que brûlait l'apôtre S. Paul, quand il disait : « Je me dépenserai très volontiers et je me sacrifierai entièrement pour le salut de vos âmes: » *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* 2 Cor. XII, 15. Tous les apôtres, tous les saints missionnaires, tous les grands contemplatifs ont ressenti les mêmes ardeurs.

« Ne s'agît-il que de la perte d'une âme, disait S. Augustin, il n'y a qu'un cœur dur comme le diamant

qui puisse y être insensible.» « Ma joie suprême en ce monde, écrivait S. François de Sales, c'est de gagner une âme au Bon Dieu. J'aimerais mieux quitter tous les honneurs et toutes les richesses du monde que le soin des pécheurs.»

S. François-Xavier faisait sans cesse cette prière : *Domine, da mihi animas.* Seigneur, donnez-moi des âmes et rien que des âmes. Le bienheureux Grignon de Montfort, considérant la multitude d'âmes qui se perdent, s'écriait : au feu ! au feu ! au secours ! au secours ! au feu dans les âmes, au secours de nos frères qui périssent.

S. Alphonse, dans les règles qu'il a tracées à ses religieux, leur dit qu'un missionnaire doit compter pour rien la faim, la soif, les incommodités, les fatigues et la mort même, s'il peut, à ce prix, gagner une âme à Dieu.

Ste Thérèse aurait voulu se trouver sur une montagne dominant le monde entier, pour crier à tous les hommes : N'allez pas, n'allez pas en enfer. Priez, priez, sauvez votre âme. Quoi, disait-elle en considérant les flammes de l'enfer où se précipitent des multitudes d'âmes, je pourrais prendre un instant de repos, je vivrais tranquille tandis que tant d'âmes se perdent ! Oh ! je donnerais mille fois ma vie pour une seule d'entre elles. Sans autre ressource que ses prières et ses pleurs, elle ne cessait de les répandre en secret pour la conversion des hérétiques et le salut des pécheurs.

Le Saint-Esprit ne se contente pas d'inspirer ces grands désirs du salut des âmes, il donne encore le

courage d'agir en conséquence. Il pousse à l'apostolat, chacun à la manière qui lui convient. Au prêtre, au missionnaire, dont la vocation a directement pour objet le salut des âmes, il communique un dévouement sans bornes, un zèle insatiable qui ne cesse de se déployer dans les diverses fonctions du saint ministère, particulièrement en chaire, au confessionnal, dans la création d'œuvres ayant pour but l'éducation chrétienne de l'enfance, préservation de la jeunesse, la sanctification de telle ou telle classe de personnes.

Au simple fidèle, comme aussi, au religieux, à la religieuse qui n'ont pas été comme le prêtre appelés à travailler directement à sauver des âmes, l'Esprit-Saint inspire l'apostolat de la prière dont la fécondité est merveilleuse, l'apostolat du bon exemple dont l'efficacité est incontestable et, dans une certaine mesure, l'apostolat de la parole et du bon conseil, si propre à ramener les âmes à Dieu, quand on sait en user avec prudence et à propos.

Il y a encore l'apostolat du sacrifice que le Saint-Esprit réserve aux âmes plus généreuses, à celles qui veulent marcher le plus près sur les traces du divin Maître, qui nous a rachetés au prix de son sang.

Sans être prêtre ou missionnaire, que d'âmes ne peut-on pas arracher au péché et à l'enfer, en se livrant, de l'une ou de l'autre manière, à l'apostolat! Dieu a voulu le rendre accessible à tous et l'esprit de piété fait que la pratique en est douce et facile. Que nous serons étonnés, au jour du Jugement, de voir des élus qui, tout en menant ici-bas une vie

commune et ordinaire, auront converti plus de pécheurs par leurs prières et leurs sacrifices, que des missionnaires très renommés par leurs travaux apostoliques !

Oh ! que le don de piété est un grand trésor, puisqu'il nous fait faire de si grandes choses pour Dieu et pour les âmes ! L'apôtre S. Paul avait bien raison de le recommander si instamment à son disciple : *Exerce teipsum ad pietatem. Pietas ad omnia utilis est.* 1 Tim. IV, 7: «Exercez-vous à la piété, car la piété est utile à tous.» Elle profite à tout le monde. «Elle a pour elle les promesses de la vie présente»: *Promissionem habens vitæ quæ nunc est.* 1 Tim. IV, 8. La piété rend la vie heureuse, par les relations toutes d'amour qu'elle établit entre l'âme et Dieu et les bénédictions abondantes qu'elle fait descendre du Ciel ; heureuse encore par les soulagements, les consolations qu'elle fait déverser sur les autres et par les bénédictions qu'elle reçoit de ceux qu'elle a obligés. Elle a surtout pour elle les promesses de la vie future : *et futuræ.* Ceux-là, en effet, qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu sont ses vrais fils: *Quicumque Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.* Rom. VIII, 14. Or, si nous sommes les fils de Dieu, nous sommes aussi ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ: *Si autem filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* Rom. VIII, 17. Quelle meilleure assurance pouvons-nous avoir de posséder un jour les biens éternels !

Quant aux services rendus au prochain : quelles magnifiques promesses encore ! « Ce que vous avez fait au moindre des miens, dira Jésus-Christ à ses

élus au jour du Jugement, c'est à moi-même que vous l'avez fait: *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Matt. XXV, 40.

« Un verre d'eau froide donné à un pauvre en mon nom ne restera pas sans récompense », a dit encore Notre-Seigneur : *Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum in nomine discipuli, amen dico vobis, non perdet mercedem suam.* Matt. x, 42. « Celui qui aura ramené un pécheur de sa mauvaise voie et l'aura converti, dit S. Jacques, celui-là doit savoir qu'il a sauvé sa propre âme de la mort et couvert la multitude de ses péchés » : *Scire debet quoniam qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte et operiet multitudinem peccatorum.* Jac. v, 20. Peut-on posséder une plus grande assurance de son salut éternel !

O don de Piété, que vous êtes désirable ! O Esprit-Saint, je vous en conjure, très humblement par les mérites de Jésus-Christ, apportez-moi cet immense trésor. Venez amollir mon cœur si dur, si insensible. Remplissez-le, à l'égard de Dieu, de ces sentiments d'entière confiance et de filial amour qui conviennent à l'enfant d'un si bon Père. Rendez-le sensible aux misères du prochain, à celles des âmes surtout. En un mot, prenez entièrement possession de ce pauvre cœur. Changez-le, transformez-le. Rendez-le semblable au Cœur très tendre de Jésus, afin qu'à son exemple, je ne fasse que ce qui est agréable à mon Père céleste et que je cherche à me rendre utile à mes frères.

O Marie, Épouse du Saint-Esprit, vous qui avez possédé à un degré si éminent le don de piété, obte-

nez-moi, par votre puissante intercession, ce don si précieux et si nécessaire, afin qu'aimant et servant Dieu comme mon Père, je vous aime et vous serve, vous aussi, comme ma bonne et tendre Mère, que j'acquière, par ce don béni, un trait de plus de ressemblance avec vous et que je devienne de plus en plus l'objet de vos complaisances.

TROISIÈME ENTRETIEN

Don de science

Justum deduxit Dominus per vias rectas et dedit illi scientiam sanctorum.

Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et il lui a donné la science des saints.
Sap. X, 10.

Le do[illegible]iété, en mettant dans l'âme des sentiments de [illegible]mour envers Dieu, et en la disposant favorablement à l'égard des créatures, l'a engagée pour du bon dans la voie de la perfection. Il faut maintenant qu'elle avance, il faut qu'elle aille vers ce Dieu si bon qui est son Père, qu'elle vive de sa vie, qu'elle soit parfaite comme il est parfait.

Mais pour avancer, sans s'égarer jamais, n'est-il pas nécessaire qu'elle connaisse d'une manière certaine le chemin qu'elle doit suivre ? Ne faut-il pas aussi qu'elle sache les pièges qui lui sont tendus ? Eh ! qu'il lui est difficile de savoir ces choses ! L'esprit des ténèbres cherche sans cesse à la tromper, le monde avec ses maximes et ses exemples, les passions avec leurs fatales exigences sont de connivence avec

lui. Qui donc viendra la secourir ? Qui lui apportera la lumière qu'elle réclame ? Le Saint-Esprit, qui a entrepris la sanctification de cette chère âme, ne peut l'abandonner dans un aussi pressant besoin. Il lui apporte le don de la science des saints, pour la conduire toujours par les voies les plus droites et la faire parvenir à sa bienheureuse fin, l'éternelle béatitude : *Justum deduxit Dominus per vias rectas et dedit illi scientiam sanctorum.*

Voyons quelle est la nature et l'excellence du don de science, quels sont les effets qu'il opère dans les âmes, quels sont les moyens de l'acquérir et de le développer en nous.

O Lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium. O bienheureuse lumière, pénétrez jusqu'aux derniers replis de notre cœur.

§ I

Nature et excellence

Nature. Le don de science est celui par lequel le Saint-Esprit nous fait porter un jugement droit et certain sur les vérités tant de l'ordre spéculatif que de l'ordre pratique, ainsi que sur toutes les choses créées.

Ce don, dit S. Thomas, [1] a pour objet tout d'abord de nous faire discerner les vérités de l'ordre spéculatif, afin de nous montrer clairement ce qu'il faut croire et ce qu'il ne faut pas croire.

---

(1) 2. 2. q. q. a. 2 ad 1.

Il nous fait discerner ensuite les vérités de l'ordre pratique ou moral, afin que nous sachions parfaitement ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter ; et que nous ne déviions jamais, en aucune façon, du droit sentier de la justice.

Enfin, ce don nous fait apprécier les créatures à leur juste valeur, nous mettant en garde contre le danger qu'elles présentent, et nous apprenant à nous en servir, comme de moyens, pour nous élever vers Dieu.

Excellence. Pour bien juger de l'excellence de la science qui vient du Saint-Esprit, il faut la comparer avec la science purement humaine, laquelle est si prisée et si applaudie dans le monde.

Et d'abord, la science humaine est une science *laborieuse dans son acquisition.* Elle s'obtient par l'étude et exige de la part de toutes les puissances de l'âme de longs et de pénibles efforts. Il en avait fait la douloureuse expérience celui qui disait : « J'ai résolu en moi-même de rechercher et d'examiner avec sagesse ce qui se passe sous le soleil. Dieu a donné aux enfants des hommes cette très fâcheuse occupation qui les exerce pendant leur vie » : *Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum ut occuparentur in ea.* Eccle. I, 13. « Et j'ai reconnu qu'en cela même, il y a bien de la peine et de l'affliction » : *Et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus.* Eccle. I, 17. L'acquisition de la science exige donc beaucoup d'efforts et de peines.

La science humaine est en outre *limitée dans son étendue.* Elle ne peut pénétrer dans le monde des

esprits, ni dans le domaine d'outre-tombe ; elle s'arrête à la matière et se trouve circonscrite par les barrières du temps.

La science humaine est *incertaine dans ses conclusions*. Que de fois n'a-t-elle pas dû reconnaître qu'elle s'était trompée et s'est vue, à sa confusion, obligée de retirer ou de contredire ses premières affirmations! Ne nous en étonnons pas : « Notre jugement et notre sentiment nous trompent souvent et sont de courte vue.» Imit.

Si l'on veut parler de la science humaine et naturelle des choses d'ici-bas, dit S. Alphonse, qu'est-ce que les hommes en savent, après toutes les études qu'ils ont faites ? Sommes-nous autre chose que des taupes aveugles ? Hormis les vérités que la foi nous enseigne, tout le reste ne nous est connu que par la voie des sens, par conjectures, en sorte que tout est pour nous incertain et sujet à erreur. Quel est l'écrivain qui, habile à traiter ces matières, quels que soient les applaudissements qu'il a reçus des uns, ait été exempt de critique de la part des autres ?

La science humaine est *stérile dans ses résultats*. Depuis six mille ans, écrivait Brunetière dans la *Revue des deux mondes*, tant de progrès matériels, accomplis par la science, ne nous ont pas fait avancer d'un pas dans la connaissance de notre origine, de notre nature, de notre destinée. Aussi longtemps que la science n'aura pas de réponse à ces questions, elle ne sera, comme dit Pascal, qu'*un divertissement*, c'est-à-dire une manière de nous empêcher de penser aux seules questions qui nous intéressent. Cette impuissance, cette stérilité séculaire de la science profane,

l'éminent académicien l'a caractérisée du terme humiliant de « *banqueroute.* »

Une autorité plus compétente, celle de Salomon que personne n'a jamais égalé en science, proclame d'une manière encore plus éloquente cette désespérante stérilité. Après avoir acquis toutes les connaissances imaginables, ce grand roi déclare que tout est vanité et affliction d'esprit ; et que, plus on entasse de science, plus on se crée de tourment. *Et qui addit scientiam addit et laborem.* Eccle. I, 18.

La science humaine n'est pas seulement stérile, elle devient parfois *très-nuisible ;* et elle est toujours *dangereuse,* quand on ne veut lui donner d'autre guide qu'elle-même. La science mondaine enfle, dit S. Paul, *scientia inflat.* I Cor. VIII, 1 ; elle rend l'homme superbe. Or, Dieu résiste aux superbes : *Deus superbis resistit.* Jac. IV, 6. Il leur refuse son assistance. L'homme reste alors abandonné à lui-même, aux faibles lumières de son esprit. Il s'y confie, ne veut recevoir conseil, direction de personne ; il dédaigne même les lumières surnaturelles de la foi, n'écoute plus les représentants de l'autorité divine, ni l'Église catholique elle-même, chargée d'enseigner et de défendre la vérité sur la terre ; il n'admet plus d'autre règle de croire et de vivre que celle qu'il lui plaît de se tracer à lui-même.

C'est ainsi qu'ont pris naissance toutes les hérésies qui ont désolé l'Église ; telle fut particulièrement l'origine du *modernisme,* condamné si énergiquement par Pie X. N'est-ce pas en s'en rapportant uniquement à leurs propres lumières que les partisans de cette hérésie en sont venus à constituer un système

de religion nouvelle, où la Révélation est rejetée avec mépris, la Personne adorable de Jésus-Christ reniée ainsi que Dieu lui-même ? Ce n'est plus, d'après eux, la science qui doit obéir à la foi, mais la foi qui doit être subordonnée à la science, pour subir un progrès continu et indéfini, en rapport avec la raison humaine. Ainsi, comme dit S. Paul et comme le rappelle Pie X : « Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres ; ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages : *Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum : dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* Rom. I, 21-22. « Oh ! qu'ils sont nombreux, ceux qui ont péri par leur vaine science ; et parce qu'ils ont mieux aimé s'élever que devenir humbles, ils se sont égarés dans leurs raisonnements.» Imit. L. 1, c. 3.

Voilà ce que c'est que la science humaine et profane. Tels sont les fruits qu'elle produit. Tout cela justifie parfaitement ce que nous dit l'Esprit-Saint au livre de la Sagesse : *Vani sunt homines in quibus non subest scientia Dei.* Sap. XIII, 1 : « Ils sont vains les hommes qui ne possèdent point la science de Dieu.» Quoi de plus vain, en effet, que de consumer sa vie à l'acquisition d'une science aussi stérile et aussi trompeuse !

Les vrais sages sont ceux que le Saint-Esprit a enrichis de la science des saints. Oh ! que cette science est précieuse, qu'elle est sublime, qu'elle est sanctifiante ! Elle est élevée au-dessus de la science humaine beaucoup plus que ne l'est le ciel au-dessus de la terre.

Et d'abord, comment s'obtient-elle ? Ce n'est pas par les douloureux efforts de l'esprit, par de longues années d'étude et de travail ; mais par l'humilité, la pureté du cœur et la prière.

« C'est moi, dit le Seigneur, qui donne la science aux hommes et j'accorde aux petits une intelligence plus claire que celle que les hommes peuvent donner. C'est moi qui élève l'humble d'esprit, au point qu'il pénètre en un moment plus de secrets de la vie éternelle, qu'un autre n'en apprendrait dans les écoles, en dix années d'étude. J'instruis sans bruit de paroles, sans mélange d'opinions, sans faste d'honneurs et sans agitation d'arguments.» Imit. L. 3, c. 58.

Rien de plus certain que cette science. Elle donne une rectitude de jugement remarquable, un bon sens pratique surprenant, une élévation d'esprit et une sûreté de vue admirables. Elle fait discerner avec certitude le bien du mal, le vrai du faux, le certain de l'incertain, le solide de l'imaginaire, le réel de ce qui n'est qu'apparent. « Ceux qui sont conduits par le Saint-Esprit, disait le saint curé d'Ars, ont des idées justes. Voilà pourquoi il y a tant d'ignorants qui en savent plus long que les savants. Quand on est conduit par un Dieu de force et de lumière, on ne peut pas se tromper.»

Rien de plus vaste. Elle est, dit S. Thomas, comme une participation à la science même de Dieu : *Quadam participata similitudo scientiæ Dei,* [1] et comme telle, elle embrasse le présent, le passé et l'avenir, le ciel et la terre, le monde visible et le monde invisible, la vie et la mort, le temps et l'éternité.

---

(1) 2. 2. 9. 3a. 1 ad 1.

Rien de plus fécond. Elle produit toutes les vertus, elle apprend à l'homme à mépriser ce qui est méprisable, les faux biens de ce monde ; à aimer et à rechercher ce qui est digne de l'être, les biens solides et réels ; à amasser des richesses éternelles.

« L'Esprit-Saint, disait le saint curé d'Ars, est une lumière et une force. C'est lui qui nous fait distinguer le vrai du faux et le bien du mal. Comme ces lunettes qui grossissent les objets, le Saint-Esprit nous fait voir le bien et le mal en grand. Avec le Saint-Esprit, on voit tout en grand : on voit la grandeur des moindres actions faites pour Dieu, et la grandeur des moindres fautes. Comme un horloger avec ses lunettes distingue les plus petits rouages d'une montre, avec les lumières du Saint-Esprit nous distinguons tous les détails de notre pauvre vie.»

Le don de science nous fait vivre dans l'éloignement du péché et dans la pratique de toutes les vertus. Quelle fécondité !

« J'apprends, dit Jésus-Christ à l'âme fidèle, à concevoir du mépris et du dégoût pour les choses terrestres et présentes, à chercher et à goûter les éternelles, à fuir les honneurs, à supporter les scandales, à mettre toute espérance en moi, à ne rien désirer en dehors de moi et à m'aimer ardemment par-dessus toutes choses.» Imit. L. 3, C. 58.

«Oh! quelle belle science, s'écrie S. Alphonse, que de savoir aimer Dieu et sauver son âme, science qui consiste à savoir prendre le chemin du salut éternel et les moyens d'y parvenir! Bien des gens dans le monde, dit encore le même saint, savent les belles-lettres, les mathématiques, les langues étrangères et

les langues anciennes ; mais à quoi leur serviront ces connaissances, s'ils ne savent pas aimer Dieu ? Heureux, dit S. Augustin, celui qui connaît Dieu et qui l'aime ! Ignorât-il tout ce que savent les autres, il sera plus savant que tous les savants qui ne savent pas aimer Dieu. »

Lorsque saint Bernard quitta le monde pour aller se consacrer à Dieu, il conduisit avec lui tous ses frères, sauf le plus jeune, Nivard, qui n'était qu'un enfant. Au moment du départ, le voyant jouer sur la place avec ses petits compagnons, il l'appela pour lui faire ses adieux. Alors Guido, l'un des frères du saint, dit à l'enfant en l'embrassant : « Mon petit frère Nivard, vois-tu ce château et ces terres : et bien ! tout cela te reviendra à toi seul. Quoi! répondit l'enfant avec un sentiment qui n'était pas de son âge, vous prenez pour vous le ciel, et vous me laissez la terre ! Ce partage n'est pas égal.» Et il partit avec ses frères. La science humaine pourra-t-elle jamais inspirer de pareils sentiments ? O Science des Saints, que tu es désirable !

§ II

Effets du don de science

Le *premier effet du don de science* est d'apporter un *secours précieux à notre foi et à notre bonne volonté*, en nous éclairant, d'une manière certaine, sur ce qu'il faut croire ou ne pas croire, faire ou éviter. Par le moyen de ce don, le Saint-Esprit porte au plus profond de l'âme comme une impression très

vive de la *règle de foi catholique* au point qu'elle semble comme identifiée avec elle.

Si une règle quelconque avait des yeux pour voir, elle apercevrait immédiatement tout ce qui ne serait pas conforme à sa rectitude. Ainsi, l'âme ornée du don de science découvre à l'instant tout ce qui s'écarte de la foi. L'erreur lui saute aux yeux, quelles que soient les apparences de vérité sous lesquelles elle cherche à se cacher. D'un seul coup d'œil, cette âme voit la fausseté et l'inanité des objections qu'on soulève contre la Religion ; elle a le flair de la vérité, rien n'est capable de l'ébranler. En ces jours-là, dit le Seigneur, j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur... *Dabo legem meam in visceribus eorum et in corde eorum scribam eam.* Jer. XXXI, 33. Et ils seront tous instruits par le Seigneur: *Universos filios tuos doctos a Domino.* Is. LIV, 13.

Le don de science donne en même temps comme un instinct de ce qui est bien et de ce qui est mal. Il montre à l'âme les voies dangereuses où Satan voudrait la faire marcher, lorsqu'il se transforme pour mieux la perdre, en ange de lumière. Il lui fait discerner, dans la vie spirituelle, la vraie dévotion de celle qui n'en a que les apparences. Il la met en garde contre les maximes larges et les principes accommodants des âmes relâchées. Il la préserve enfin des illusions où il est si facile de tomber, quand on s'adonne à l'oraison, à la mortification et aux autres exercices de la vie intérieure. C'est ce qui a fait dire à S. Grégoire que la piété est complètement inutile si elle n'est éclairée par la science : *Valde*

inutilis est pietas si scientiæ discretione caret. In I Moral.

Voilà comment le Saint-Esprit conduit sûrement les âmes dans la voie du salut et de la sainteté, voie qui est parsemée de tant d'écueils et bordée de tant de précipices. « *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et dedit illi scientiam sanctorum.* Sap. X, 10.

Le *deuxième effet* du don de science est un *grand détachement des créatures*, et, par suite, *une grande pureté de cœur.*

A la lumière de ce don béni, nous voyons ce que les créatures sont en elles-mêmes, nous en découvrons le vide et le néant, nous reconnaissons l'impuissance où elles sont de nous rendre heureux, la folie et le danger qu'il y a à s'y attacher.

Ce qui fait le malheur de tant d'hommes qui se damnent, c'est que, dépourvus de ce don lumineux, ils estiment comme véritables les faux biens de la terre ; ils se passionnent du désir de les posséder et consument leur vie à les poursuivre. Dès lors, ils perdent de vue les biens éternels ; ils ne pensent ni à Dieu, ni à leur âme, ni à la mort, ni à l'éternité. Hélas ! quelle amère déception ils se préparent ! Oh! dit S. Alphonse, à la lueur du cierge qu'on allumera au moment de la mort, comme on reconnaîtra bien la vanité de tous les biens de ce monde ! *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Ps. CXLV, 4: « En ce jour-là, elles s'évanouiront toutes les illusions qu'on s'était faites sur les richesses, les grandeurs et les plaisirs.»

Le pape Léon XI disait, à sa mort : Il vaudrait mieux pour moi d'avoir été portier dans un monastère que souverain pontife. Philippe II, roi d'Es-

pagne, étant près de mourir, fit venir son fils ; puis, ouvrant son manteau royal, il lui montra sa poitrine rongée de vers et lui dit : « Prince, vois comment on meurt et où aboutissent les grandeurs du monde. Ensuite, il s'écria : Oh ! que n'ai-je été simple frère lai dans quelque ordre religieux, plutôt que monarque.»

Hélas ! les pauvres pécheurs, aveuglés par leurs passions, ne veulent pas comprendre la parole de Jésus-Christ : Que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ! Ils la comprendront et ils la rediront quand il sera trop tard. Alors, touchés de regret et jetant des soupirs dans l'angoisse de leur cœur, ils s'écrieront : « Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité, la lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition, nous avons marché dans des chemins âpres et nous avons ignoré la voie du Seigneur. De quoi nous a servi notre orgueil ? Qu'avons-nous retiré de la vaine ostentation de nos richesses ? Toutes ces choses sont passées comme l'ombre, et comme un courrier qui court, ou comme un vaisseau qui fend les flots agités, dont on ne trouve point de trace après qu'il est passé, et qui n'imprime sur les flots nulle marque de sa route ; ou comme un oiseau qui vole au travers de l'air, sans qu'on puisse remarquer par où il passe ; on n'entend que le bruit de ses ailes qui frappent l'air, et qui le divisent avec effort, et après qu'en les remuant il a achevé son vol, on ne trouve plus aucune trace de son passage ; ou comme la flèche qui est lancée vers son but, l'air qu'elle divise se rejoint

aussitôt sans qu'on reconnaisse par où elle est passée. Ainsi, nous ne sommes pas plutôt nés que nous avons cessé d'être. Voilà ce que les pécheurs diront dans l'enfer, parce que l'espérance des méchants est comme ces petites pailles que le vent emporte ; ou comme l'écume légère qui est dispersée par la tempête ; ou comme la fumée que le vent dissipe ; ou comme le souvenir d'un hôte qui passe, et qui n'est qu'un jour en un même lieu.» Sap. v, 3-15.

Les âmes éclairées par le don de science n'auront pas de ces regrets. Comprenant le néant et la fausseté des biens que le monde recherche, sachant qu'elles devront quitter nécessairement tous ces biens à la mort, elles les méprisent et elles les quittent généreusement pendant la vie, en en détachant leur cœur, ou bien en y renonçant pour l'amour de Jésus-Christ. Elles dirigent tous leurs désirs vers les biens éternels et s'efforcent de s'en enrichir, suivant fidèlement le conseil de Notre-Seigneur : « Amassez-vous dans le ciel des trésors que la rouille et les vers ne peuvent ronger.» *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo ubi neque ærugo neque tinea demolitur.* Matt. VI, 20.

S. François de Borgia vivait à la cour d'Espagne, au sein des richesses et des grandeurs. L'impératrice Isabelle étant venue à mourir, il fut chargé d'accompagner à Grenade sa dépouille mortelle. Là, on ouvrit le cercueil pour reconnaître officiellement l'identité du corps ; mais l'horrible état de ce cadavre et la puanteur qui s'en exhalait mirent tout le monde en fuite. François, guidé par la lumière du don de science, s'arrêta à contempler dans ces misérables restes la vanité de tous les biens d'ici-bas. Vivement touché par la grâce, il s'écria : Est-ce bien vous que

je vois, ô mon Impératrice ! Vous qui faisiez par votre beauté l'admiration de tous ! Vous devant qui venaient se prosterner tant de princes célèbres ! O illustre Isabelle ! où s'en est allée votre majesté ? Qu'est devenue votre beauté ! Puisque c'est là, conclut-il, qu'aboutissent les grandeurs et les couronnes de la terre, je veux servir un maître qui ne puisse plus m'être enlevé par la mort. Dès ce moment, il se consacra tout entier à Jésus-Christ, quitta le monde, entra dans la Compagnie de Jésus où il devint un très grand saint.

Le *troisième effet* du don de science est un *recueillement habituel*, un *doux et continuel commerce avec Dieu.*

Si les créatures considérées en elles-mêmes ne sont que vanité et néant, considérées par rapport à Dieu, elles sont des moyens précieux et comme autant d'échelons pour nous élever jusqu'à lui. *Omnis creatura scala ad Deum.* « Si votre cœur était pur et droit, dit l'auteur de l'Imitation, toute créature vous serait un miroir de vie, et la création tout entière un livre plein de saints enseignements. » S. Bernard ne disait-il pas qu'il avait plus appris parmi les hêtres des forêts que dans tous les livres ? Il n'est pas de créature si petite, si chétive soit-elle, qui ne présente une image de la bonté de Dieu. Toutes, ayant été faites par lui, portent, dit S. Augustin, le vestige embaumé de ses pas, les rayons réfléchis de sa face. Toutes redisent les échos de sa parole. Elles sont, dit S. Thomas, comme autant de copies et de reproductions des perfections divines. « Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues visibles, depuis la création du

monde, par la connaissance que les créatures nous en donnent » : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas.* Rom. I, 20.

Mais pour découvrir ainsi les traces de Dieu dans les créatures, il faut avoir l'Esprit de Dieu et le cœur éclairé du don de science. Le ciel et la terre, disait S. Augustin, tout me crie, ô mon Dieu, que je dois vous aimer. Quand il regardait le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les fleuves, il lui semblait que toutes ces créatures lui disaient : Augustin, aime ton Dieu. Il nous a créées pour toi, pour lui gagner ton amour. Ste Thérèse se figurait que les créatures lui reprochaient son ingratitude envers Dieu. Lorsque Ste Marie Madeleine de Pazzi tenait en main une belle fleur ou quelque fruit, elle se sentait le cœur percé d'un trait d'amour pour Dieu à cette réflexion : Mon Dieu a donc pensé dès l'éternité à créer cette fleur, ce fruit pour se faire aimer de moi ! S. Philippe de Néri passait quelquefois des heures à contempler dans un ciel parsemé d'étoiles la beauté, la puissance, la sagesse de Dieu.

« Toutes les créatures étaient pour les saints comme autant d'échelons par lesquels ils s'élevaient vers Dieu ; comme autant de miroirs, où se réflétaient aux regards de leur foi les perfections divines; comme autant de foyers d'amour où leur cœur s'embrasait pour Dieu de flammes toujours nouvelles. Sans jamais s'arrêter dans ces choses créées, ils passaient d'elles à Dieu, comme au premier principe et à la fin essentielle de tout ce qui existe, et par là, ils s'élevaient tous les jours de vertu en vertu. En voyant le ciel,

ils s'écriaient : Loué soit le Seigneur, dont l'éternelle miséricorde a fait pour nous toutes ces merveilles. En voyant la terre, ses moissons, ses prairies, ses fruits et ses fleurs, ils redisaient le même cri d'amour: Loué soit le Dieu d'amour, dont la bonté a fait pour moi toutes ces choses. Témoins de tous les événements du monde, ils s'élevaient à l'amour de la Providence qui dirige tout dans des vues pleines de sagesse et de bienveillance pour les élus. A la vue même des péchés de la terre, ils s'élevaient à l'amour de la patience divine qui supporte en silence tant d'outrages.» [1]

Voilà comment, aux yeux de l'âme ornée du don de science, tout s'illumine d'une clarté divine. Elle voit ce que les autres ne voient point : des reflets de la beauté, de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu. Elle entend ce que les autres n'entendent point : le concert harmonieux des êtres chantant, chacun à sa manière, les louanges du Maître et Seigneur de l'univers. Et alors, comme David, elle mêle sa voix à leur voix et se fait leur interprète auprès de leur Auteur.

Les créatures sont pour notre âme comme les cordes d'une harpe. Si vous n'imprimez à ces cordes aucun mouvement elles se taisent. Si vous les touchez sans art, elles rendent des sons discordants. Si, au contraire, vous les touchez d'une main exercée, elles laissent entendre de douces et suaves harmonies. De même, si vous ne prêtez aucune attention aux créatures, ou si vous ne les regardez qu'avec indifférence, elles demeurent muettes pour votre âme. Si vous les

(1) Hamon : Méditations.

considérez en dehors de la lumière divine, c'est-à-dire tout naturellement, elles jettent votre âme dans le trouble et le péché, et remplissent votre conscience des cris aigus du remords. Mais si vous les regardez à la lumière du don de science, elles font entendre à votre cœur une ravissante harmonie. Dieu, dit le P. Surin, allume dans les âmes le feu de son amour par la vue des créatures qui, leur prêchant les perfections divines, sont comme autant de charbons ardents ajoutés au brasier qu'elles portent au dedans d'elles-mêmes. Il leur fait voir dans une fleur, un insecte, les trésors de sa sagesse et de sa bonté ; il n'en faut pas davantage pour causer dans ces âmes un nouvel incendie.

Sans ce don béni, les créatures, au lieu d'être des échelons pour nous élever à Dieu, deviennent comme des crochets qui nous entraînent loin de lui, des instruments de péché qui absorbent presque toutes nos pensées, attachent et corrompent notre cœur. *Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium.* Sap. XIV, 11. Si elles parlent, ce n'est qu'aux sens et aux passions : elles font impression sur le cœur, le captivent par des charmes trompeurs, l'embrasent d'un feu pestilentiel qui dévore tout et ne laisse que des ruines. Malheur à l'âme qui ne voit les choses que des yeux de la nature : elle n'échappera pas aux pièges que l'enfer lui tend par le moyen des créatures ; non seulement elle se perdra, mais elle en entraînera d'autres avec elle au fond de l'abîme.

Le *quatrième effet* du don de science, c'est de *faire estimer* et *rechercher ce que le monde méprise* et ce

qu'il *fuit* avec horreur, à savoir : la pauvreté, l'humiliation, le mépris, la souffrance, les persécutions, en un mot toutes les croix de la vie.

« Je n'ai pas estimé savoir quelque chose parmi vous, disait S. Paul, si ce n'est Jésus et Jésus crucifié:» *Non enim judicavi scire aliquid inter vos nisi Jesum et hunc crucifixum.* 1 Cor. II, 2. « Si vous voulez savoir et apprendre utilement quelque chose, dit l'Imitation, apprenez à être oublié et compté pour rien ; car telle est la plus profonde et la plus utile des connaissances : se connaître et se mépriser soi-même. Appliquez-vous à la mortification de vos passions, cela vous sera plus avantageux que la connaissance d'un grand nombre de questions difficiles.»

A la lumière du don de science l'âme découvre, dans ces vertus crucifiantes pour la nature, une beauté qui la transporte ; dans les épreuves de la vie, des trésors supérieurs à tous les biens de la terre, des gages précieux de l'amour de son Dieu, de puissants moyens de sanctification. *Si scires mysterium crucis*: « Si tu connaissais le mystère de la croix,» disait S. André au tyran qui allait le faire mourir ; si tu savais tout ce que ce mystère renferme de richesse et de douceur! L'âme comprend alors ces paroles du Sauveur : « Bienheureux sont les pauvres. Bienheureux ceux qui pleurent. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, » et ces autres de S. Pierre : « Participant aux souffrances de Jésus-Christ, réjouissez-vous, afin que vous vous réjouissiez encore, tressaillant de joie, dans la révélation de sa gloire. Si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ, vous serez bienheureux : parce que l'honneur, la gloire et

la vertu de Dieu reposent sur vous » : *Communicantes Christi passionibus gaudete, ut in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. Si exprobramini in nomine Christi beati eritis, quoniam quod est honoris, gloriæ et virtutis Dei, et qui est ejus Spiritus super vos requiescet.* 1 Petr. IV, 13-14. De là, ces élans généreux vers la croix et les mépris que nous admirons chez les saints, cette soif de souffrances qui leur faisait considérer comme perdus les jours où ils n'avaient rien eu à souffrir. Je ne donnerais pas mes croix pour tout l'or du monde, disait Ste Thérèse. Ainsi, les apôtres se retiraient des prétoires et des prisons glorifiant et bénissant le Seigneur, s'estimant heureux d'avoir eu quelque chose à souffrir pour le nom de Jésus.

Le *cinquième effet* du don de science, c'est d'*établir l'âme dans une douceur, une tranquillité si grandes,* qu'elle se trouve *à l'abri de toute irritation ou colère.*

Rien, dit S. Antonin, n'est plus opposé au don de science que la colère. En effet, la colère aveugle, elle couvre l'esprit de ténèbres, l'empêche de discerner la vérité et de porter un jugement droit sur les choses. Il y a deux sortes de colères, à savoir : une colère sainte, conforme au don de science et qui n'est autre que la science elle-même, armée pour défendre la vérité ; telle fut la colère de Jésus, chassant les vendeurs du temple, ou s'indignant contre les Pharisiens, qu'il traita de sépulcres blanchis ; telle est encore la colère du prédicateur tonnant contre le vice. Il y a ensuite une colère coupable : c'est, dit Mgr Gaume, l'ignorance armée pour la défense d'un bien qui n'est qu'apparent, ou la répulsion d'un mal plutôt imaginaire que réel. Cette colère s'exhale en paroles

blessantes, elle excède dans ses mouvements, aveugle l'esprit, aigrit le cœur, rend impossible tout commerce avec Dieu.

Tout le mal provient de la fausse idée qu'on se fait des biens et des maux de cette vie. Le don de science nous les fait apprécier à leur juste valeur. Il nous montre clairement que ces biens et ces maux ne sont tels qu'en apparence ; que la pauvreté, l'humiliation, la souffrance sont souvent d'inestimables faveurs ; que la richesse, la gloire, le plaisir sont au contraire, pour la plupart, des maux déplorables, et pour tous, de terribles dangers. L'âme qui est bien pénétrée de ces vérités par le don de science, et qui tient sa volonté à l'unisson de ces connaissances, devient, en quelque sorte, indifférente aux biens et aux maux de ce monde : elle n'a, dès lors, plus aucune raison de s'irriter ; au contraire, considérant les tristes effets qui résultent de la colère, elle est attentive à ne lui donner jamais entrée dans son cœur. La source de la colère se trouve donc tarie, dès qu'on ne désire plus d'autre bien que la volonté de Dieu, et qu'on ne craint plus d'autre mal que le péché. Mais de même que lorsque le soleil quitte l'horizon, la nuit se fait aussitôt, de même, dès qu'une âme cesse d'être illuminée par le don de science, l'esprit de colère s'empare d'elle, la trouble et l'agite. Se faisant alors une fausse idée des choses, elle désire, elle recherche avidement ce qu'elle croit être un bien pour elle, comme elle craint horriblement, elle fuit avec horreur ce qu'elle croit être un mal ; et quand, dans cette recherche ou dans cette fuite, elle rencontre un obstacle, elle veut le renverser à tout prix,

elle se heurte violemment, se déchaîne, se brise contre lui : de là, l'irritation, la colère, et parfois la fureur. On a donc bien raison d'appeler la colère : *la fille de l'ignorance.*

§ III
Moyens à employer pour acquérir le don de science

1° *L'humilité.* Cette vertu est nécessaire, particulièrement à ceux qui s'adonnent à la culture des sciences divines ou humaines. Plus que les autres, ils sont exposés à se complaire en eux-mêmes, à tomber dans la vanité et l'orgueil. « Les savants, dit l'Imitation de Jésus-Christ, sont bien aises de paraître tels et de passer pour sages. Sachez pourtant que s'il vous semble que vous connaissez beaucoup de choses, il en est beaucoup plus que vous ne connaissez pas. Ne vous élevez donc pas en vous-même; mais avouez plutôt votre ignorance. Quel sujet avez-vous de vous estimer plus qu'un autre, puisqu'il y en a tant qui en savent plus que vous ?... Ne l'oubliez pas, plus vous êtes instruit, plus vous serez jugé rigoureusement ; ne vous glorifiez donc pas de vos petites connaissances ; mais plutôt, craignez de ne pas bien user de la science qui vous est donnée. Liv. I, c. 2. Viendra un temps où Jésus-Christ, le Maître des maîtres, le Seigneur des anges, paraîtra pour entendre les leçons de tous, c'est-à-dire, pour examiner toutes les consciences ; alors, la lampe à la main, il visitera les recoins de Jérusalem : ce qui était caché dans les ténèbres sera mis au grand jour. Et certes, en ce

jour du jugement, il ne nous sera point demandé ce que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait ; avec quelle éloquence nous aurons parlé, mais avec quelle sainteté nous aurons vécu. Que servent donc ces recherches raffinées sur des choses cachées et obscures, puisque nous ne serons point repris, au jour du jugement, de les avoir ignorées ? Que vous sert-il de parler savamment de la Trinité si, manquant d'humilité, vous déplaisez à la Trinité ? Quand vous sauriez par cœur toute la Bible et les sentences de tous les philosophes, que vous servirait tout cela sans l'amour de Dieu et sans sa grâce ? Un pauvre paysan qui sert bien Dieu vaut beaucoup mieux qu'un philosophe superbe qui, négligeant les affaires de son salut, observe le cours des astres. Quand je saurais toutes les choses qui sont dans le monde, si je ne suis pas dans la charité, que me servira ma science devant Dieu, qui doit me juger sur mes œuvres ? » L. I, c. 1 et 2.

« L'humble connaissance de soi-même est une voie bien plus sûre et plus courte pour aller à Dieu que la recherche d'une science profonde. Oh ! si l'on faisait autant d'efforts pour avancer dans l'humilité que dans les sciences, que de nouvelles lumières brilleraient dans la sainte Église ! Jamais on ne verrait entre les différentes écoles de ces disputes, de ces contestations qui blessent la charité, sans aucun profit pour la vérité.» Ibid. Jamais, on n'aurait à contempler le triste spectacle de têtes altières, remplies beaucoup plus d'orgueil que de science, se permettant de tout critiquer, de tout raisonner, de révoquer en doute ce qui avait été cru jusque là ; rêvant

des systêmes nouveaux, formulant des théories nouvelles, rejetant comme des fables les anciennes traditions, comme si rien de bon n'avait été fait avant eux, et qu'eux seuls eussent reçu en partage tout l'esprit et toute la sagesse du monde.

De même qu'il n'est pas de vertu solide sans humilité, il ne peut non plus y avoir de vraie science sans elle.

2° *La simplicité du cœur.* Par le don de science, nous cherchons Dieu, en remontant à lui par le moyen des créatures. Or, l'Esprit-Saint lui-même nous apprend de quelle manière nous devons faire cette recherche de Dieu: *In simplicitate cordis quærite illum.* Sap. I, 1: « Cherchez Dieu dans la simplicité de votre cœur.» La simplicité du cœur est essentiellement vérité et droiture, elle va droit au but ; et ce but est Dieu, à qui seul elle veut plaire. La simplicité est ennemie de la multiplicité, elle ramène tout à l'unité : dans l'intelligence, c'est l'unité du regard, car la simplicité ne voit que Dieu ; dans la volonté, c'est l'unité d'affection, et Dieu seul en est l'objet. Cette vertu nous rend semblables au petit enfant. Comme l'enfant n'a qu'une pensée et un amour : la pensée et l'amour de sa mère, l'âme simple n'a qu'une pensée qui est Dieu et sa gloire ; un seul amour, sa volonté et son bon plaisir en tout.

L'âme enrichie de cette bienheureuse simplicité voit partout, sans peine et sans effort, des traces, des vestiges, des images de son Dieu. Tout lui rappelle Celui qu'elle aime et qu'elle cherche, tout l'excite à l'aimer davantage et à le servir plus parfaitement. « Si vous aviez le cœur droit, dit l'Imitation, toutes

[illegible]s créatures vous serviraient de miroir pour régler [illegible]tre vie, et de livre pour y puiser une saine doctrine. L'âme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre, la simplicité et la pureté. »

Non seulement, par cette vertu, l'âme monte vers [illegible]u, mais elle fait encore descendre Dieu en elle: [illegible] *[illegible]us sermocinatio ejus.* Prov. III, 32: « Dieu [illegible] à converser avec les âmes simples. » Il leur [illegible] familièrement et leur communique ses secrets: « Je vous bénis, mon Père, s'écria un jour Notre-Seigneur dans un divin transport, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle tandis que vous les avez révélées aux petits. Oui, mon Père, soyez-en béni à jamais, car il vous a été agréable d'en agir ainsi: » *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis, ita Pater quoniam sic fuit placitum ante te.* Matth. XI, 25-26.

Quels sont ces sages et ces prudents auxquels Dieu cache ses mystères, sinon tous ces prétendus savants anciens et modernes qui, victimes de leur orgueil et de leurs passions, sont incapables, dit S. Paul, de comprendre les choses de Dieu et se trouvent livrés à leur sens réprouvé ? Quels sont ces petits si privilégiés, sinon ces âmes simples comme des enfants, qui acceptent sans résistance le joug si noble et si suave de la foi et des commandements divins ? Oui, voilà les petits dont parle le divin Maître ; et c'est à eux qu'appartient, comme de droit, par le don même de son Père, la lumière et la science du salut. Les philosophes et les savants du siècle, aveuglés par leur orgueil et leur corruption, se perdent pour

l'éternité, dit S. Augustin ; et les ignorants, éclairés par la lumière divine, se lèvent et emportent le ciel : *Surgunt indocti et rapiunt cœlum.* Conf. l. 8, c. 8.

3° *La lecture de l'Ecriture Sainte et des livres de piété.* S. Paul recommande vivement ce moyen à son disciple, Timothée : *Attende lectioni.* 1 Tim. IV, 13. Il le savait pourtant très occupé : malgré cela, il ne laisse pas de lui recommander les saintes lectures.

Parlant de nos Saints Livres, S. J.-Chrysostôme disait : « N'allez pas chercher ailleurs vos maîtres et vos écoles, vous avez la parole de Dieu. Pas une autre ne vous apprendra, comme elle, ce que vous devez connaître ; c'est un devoir pour tout chrétien de lire assidûment nos Saintes Écritures. Cette lecture calme nos passions, déracine nos vices, nous éloigne du mal, nous fortifie dans le bien, prépare le cœur aux salutaires impressions. Le livre des divines Écritures, simple et sublime tout à la fois, d'une clarté et d'une profondeur également admirables, renferme des mystères infiniment supérieurs aux efforts des plus grands génies, et, en même temps, des vérités qui sont à la portée de tous le monde. »

« Quelle honte pour nous, s'écrie-t-il, quelle honte pour des chrétiens d'être si peu versés dans la connaissance des Saintes Écritures ! Qui s'en est bien pénétré s'est enrichi du plus précieux trésor ; il lui suffit d'ouvrir la bouche pour répandre autour de lui les parfums qui s'en exhalent. Qu'il soit assailli par les adversités, il les supporte avec calme, parce qu'il a puisé les principes d'une doctrine qui le rend supérieur à tous les événements. Tel que l'homme assis sur un rocher élevé brave les flots qui mugissent à

ses pieds, ainsi voit-il les vicissitudes humaines s'agiter autour de lui, sans pouvoir l'atteindre. »

« L'Écriture Sainte est un trésor qui s'offre et se donne à tous ; comme la lumière, il se partage sans s'épuiser. Tout y est écrit : *ad nostram instructionem*, pour notre instruction. Pourquoi l'Esprit-Saint aurait-il donc emprunté, pour les écrire, la plume des publicains, des pêcheurs, de simples artisans, d'hommes sans doctrine et sans lettres, si ce n'était pour les mettre à la portée des lecteurs les moins instruits ? Ce qu'il importait à tous de savoir, ils l'ont exposé clairement, de la manière la plus intelligible pour tous, comme étant les communs docteurs de l'univers.» Homel. passim.

S. Alphonse conseille beaucoup la lecture des livres de piété, de ceux où l'âme trouve plus de dévotion et qui la portent davantage à s'unir à Dieu; il recommande tout spécialement les vies de saints. C'est dans ces vies qu'on voit le saint Évangile mis en pratique ; de tant d'exemples admirables de vertu qui y sont relatés, se dégage une vive lumière qui éclaire mieux que toutes les paroles, qui porte l'âme à s'humilier à la vue du peu qu'elle fait pour Dieu, et l'excite à une plus grande ferveur.

4° *L'étude du crucifix.* Pour acquérir la science mondaine, les hommes recourent aux livres écrits par les savants les plus renommés. Ils les étudient, les approfondissent et y trouvent la lumière qu'ils cherchent. Pour nous enseigner la science des saints, Dieu nous a donné un livre qui l'emporte sur tous les autres, livre incomparable écrit en caractères sanglants par Celui en qui, dit S. Paul, sont cachés les

trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Ce livre n'est autre que Jésus crucifié. Quel spectacle que celui d'un Dieu revêtu d'un corps comme le nôtre, attaché à un infâme gibet par trois clous qui transpercent ses mains et ses pieds, répandant son sang par tous ses membres et agonisant dans les plus cruelles douleurs ! Comment, à cette vue, ne pas se sentir touché et embrasé d'amour !

« Toute ma science et tout ce que je prétends vous enseigner, disait S. Paul, c'est Jésus et Jésus crucifié » : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* 1 Cor. II, 2.

Jésus crucifié, voilà donc le livre divin où se puise la science qui fait les saints. Un grand serviteur de Dieu, le frère Bernard de Corlione, capucin, était d'une complète ignorance. Ses confrères, voulant lui apprendre au moins à lire, l'humble religieux, avant d'accepter leur proposition, alla consulter Jésus en croix, et il entendit très distinctement cette réponse : Quoi ! des livres, de la science ! C'est moi qui suis ton livre ; tu dois toujours y lire l'amour que j'ai eu pour toi. Dans une conversation intime, S. Thomas demanda à S. Bonaventure quel livre il avait le plus consulté pour remplir ses ouvrages de si beaux enseignements. S. Bonaventure lui montra son crucifix qu'il avait terni à force d'y coller ses lèvres : « Voilà, dit-il, le livre où je puise tout ce que j'écris.» De fait, c'est en étudiant le crucifix que tous les saints sont devenus habiles dans l'art d'aimer Dieu. A cette douce école, S. François d'Assise devint un séraphin sur terre. Ses larmes coulaient rien qu'au souvenir des souffrances de Jésus, il en avait presque perdu

la vue. C'est là que S. Alphonse a puisé le zèle dévorant qui a consumé son âme. Il a voulu que ses enfants vinssent à la même école, apprendre la science d'aimer Dieu et les âmes. Il leur a prescrit de méditer tous les soirs une demi-heure sur les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu.

5° *Entendre avec foi la parole de Dieu.* De même que Notre-Seigneur se cache sous le voile de l'Eucharistie pour nourrir les âmes, ainsi il se cache sous le voile de la divine parole, pour se communiquer à nous et répandre dans nos âmes les rayons de sa lumière. Mais pour être éclairé de cette lumière, il faut la foi et l'humilité. Sans ces dispositions, on écoute la parole divine comme une parole simplement humaine, et elle ne produit que des effets humains. C'est ainsi que les Pharisiens écoutaient Notre-Seigneur ; ils ne voyaient pas Dieu en lui. N'est-ce pas là, disaient-ils, le fils du charpentier Joseph ? Aussi, au lieu de se convertir à la parole du Maître, ils endurcissaient leur cœur, tandis que de pauvres pécheurs pleuraient amèrement leurs fautes, et prenaient de grandes et sublimes résolutions. La Vierge Marie recueillait très religieusement les paroles de son divin Fils, et les méditait dans son cœur. Toutes les âmes qui veulent faire des progrès dans la science des saints agissent de même. Dans cette science, comme dans les autres, il faut des maîtres ; et ici, les maîtres qu'on doit écouter, ce sont les prédicateurs auxquels Jésus-Christ a dit : *Euntes docete omnes gentes.* Matth. XXVIII, 19. *Qui vos audit me audit.* Luc. X, 16: « Allez, enseignez toutes les nations ; qui vous écoute, m'écoute.» On peut dire de

chacun d'eux ce que le prophète Zacharie disait de S. Jean-Baptiste, qu'ils sont envoyés par Dieu : *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus:* « pour porter aux peuples la science du salut.» Luc I, 77.

6° Le moyen des moyens d'obtenir le don de science, comme tous les autres secours dont nous avons besoin, *c'est la prière.*

Dieu est appelé dans nos Saints Livres : le Dieu des sciences: *Deus scientiarum Dominus est.* I Reg. II, 3. C'est lui qui a donné à nos premiers parents, après les avoir créés, cette science merveilleuse qu'ils possédaient dans l'état d'innocence : *Creavit illis scientiam spiritu.* Eccli. XVII, 6. C'est lui encore qui se plaît à donner aux âmes fidèles la science qui fait les saints : *Dedit illi scientiam sanctorum.* Sap. X, 10. «En Jésus-Christ, dit S. Paul, sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science:» *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi.* Col. II, 3. Par conséquent, si nous avons soif de la science des saints, c'est à cette source du Cœur de Dieu qu'il faut aller la puiser. Recourons donc à la prière, si nous voulons l'obtenir. Demandons-la instamment et continuellement à Dieu, répétant avec David : *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me:* «Enseignez-moi, Seigneur, la bonté, la régularité et la science.» Ps. CXVIII, 66. Demandons-la surtout au Saint-Esprit. Jésus n'a-t-il pas dit à ses disciples: «L'Esprit de vérité, que je vous enverrai, vous enseignera toute chose:» *Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem?* Joa. XVI, 13.

O Esprit de lumière et d'amour, qui avez instruit les apôtres et rempli une foule d'âmes humbles et

simples des plus sublimes connaissances, daignez dissiper les ténèbres de mon ignorance et faire luire en mon âme un rayon de votre divine clarté. Grâce à cette bienheureuse lumière, je ne chercherai plus mon bonheur dans les créatures ; mais je m'en servirai comme d'échelons pour m'élever vers le ciel. Pareil au cerf altéré qui soupire après l'eau des fontaines, mon cœur soupirera sans cesse après Dieu, il ne cherchera et ne voudra que Dieu, et un jour, j'en ai la confiance, je le trouverai ce Dieu que j'aime et je me reposerai en lui dans la claire vue de sa face adorable et dans les étreintes sacrées de son parfait amour. O Marie, mère de la divine connaissance, priez pour moi.

QUATRIÈME ENTRETIEN

Don de force

Omnia possum in eo qui me confortat.
Je puis tout en Celui qui me fortifie.
Phil. IV, 13.

Dieu demande aux âmes qu'il appelle à son amour de pénibles travaux et de durs combats. N'était-il pas nécessaire, disait Jésus à ses disciples, que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire ? *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ?* Luc XXIV, 26. Il est nécessaire aussi que le disciple de Jésus souffre et meure. Il le faut, s'il veut vivre de la vie divine, et être transformé dans le Christ. Je lui apprendrai, disait Jésus de S. Paul, combien il devra souffrir pour mon nom : *Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Act. IX, 16. Ce bon Maître veut donner à tous ses disciples la même leçon.

L'âme purifiée par le don de crainte, attirée à Dieu par le don de piété, portée vers Dieu par le don de science, ne tarde pas à rencontrer la croix sur sa

route. Le démon, enflammé de haine contre elle, et jaloux de ses progrès, lui suscite des ennuis et des combats terribles ; il soulève mille obstacles à l'encontre de ses projets, de ses entreprises qui ont pour but la gloire de Dieu ; le monde la méprise et la persécute; Dieu lui-même se plaît à l'éprouver, à la faire passer par le creuset : *Uram eos sicut uritur argentum.* Zach. XIII, 9. C'est dans ce creuset de la douleur que l'âme achève de se purifier, c'est là qu'elle se détache, qu'elle pratique les vertus solides ; là, en un mot, qu'elle acquiert la sainteté. C'est là aussi que le Saint-Esprit, à qui revient le soin de sanctifier les âmes, doit se tenir plus intimement uni à elles pour soutenir son courage, enflammer son ardeur et la rendre invincible.

L'Esprit sanctificateur ne peut faillir à sa tâche. Il est avec l'âme dans la tribulation : *Cum ipso sum in tribulatione.* Ps. XC, 15. Il la fortifie, l'encourage, la console, lui communique une vertu divine, qui la transforme et la fait sortir victorieuse de tous les dangers et de tous les combats. C'est par le don de force qu'il opère en elle ces effets merveilleux. « Ce don, dit Isaïe, multiplie la force et la vigueur. Ceux qui sont dans la fleur de l'âge, ajoute-t-il, succomberont au travail, les jeunes gens seront accablés de fatigues ; mais ceux qui espèrent dans le Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles, ils prendront les ailes de l'aigle, ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se lasseront pas. » *Qui autem sperant in Domino mutabunt fortitudinem, assument pennas ut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient.* Is. XL, 29-31.

Voyons dans cet entretien en quoi consiste le don de force, quels sont les effets qui en résultent, quelle en est la nécessité, et enfin quelles sont les sources où on le puise.

§ I
Nature du don de force

La force est un don qui remplit l'âme d'une confiance et d'un courage surhumains, pour lui faire accomplir de grandes choses pour Dieu, surmonter tous les périls et tous les obstacles, et endurer tous les genres de douleurs.

Ce don occupe le quatrième rang parmi les dons du Saint-Esprit, soit qu'on les énumère d'après leur ordre de dignité, en commençant par celui de sagesse; ou bien, d'après leur ordre d'acquisition, en commençant par celui de crainte. Il est placé, dit Mgr Gaume, au centre de ce brillant cortège comme un roi sur son trône, ou comme un général d'armée au milieu de ses officiers. Il est comme la clef de voûte de l'édifice de la perfection que le Saint-Esprit élève dans les âmes, lui donnant toute sa fermeté, toute sa solidité.

Il ne faut pas confondre le don de force avec la vertu de force. La vertu, aussi bien que le don de force, signifie fermeté, vigueur, courage ; mais le don s'élève à des hauteurs que la vertu ne peut atteindre, il la dépasse de toute la distance qui sépare le divin de l'humain.

La vertu de force consiste dans une certaine fermeté, par laquelle la nature, aidée d'une grâce ordinaire, peut faire face, dans des cas particuliers, aux obstacles, dangers et peines qui se rencontrent. Mais cette pauvre nature est bien vite à bout ; et une force ordinaire ne suffit pas pour la soutenir, partout et toujours, dans tous les sacrifices que le devoir impose, dans tous les dangers qu'il faut braver, dans tous les maux qu'il faut subir. Avec la vertu de force seulement, l'âme peut bien faire tel ou tel sacrifice, mais non pas tous ; endurer tel mal, affronter tel péril, mais non les endurer, les affronter tous ; elle ne peut le faire, partout et toujours, en n'importe quel temps et quelles circonstances. La raison en est, que la vertu s'appuie sur la puissance humaine, laquelle a des limites qu'elle ne peut franchir. La vertu se trouve donc circonscrite dans ces limites, impossible à elle d'aller au-delà.

Mais ce que ne peut pas la vertu, le don a le pouvoir de le faire, même avec la plus grande aisance. S'appuyant, non sur la puissance humaine, mais sur la puissance divine qui est illimitée, le don de force s'étend à tous les genres de périls, de difficultés, de maux, de sacrifices. Il communique à l'âme une vigueur extraordinaire, qui la rend capable de tout souffrir pour Dieu, de tout entreprendre pour sa gloire et de conduire à bonne fin toutes ses œuvres. Par ce don admirable, la puissance divine s'empare en quelque sorte de la faiblesse humaine et la transporte dans des régions inconnues. Elle donne à l'âme une confiance telle, qu'elle se rit des plus affreux dangers, des plus durs sacrifices, de la mort même.

Bien plus, les difficultés enflamment son courage et provoquent chez elle une sorte d'enthousiasme.

Fortifié par ce don divin, David s'écriait : « Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé. Si elles se levaient pour me livrer le combat, alors même, j'espèrerais dans le Seigneur : » *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si exurgat adversum me prœlium, in hoc ego sperabo.* Ps. XXVI, 3. Avec le secours de mon Dieu, je passerai, sain et sauf, à travers le mur des plus grandes difficultés : *Et in Deo meo transgrediar murum.* Ps. XVII, 30.

S. François-Xavier, se disposant à aller en Chine, répondait à ceux qui voulaient l'en dissuader : « L'entreprise peut sembler hardie : d'aller se jeter au milieu des peuples barbares, et d'oser paraître devant un puissant monarque pour lui annoncer la vérité et le reprendre de ses vices ; mais, ce qui nous donne du courage, c'est que Dieu lui-même nous a inspiré cette pensée, et que nous ne doutons pas de sa puissance, qui surpasse infiniment celle du roi de Chine. Ainsi, toute l'affaire étant entre les mains de Dieu, quel sujet de crainte et de défiance pouvons-nous avoir ? »

Partant pour le Japon, il disait : « Nous allons, pleins de confiance en Dieu, et nous espérons que, l'ayant pour guide, nous triompherons de ses ennemis. Nous ne craignons pas les barbares ni la puissance de tous les démons de l'enfer, nous ne craignons que d'offenser Dieu ; et, pourvu que nous ne l'offensions pas, nous nous promettons une victoire assurée. Nous ne doutons pas que l'issue de notre voyage

soit heureuse, et deux choses nous font espérer de vaincre toutes les oppositions de l'enfer : l'une est la grandeur d'une si sainte entreprise ; l'autre, le soin de la Providence qui n'a pas moins d'empire sur les démons que sur les hommes.» Il n'y a que le don de force qui puisse inspirer de tels sentiments.

§ II

Nécessité du don de force

Comme tous les autres dons, celui de force est d'une absolue nécessité, au point de vue du salut, et au point de vue de la sanctification.

1° *Au point de vue du salut.* Pour être convaincu que le don de force est nécessaire au salut, il suffit de se rappeler quelques-unes des paroles de Jésus-Christ et des apôtres.

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, nous dit le Divin Maître, qu'il renonce à lui-même:» *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* Luc IX, 23. « Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie, en ce monde, la conserve pour la vie éternelle.» Joa. XII, 25.

« Ceux qui sont à Jésus-Christ, dit S. Paul, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises:» *Qui autem sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* Gal. V, 24. « Si vous suivez les désirs de la chair, vous mourrez.» Rom. VI, 8. Pour se sauver, il faut donc, avant tout, se renoncer, assujettir ses passions, mourir à ses convoitises. Mais cela ne suffit pas. Il faut encore accomplir de bonnes

œuvres, il faut porter des fruits de vertu : *Declina a malo et fac bonum.* Ps. XXXVI, 27. « Toute branche qui ne portera pas de fruit sera retranchée... jetée au feu et elle brûlera.» Joa. XV, 2-6.

Les âmes stériles en bonnes œuvres auront le sort du serviteur inutile qui fut jeté dans les ténèbres extérieures : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* Matth. XXV, 30.

Ce n'est pas encore assez de se renoncer et de produire de bonnes œuvres, il faut de plus porter sa croix ; il faut souffrir et être prêt à faire tous les sacrifices, à subir les mépris et les persécutions, à affronter même la mort plutôt que de blesser sa conscience et de quitter Jésus-Christ. « Si quelqu'un veut venir à ma suite... qu'il prenne sa croix et qu'il me suive:» *Tollat crucem suam et sequatur me.* Luc IX,23.

« Celui qui refuse de porter sa croix et de marcher à ma suite ne peut être mon disciple:» *Qui non bajulat crucem suam et venit post me, non potest meus esse discipulus.* Luc, XIV, 27.

Et pendant combien de temps faut-il ainsi se renoncer, faire le bien et souffrir ? Jusqu'à la mort. « Celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin » : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* Matth. X, 22.

Ah ! vraiment Jésus a eu bien raison de s'écrier : « Quelle est étroite la voie qui conduit à la vie ! Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent:» *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.* Matth. XI, 12.

Mais, pour se faire violence à ce point, il faut autre chose qu'une vertu ordinaire, il faut un don tout particulier qui soutienne l'âme et la rende invincible. Sans ce don, impossible de résister longtemps aux séductions de la chair, et de marcher, avec persévérance, à la suite de Jésus-Christ en portant sa croix.

Notre-Seigneur le savait bien ; c'est pour cela, qu'instituant les sacrements, il en a établi un, la confirmation, qui a pour objet de nous donner le Saint-Esprit comme principe de force, de nous rendre parfaits chrétiens, doués de courage et d'énergie pour résister à tous les assauts de l'enfer et remplir, sans défaillance, les devoirs les plus difficiles.

Par le don de force, avons-nous vu, l'âme s'appuie sur la Toute-Puissance divine. Si ce don fait défaut, sur quoi s'appuiera-t-elle, sinon sur elle-même ? L'âme mettra donc toute sa confiance en elle-même. Mais malheur, est-il écrit, à celui qui met sa confiance dans la créature ! Jér. XVII, 5. S'appuyer sur soi-même, c'est s'appuyer sur un roseau cassé, qui entre, pour la transpercer, dans la main de celui qui en fait son soutien : *Ecce confidis super baculum arundineum confractum... cui si innixus fuerit homo, intrabit in manum ejus et perforabit eam.* Is. XXXVI, 6. Qu'arrive-t-il fatalement ? Ce qui est arrivé à S. Pierre. Plein de confiance dans ses propres forces, il disait à Jésus : Seigneur, je suis prêt à aller avec vous, et en prison, et à la mort : *Domine tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire.* Luc XXII, 33, et quelques instants après, il reniait son maître à la voix d'une servante. Quiconque entreprend l'œuvre de son salut, en comptant trop sur lui-même, ne pourra

pas se soutenir. Il sera comme cet homme, dont parle Notre-Seigneur, lequel a commencé à bâtir et n'a pas pu achever : *Quia hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare.* Luc XIV, 30.

L'âme dénuée du don de force devient nécessairement l'esclave de la crainte charnelle et mondaine, l'esclave de la lâcheté et de la pusillanimité. Dans ce triste état, elle a horreur de la peine et du sacrifice, elle n'ose affronter aucun danger et ne peut rien endurer. La crainte de perdre quelque avantage terrestre suffit pour qu'elle renonce à ses devoirs religieux, et même, qu'elle s'enrôle parmi les ennemis de Jésus-Christ. Qu'est-ce donc, si elle se voit menacée de persécutions, de supplices ou de mort ? Pour éviter les maux du corps, elle est prête à sacrifier les biens de l'âme. Plutôt que de souffrir ici-bas des peines légères qui ne font que passer, elle préfère se jeter dans les tourments horribles de l'enfer, qui dureront éternellement.

Le don de force est *surtout nécessaire aux personnes constituées en dignité et investies de l'autorité.* Elles doivent user de cette autorité qu'elles ont reçue de Dieu pour promouvoir le bien, empêcher ou arrêter le mal. Tel est le devoir des parents vis-à-vis de leurs enfants, des maîtres vis-à-vis de leurs serviteurs, des supérieurs vis-à-vis de leurs sujets, des prêtres vis-à-vis des âmes dont ils ont la charge. Si le don de force leur manque, ils laisseront s'introduire de déplorables abus parmi ceux qu'ils avaient le devoir de surveiller et de reprendre ; le démon qui ne dort pas profitera de leur coupable faiblesse ou insouciance pour semer l'ivraie, le mal se développera,

les âmes se perdront. La faute et le châtiment retomberont sur ceux qui pouvaient empêcher un si grand malheur et qui ne l'auront point fait. Eternellement, ils en subiront les affreuses conséquences.

L'apôtre S. Paul savait combien le don de force est nécessaire au salut : c'est pour cela, qu'après avoir recommandé aux fidèles la patience, la douceur et la chasteté, après avoir tracé à chacun ses devoirs d'état : aux époux, aux parents, aux enfants, aux maîtres et aux serviteurs, il leur donne le moyen d'accomplir tout ce qu'il leur demande, au nom du Bon Dieu : « Soyez remplis du Saint-Esprit », leur dit-il : *Implemini Spiritu Sancto.* Eph. v, 18. *Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez tenir contre les embûches du diable. Car nous n'avons point à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi, prenez l'armure de Dieu, afin qu'au jour mauvais, vous puissiez résister, et, en toute chose, demeurer parfaits. Soyez donc fermes, ceignez vos reins de la vérité, et, revêtant la cuirasse de la justice, et chaussant vos pieds de l'Évangile de la paix, armez-vous du bouclier de la foi, avec lequel vous puissiez éteindre tous les traits enflammés du malin esprit : Prenez aussi le casque du salut et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu.»* Eph. vi, 10-17.

2° Après tout ce qui vient d'être dit, il est facile de comprendre *la nécessité du don de force, au point de vue de la sanctification.*

La condition essentielle pour se sanctifier, dit S. Bernard, c'est de le vouloir, c'est d'y tendre continuellement. La tendance continuelle à la perfection est déjà la perfection. Elle est cette faim et cette soif de la justice, auxquelles est promis le parfait rassasiement. Or, la faim et la soif de la justice se rapportent précisément au don de force, car la force, dit S. Thomas, réside dans les choses ardues. Quoi de plus ardu, ajoute-t-il, que de ne pas se contenter d'accomplir des actes de vertu, que l'on appelle communément œuvres de justice ; mais de les faire avec ce désir insatiable que dénotent la faim et la soif. [1]

L'âme dénuée du don de force, loin de sentir cette faim et cette soif pour la vertu, ne ressent bientôt plus pour elle que du dégoût et de l'aversion. Elle tombe, dit S. Antonin, dans un vice directement opposé à ce don du Saint-Esprit : la paresse spirituelle, qui la rend incapable d'aucun effort sérieux. Cette paresse spirituelle, observe S. Grégoire, donne naissance à la pusillanimité, qui fait que l'âme a horreur du sacrifice ; à la tiédeur qui la porte à omettre ses devoirs, ou à ne les remplir que très imparfaitement ; à la divagation de l'esprit, qui la tient continuellement distraite ; à l'instabilité du cœur, qui lui enlève toute constance ; enfin, à un complet relâchement.

Comment allier de semblables dispositions avec la sainteté ?

O don de Force, que tu es nécessaire ! Sans toi, que sommes-nous, sinon des roseaux fragiles que le moindre souffle peut briser ?

---

(1) 2. 2. q. 139, a 2.

O toi, qui communiques à de chétives créatures la force même de Dieu, viens en nous, et sauve-nous de la mollesse de ce siècle. Transforme notre cœur comme tu as transformé celui des apôtres et rends-le indomptable. Alors, nous ne craindrons plus rien, sinon le péché et ce qui peut nous y conduire. Alors, nous combattrons le bon combat ; et, soutenus par toi, nous vaincrons nos ennemis et ferons enfin la conquête du royaume des cieux.

§ III

Admirables effets du don de force

Rien ne nous frappe davantage, dans l'histoire du peuple de Dieu, que les actions prodigieuses accomplies par Samson. Un jour, cet homme, suscité de Dieu, étouffe entre ses bras un lion furieux et il le met en pièces. Une autre fois, il rompt, comme un fil, sept grosses cordes qui le tenaient captif. Dans une autre circonstance, il s'élance au milieu des Philistins et en tue un millier avec une mâchoire d'âne. Enfermé dans la ville de Gaza, il en arrache les portes de fer avec leurs gonds pendant la nuit, et les transporte sur le sommet d'une montagne ; enfin il ébranle les colonnes du temple de Dagon et renverse l'édifice. D'où venait à Samson cette force extraordinaire ? De l'Esprit de Dieu qui s'emparait de lui : *Irruit super eum Spiritus Domini*. Judic. XIV, 19. Si tels sont les effets de la force que le Saint-Esprit donne, quand il lui plaît, au corps d'un homme, combien plus admirables doivent être ceux qui résultent de la force

qu'il donne à une âme, quand il daigne la remplir de sa divine énergie ! Un seul mot les résume tous : *l'héroïsme* : héroïsme dans *le combat*, héroïsme dans *l'action*, héroïsme dans *la souffrance*. Ce triple héroïsme constitue la véritable sainteté.

1° HÉROÏSME DANS LE COMBAT

Le saint homme Job l'avait déjà constaté : La vie de l'homme, sur la terre, est un combat continuel: *Militia est vita hominis super terram*. Job VII, 1.

Les ennemis contre lesquels nous avons à combattre sont « légion ». Ils sont en nous et en dehors de nous. En nous, ce sont les *passions :* l'orgueil, la haine, la colère, la volupté, la cupidité ; ennemis redoutables, qui se soutiennent mutuellement et qui n'ont qu'un but : la ruine du bien et le triomphe du mal ; ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils sont au centre même de notre cœur, et qu'ils font gronder l'émeute au plus intime de notre être. Et ces ennemis ne sont jamais désarmés, ils nous livrent une guerre qui ne finira qu'avec la vie !

En dehors de nous : c'est le *démon* qui en veut surtout aux âmes résolues de se sanctifier, à cause de l'envie qu'il leur porte, et de la haine qu'il a pour Dieu à qui ces âmes rendent une très grande gloire. Sa rage redouble contre ceux qui, par leurs prières, leurs travaux, leurs mortifications, lui arrachent ses victimes et peuplent le ciel d'élus. Que n'ont pas eu à souffrir, de la part du démon, un saint Antoine et un saint Paul, ermites, une sainte Catherine de

Sienne, un saint curé d'Ars, un saint Gérard Majella, qui ont été les instruments de tant de conversions !

En dehors de nous : c'est encore le *monde :* le monde libertin et corrupteur, qui tend sans cesse des pièges à la vertu, et tâche de l'ébranler par ses maximes et ses exemples ; le monde incrédule ou impie, qui poursuit le juste de ses moqueries, de ses sarcasmes, de ses vexations et qui ne craint pas, quand il le faut, de recourir aux supplices, aux menaces de mort, et à la mort même pour le forcer à sacrifier sa conscience, à renoncer à sa foi et pour le perdre éternellement. Voilà les ennemis que nous avons à combattre. Et que sommes-nous, pour leur résister et pour les vaincre ? De nous-mêmes, nous ne sommes rien et nous ne pouvons rien. Nous ne sommes que de faibles roseaux, un peu de cendre que le moindre souffle du vent peut emporter. Quoi de plus chétif ! Mais écoutez ce que dit le saint homme Job : « Placez-moi près de vous, Seigneur, et alors, vienne m'attaquer qui voudra : » *Et pone me juxta te et cujusvis manus pugnet contra me.* Job XVII, 3. Or, le don de force ne nous place pas seulement près de Dieu, pour être protégés par son bras tout puissant; il place encore Dieu en nous, il nous revêt en quelque sorte de sa puissance infinie, comme d'une armure divine. Dès lors, qu'avons-nous à craindre ? Ne pouvons-nous pas, comme S. Paul, défier toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers de nous séparer de la charité de Jésus-Christ ? *Quis ergo nos separabit a caritate Christi ?* Rom. VIII, 35. Le grand Apôtre, qui tenait ce langage, connaissait pourtant sa faiblesse ; le sentiment de ses misères lui arrachait

même cette plainte déchirante: « Malheureux homme que je suis, qui donc me délivrera de ce corps de mort ! » Au lieu de se décourager, il s'appuie sur la Toute-Puissance de Dieu, et pousse ce cri vainqueur: « Quand je me sens faible, c'est alors que je suis fort : » *Cum infirmor, tunc potens sum.* 2 Cor. XII, 10.

L'Esprit-Saint fait sentir à l'âme, qu'il veut sanctifier, l'onction divine de son don de force, et elle devient inébranlable. « J'ai trouvé David, mon serviteur, et je l'ai oint de mon huile sainte ; ma main l'assistera et mon bras le fortifiera. L'ennemi ne gagnera rien à l'attaquer et le méchant ne pourra pas lui nuire : » *Inveni David servum meum ; oleo sancto meo unxi eum. Manus enim mea auxiliabitur ei ; et brachium meum confortabit eum. Nihil proficiet inimicus in eo, et filius iniquitatis non apponet nocere ei.* Ps. LXXXVIII, 21-23.

Remplis du don de force, les apôtres ressentaient une joie extrême lorsqu'ils se voyaient en butte aux persécutions des hommes. Ils sortaient des tribunaux et des prétoires, où on les avait maltraités et battus de verges, louant et bénissant le Seigneur, d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.

Lorsque S. Ignace, patriarche d'Antioche, entendit le juge païen prononcer la sentence qui le condamnait à être enchaîné et conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes, il s'écria : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous daignez n'honorer au point d'être chargé de chaînes, comme l'a été votre apôtre Paul. » Et comme les chrétiens voulaient faire des démarches pour obtenir sa délivrance, il se mit à les conjurer de n'en rien faire : « Oh ! laissez-moi, leur

dit-il, laissez-moi devenir la pâture des bêtes. Je suis le froment de Dieu, il faut donc que je sois moulu par les dents des lions, afin de devenir un pain sans tache en Jésus-Christ. Priez pour moi, pour que j'achève mon sacrifice. Oh ! que je soupire après les bêtes qui doivent me dévorer ! Je souhaite de les trouver promptes, je les caresserai pour qu'elles me dévorent sans délai ; si elles ne le veulent pas, je les forcerai. Laissez-moi donc aller. C'est maintenant, que je commence à être un vrai disciple de Jésus-Christ : je ne crains rien. Qu'on me tourmente autant qu'on voudra : que ce soit par le feu, la croix, les bêtes, la dislocation des os, la séparation des membres ; enfin, par tout ce que l'enfer pourra inventer, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. Mourir pour Dieu me vaut mieux que de régner jusqu'aux extrémités de la terre.»

Que d'exemples semblables ne pourrait-on pas citer, pour montrer, de la manière la plus frappante, la puissance admirable du don de force dans de faibles créatures, et les glorieuses victoires qu'il leur a fait remporter !

2° HÉROÏSME DANS L'ACTION

La sainteté ne demande pas seulement la vaillance, l'héroïcité dans le combat : elle requiert encore le courage, l'héroïcité dans l'action.

La Sainte Église supplie le Saint-Esprit de descendre dans nos cœurs et d'y allumer le feu de son amour. La charité que le Saint-Esprit répand en nous est donc semblable au feu. Or, le feu ne peut

demeurer oisif ; il faut qu'il agisse, qu'il se communique, qu'il embrase. Ainsi en est-il de la charité, et du don de force qui en est inséparable. A quoi bon la force, sinon pour agir, pour faire des choses grandes et difficiles ? Le don de force que nous donne le Saint-Esprit est comme l'instrument de la charité, qui pousse sans cesse l'âme à l'action: *Caritas enim Christi urget nos.* 2 Cor. v, 14. L'amour excite à de grandes choses, dit l'Imitation de J. C., et il enflamme du désir d'en faire toujours de plus parfaites. L. 3, c. 4.

Et quelles sont ces grandes choses que demande l'amour et que le don de force accomplit ?

1. Il demande à toute âme qui veut devenir sainte de déraciner ses vices et ses défauts, et d'implanter les vertus contraires : « *Ego constitui te ut evellas et destruas, ut ædifices et plantes.* » Jer. I, 10. Ce travail, tout intérieur, paraît de nulle importance aux yeux des hommes ; le monde le dédaigne et s'en moque. Il n'y a pour lui de grand, d'estimable, que ce qui a de l'éclat extérieur : les hautes dignités, les talents remarquables, la brillante renommée. Bien différents sont les jugements de Dieu. Les choses auxquelles le monde attache tant de prix ne sont à ses yeux que néant ; tandis qu'il regarde avec infiniment de complaisance ce que le monde rejette et méprise. L'âme embrasée de l'amour de Dieu et soutenue par le don de force s'applique, avec une constance sublime et un courage à toute épreuve, à extirper ses vices et à implanter en elle les vertus contraires. Dans ce but, elle se livre avec ardeur aux divers exercices de la vie spirituelle : à ceux-là spécialement qui, tels que l'oraison, l'examen particulier, la confession, les retraites

ou récollections, tendent plus directement à la réforme des mœurs. S. Vincent de Paul était né avec un tempérament bilieux et colère, une humeur sèche et rebutante. Il entreprit courageusement la réforme de son caractère, et, à force de prières, de vigilance sur lui-même et de combats, il se corrigea si bien, qu'il devint d'une douceur exemplaire. Son visage ne réflétait plus que la sérénité et le calme, son abord était toujours ouvert, ses manières obligeantes, rien, semblait-il, ne pouvait plus lui causer la moindre émotion.

2. Les grandes choses que demande l'amour, et que le don de force exécute, ce sont encore *les œuvres de zèle ;* c'est tout ce qui contribue à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Une âme embrasée de l'amour divin ne peut contenir en elle-même l'ardeur du feu qui la consume ; elle sent l'irrésistible besoin de la communiquer à d'autres. Elle voudrait voir tous les cœurs embrasés de la même flamme. Comme S. Paul, elle peut dire « la charité de Jésus-Christ me presse : » *Caritas Christi urget nos.* Poussée par cette divine charité, elle s'applique à toutes les œuvres de zèle qu'elle est capable de seconder, elle contribue, selon toute l'étendue de son pouvoir, à les rendre prospères, elle est d'un secours précieux à ceux qui sont chargés de travailler directement au salut des âmes, elle fait le bien autour d'elle et voudrait, si c'était possible, s'envoler aux extrémités du monde pour faire connaître et aimer son Dieu.

Oh ! que ne peut pas l'amour de Jésus, quand il envahit une âme et la remplit de la force du Saint-Esprit ! « L'amour, c'est un bien au-dessus de tous

les biens, dit l'auteur de l'Imitation. Seul, il rend léger ce qui est pesant, il porte son fardeau sans en sentir le poids et rend doux ce qui est amer. L'amour de Jésus est généreux : il fait entreprendre de grandes choses et il excite toujours au plus parfait. L'amour aspire à s'élever et ne se laisse arrêter par rien de terrestre. Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux. Celui qui aime court, vole, il est dans la joie, il est libre, rien ne l'arrête. Il donne tout pour posséder tout. L'amour souvent ne connaît pas de mesure ; mais, comme l'eau qui bouillonne, il déborde de toutes parts. Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte. Il tente plus qu'il ne peut. Jamais, il ne prétexte l'impossible : parce qu'il se croit tout possible et permis. Et à cause de cela, il peut tout, et l'accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et épuisent vainement celui qui n'aime pas. L'amour veille sans cesse; dans le sommeil, il ne dort pas. Aucune fatigue ne le lasse, aucun lien ne l'appesantit, aucune frayeur ne le trouble ; mais, tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le Ciel et s'ouvre un passage à travers tous les obstacles.» Liv. 3, c. 4.

Si tels sont les effets du don de force, dans les simples fidèles : que ne produit-il pas en ceux qui ont reçu pour mission, de travailler au salut du prochain !

3. Au prêtre comme aux apôtres, il a été dit: « Je vous ai choisis, afin que vous alliez et que vous portiez du fruit: *Ego elegi vos ut eatis et fructum afferatis.* Joa. xv, 16. A l'exemple des apôtres, le prêtre, soutenu par le don de force, s'adonne tout entier à sa

sublime mission. Il met en activité tous les moyens qu'il a de faire le bien. Confiant dans le Seigneur plus que dans ses propres forces, il entreprend courageusement les diverses œuvres dont le besoin se fait sentir. Il ne dit pas : « Il n'y a rien à faire. On ne gagnera rien. On n'en deviendra pas meilleur.» Il sait ce que valent ces paroles et quels sont ceux qui les profèrent. Il sait encore ce qui arrive quand on ne fait rien, et qu'on se contente du strict devoir : comment alors les abus s'introduisent, la jeunesse se pervertit, le mal s'aggrave et devient incurable. Le prêtre animé de l'Esprit de Dieu se met donc à l'œuvre, comptant sur les moyens divins plus que sur les humains. Il ne s'étonne pas, il ne se décourage pas devant les difficultés, les contradictions. Ne sont-elles pas le cachet des œuvres de Dieu ? N'en a-t-il rien coûté à Jésus-Christ pour sauver le monde, aux apôtres pour le convertir ? Malgré tous les obstacles que lui suscite l'enfer, malgré les oppositions que lui crée la malice du monde, malgré les dégoûts et les ennuis qui l'accablent, malgré le peu de succès apparent de ses efforts, il poursuit son œuvre avec une fermeté, une constance qui déconcertent tous ses ennemis; ses travaux et ses peines deviennent comme une semence de vie qui ne tarde pas à produire les plus heureux fruits.

« Quand le divin Maître envoya ses apôtres prêcher l'Évangile pour convertir le monde, s'ils avaient dit : « A quoi bon ? Il n'y a rien à faire. Nous ne réussirons pas.» Que serions-nous devenus, à l'heure actuelle ? Le monde serait encore plongé dans la

barbarie. »[1] Loin de parler ainsi, ils se sont élancés à la conquête de l'univers, pleins de confiance, non en eux-mêmes, mais dans la Toute Puissance de Celui qui les envoyait. Ah ! c'est que le don de force leur avait été donné. Avant qu'ils ne l'eussent reçu, ils étaient lâches et timides. Pierre tremblait à la voix d'une servante, tous les autres apôtres abandonnèrent Jésus à la vue des chaînes dont on le chargeait. Mais dès que la force du Saint-Esprit est en eux, ils sont tout transformés. Intrépides comme des lions, ils ne craignent ni la persécution, ni la prison, ni le glaive. Ils prêchent le nom de Jésus aux rois, aux empereurs, aux magistrats, comme au simple peuple ; et cette divine semence de la parole évangélique, ils l'arrosent de leur sang, et bientôt la terre, jusque là idolâtre, se couvre d'une splendide efflorescence de chrétiens.

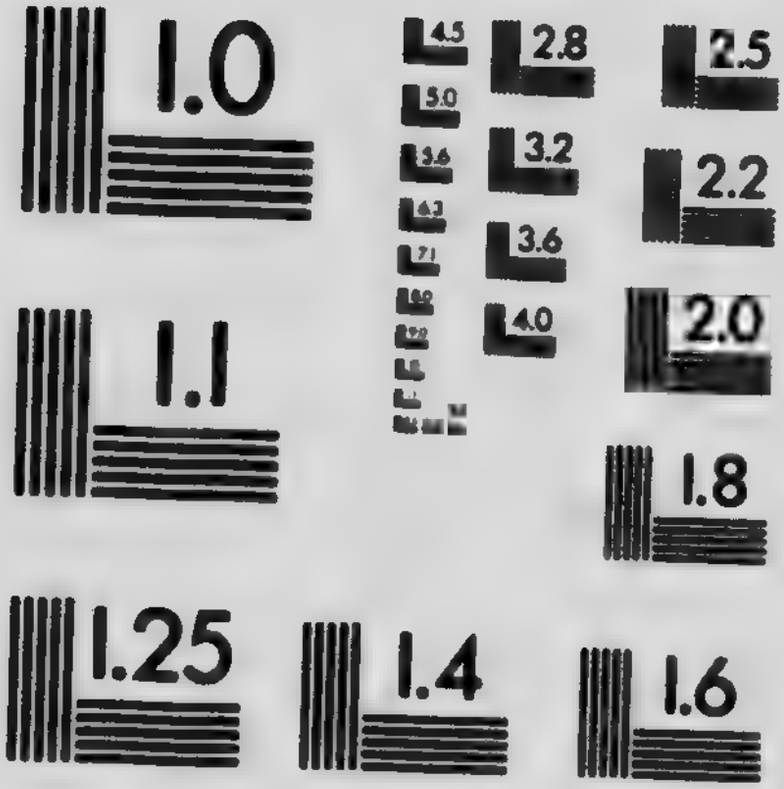
Prions pour que Dieu envoie constamment à l'Église de dignes successeurs des apôtres : des pontifes, des prêtres, des missionnaires revêtus de l'armure divine du don de force.

Saint Alphonse, se sentant appelé de Dieu à fonder une congrégation de missionnaires, met les mains à l'œuvre. Tout à coup, l'enfer suscite contre lui une épouvantable tempête : ses premiers compagnons l'abandonnent, ses parents, ses connaissances et amis lui livrent un assaut formidable pour lui faire laisser son projet ; il ne rencontre partout que la contradiction, la raillerie et le mépris ; on va jusqu'à le citer en chaire, comme un triste exemple d'opiniâtreté et d'orgueil. Pour comble d'épreuve, l'âme

(1) Mgr. Gibier. Confér. aux hom.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

d'Alphonse est, en même temps, comme toute couverte de ténèbres, son cœur est en proie, comme celui de Jésus à Gethsémani, au dégoût, à la tristesse et à l'ennui; enfin, il est en butte à une tentation horrible de désespoir. Dans ce délaissement total, que fait Alphonse ? un vœu héroïque, par lequel il semble défier toutes les puissances infernales : le vœu de ne pas abandonner l'œuvre commencée ; mais de la poursuivre, malgré tout, dut-il demeurer seul à la tâche.

Si notre saint avait dit : Il n'y a rien à faire. Impossible de réussir ; la Congrégation du Très Saint Rédempteur n'eût jamais existé, et le bien immense qu'elle a fait et qu'elle continue de faire aux âmes ne se fût jamais accompli.

Ste Thérèse, l'illustre réformatrice du Carmel, n'était jamais plus courageuse que lorsque les moyens humains lui faisaient défaut. C'est maintenant, disait-elle, que nous accomplissons l'œuvre de Dieu. Comme elle n'avait pour toute ressource, que quatre ducats pour commencer une fondation, elle s'écria : « Thérèse et quatre ducats, ce n'est rien. Thérèse, quatre ducats et Dieu, c'est tout.»

Voilà les merveilles que les saints ont opérées, à l'aide du don de force ; et après avoir fait tant de grandes choses, ils aspiraient à en faire encore davantage et de plus difficiles... et ils se proclamaient bien sincèrement des serviteurs inutiles.

3° HÉROÏSME DANS LA SOUFFRANCE

Après le combat et l'action vient la souffrance.

Parfois même, elle les devance ; souvent, elle les accompagne ; presque toujours, elle les suit, elle, toute seule, afin de mettre le couronnement à l'œuvre de la sanctification. Dieu se plaît à travailler les âmes qui ont travaillé et combattu pour lui. Et comment les travaille-t-il ? Par la souffrance, par toutes sortes de douleurs physiques et morales. Il vient un temps où l'on ne peut plus agir ni se dévouer; on ne peut plus même se livrer à la prière et aux autres exercices spirituels, on ne peut plus que souffrir ; Dieu le voulant ainsi, afin de reproduire en nous l'image de son Fils bien-aimé.

C'est alors que le don de force apparaît dans son complet et parfait rayonnement : car il ne donne pas seulement à l'âme affligée la patience et la résignation (ce que peut faire la simple vertu de force), il unit encore très parfaitement sa volonté à celle de Dieu, lui inspire un désir insatiable d'humiliations et de douleurs, la remplit de joie quand ce désir est satisfait, lui donne enfin l'héroïsme dans la souffrance. Notre divin Sauveur n'a-t-il pas soupiré toute sa vie après sa passion ? L'heure où elle devait commencer, il l'appelait son heure : *sciens Jesus quia venit hora ejus.* Joa. XIII, 1, l'heure qui lui était particulièrement chère et qu'il ne cessait d'appeler, de tous les vœux de son cœur.

Depuis que ce bon Maître nous a envoyé son Esprit, que de sentiments sublimes n'a-t-il pas produits dans les cœurs, à l'endroit de la souffrance. Et ces sentiments ont éclaté au grand jour ; ils se sont traduits par des accents que jamais le monde n'avait entendus et par des merveilles que jamais il n'avait

contemplées. Lisez les victoires des martyrs, parcourez la vie des saints : et vous verrez étalés dans toute leur magnificence les effets admirables du don de force :

Sous le poids des affiictions qui l'accablent, S. Paul s'écrie : « Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations» : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* 2 Cor. VII, 4.

S. Marc et S. Marcellin, mis à la torture, disaient au tyran qui les engageait à renier Jésus-Christ, pour être délivrés de leurs tourments : « De quels tourments parles-tu ? Jamais nous n'avons pris part à un tel festin.»

S. Procope disait au païen qui le martyrisait : « Tourmente-moi tant que tu voudras, mais sache que pour qui aime Jésus-Christ, il n'y a pas de plus grand bonheur que de souffrir pour lui plaire.»

S. Laurent, sur le gril où il était brûlé à petit feu, raillait son bourreau en ces termes : « Me voilà rôti d'un côté, tourne-moi donc et mange.» Quels accents sublimes ! En avait-on jamais entendu de semblables ! Et combien d'autres encore le don de force a arrachés au cœur des saints, dans le cours des siècles ! Qui ne connaît la parole célèbre de Ste Thérèse : « Ou souffrir ou mourir ? » et cette autre d'une fille de Ste Thérèse, Ste Marie Madeleine de Pazzi : « Souffrir et ne jamais mourir ? » et cette autre enfin de S. Jean de la Croix : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous » ? La chair et le sang ne sont pas capables d'entendre, et beaucoup moins de tenir pareil langage. Seul, l'Esprit de Dieu en donne l'intelligence, comme seul, il en est l'inspirateur. Seul

aussi, il donne la force de mettre les œuvres en accord avec ces sentiments surhumains.

Un jeune Japonais, d'une complexion délicate, craignait vivement les supplices, et surtout, celui du feu. Il s'essayait, dans son désir du martyre, de se durcir à la douleur en s'approchant très près du feu. Mais, incapable d'en supporter les ardeurs, il se décourageait et s'abandonnait à la tristesse, dans la pensée qu'étant arrêté et condamné au feu, il n'aurait pas le courage d'endurer ce tourment, et qu'il serait infailliblement damné. Au milieu de ses angoisses, Dieu daigna le consoler. Il lui révéla qu'il serait martyr, et qu'il le serait par le feu ; mais qu'il ne devait pas craindre, parce que lui-même le soutiendrait, par son secours tout puissant, au moment du supplice. C'est ce qui arriva quelques jours plus tard.

S. Vit, âgé de quatorze ans, eut le corps labouré de plaies. Ses chairs étaient déchirées jusqu'aux entrailles. Son père, qui était païen, pleurait de douleur. Mon père, dit-il, ne pleurez pas ; non, cette mort ne me fera pas périr, mais elle me fera vivre et régner éternellement. Sainte Agnès, à treize ans, souffrit avec une constance angélique. Son corps était tellement couvert de blessures, que les bourreaux n'y trouvaient plus aucune place saine pour en faire de nouvelles.

Ste Eulalie, à douze ans, fut flagellée au point que son corps n'était plus qu'une plaie. Pour accroître la torture, on y versa de l'huile bouillante, puis, on appliqua des torches ardentes sur sa poitrine et à ses côtés ; enfin, on la déchira avec des ongles de fer, et comme elle respirait encore, elle fut brûlée vive.

Pendant tout ce temps, elle ne faisait que bénir Dieu. Au temps de Tibère, un enfant de neuf ans courut au bourreau pour avoir la tête tranchée.

Un enfant de sept ans, au Japon, fut crucifié sur une petite croix en face de sa mère. Pendant tout le temps que dura son supplice, il répétait à haute voix le nom de Jésus. Vers le même temps, une petite fille de huit ans, qui était aveugle, se serra fortement contre sa mère, afin d'avoir le bonheur de mourir avec elle, dans le feu.

Evidemment, c'était le Saint-Esprit qui soutenait, dans ces horribles tortures, des corps si faibles et si sensibles à la douleur. C'était le don de force qui communiquait à ces chétives créatures ce courage surhumain.

Les martyrs n'ont pas été les seuls à ressentir les effets de ce don divin ; une foule de saints n'ayant pas eu l'honneur de professer leur foi par le fer ou par le feu, n'en ont pas moins été des martyrs de patience. Grâce au don de force, ils se sont montrés héroïques dans la douleur.

Saint Vincent de Paul était tourmenté par des souffrances physiques si aiguës, qu'elles ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit. Il les supportait sans laisser échapper la moindre plainte, et avec une sérénité telle qu'il semblait n'avoir aucun mal.

Il n'y a pas de croix plus grande que de ne pas en avoir, disait le bienheureux Grignon de Montfort. Interdit par trois évêques, il n'eut pas un mot pour se plaindre. Dieu soit béni, dit-il tout simplement, je n'ai point cherché ma gloire, mais uniquement la gloire de Dieu.

S. Jean-Baptiste de la Salle but au calice des humiliations et des persécutions, sa vie presque tout entière. Il se vit trahi par ses propres enfants, abreuvé d'amertume par ceux qui avaient été ses meilleurs amis. Dans sa dernière maladie, le frère qu'on lui avait donné pour l'assister, l'accablait de paroles grossières et d'amers reproches. L'archevêque de Rouen, prévenu contre lui, l'interdit deux jours avant sa mort ; c'est dans cet état d'humiliation qu'il mourut. Pendant ces terribles épreuves, il ne perdit jamais la sérénité de son visage et ne proféra pas une seule plainte.

S. Gérard Majella fut accusé par une méchante femme d'une action détestable. Quoique innocent, il ne dit pas un mot pour se justifier. S. Alphonse, son supérieur, sembla ajouter foi à l'accusation. Il infligea à Gérard une rude pénitence, et le priva trois mois de la communion. Après ce temps, la calomnie fut dévoilée, faisant briller aux yeux de tous l'héroïque vertu du saint. Interrogé pour savoir comment il avait pu faire pour supporter avec tant de calme une telle épreuve, il répondit : « J'avais au fond de mon cœur le divin Consolateur des âmes : le Saint-Esprit. C'est lui qui m'a donné le courage et la force de tout souffrir par amour pour Dieu.»

Puisque la force du Saint-Esprit produit de tels effets dans les âmes, efforçons-nous de l'acquérir et de la développer en nous. Rien de plus facile, nous n'avons pour cela qu'à aller nous abreuver aux sources divines d'où elle jaillit. Voyons quelles sont ces sources que Dieu nous a ouvertes.

§ IV

Sources où se puise le don de force

Dans sa bonté infinie, le Saint-Esprit nous a donné des sources par lesquelles il veut nous communiquer le don de force.

« Vous puiserez avec joie aux sources du Sauveur, » dit le Prophète : *Hauritis aquas in gaudio de fontibus salvatoris.* Is. XII, 3. Quelle joie pour un pauvre malade de pouvoir s'abreuver à une source de vie et de santé ! Quelle joie plus grande pour une âme chétive et infirme de pouvoir puiser à des sources bénies la vie et la force même de Dieu ! Ces sources sont au nombre de quatre :

1° Le sentiment de notre *impuissance* joint à une *grande confiance* en Dieu. Le Saint-Esprit en nous enrichissant de ses dons veut que nous en fassions remonter vers lui toute la gloire. Or, quel danger n'y aurait-il pas pour notre nature orgueilleuse de manquer à ce grave devoir, si le don de force pouvait s'allier avec la confiance en nous-mêmes ! Quelle tentation d'attribuer à notre propre vertu des succès que nous n'obtiendrions que par la vertu de Dieu ! L'Esprit-Saint veut nous soustraire à cette tentation délicate ; c'est pourquoi, avant de nous faire éprouver les effets extraordinaires du don de force, il exige que nous sentions très vivement notre impuissance et l'inanité des moyens humains ; et que, poussés par ce sentiment, nous ne comptions plus que sur Dieu seul, nous abandonnant entre ses bras avec la plus entière confiance. Dieu se plaît alors à nous prêter

son secours tout puissant et à nous rendre invincibles; alors aussi, nous pouvons redire, en toute vérité, la parole de S. Paul: «Quand je suis faible, (c'est-à-dire, quand je sens ma faiblesse et que je me tourne vers le Seigneur), c'est alors que je suis fort : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.* 2 Cor. XII, 10.

2° La *prière* et l'*oraison*. L'âme conduite par le Saint-Esprit sait que si elle ne peut rien par elle-même, elle peut tout avec le secours de Dieu ; et que, ce secours s'obtient toujours par la *prière*. Elle connaît les promesses divines : « Demandez et vous recevrez.» Joa. XVI, 24. « Demandez tout ce que vous voulez, et il sera fait selon votre désir » : *Quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.* Joa. XV, 7.

Elle sait que Jésus-Christ a confirmé sa promesse par un serment solennel, et que, par le même serment, il s'engage à prendre lui-même notre cause en main, et à la faire réussir : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.» Joa. XVI, 23. « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez [illegible] Père en mon nom, je le ferai, afin que le [illegible] glorifié dans le Fils.» Joa. XIV, 12-13. Ap[illegible] des engagements aussi solennels, cette âme s'applique à la prière avec une confiance sans bornes ; et Dieu, qui ne peut manquer à sa parole: *Fidelis est qui repromisit.* Heb. X, 23, se plaît à l'exaucer, en lui donnant de faire ce qui, naturellement, lui était impossible. Par la prière, l'âme devient plus forte que tout l'enfer, plus forte que toutes les puissances terrestres, plus forte que toutes les milices célestes, plus forte que Dieu lui-même, car Dieu, tout

puissant qu'il est, se laisse vaincre par la prière humble et confiante. Il a révélé à Ste Gertrude, que celui qui le prie avec confiance fait violence à son cœur et qu'il se voit forcé de l'exaucer, en tout ce qu'il demande. La prière, dit S. Jean Climaque, fait violence à Dieu ; et cette violence lui est chère.

L'*oraison mentale* surtout attire en nous le don de force. Grâce aux lumières divines que le Saint-Esprit nous y donne, nous concevons d'ardents désirs de servir Dieu parfaitement et de devenir des saints. Nous nous excitons à éviter les moindres fautes, à déraciner nos vices, à faire des actes de vertu, à entreprendre de grandes choses pour Dieu et à souffrir courageusement tout ce qu'il lui plaît.

Dans l'oraison, l'âme s'enflamme d'amour pour Jésus-Christ en réfléchissant à tout ce qu'il a fait et souffert pour nous. Or, l'amour, c'est une force qui nous pousse en avant : *Caritas enim Christi urget nos.* 2 Cor. v, 14. On ne recule alors devant rien de ce que l'on sait être la volonté ou le désir du Seigneur. On s'y porte avec joie, avec un saint enthousiasme.

Dans l'oraison enfin, l'âme s'unit étroitement à Dieu, elle se transforme en l'homme nouveau qui est Jésus-Christ : c'est là son but final. Or, comment ne pas être fort, quand on est uni à Celui qui est le Tout-Puissant, quand on se trouve comme transformé en Jésus-Christ, le principe, le modèle et la fin de la force chrétienne ? Ainsi, par l'oraison, nous devenons forts de la force même de Dieu ; et plus nous montrons de fidélité à ce saint exercice, plus notre force s'accroît et produit d'admirables effets.

3° L'*Eucharistie*. La source de la vie et de la force, c'est Dieu : *Apud te est fons vitæ*. Ps. XXXV, 10. Et que fait l'Eucharistie, sinon donner Dieu à nos âmes, et nous faire vivre de sa vie ? « Le même que je vis par mon Père, a dit Jésus-Christ, ainsi, celui qui me mange vivra par moi : *Qui manducat me et ipse vivet propter me*. Joa. VI, 58. Par ce sacrement, dit S. Thomas, l'homme est, pour ainsi dire, divinisé; il est comme enivré de la substance divine. Quand nous avons communié, nous sommes, en quelque sorte, d'autres Jésus-Christ, la force de Dieu est alors en nous ; c'est pour cela que l'Eucharistie est appelée le *pain des forts*. C'est par elle, principalement, que le Saint-Esprit veut nous communiquer son don de force.

S'il y a aujourd'hui, parmi les chrétiens, tant d'avilissement dans les caractères, tant d'affaiblissement dans les volontés, tant de lâchetés et de compromissions devant le devoir, n'est-ce pas parce que la sève vivifiante de l'esprit de force, qui jaillit de l'Eucharistie, ne pénètre plus assez dans les âmes ? N'est-ce pas parce que l'on négige, les hommes surtout, de se nourrir du pain des forts ? *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum*. Ps. CI, 5. Ah ! si l'on communiait plus souvent et si l'on communiait mieux, on ne verrait pas de ces faiblesses, de ces découragements, de ces inconstances dans le bien, de ces trahisons des devoirs les plus sacrés. Chacun lutterait courageusement contre ses ennemis particuliers, et tous s'uniraient pour repousser l'ennemi commun, arrêter l'envahissement du mal, remédier aux grandes plaies sociales, arracher les âmes à la mort,

et assurer le maintien de la foi, le triomphe de l'Église et de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit le sait bien, lui qui manque tant à certaines âmes, à celles-là surtout qui, mêlées à la chose publique, ont leur part d'influence dans les destinées d'un pays ; il le sait, et, désirant remédier à un si grand mal, il a inspiré à celui qui est son organe sur la terre, le Souverain Pontife Pie X, de faire un appel pressant auprès de toutes les âmes chrétiennes, en faveur de la communion de chaque jour. Ecartant d'une main vigoureuse tous les restes des vieux préjugés, derniers vestiges du Jansénisme, le Saint Père a voulu que l'accès à la table sainte fut rendu facile à tous: l'état de grâce, joint au désir de profiter de ce grand sacrement, étant l'unique disposition pour faire la communion, même quotidienne. Il a ressuscité également la pratique des premiers temps de l'Église, de faire communier les enfants, dès qu'ils ont atteint l'âge de raison. Cet appel du Père commun des fidèles a été entendu et l'on a vu se produire dans l'Église un entraînement universel vers le banquet eucharistique. Déjà, l'on constate, dans les jeunes générations surtout, les admirables effets de cette restauration religieuse. Puissent les générations qui s'avancent faire revivre, dans la société chrétienne, la piété, la ferveur, la générosité des premiers âges ! Peut-être ont-elles besoin d'une plus grande provision de forces que celles qui les ont précédées ? Qui sait si, un jour, l'heure ne sonnera pas pour elles d'affronter de redoutables périls, de soutenir de rudes combats, de professer leur foi à la manière des martyrs ! Dieu seul connaît les secrets de l'avenir ; il prépare, de loin, ses soldats

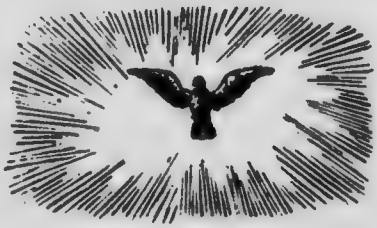
à la lutte et ses élus aux grands et terribles événements.

4° *La fidélité aux petites choses.* Qu'y a-t-il de plus mince, de plus délicat qu'un cheveu ? C'était pourtant dans tous ses cheveux réunis, que Samson puisait sa force prodigieuse. De même, c'est dans l'ensemble des petites choses que nous faisons pour Dieu, que notre âme trouve la force surnaturelle. Rien ne fait plus plaisir au Saint-Esprit, rien n'attire autant en nous la grâce divine, que la fidélité à éviter les fautes légères, à accomplir parfaitement nos devoirs de chaque jour et à nous acquitter soigneusement des exercices de piété que nous nous sommes prescrits. Jésus-Christ nous le fait entendre par ces paroles : « Celui qui est fidèle dans des choses moindres aura la force de l'être dans de plus importantes » : *Qui in minimo fidelis est et in majori fidelis est.* Luc XVI, 10. Pour soutenir victorieusement des combats éclatants, pour faire de grandes choses pour Dieu et pour les âmes, pour souffrir héroïquement des douleurs aiguës, de dures épreuves, de violentes persécutions, il faut s'être exercé d'abord à vaincre ses petites passions, à bien faire les choses ordinaires de la vie, celles que Dieu demande chaque jour de nous, à pratiquer la patience dans les peines que nous rencontrons habituellement. Un arbre n'arrive pas tout d'un coup à son parfait développement ; ce n'est d'abord qu'une petite semence jetée dans le sol, elle prend racine, puis, grâce à la chaleur et à la rosée, elle se développe peu à peu, et devient, après bien des années, un arbre gigantesque contre lequel les vents et les tempêtes déchaînent en vain leur fureur. Ainsi en

est-il de notre âme : c'est en étant bien fidèle à profiter chaque jour de la lumière et de la rosée de la grâce qu'elle se développe, se fortifie et devient capable de soutenir les grandes luttes et les fortes épreuves de la vie spirituelle.

O divin Consolateur, que Jésus nous a promis et qu'il nous a mérité par sa très douloureuse mort, voyez notre faiblesse et venez à notre secours. Sans vous, nous ne pouvons rien, nous ne pouvons que nous perdre et nous damner. Venez donc à notre secours. Soyez avec nous dans le combat, avec nous dans le travail, avec nous dans la souffrance. Alors, nous serons toujours agréables à vos yeux ; nous deviendrons des saints, et nous vous en rendrons d'éternelles actions de grâces.

O Marie, qui fûtes soutenue par le Saint-Esprit dans vos grandes douleurs, obtenez-nous, par vos prières, le don précieux de force.



CINQUIÈME ENTRETIEN

Le don de conseil

Consilium illius sicut fons vitæ.
Son conseil est comme une source de vie.
Eccli. XXI, 16.

Rien ne saurait mieux disposer une âme à la sainteté, que la volonté ferme de ne rien refuser à Dieu, de faire et de souffrir tout ce qui lui plaît.

Or, nous l'avons vu, cette volonté décidée à tous les sacrifices ne peut nous venir que du don de force. C'est lui qui soutient notre courage dans les difficultés, nous rend victorieux de tous les obstacles, nous fait endurer toutes les douleurs pour l'amour de Dieu.

Mais cette force doit être dirigée. On court mal, dit S. Augustin, si l'on ne sait pas où courir : *Non bene curritur si quo currendum nesciatur.*

On peut, jusqu'à un certain point, comparer l'âme douée du don de force à ces puissantes locomotives prêtes à s'élancer et à dévorer l'espace. Il ne leur suffit pas d'être mises sur la vraie voie par un ingénieur entendu ; il faut encore qu'elles y soient maintenues et conduites, d'instant à instant, par les rails

sur lesquels elles roulent. Que si elles ont le malheur d'en sortir : c'est le désastre, c'est la mort ; et la catastrophe est d'autant plus terrible, que la machine était lancée avec plus de force.

De même, il ne suffit pas à l'âme remplie de la force du Saint-Esprit de discerner, par le don de science, la vraie voie qu'elle doit prendre ; il faut encore qu'elle soit conduite dans cette voie d'une manière incessante, et, pour ainsi dire, pas à pas. Sans quoi, elle risque de s'écarter du droit chemin, de se briser contre quelque écueil, ou de se jeter dans quelque précipice : tout au moins, de se fatiguer en vain. Or, tel est le soin que le Saint-Esprit prend de notre âme qu'il veut bien se charger lui-même de cette direction toute spéciale et continuelle dont elle a tant besoin. Il veut lui-même être son guide et son conseiller, pour lui dire à chaque instant ce qu'elle doit faire, et lui montrer la meilleure manière de le faire. A cette fin, il l'enrichit du don précieux de conseil.

Nous allons considérer dans cet entretien 1. La nature de ce don ; 2. Sa nécessité ; 3. Les circonstances de la vie où ce don est particulièrement nécessaire ; 4. Les effets qu'il produit ; 5. Les divers moyens de l'acquérir et de l'accroître.

Notre-Dame du Bon Conseil, priez pour nous.

§ I

Nature du don de conseil

On peut définir le conseil : un don par lequel le

Saint-Esprit nous dirige dans les moyens à prendre pour arriver à notre fin dernière.

Pour bien saisir la nature de ce don, et en comprendre l'excellence, il faut considérer quel est son rôle par rapport à la vertu de prudence et par rapport au don de science.

1° Entre la prudence et le conseil il y a cette ressemblance, que tous deux regardent la vie pratique, ayant pour but commun de nous faire trouver les moyens les mieux adaptés à l'acquisition de notre fin dernière. Mais il y a une grande différence dans leur manière de procéder et dans les résultats qu'ils obtiennent. Cette différence nous montre immédiatement la supériorité du don de conseil et sa mission spéciale qui est, dit S. Thomas, de venir en aide à la prudence et de lui donner toute sa perfection. [1]

Trois choses marquent nettement la différence qui existe entre la prudence et le conseil : le principe d'action de l'un et de l'autre, leur plus ou moins d'étendue, le degré d'assurance qu'ils donnent à l'âme.

Le *principe d'action* de l'un et de l'autre. La prudence a pour principe d'action la *raison humaine*. La prudence naturelle ou surnaturelle, dit Suarez, applique, par voie de discours ou de raisonnement, les principes généraux, connus par la lumière naturelle ou par la foi, aux actes particuliers et aux circonstances présentes : elle juge ainsi de ce qu'il est plus à propos de dire ou de faire. La vertu de prudence s'en réfère donc immédiatement au *dictamen* de la raison, laquelle, illuminée par la foi et aidée de la

(1) Donum consilii respondet prudentiæ sicut ipsam adjuvans et perficiens 2. 2. q. 52, a 2.

grâce, découvre les moyens qui sont les mieux appropriés à la fin, et commande à la volonté de les embrasser.

Le don de conseil a un principe d'action infiniment plus élevé : c'est le *Saint-Esprit* lui-même. L'âme éclairée par le don de conseil ne se dirige plus par son propre raisonnement ; mais se trouve dirigée et comme entraînée par l'impulsion du Saint-Esprit, et cette impulsion ne suit pas toujours, dit Suarez,[1] les règles ordinaires de la prudence naturelle ou surnaturelle ; car le Saint-Esprit est au-dessus de toute règle. Il peut, sans doute, y conformer son action et, d'ordinaire, il le fait ; mais il n'y est pas tenu, il y déroge parfois. Le don de conseil s'en réfère donc directement au *dictamen* du Saint-Esprit, son guide et son conseiller immédiat. Le Saint-Esprit est le seul principe qui la dirige.

L'étendue de leur action. La prudence a une sphère d'action beaucoup plus restreinte que le don de conseil. Quelle qu'elle soit, naturelle ou surnaturelle, elle ne peut ni prévoir ni embrasser tout l'ensemble des moyens les mieux appropriés au but désiré. Malgré toute son application, malgré toute sa sagacité pour connaître ce qu'il doit dire ou faire, l'homme n'est jamais complètement rassuré. « Les pensées des mortels sont timides, dit le Sage, et nos prévoyances incertaines » : *Cogitationes mortalium timidæ et incertæ providentiæ nostræ.* Sap. IX, 14.

Le don de conseil, au contraire, étant la direction même du Saint-Esprit *qui omnia comprehendit* ;[2]

(1) De necess. grat. c. 2, n. 6.
(2) S. Ant. IV, p. tit. XXII.

«qui prévoit et embrasse toutes choses,» s'étend à tout ce qu'il nous est nécessaire de connaître, pour nous déterminer sagement dans les cas qui se présentent.

Leur degré d'assurance. Ce troisième trait de dissemblance se montre de soi-même, après ce qui vient d'être dit. En effet, la prudence, quelque parfaite qu'elle soit, est toujours hésitante, craintive, incertaine. Le don de conseil, lui, ne connaît pas ces faiblesses. C'est l'Esprit-Saint qui communique sa lumière, et il meut l'âme de telle sorte qu'il exclut tout doute, enlève toute crainte et hésitation. [1]

Le don de conseil est donc bien supérieur à la prudence ; et si celle-ci, à cause de son excellence, occupe le premier rang parmi les vertus cardinales, et mérite d'être appelée, par S. Bernard, l'abbesse des vertus, que faut-il penser du don de conseil, qui est si élevé au-dessus d'elle, qui lui prête son secours et la pertionne autant qu'elle a besoin de l'être ?

2° *Rapports entre le don de conseil et celui de science.* Quant aux rapports qui existent entre le don de conseil et celui de science, il faut remarquer tout d'abord ce trait de ressemblance : que l'un et l'autre ont pour but de régler, quoique dans une mesure différente, la pratique de la vie.

La science nous donne la règle certaine de nos croyances et de nos œuvres. Elle nous fait discerner avec certitude, comme nous l'avons dit, ce qu'il faut croire de ce qu'il faut rejeter, ce qu'il faut faire de ce qu'il faut éviter. Mais à quoi serviraient ces connaissances, si l'on n'en faisait, en temps et lieu, une juste application ? Pour calculer exactement et écrire

(1) Sua. Lib. 2, c. 21, n. 8.

sans faute, suffit-il de très bien connaître les règles de l'arithmétique et celles de la grammaire ? Pour juger équitablement une cause, suffit-il à un avocat de posséder parfaitement toutes les lois du code civil ? Non, il faut encore, et, c'est là le principal, savoir faire une juste application de ces règles et de ces lois à chaque cas qui se présente. Or, c'est le don de conseil qui, dans la vie spirituelle, fait appliquer avec sagesse les connaissances du don de science à chaque cas en particulier, en ayant égard aux circonstances de temps, de lieu et de personnes où l'on se trouve. Il en fait faire surtout une application heureuse aux cas les plus perplexes, les plus difficiles et les plus graves en conséquences.

Comment ne pas admirer ici la sagesse et la bonté de Dieu, envers des créatures aussi aveugles et aussi misérables que nous ? Si la Providence est déjà si attentive à pourvoir à nos moindres nécessités temporelles, combien elle l'est davantage quand il s'agit de nos nécessités spirituelles, du salut et de la sanctification de notre âme. C'est à ce point, qu'elle nous envoie une Personne divine, le Saint-Esprit, pour nous conduire pas à pas par le chemin le plus droit et le plus sûr ; nous indiquant à chaque instant les moyens les mieux en rapport avec notre fin, les plus conformes à l'Évangile ; ne se contentant pas de nous faire discerner le vrai du faux et le bien du mal, mais même le plus vrai du moins vrai, le meilleur de ce qui est simplement bon, le plus parfait du moins parfait ; nous le faisant voir, aimer et embrasser.

Le saint curé d'Ars ne pouvait retenir ses larmes, quand il pensait à cette bonté que Dieu nous montre

en nous donnant pour guide le Saint-Esprit. « Oh ! que c'est beau, mes enfants ! disait-il. Le Père est notre Créateur, le Fils est notre Rédempteur et le Saint-Esprit est notre Conducteur. Le Bon Dieu, en nous envoyant le Saint-Esprit, a fait à notre égard comme un grand roi qui chargerait son ministre de conduire un de ses sujets, disant : Vous accompagnerez cet homme partout, et vous le ramènerez sain et sauf. Que c'est beau, mes enfants, d'être accompagné par le Saint-Esprit! C'est un bon guide que celui-là... Et dire qu'il y en a qui ne veulent pas le suivre... L'Esprit-Saint nous conduit comme une mère conduit son enfant de deux ans par la main... comme une personne qui y voit conduit un aveugle.»

Et c'est par le don de conseil que le divin Paraclet daigne nous rendre ce service.

O don précieux ! Nous ne saurons jamais vous apprécier assez ! O Esprit-Saint ! quelles actions de grâces ne vous devons-nous pas pour un tel bienfait ! O Guide infiniment charitable, quel honneur vous nous faites ! Comment pouvons-nous ne pas suivre toujours vos sages conseils !

§ II

Nécessité du don du conseil

Le don de conseil est nécessaire, en tout temps, à une âme qui veut sérieusement se sauver et se sanctifier. Il l'est particulièrement, dans certaines circonstances décisives de la vie.

1° L'âme qui veut sincèrement *son salut* sent qu'elle a besoin de la direction continuelle du don de conseil. Tant qu'il vit ici-bas, l'homme est un être imparfait, sujet à l'ignorance et à l'erreur. Pour atteindre sa perfection, il a besoin d'être enseigné, d'être dirigé. Or, deux sortes de directions, absolument opposées l'une à l'autre se présentent à lui. L'une qui vient de l'Esprit de lumière, elle conduit dans le chemin de la vie et aboutit à l'éternelle béatitude. L'autre lui vient de l'esprit de ténèbres, elle conduit au péché et à la mort éternelle. Quoi qu'il fasse, l'homme doit obéir à l'une ou à l'autre, impossible d'échapper à cette alternative. Malheur à lui, si l'Esprit-Saint se retire ; car l'esprit malin, qui veille sans cesse à sa porte, entre aussitôt pour l'aveugler et le conduire à sa perte. David comprenait cet affreux danger, quand il disait à Dieu : Conduisez-moi, Seigneur, dans le droit chemin, car de nombreux ennemis m'environnent et cherchent à m'égarer : *Dirige me in semitam rectam propter inimicos meos.* Ps. XXVI, 11.

2° La *nécessité* du don de conseil est tout aussi évidente *pour une âme qui veut se sanctifier.*

Rien de plus facile et rien de plus déplorable dans la vie spirituelle, que de tomber dans l'illusion. Une foule d'âmes, très bien intentionnées d'ailleurs, ont ce malheur. Il en est qui en restent victimes toute leur vie. Chacun comprend la spiritualité un peu à sa manière. Les uns mettent la sainteté dans de grandes mortifications extérieures, qui leur sont plus nuisibles qu'utiles ; les autres, dans la seule mortification intérieure, qu'ils pratiquent d'ailleurs fort peu;

ceux-ci, dans d'interminables exercices de piété ; ceux-là, dans des actions d'éclat propres à attirer l'estime et la louange. L'oraison surtout, avec ses divers degrés, donne facilement prise à ces funestes illusions. On s'engage dans une voie qui n'est pas la sienne ; sous prétexte de contemplation, on reste dans une oisiveté complète, on s'imagine être dans ces états extraordinaires où étaient les saints ; et, après s'être trompé soi-même, on trompe aussi les autres sans le vouloir ; on leur fait un tort considérable, tout en prétendant leur faire du bien. Oh ! qu'il en est peu, parmi les âmes qui font profession de piété, qui ne tombent pas dans un excès ou dans un autre ! Qu'elles sont rares celles qu'une sage discrétion conduit et retient constamment dans la voie du juste milieu, qui est celle de la vraie et solide vertu ! *In medio virtus.* Combien qui sortent de cette voie, et qui courent vainement, emportées par un secret amour propre ; ou trompées par Satan qui se transforme, pour elles, en ange de lumière, afin de les égarer et de les faire tomber dans quelque précipice ! Oh ! que le don de conseil est donc nécessaire ! Le Saint-Esprit, qui prend à tâche notre sanctification, le sait bien; et c'est pourquoi il nous vient en aide, dans un besoin aussi pressant. Il nous apporte ce don précieux dont il est écrit, qu'il nous gardera de tout égarement et de tout écart : *Consilium custodiet te.* Prov. II. 11. Avec un guide aussi sûr, l'âme aperçoit immédiatement les fausses routes qu'elle doit éviter; elle distingue clairement les mouvements de la grâce de ceux de la nature; elle reconnaît à l'instant ce qui vient de Dieu et ce qui vient du démon ; enfin,

elle voit parfaitement le chemin qu'elle doit suivre et elle y avance à grands pas, gardant toujours, par une sage discrétion, le juste milieu entre les extrêmes opposés. Oh ! quelle douce assurance pour cette âme, de se sentir guidée de la sorte ! Elle peut bien chanter avec le Roi Prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je ? » *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo?* Ps. XXVI, 1. « Alors même que je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur: » *Et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es.* Ps. XXII, 4.

§ III

Circonstances où le don de conseil est surtout nécessaire

Il est des circonstances, dans la vie, où la nécessité du don de conseil se fait particulièrement sentir. En voici les principales : 1° quand il s'agit de se choisir un directeur de conscience ; 2° quand on veut décider sa vocation ; 3° dans des cas difficiles et perplexes où l'on ne sait quel parti prendre.

1° *Dans le choix d'un directeur de conscience.* Le Saint-Esprit veut bien nous conduire, mais il veut aussi que nous ne négligions aucun des moyens ordinaires qu'il nous donne ; et particulièrement, celui de la direction. Dieu a ainsi réglé les choses, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, que tout doit se faire par l'intervention des causes secondes. Il se cache derrière elles, lui, la cause première, pour

gouverner toutes ses créatures. Tel est le plan établi par Dieu, et il ne s'en départira pas. D'après ce principe, il est nécessaire, si nous voulons avancer dans la vie spirituelle, de nous placer sous la conduite d'un directeur plein de l'Esprit de Dieu. Nos propres vues sont si bornées ! Nous sommes si exposés à tomber dans l'illusion, si portés à nous tromper sur notre vraie situation intérieure et à nous juger favorablement ! D'autre part, notre pauvre nature se fatigue si vite au combat et nous entraîne si facilement dans la voie large, qu'il n'y a qu'un bon directeur qui puisse discerner quel esprit nous anime, nous montrer ce que Dieu demande de nous, nous faire voir nos défauts, nous préserver de l'illusion, nous exciter à avancer sans cesse, sans nous arrêter ni nous relâcher jamais. Dieu nous envoie ses ministres pour être nos guides dans le chemin du salut, et dans les divers sentiers de la vie intérieure. C'est sa volonté que nous nous laissions conduire par eux, leur ouvrant ingénûment notre cœur, leur en montrant toutes les tendances bonnes ou mauvaises, recevant humblement leurs avis, et suivant très docilement leurs conseils.

Une âme qui marche constamment dans cette voie de l'obéissance ne peut se perdre, elle pratique la piété solide, et fait plus de progrès dans la vertu en une année, qu'une autre pendant toute une vie. Quiconque veut se conduire d'après ses propres lumières, est semblable à un aveugle qui conduit un autre aveugle et qui tombe avec lui dans la fosse : *Cæcus autem, si cæcum ducatum præstet, ambo in foveam cadunt.* Math. XV, 14.

S'il y a dans le monde si peu d'âmes intérieures et solidement vertueuses, ne doit-on pas l'attribuer au peu de soin qu'on met à se faire diriger ? Or, dit S. Alphonse, le choix d'un directeur ou père spirituel, ne doit pas se faire au hasard, ni par goût naturel ; il faut choisir celui qu'on estime le meilleur pour le bien de son âme. Il ne doit pas seulement avoir de la science et de l'expérience, mais il doit être en outre un homme d'oraison, marchant dans la voie de la perfection.

Confesse-toi souvent, disait S. Louis, roi de France, à son fils, et choisis des confesseurs vertueux et savants, qui sachent t'instruire de ce que tu dois faire ; et donne lieu à tes confesseurs de te reprendre et de t'avertir librement. Pour ce qui est de votre père spirituel, disait S. François de Sales, choisissez-le entre mille, entre dix mille.

Naturellement, cet avis ne concerne pas les religieuses, qui doivent s'adresser au confesseur que l'évêque leur désigne. Elles n'ont pas de choix à faire, on leur ôte cette sollicitude, en le faisant pour elles. Elles doivent donc donner au confesseur qui leur est envoyé leur entière confiance, et bien se persuader que, s'il n'a pas précisément tout ce qu'il faut pour les diriger dans la voie de la perfection, le Saint-Esprit suppléera à ce qui lui manque, par un surcroît de lumières et de grâces qu'il accordera directement lui-même.

Rien de plus surnaturel que la direction, et rien de plus naturel que les motifs qui déterminent certaines âmes dans le choix de leur directeur. Ce qu'elles cherchent, ce sont plutôt les qualités extérieures, une

extrême indulgence, de longs et inutiles entretiens, de douces condescendances qui leur permettent d'allier la piété avec des habitudes de vie mondaine.

« Il n'y a pas de plus mauvais confesseur, dit S. Alphonse, que celui qui reprend peu, et qui se montre trop indulgent pour les fautes de ses pénitents ; car il l'habitue par là à les regarder comme peu importantes. Si vous avez un confesseur qui vous conduit par la voie étroite, en vous reprenant avec rigueur quand il vous voit tomber dans des fautes volontaires, tenez-le pour un guide sérieux et ne le quittez jamais. »

Rien ne prouve mieux la bonne volonté d'une âme et son désir sincère de se sanctifier, que de se choisir un directeur zélé, qui prend à cœur son avancement spirituel, qui n'estime rien de petit dans les choses qui peuvent la mener à Dieu ou l'en détourner, qui la reprend des moindres fautes qu'elle commet, qui ne craint pas de lui montrer son côté faible, ses inclinations dangereuses ou mauvaises, son défaut dominant, lui indiquant les moyens de se corriger ; qui lui ouvre en même temps les voies de l'oraison, l'y conduisant, en quelque sorte, pas à pas, qui, enfin, n'attend et ne désire jamais d'elle autre chose que sa seule sanctification.

Mais un directeur animé à ce point de l'Esprit de Dieu, qui nous le fera trouver, sinon le Saint-Esprit lui-même ? Il faut donc le consulter. Il faut, par des prières ardentes, lui demander de nous montrer le guide qui doit être, auprès de nous, son organe et son instrument.

2° *Dans le choix d'un état de vie.* Le don de conseil a pour but de nous faire choisir les moyens les mieux

appropriés à notre fin dernière. Or, un de ces moyens est d'embrasser la vocation à laquelle Dieu nous a appelés de toute éternité. « De la vocation dépend l'éternité, » dit S. Grégoire : *A vocatione pendet æternitas.*

En nous appelant à l'existence, Dieu nous a appelés à tel état de vie et non à un autre. Etant l'infinie sagesse, il ne fait rien sans but précis : il nous a assigné à chacun le rôle que nous aurions à remplir sur la terre, et en vue de cette destinée, il a façonné notre nature, adapté notre caractère, formé notre esprit et notre cœur, préparé à notre âme toutes les grâces nécessaires. Rien donc de plus important que de suivre sa vocation, rien de plus dangereux et de plus funeste que de la manquer. Une personne qui est hors de sa vocation sera toujours malheureuse ; semblable à un membre disloqué, à un os déboîté, à une plante mise dans un sol qui lui est contraire. Elle ne réussira en rien, parce que, se trouvant dans une voie qui n'est pas la sienne et pour laquelle Dieu ne l'avait point faite, elle n'aura ni les dispositions, ni les grâces requises dans cette voie ; elle courra par conséquent risque de se perdre, et de se damner pour toujours.

Rien ne regarde donc plus directement le don de conseil, que le choix d'un état de vie. Le Saint-Esprit ne peut manquer d'être notre guide, dans une question aussi capitale.

3° Dans des *circonstances* particulièrement *difficiles et perplexes.* Quand il ne s'agit que de cas ordinaires, tels qu'on en rencontre presque journellement et qui ne présentent pas de sérieuses difficultés, une habileté ordinaire, jointe à un certain degré de la vertu de

prudence, suffit pour découvrir aussitôt ce qui est le plus à propos de dire ou de faire. Mais il est des cas si difficiles et si compliqués, il est des questions tellement graves et embarrassantes, qu'une habileté et une prudence, même consommées, ne suffisent plus pour les résoudre ; et, malgré toutes les réflexions, toutes les consultations et toute la connaissance qu'on a des personnes et des choses, on ne sait quel parti prendre. De quelque côté qu'on se tourne, il n'y a qu'obscurité, perplexité, contradictions ; et cependant, il faut bien décider. L'heure sonne où il faut parler, où il faut agir. Que faire ? Il ne reste d'autre ressource que de recourir et de s'abandonner à l'Esprit de conseil ; car c'est alors, pour lui, le moment d'intervenir et de remplir sa mission. Il faut donc implorer ses lumières et son secours, et puis, décider d'après l'inspiration qu'il donne. On verra plus tard que le parti qu'on a pris, en agissant ainsi, était le meilleur.

C'est l'Esprit de conseil qui a dicté au roi Salomon le jugement si sage rendu dans le procès fameux des deux femmes qui réclamaient chacune le même enfant, prétendant en être la mère. «Coupez en deux cet enfant, dit-il à l'un de ses gardes, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre.» Le roi reconnut bien vite, aux cris et aux pleurs de la vraie mère, de quel côté était la vérité. 3 Reg. III, 25.

C'est également sous l'inspiration du don de conseil que Daniel sut faire rendre justice à la chaste Suzanne, et découvrir l'infamie des vieillards qui l'accusaient, en interrogeant ceux-ci, l'un après l'autre,

en particulier. Leurs dépositions contradictoires mirent leur calomnie au grand jour.

C'est par le même don de conseil qu'il possédait, au degré le plus éminent, que le divin Sauveur échappa aux pièges que lui tendaient les Pharisiens, quand ils voulaient le surprendre dans ses paroles. Un jour, ils lui demandèrent: «Est-il permis de payer le tribut à César, oui ou non ?» Question alors très discutée parmi les Docteurs de la Loi. Les uns enseignaient que c'était à Dieu, seul Roi et Seigneur, qu'on devait faire cette offrande, en la déposant dans le temple. Les autres prétendaient qu'il fallait payer à César. Si Jésus répondait : C'est à Dieu qu'il faut porter le tribut ; on l'accusait d'être l'ennemi de l'empereur, on s'emparait de lui comme d'un séditieux et d'un perturbateur. S'il répondait : à César ; on l'accusait de méconnaître les droits de Dieu, d'être l'ennemi du peuple et l'adulateur des grands. Que fait Jésus ? Eclairé de l'Esprit de conseil, il confond ses ennemis, disant: «Apportez-moi un denier que je le voie.» Et l'ayant reçu, il demanda : «De qui est cette image et cette inscription ? De César, disent-ils. Sur quoi Jésus repond : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.» Cette réponse les jeta tous dans la confusion. Marc XII, 16.

Une autre fois, Jésus réduit les Saducéens au silence, à propos de la résurrection des morts, à laquelle ils refusaient de croire. Ils lui proposent donc le cas de sept frères qui avaient, l'un après la mort de l'autre, épousé la même femme. « A la résurrection, demandent-ils, quand ils ressusciteront, duquel d'entre eux sera-t-elle la femme, car tous les sept l'ont eue pour

épouse. N'êtes-vous point en cela même dans l'erreur, répond Jésus, car vous ne comprenez ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. Lorsqu'ils ressusciteront d'entre les morts, ni les hommes ne prendront de femmes, ni les femmes de maris ; mais ils seront comme les anges dans le ciel.» Matth. XXII, 24-30. A partir de ce moment, ils n'osaient plus l'interroger.

Ainsi le Saint-Esprit viendra à notre secours dans les circonstances difficiles, pourvu que nous recourrions à sa lumière. Il n'est pas de situation, si embarrassante qu'elle soit, dont il ne puisse nous tirer.

§ IV
Effets du don de conseil

La richesse et la fécondité du don de conseil sont incomparables. Les effets qui en résultent, dans les âmes en particulier, et dans la société tout entière, doivent nous faire concevoir le plus ardent désir de le posséder et de le perfectionner en nous. Voyons, parmi ces effets, quels sont ceux qui paraissent les plus importants.

1° *La tranquillité de l'esprit* et la *paix de la conscience*. Que d'inquiétudes, que de craintes n'éprouvons-nous pas quand nous devons prendre une de ces décisions importantes, dont les conséquences seront de toute la vie. Même lorsque nous voyons clairement ce qu'il faut faire, nous ne sommes pas tout à fait exempts de crainte. Qu'est-ce donc quand la lumière nous manque, et que nous ne sommes environnés que de ténèbres et de difficultés ? Le don de

conseil nous affranchit heureusement de ces angoisses intérieures. Il nous délivre de tous ces tâtonnements, hésitations, perplexités qui précèdent ordinairement nos déterminations importantes, des craintes et des inquiétudes qui les accompagnent, des regrets qui les suivent.

Ce n'est pas que le Saint-Esprit veuille agir tout seul, et nous exempter, au moins dans le cours ordinaire, des réflexions, recherches, consultations que comporte la prudence. Non, le don de conseil, qu'il nous donne, ne supprime pas la vertu de prudence, il l'aide, il la perfectionne, et là où elle ne peut pas atteindre, il opère seul d'une manière ineffable et divine.

Le Saint-Esprit veut donc d'abord bannir de notre âme l'agitation, la crainte, l'anxiété, la précipitation, tous ces défauts ou infirmités qui ne peuvent que la troubler et l'empêcher de juger sainement. Il nous fait rechercher avec calme, tranquillité et confiance, ce qu'il y a de mieux, en chaque chose, d'après le degré de son importance ; et, dans cette recherche même, il nous guide, nous éclaire, nous inspire les déterminations à prendre.

Jésus-Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples : « Quand vous serez traduits devant les tribunaux à cause de moi, ne vous mettez pas en peine pour savoir comment vous devez parler et ce que vous devez dire, parce qu'il vous sera suggéré à l'heure même ce que vous aurez à dire ; car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père céleste qui parlera par votre bouche.» Matt. x, 20. Or, dès que l'on parle ou que l'on agit *ex instinctu Spiritus Sancti* « sous

l'impulsion du Saint-Esprit », quelle crainte peut-on avoir ? O mon Dieu, dit David, votre Esprit qui est bon me conduira par une voie droite, vous me ferez vivre, Seigneur, selon votre justice, pour la gloire de votre nom; vous ferez sortir mon âme de l'affliction qui la presse... parce que je suis votre serviteur. *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam propter nomen tuum Domine, vivificabis me in æquitate tua. Educes de tribulatione animam meam... quoniam ego servus tuus sum.* Ps. CXLII, 10-12.

Ecoutons les belles paroles que le Saint-Esprit nous dicte au livre des Proverbes : « *Mon fils, gardez la loi et le conseil, et ils seront la vie de votre âme et comme un ornement à votre cou. Vous marcherez alors avec confiance dans votre voie, et votre pied ne se heurtera point. Si vous dormez, vous ne craindrez point ; vous reposerez et votre sommeil sera tranquille, vous ne serez point saisi d'une frayeur soudaine, et vous ne craindrez point que la puissance des impies vienne vous accabler. Car le Seigneur sera à votre côté, et il gardera vos pieds afin que vous ne soyez point pris dans le piège.* » Prov. III, 21-26.

Ces paroles inspirées se réalisent toujours, même dans les cas exceptionnels où le Saint-Esprit pousse certaines âmes dans des voies particulièrement mystérieuses, qui sont au-dessus des règles de la prudence naturelle et de la prudence surnaturelle. Samson ébranle les colonnes du temple de Dagon et cause la mort d'une foule de Philistins, en même temps que la sienne. Il agit avec une assurance toute divine, en priant le Seigneur.

Ste Pélagie, vierge, se jette dans le fleuve, avec

toutes ses compagnes, afin de se mettre à l'abri des outrages dont leur virginité se trouve menacée.

Ste Apolline s'élance, d'elle-même, au grand étonnement des païens, dans le brasier qu'ils lui ont préparé.

Samson et toutes ces saintes femmes, dit S. Augustin, n'ont agi de la sorte, que par une secrète inspiration du Saint-Esprit, qui leur a dicté ce parti dans les circonstances extraordinaires où ils se trouvaient. Ne pensez pas, dit ce saint Docteur, qu'ils se soient portés à ces extrémités par quelque précipitation ou mouvement de la nature ; non, ils ont tout simplement obéi à une secrète impulsion du Saint-Esprit, et ils n'avaient à ce sujet aucun doute. Le Saint-Esprit, non seulement leur inspirait, mais leur commandait intérieurement d'agir comme ils l'ont fait. Et quand Dieu commande une chose, ajoute-t-il, et qu'il fait connaître clairement que c'est lui qui commande, qui oserait nommer l'obéissance un crime? Qui voudrait condamner une action pleine de piété?

Voilà comment le don de conseil agit dans les âmes. Jamais, il ne leur fait défaut, même dans les circonstances les plus perplexes, les plus extraordinaires ; et toujours, il bannit la crainte et donne le calme et l'assurance.

2° *L'accomplissement du plus parfait.* Le propre du don de conseil est de nous faire choisir toujours ce qui, aux yeux de la foi, paraît le meilleur, ce qui peut le plus efficacement procurer notre sanctification, c'est-à-dire, le plus parfait.

En conséquence, ce don *nous dirige à l'oraison*, dans les résolutions à prendre, nous arrêtant à celles qui

sont les plus pratiques et les plus conformes à nos devoirs de chaque jour. Il nous empêche de faire des méditations stériles, qui ne produisent jamais la moindre amélioration dans notre conduite.

Il nous montre clairement le point sur lequel nous devons principalement porter notre attention : dans nos examens particuliers, nos confessions et nos retraites.

Il nous éclaire au moment d'agir, nous appliquant à chaque instant à ce que Dieu demande de nous, dirigeant sans cesse le regard de notre intention au-dessus des vues d'amour propre et d'intérêt personnel, vers l'unique bon plaisir de Dieu ; et quand, dans une action voulue par Dieu, il se présente plusieurs manières de la faire, arrêtant toujours notre choix sur la plus mortifiante pour notre sensualité et notre orgueil, afin de nous faire mieux imiter Jésus-Christ dans ses humiliations et ses souffrances.

L'âme, qui se laisse conduire en tout par l'Esprit de conseil, peut, en vérité, dire avec Jésus: *A meipso facio nihil. . .quia ego quæ placita sunt ei facio semper.* Joa. VIII, 28-29. « Je ne fais rien de moi-même... je fais toujours ce qui est agréable à mon Père.» Quel effet plus précieux une âme désireuse de se sanctifier peut-elle souhaiter ?

Telle a été en quelques saints la vertu du don de conseil, qu'ils en sont venus jusqu'à s'engager, par vœu, à faire toujours ce qu'ils jugeraient être le plus parfait. Ce vœu héroïque a été fait par une Ste Thérèse, un S. André Avellin, un S. Gérard Majella et une foule d'autres. Le don de conseil a remporté dans ces âmes généreuses son plus beau triomphe. Il a été,

en elles, comme une source toujours jaillissante de vie éternelle « *Consilium illius sicut fons vitæ permanet.* » Eccli. XXI, 16.

3° *Formation des hommes de bon conseil.* Le don de conseiller sagement les autres n'est pas toujours, dit S. Thomas, [1] joint nécessairement au don de conseil : celui-ci est le partage, dans une mesure plus ou moins grande, de toutes les âmes qui sont en état de grâce, et il leur est donné en vue de leur propre sanctification ; celui-là n'est le partage que de quelques-uns, et semble devoir être rangé parmi les grâces dites gratuites, *gratis datæ*, accordées plutôt pour l'avantage du prochain.

Cependant, ajoute le saint Docteur, par là même qu'une âme est docile à se laisser diriger par le don de conseil, elle devient ordinairement capable de diriger les autres. [1] Ainsi donc, quoique le don de conseil ne comporte pas essentiellement celui d'être pour les autres un sage conseiller, il en est souvent accompagné, il l'est chaque fois que le Saint-Esprit le juge nécessaire au salut et à la sanctification des autres. C'est ce qui arrive quand il s'agit de personnes en charge ; et particulièrement des confesseurs et directeurs de conscience, qui ont besoin de ce don pour éclairer, par de sages conseils et d'utiles avis, les âmes qui recourent à leurs lumières.

Il n'y a aucun doute, que ceux qui suivent plus docilement la conduite du Saint-Esprit, ne soient les plus aptes à bien conduire les autres. L'expérience

---

(1) 2. 2. q. 52. a 1 ad 2.
(2) Mens humana ex hoc ipso quod dirigitur a Spiritu Sancto fit potens dirigere se et alios 2. 2. q. 52 a 2 ad 3.

en a été faite bien des fois : les personnes les mieux douées sous le rapport du bon sens, de la sagacité du jugement, pour donner des solutions sages aux problèmes les plus difficiles, et pour trouver une issue heureuse aux affaires les plus ardues et les plus perplexes, ont toujours été celles qui menaient une vie plus retirée et plus contemplative. N'a-t-on pas vu les rois et les princes, les évêques, les cardinaux, les papes eux-mêmes, recourir à un S. Bernard, à une Ste Catherine de Sienne, dans les difficultés inextricables dont ils se voyaient environnés, et ne vouloir rien faire que sur leur décision ou par leur conseil. Il ne manquait pourtant pas, alors, de savants distingués, d'hommes entendus dans les affaires, de théologiens célèbres ; cependant, ce n'est pas eux qui furent consultés, mais ces âmes retirées du monde et ne vivant, pour ainsi dire, que de la vie de l'esprit. Quelle ressource pour l'Église, quand il se trouve au milieu d'elle de ces hommes de bon conseil, que le Saint-Esprit lui-même a formés ! Quel avantage pour les âmes !

4° *Création des ordres religieux.* C'est au don de conseil que l'on doit la naissance des ordres religieux dans l'Église. Par ce don admirable, le Saint-Esprit veut nous faire prendre les moyens les plus parfaits, les plus directs, pour atteindre notre fin dernière qui est Dieu. Vivre uni à Dieu : c'est la dernière perfection et la suprême béatitude de l'homme. Mais il est des obstacles qui s'opposent à l'obtention de cette fin, ou du moins, qui la retardent considérablement. Ces obstacles proviennent des vaines sollicitudes, au sujet des biens de ce monde ; de l'attachement aux

richesses, aux honneurs et aux plaisirs. Sans doute, la vertu et la sainteté ne sont pas incompatibles avec l'usage raisonnable des biens terrestres, c'est pour cela que le Saint-Esprit ne nous ordonne pas, il nous donne seulement le conseil de les mépriser, afin de tarir ainsi la source de toutes les vaines sollicitudes, et de diriger toutes les énergies de notre âme vers notre fin dernière. Il nous a donc dicté, par la bouche du Fils de Dieu, les trois conseils évangéliques qui enlèvent, d'un seul coup, tous les obstacles à l'union intime avec Dieu. La pauvreté volontaire retranche les sollicitudes à l'égard des biens terrestres, la virginité et la chasteté volontaires dégagent l'âme de toute sollicitude à l'égard des biens du corps. L'obéissance volontaire délivre de toute sollicitude à l'égard des biens de l'esprit, résultant de l'indépendance de la volonté. Par les trois vœux de religion, dit S. Thomas, l'homme enlève les obstacles à sa perfection, tarit la source des vaines sollicitudes, et se consacre à Dieu en parfait holocauste. Heureux ceux qui, appelés à ce parfait dégagement, ont le courage de l'effectuer ! Libres de tous les liens qui les embarrassaient, ils peuvent s'écrier avec le psalmiste: «Comme le passereau, notre âme s'est échappée du filet de l'oiseleur. Le filet est rompu et nous avons été délivrés.» *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium. Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.* Ps. CXXIII, 7. « Aussi longtemps que quelque lien me retient enchaîné, je ne puis, Seigneur, m'envoler librement vers vous.» (Imit. l. 3, c. 31). Ceux qui ont tout méprisé pour Jésus-Christ, n'étant plus retenus par

rien ici-bas, prennent joyeusement leur essor, s'élèvent rapidement de vertu en vertu, et parviennent bientôt à un degré surprenant d'union avec Dieu.

Qu'y a-t-il d'étonnant alors, si le divin sanctificateur des âmes en pousse un si grand nombre dans cette voie sublime ! Au commencement de l'Église, quand elle était dans toute sa ferveur, et que le Saint-Esprit agissait sur les fidèles d'une manière plus sensible, on voyait les chrétiens céder en foule aux célestes impulsions du don de conseil. Ils vendaient leurs biens, en distribuaient le prix aux pauvres et s'en allaient peupler les déserts, s'enfermer dans des monastères, où, libres de toutes les préoccupations terrestres, ils ne pensaient plus qu'à l'unique nécessaire. Aujourd'hui même, combien d'âmes bienheureuses embrassent résolument la vie parfaite, et n'ont plus d'autre souci que de plaire à Dieu et de se sanctifier, en devenant chaque jour plus pauvres, plus pures, plus obéissantes, en un mot, plus semblables au modèle de toute sainteté : Jésus-Christ, devenu par amour pour nous, le plus pauvre, le plus obéissant de tous les hommes, l'homme de douleurs.

Quant aux âmes qui ne sont pas appelées à un état si sublime, le Saint-Esprit ne cesse de les pousser à un détachement universel, afin qu'elles vivent dans le monde, comme n'étant pas du monde. « *Mes frères*, dit S. Paul, écoutez bien ce que je vous dis : *Le temps est court, aussi, que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant pas, et ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, et ceux qui sont dans la joie comme ne se réjouissant pas, et ceux qui achètent comme ne possédant pas, et ceux qui usent des biens de ce monde, comme n'en usant pas : car la figure du monde passe ; or, je veux*

que vous soyez sans aucun souci. » 1 Cor. VII, 29-31. « Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice. » *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.* Matt. VI, 33.

§ V

Moyens d'acquérir ou de développer le don de conseil

Ces moyens sont de deux sortes : les uns sont négatifs et consistent à écarter les obstacles qui s'opposent au don de conseil ; les autres positifs, et consistent dans les actes à accomplir.

1° *Moyens négatifs.* Il faut avant tout enlever les obstacles. « L'homme dispose sa voie, est-il écrit, mais c'est Dieu qui dirige ses pas » : *Cor hominis disponit viam suam, sed Domini est dirigere gressus ejus.* Prov. XVI, 9. La divine Providence plane au-dessus de toutes nos voies. Elle ne se désintéresse d'aucune des choses qui nous regardent. Nous ne concevons pas un projet qu'elle ne conçoive le sien, nous ne faisons pas un pas qu'elle n'agisse en même temps que nous.

L'important pour nous, c'est donc que, nous trouvant placés sous l'action d'une Providence qui s'occupe sans cesse de nos affaires, qui dirige et règle tout, nous tenions compte d'elle, et ne lui opposions aucun obstacle. En effet, si son action est dans le sens de la nôtre ; si, dans telle démarche que nous faisons, tel projet que nous méditons, telle entreprise que nous commençons, elle daigne nous approuver et nous aider ; si elle acquiesce à nos vues, à nos désirs: le succès est assuré ; si Dieu est pour nous, qui sera

contre nous ? *Si Deus nobiscum est, quis contra nos ?* Rom. VIII, 31. Si, au contraire, cette Providence et nous, nous manœuvrons en sens opposé, si nous concevons des projets qui ne sont pas les siens, si nous nous lançons dans des entreprises qu'elle ne bénit pas ; tous nos efforts seront vains, ils échoueront misérablement et ne serviront qu'à nous couvrir de confusion.

Aussi, l'âme animée de l'Esprit de conse[illegible] e défie d'elle-même; elle évite avec le plus grand so[illegible] la présomption qui ne se confie qu'en soi et l'irréflexion qui gâte ou compromet tout; elle est continuellement attentive à interroger la Providence. Cette âme, dit le P. Desurmont, est comme un navigateur toujours en éveil pour consulter le vent. Elle se dit : je travaille, mais je ne suis pas seule. Il est quelqu'un qui travaille avec moi, et ce quelqu'un est si puissant que j'ai beau m'épuiser en efforts de tout genre, s'il agit dans un sens contraire au mien, je n'aboutirai pas. N'est-il pas écrit : « Si le Seigneur ne construit pas la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la construisent ; et si Dieu ne garde pas la cité, c'est en vain que veille celui qui est chargé de la garder» : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem frustra vigilat qui custodit eam.* Ps. CXXVI, 1.

L'âme guidée par le don de conseil craint par-dessus tout de se mettre en désaccord avec cette céleste Directrice des choses humaines et divines qu'on appelle la Providence.

« Avant l'action, elle consulte. Elle consulte le ciel et ses organes. Elle n'entreprend rien d'important

sans avoir obtenu l'approbation de ceux qui tiennent auprès d'elle la place de Dieu, ou sans qu'elle ne se soit éclairée des lumières de la foi.

Pendant l'action, elle se surveille, pour que dans l'activité rien ne sorte du bon ordre, et qu'au contraire, tout se fasse selon la loi de Dieu.

Après l'action, elle demande la bénédiction du ciel. Quand elle a tout fait : elle croit n'avoir rien fait, si le Seigneur n'ajoute à l'action humaine sa divine faveur.»

Ces règles si sages, par lesquelles le P. Desurmont trace notre conduite envers la Providence, sont l'expression parfaite de la manière d'agir de cette âme.

Malheureusement, tous ne se dirigent pas d'après ces règles. Il en est, et ils sont nombreux, qui mettent les obstacles à l'action de la Providence et aux lumières du don de conseil qui leur apprendraient à agir conformément avec elle.

Parmi ces obstacles, un des principaux, c'est la *présomption* qui fait, qu'ayant en soi-même pleine et entière confiance, on ne veut prendre conseil de personne. « La voie de l'insensé, est-il écrit, est droite à ses yeux, mais celui qui est sage prend conseil auprès des autres»: *Via stulti recta est in oculis ejus, qui autem sapiens est audit consilia.* Prov. XII, 15. Le Saint-Esprit veut bien nous éclairer, nous diriger : mais à la condition que, nous défiant de nos propres lumières qui ne sont souvent que ténèbres, nous recourions à lui pour connaître sa volonté. Eh ! « *Quel est l'homme*, demande le sage, *qui peut connaître les desseins de Dieu ? Les pensées des hommes sont timides et nos prévoyances sont incertaines.*

Parce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme; et cette demeure terrestre abat l'esprit par la multiplicité des soins. Nous ne comprenons que difficilement ce qui se passe sur la terre, et nous ne discernons qu'avec peine ce qui est devant nos yeux. Et qui pourra connaître votre pensée, Seigneur, si vous ne donnez vous-même la sagesse, et si vous n'envoyez votre Esprit-Saint du plus haut des cieux, afin qu'il redresse le sentier de ceux qui sont sur la terre et que les hommes apprennent ce qui vous est agréable.» Sap. x, 13-19.

Le Saint-Esprit veut encore que nous recourions aux lumières des autres. Il veut nous éclairer, nous guider ; mais très souvent, afin de nous conserver dans l'humilité, il ne le fait que par l'intermédiaire des causes secondes, c'est-à-dire, de telle ou telle personne sage et éclairée, qu'il a placée à côté de nous pour nous aider de ses conseils. Sa volonté est donc que nous lui demandions avis dans les choses importantes. Cette humilité plaît au Seigneur, et il la bénit.

Un *autre obstacle* à l'action de l'Esprit de conseil, c'est la *précipitation* et la *trop grande activité naturelle.* L'âme empressée se porte à l'action sans se donner la peine de réfléchir, sans se demander si Dieu est content de ce qu'elle fait. Son inconsidération dans ses paroles est déplorable, elle lui fait compromettre le succès des affaires les plus graves et lui crée mille embarras.

L'empressement naturel est comme une fièvre qui tient l'âme dans un perpétuel mouvement. Impossible au Saint-Esprit de lui faire entendre sa voix au

milieu de cette agitation ; il demande la paix, le calme du recueillement.

Au reste, la réflexion et une sage lenteur sont toujours des gages de succès. Il faut réfléchir avant que d'agir. Il faut savoir mûrir un projet, attendre qu'on ait considéré l'affaire sous toutes ses faces, pesé toutes les conséquences, invoqué et reçu les lumières d'en Haut.

Un *troisième obstacle* au don de conseil, c'est *l'attachement excessif aux biens de ce monde.* Cet attachement est comme un nuage qui obscurcit notre entendement, nous fait perdre de vue notre fin dernière et les moyens de l'atteindre; et par suite, fausse notre jugement, égare notre volonté, lui donnant une direction tout opposée à celle du don de conseil.

Pour que l'Esprit-Saint décide une âme à choisir les moyens les plus aptes à la conduire à sa fin, il faut, avant tout, que cette âme soit éprise d'amour pour cette fin, qu'elle ait un ardent désir d'y parvenir. Or, cet amour et ce désir sont incompatibles avec l'amour des biens terrestres. Le détachement de ces biens est donc tout à fait nécessaire.

Un *quatrième obstacle*, c'est *la passion et l'humeur.* L'âme agitée par la passion et l'humeur est incapable de juger sainement. Cette disposition trouble son jugement et entraîne sa volonté dans des écarts funestes. Comment le Saint-Esprit ferait-il pénétrer le rayon très pur du don de conseil dans une âme aussi désordonnée ? Comment lui parlerait-il, quand elle n'écoute que le mauvais sentiment qui la domine ? Ce n'est qu'aux âmes paisibles et tranquilles qu'il communique ses lumières. « Il n'habite pas dans le trouble » : *Non in commotione Dominus.* 3 Reg. XIX, 11.

2° *Moyens positifs.* Il ne suffit pas d'enlever les obstacles qui empêchent le don de conseil de venir ou d'agir en nous, il faut encore travailler d'une manière positive à l'acquérir et à le développer. Le premier moyen, c'est de *nous abandonner totalement et aveuglément* à la conduite du Saint-Esprit, n'usant envers lui d'aucune défiance ou réserve.

Peu d'âmes pratiquent cet abandon complet. Elles paraissent se défier de Dieu, craindre qu'il n'en demande trop, qu'il ne mène trop loin dans la voie de l'abnégation et du sacrifice. Elles veulent bien suivre ses inspirations, mais à condition qu'elles ne contrarient pas trop la recherche de leurs aises et leur amour propre, qu'elles s'accordent avec leurs propres goûts. Elles veulent plutôt conduire le Saint-Esprit qu'être conduites par lui ; le retenir dans le cercle étroit du vil égoïsme où elles se sont renfermées, y circonscrire son action ; mais l'Esprit-Saint ne veut pas de cette captivité, [illegible] nous appelle : *In libertatem gloriæ filiorum* [illegible] m. VIII, 21 ; « à la glorieuse liberté des enfants de Dieu », veut précisément nous délivrer de l'esclavage du moi humain, afin que nous soyons libres. « Là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté » : *Ubi Spiritus Dei, ibi libertas.* 2 Cor. III, 17. Il conduit les âmes là où bon lui semble, et elles ne doivent avoir d'autre volonté que sa volonté, d'autre mouvement que celui qu'il leur imprime, semblables à ces animaux mystérieux que voyait Ezéchiel, et qui n'allaient que là où les poussait l'Esprit de Dieu *Ubi erat impetus Spiritus illuc gradiebantur.* Ezech. I, 12. Ne craignons donc pas de nous abandonner à la conduite de ce Guide divin. Il est la Bonté même

et ses voies sont toutes d'amour. Il nous conduira sûrement dans la terre des vivants, comme il conduisit autrefois, tantôt sous une colonne de nuée, tantôt sous une colonne de feu, le peuple d'Israël jusque dans la terre promise : figure de la Jérusalem céleste : *Spiritus bonus deducet me in terram rectam.* Ps. CXLII, 10. Abandonnons-nous donc totalement lui, et ne lui opposons jamais la moindre résistance.

Mais le moyen des moyens pour acquérir ce don aussi bien que les autres, c'est toujours la *prière.* En quelque affaire que ce soit, dit l'Imitation, entrez dans le tabernacle, comme Moïse, afin de consulter le Seigneur ; vous y entendrez sa divine réponse, et vous en sortirez instruit de beaucoup de choses présentes et futures. Car Moïse recourut toujours au tabernacle pour résoudre ses doutes et ses difficultés; et il mit son refuge dans le secours de la prière, pour remédier aux dangers et à la malice des hommes. C'est ainsi que vous devez vous retirer dans le secret de votre cœur, pour y implorer avec plus d'instance le secours de Dieu. En effet, nous lisons que Josué et les enfants d'Israël furent trompés par les Gabaonites, parce qu'ils ne consultèrent pas auparavant l'oracle de Dieu, Jos. IX, 14, et qu'étant trop crédules à des paroles flatteuses, ils se laissèrent abuser par une fausse compassion. (Im. l. 3, c. 36).

Quel honneur, quelle grâce n'est-ce pas d'être conduit pas à pas par le Saint-Esprit lui-même dans la voie de la sainteté, de l'avoir sans cesse devant soi, ou plutôt dans son cœur, comme un flambeau lumineux, projetant sa clarté sur la voie qu'on doit suivre! Cette grâce insigne, Dieu ne l'accorde qu'aux

âmes qui en estiment le prix, qui la demandent avec gémissements et avec larmes. Répétons donc souvent ces belles invocations du Roi David : *Domine, deduc me in justitia tua.* Ps. v, 9: « Conduisez-moi, ô mon Dieu, dans le chemin de votre justice.» *Deduc me, Domine, in via tua et ingrediar.* LXXXV, 11: Seigneur, conduisez-moi dans votre voie et j'entrerai dans la terre des vivants. *Vias tuas, Domine, demonstra mihi.* XXIV, 4. *Notam fac mihi viam in qua ambulem.* CXLII, 8. *Gressus meos dirige secundum eloquium tuum.* CXVIII, 133. « Seigneur, découvrez-moi vos sentiers. Faites-moi connaître, ô mon Dieu, la voie dans laquelle vous voulez que je marche. Conduisez mes pas d'après la lumière de votre parole.»

Et pour être plus sûrement exaucés, ne manquons pas de recourir à Celle que l'Église honore sous le vocable de *Notre-Dame du Bon Conseil.*

C'est auprès de cette Mère chérie que les disciples de Jésus allaient chercher lumière et conseil, après que leur divin Maître fut remonté au ciel. Jésus-Christ ne l'a pas emmenée avec lui, au jour de son ascension, précisément parce qu'il voulait la laisser à l'Église naissante, pour en être la *sage Conseillère.* Aussi, ce titre glorieux lui fut-il solennellement décerné par S. Cyrille d'Alexandrie, au Concile d'Éphèse, en 430. D'autres saints Pères lui ont donné des titres semblables. Ils l'ont nommée tour à tour : la *Conseillère des ignorants*, le *Guide sûr* de tous ceux qui servent Dieu, la *Conseillère universelle*, l'*Ineffable Conseil.* Allons donc à elle, à l'exemple des saints, qui sont allés se jeter à ses pieds dans leurs angoisses et leurs perplexités, et qui ont ressenti les effets merveilleux de sa protection. S. Dominique,

ne sachant plus quel moyen prendre pour convertir les Albigeois, eut recours à Marie : elle lui révéla la dévotion du rosaire, qui ramena à la Vérité des milliers d'hérétiques : ceux-là même qui étaient les plus enfoncés dans l'erreur. Ce fut devant une image de Marie, dans la grotte de Manrèse, que S. Ignace reçut de si vives lumières, qu'elles lui auraient tenu lieu d'Évangile, disait-il, en cas que les Livres Saints fussent perdus. S. Alphonse, qui cultiva toute sa vie la dévotion à Notre-Dame du Bon Conseil, fut favorisé de nombreuses apparitions de Marie dans la grotte de Scala. Il y reçut d'elle de vives lumières, qui lui furent d'un grand secours pour l'établissement de son œuvre. Il tenait sans cesse devant lui, pendant son travail, une image de Notre-Dame du Bon Conseil, il la consultait dans tous ses doutes et ses difficultés. Il a transmis à ses enfants cette salutaire dévotion.

O Esprit Sanctificateur, qui conduisez avec un soin admirable les âmes qui ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ et qui vous ont été confiées, vous voulez bien être ici-bas notre Guide, et nous montrer, à chaque instant, ce que nous devons faire pour devenir de plus en plus agréables à Dieu et nous sanctifier ; ne nous abandonnez pas au milieu des ombres qui nous environnent. Que votre douce voix se fasse entendre à l'oreille de nos âmes : *Sonet vox tua in auribus meis.* Cant. II, 14. Donnez-nous la grâce de l'écouter avec un esprit attentif et un cœur docile. Alors, nous marcherons en assurance dans la voie de vos préceptes et de vos conseils, tous nos pas seront dirigés vers vous seul, et tous nos actes seront

comme autant de semences de gloire éternelle. Ainsi, ô Esprit de lumière et d'amour, votre admirable don de conseil sera en nous comme une source intarissable de vie et de céleste béatitude. *Consilium illius sicut fons vitæ.* Eccli. XXI, 16.

SIXIÈME ENTRETIEN

Le don d'intelligence

Intellectum da mihi et vivam.

Donnez-moi l'intelligence et je vivrai.

Ps. CXVIII. 144.

Après avoir franchi les cinq premiers échelons de l'échelle mystique des dons du Saint-Esprit, l'âme arrive à la partie la plus lumineuse de cette échelle, qui est le sommet. Elle entre alors dans une région sublime, qui n'a plus rien de commun avec la région des sens, et où, affranchie de tout ce qui pouvait arrêter ou retarder son élan, elle s'unit étroitement à Dieu, jouit de lui et se transforme en lui. C'est le don d'intelligence qui l'introduit dans cette région bienheureuse, et qui, de concert avec le don de sagesse, lui fait goûter les plus pures délices, et l'élève à sa plus haute perfection.

Les autres dons qui précèdent : la crainte, la piété, la science, la force et le conseil ne sont donc qu'une préparation aux dons d'intelligence et de sagesse. Ceux-ci leur sont de beaucoup supérieurs. Quelque

précieux que nous paraissent les premiers, ils supposent encore dans l'âme certaines faiblesses ou imperfections, et exigent de sa part du travail et des efforts. Nous y voyons cette pauvre âme chercher son Bien-Aimé, sans pouvoir le trouver parfaitement: *Quæsivi quem diligit anima mea, quæsivi illum et non inveni.* Cant. III, 1.

Environnée encore de la nuit du péché, elle entend l'appel miséricordieux du Seigneur, elle le cherche, mais ne le trouve pas. Il faut, pour qu'elle ait ce bonheur, que le *don de crainte* lui fasse rejeter les œuvres des ténèbres, et qu'elle sorte des ombres de la mort. Comme l'enfant prodigue, elle s'écrie alors: Je me lèverai et j'irai à mon Père. Ce Père, elle se met à l'aimer par le *don de piété*, et parce qu'elle l'aime, elle veut le voir: « Pourquoi, lui dit-elle, me cachez-vous votre visage ? » *Cur faciem tuam abscondis.* Job XIII, 24. « Je me lèverai et je parcourrai toute la cité: » *Surgam et circuibo civitatem.* Cant. III, 2. Cette cité, c'est l'ensemble de la création que l'âme se propose de parcourir. Elle interroge les créatures par le *don de science*, aperçoit en elles des vestiges de son Bien-Aimé, les invite à le glorifier, à le bénir, et s'enflamme de plus en plus de son amour et du désir de le voir et de le posséder... Elle le cherche encore sans se décourager ; le *don de force* soutient son ardeur. Elle va dans les carrefours et sur les places publiques ; mais en vain, elle ne le trouve pas: *Per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea : quæsivi illum et non inveni.* Cant. III, 2. Ne se croyant pas sûre, si elle ne consulte ceux qu'elle

sait être participants du secret du Seigneur et ministres de sa volonté, elle se sent poussée par l'*Esprit de conseil* à les interroger, afin de connaître enfin la voie qu'elle doit suivre, pour trouver Celui qu'elle cherche. *Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem : Num quem diligit anima mea vidistis.* Cant. III, 3: « Les sentinelles qui gardent la ville, m'ont rencontrée, et je leur ai dit : N'avez-vous pas vu Celui qu'aime mon âme ? »

A peine les a-t-elle dépassés que Dieu récompense ses ardents désirs, car Dieu est bon pour l'âme qui le cherche. Il se laisse trouver par ceux qui ont le cœur droit : *Bonus est Dominus animæ quærenti illum.* Thren III, 35. « Et lorsque j'eus passé au-delà d'eux, je trouvai Celui qu'aime mon âme, je le tiendrai et je ne le laisserai point aller: » *Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea : tenui eum nec dimittam.* Cant. III, 4. D'un bond, l'âme vient de franchir un abîme immense ; libre de toute entrave, elle a traversé d'un vol rapide l'immense espace qui sépare la créature du Créateur.

Elle est arrivée au terme de tous ses désirs. Dans aucun bien créé, elle n'a trouvé le repos, parce qu'aucun n'était sa fin. Celui-là est le repos, le rassasiement de l'esprit et du cœur, dit S. Bernard, qui est la fin de tout et dont rien n'est la fin. Et cette fin tant désirée, elle la trouve maintenant ; elle s'y repose, redisant délicieusement : j'ai trouvé Celui que mon cœur aime. O heureux, ô joyeux terme d'une si longue course ! Bienheureux degrés par lesquels on arrive à un pareil but ! C'est donc par le moyen des *dons d'intelligence et de sagesse* que le Saint-Esprit

fait entrer l'âme en possession de ce trésor infini qui est Dieu. L'intelligence l'illumine d'un lumière supérieure ; la sagesse perfectionne encore cette lumière, et elle y ajoute l'amour, avec une saveur toute divine.

Etudions d'abord le don d'intelligence.

Voyons : 1° Quelle en est la nature ; 2° Quels en sont les effets ; 3° Quels sont les principaux moyens de l'acquérir ou de le développer en nous.

§ I

Nature du don d'intelligence

On peut définir le don d'intelligence une lumière supérieure par laquelle le Saint-Esprit donne à l'âme une connaissance intime des vérités surnaturelles, en les lui faisant pénétrer, par manière d'intuition.

Le mot intelligence provient du latin : *intelligere* qui signifie : « lire au dedans » *intus legere.* Avoir l'intelligence d'une chose, c'est en avoir une connaissance intime.

Il y a, dit S. Thomas, [1] dans l'ordre naturel, beaucoup de réalités qui sont cachées, comme sous un voile, et que nous ne pouvons percevoir par les sens de notre corps : telles sont les idées qui se cachent sous des mots, la substance des êtres qui se dérobe sous des formes extérieures, les causes qui se voilent sous leurs effets. Ces réalités cachées, nous les découvrons, non par le moyen des sens qui ne s'arrêtent qu'aux surfaces, à l'enveloppe extérieure ; mais par

(1) 2. 2. q. 8. a 1.

la lumière naturelle de notre esprit qui, pénétrant au dedans des choses, en acquiert une connaissance intime et profonde.

Pour arriver à cette connaissance, l'esprit de l'homme a parfois besoin de faire des circuits, de juger, de comparer, de raisonner, et il n'y parvient qu'avec peine et effort. D'autres fois, il y arrive sans détour, la vérité lui apparaît comme d'elle-même, et, comme on dit en langage vulgaire, elle lui saute aux yeux : c'est ce qui s'appelle connaître par intuition. De cette manière, nous connaissons les vérités premières gravées dans le cœur de tout homme, par exemple : qu'il faut honorer Dieu et respecter nos parents, qu'il ne faut pas faire au prochain ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Au seul énoncé de ces vérités claires et précises, nous voyons, nous comprenons. La preuve est dans l'énoncé lumineux de la proposition.

C'est de cette manière, par intuition, que connaissent les anges : ils ne raisonnent pas, ils voient. C'est aussi par intuition que Dieu connaît toute chose. De toute éternité, il plonge son regard dans son essence divine, et, du même regard, il voit tous les êtres réels et possibles, il contemple toute vérité.

Telle est la bonté de Dieu qu'il daigne, jusqu'à un certain point, faire participer les âmes justes à ce mode sublime de connaissance, par rapport aux vérités surnaturelles. Il les enrichit, à cette fin, du don d'intelligence. La foi donne à notre âme la connaissance des vérités que nous devons croire. Le don de science nous en donne la certitude raisonnée, il nous fait discerner ce qu'il faut croire de ce qu'il faut

rejeter ; mais le don d'intelligence nous fait pénétrer ces vérités, nous en montre la beauté et la splendeur, à peu près comme la lumière du soleil nous découvre, en un instant, le spectacle admirable de la nature, la beauté des montagnes et des vallées, la gracieuse variété des plantes et des fleurs, et toutes ces merveilles que dérobent à nos yeux les ombres de la nuit.

Quant aux vérités de l'ordre purement naturel, qui ne sont aucunement nécessaires au salut, le don d'intelligence ne les découvre pas ordinairement à l'âme. On trouve de bonnes âmes, très simples, qui semblent avoir une grande épaisseur d'esprit, par rapport aux choses de la terre ; mais qui pénètrent et saisissent admirablement les choses du ciel. Cette limite apportée au don d'intelligence est souvent un bienfait de la sagesse de Dieu, qui veut ainsi préserver l'âme de l'orgueil et conserver, dans un lieu obscur, un trésor d'un prix infini.

Rien que cette notion du don d'intelligence nous en montre déjà l'excellence et la richesse. Mais, pour en connaître tout le prix, il nous faut étudier les effets divins qu'il produit dans les âmes.

§ II

Effets du don d'intelligence

Le *premier effet* qui résulte du don d'intelligence est le *perfectionnement de la foi.*

La foi nous révèle les vérités que nous devons croire. Elle nous y fait adhérer, elle leur laisse toutefois leur obscurité, et ne nous en montre, pour ainsi

dire, que les surfaces ; mais sous ces surfaces déjà si belles, que de splendeurs cachées ! Que de ravissantes réalités ! Pour les découvrir, il faudrait une lumière supérieure à la lumière de la foi. Celle-ci est lumineuse sans doute, mais ses rayons sont trop faibles. Ce n'est pas le plein soleil du midi, ce n'est pas même l'astre plus pâle de la nuit, « ce n'est, dit S. Pierre, qu'une petite lampe, qui brille dans un lieu obscur », *quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco*, 2 Petr. I, 19, laquelle ne donne justement que la clarté suffisante pour distinguer le chemin, et ne pas s'égarer.

Supposons que vous entriez, une petite lampe à la main, dans une vaste salle complètement obscure, où se trouvent exposés les chefs-d'œuvres de peinture des plus grands maîtres. Vous voyez bien, à la lueur de votre lampe, qu'il y a là des tableaux en grand nombre ; mais vous ne pouvez en remarquer la beauté. Vous devez, pour vous rendre tant soit peu compte de tous ces objets d'art, aller de l'un à l'autre avec votre petite lampe, la promener devant chaque tableau, de bas en haut, de gauche à droite; et après vous être donné beaucoup de peine et avoir passé un temps considérable, vous n'avez encore qu'une connaissance très imparfaite de tous ces chefs-d'œuvres; vous ne pouvez les apprécier à leur juste valeur, quelque parfait connaisseur que vous soyez. Mais que la lumière du plein midi entre tout à coup dans cette chambre, d'un seul regard, vous apercevez tous les tableaux qui s'y trouvent ; vous les voyez clairement et distinctement, vous en admirez l'expression, et vous portez sur chacun le jugement qu'il

mérite. Cette lumière du plein midi est l'image du don d'intelligence. Que cette lumière supérieure apparaisse, et les ombres se dissipent et vos yeux s'ouvrent : vous voyez des merveilles, vous nagez dans l'abondance des grâces et des consolations célestes, vous entrez dans une admiration qui vous ravit, et votre cœur se dilate par la joie et l'amour. *Tunc videbis et afflues, mirabitur et dilatabitur cor tuum.* Is. LX, 5.

Quelles sont ces merveilles que l'âme découvre grâce à la lumière du don d'intelligence ? C'est d'abord le secret de nos mystères, pour autant qu'on peut les pénétrer ici-bas. L'âme en a des vues, des images, des expressions nettes, claires et lumineuses. Elle embrasse d'un seul regard l'ensemble admirable de notre sainte religion : l'ordre, le rapport et l'harmonie de toutes ses parties, l'accord parfait de l'Ancien et du Nouveau Testament, où rien ne se contredit, où tout est saint et auguste. Le don d'intelligence jette tant de clartés dans l'âme, par rapport à toutes ces grandes choses, que rien n'est capable d'ébranler sa foi. Il lui en donne tant d'estime, que tout le reste la laisse dans une complète indifférence.

Le don d'intelligence ouvre aussi à l'âme les trésors cachés des divines Écritures. Ce livre, descendu du ciel, était auparavant pour elle un livre fermé. Elle n'y lisait que la lettre qui tue ; mais n'en saisissait pas l'esprit qui vivifie. Maintenant, le don d'intelligence lui en fait comprendre le sens caché, lui donne une abondance de saintes pensées, de nobles connaissances et de contemplations sublimes. Comme le Prophète Roi, elle peut dire : « Vos paroles, Seigneur,

sont admirables : les beautés qu'elles cachent me ravissent et m'enflamment d'un désir ardent de les connaître toujours mieux: mais c'est vous, mon Dieu, qui en découvrez le sens aux humbles, par le don d'intelligence que vous leur accordez. » *Mirabilia testimonia tua, ideo scrutata est ea anima mea : declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis.* Ps. CXVIII, 129.

C'est avec ce don que Jésus-Christ ressuscité ouvrit l'esprit à ses apôtres, afin, comme dit S. Luc, qu'ils comprissent les Écritures: *Aperuit illis sensum ut intelligerent scripturas.* Luc XXIV, 45. Leur esprit était tellement grossier avant d'avoir reçu le Saint-Esprit, qu'ils ne saisissaient pas même le sens des paraboles si claires de leur divin Maître, et Jésus ne put s'empêcher de leur en faire des reproches : « Et vous aussi, vous êtes sans intelligence.» *Adhuc et vos sine intellectu estis.* Math. XV, 11. Mais à peine l'Esprit-Saint les a-t-il visités qu'ils deviennent des génies, et que, semblables à des astres lumineux, ils éclairent toute la terre. Avec quelle facilité S. Pierre, au sortir du Cénacle, explique aux Juifs les Saintes Écritures. « Devant lui, dit Mgr Gaume, se déroule le magnifique tableau des mystères du règne de Dieu, dont les anges eux-mêmes n'avaient jusqu'alors qu'une connaissance imparfaite. Ce tableau étincelant de lumières et de beautés, il l'offre à l'admiration de ses auditeurs. Ceux-ci, éclairés à leur tour du don d'intelligence, comprennent ce qu'ils n'avaient jamais compris, voient ce qu'ils n'avaient jamais vu ; et avec l'enthousiasme de l'amour embrassent la vérité,

comme après une longue absence, l'enfant embrasse une mère chérie dont rien ne peut plus le séparer.»

S. Augustin ressentait les effets de ce don, lorsque après sa conversion, il ne pouvait, disait-il, se rassasier de contempler le mystère de l'Incarnation.

Le bienheureux Frère Gilles, compagnon de S. François, était inondé de tant de lumières, en récitant les psaumes, qu'un seul verset lui fournissait cent vues et cent interprétations différentes.

«Quoique d'ordinaire, dit Ste Thérèse,[1] je n'entende presque rien aux prières latines, et surtout dans les psaumes, souvent néanmoins, je comprenais le verset latin comme s'il eût été en castillan ; j'allais même plus loin, j'en découvrais avec bonheur le sens caché. Quand Dieu le veut, ajoute-t-elle, il donne à l'âme de quoi contempler, sans qu'elle ait besoin de raisonnement ou de discours. Il l'illumine de plus de lumières, dans l'espace d'un *Credo*, que nous ne pourrions en acquérir avec tous nos soins, en plusieurs années.» N'est-ce pas le don d'intelligence qui a éclairé si admirablement de pauvres frères servants, tels qu'un S. Gérard Majella, un S. Pascal Baylon, un S. Alphonse Rodriguez ; et d'humbles filles, telles que : Ste Catherine de Sienne, Ste Rose de Lima, et au siècle dernier, Marie Lataste ? Ni les uns, ni les autres n'avaient fait d'études ; et cependant, leurs connaissances sur les plus profonds mystères de notre sainte religion étaient si vives, qu'on a vu des théologiens, des savants, qui avaient passé leur vie au milieu des livres, aller les consulter, et demeurer frappés d'étonnement par la lucidité de leurs réponses.

---

(1) Vie par elle-même.

Sans aucun doute, ces âmes humbles et simples avaient pour maître le Saint-Esprit lui-même, qui se plaît à révéler aux petits des secrets qu'il cache aux sages et aux orgueilleux du siècle.

Le don d'intelligence fait que l'âme comprend facilement les livres spirituels, les sermons, les catéchismes, les instructions religieuses; qu'elle les goûte, les retient et surtout, les met en pratique. « Durant plusieurs années, a écrit Ste Thérèse, je lus beaucoup de livres spirituels, sans en avoir l'intelligence. Je passai aussi un temps fort long sans trouver une seule parole pour faire connaître aux autres les lumières et les grâces dont Dieu me favorisait. Mais quand il plaît à la Majesté divine, elle donne en un instant l'intelligence de tout, d'une manière qui m'épouvante. En vain, plusieurs personnes spirituelles, avec lesquelles j'ai conféré, ont voulu me donner une idée claire des faveurs dont Dieu me comblait, afin de m'aider à les exprimer : tous leurs efforts ont complètement échoué devant mon peu de pénétration ; mais que Dieu soit béni de tout ! La lumière m'est venue quand je ne la cherchais pas. Dieu m'a donné, en un instant, une pleine intelligence de ces faveurs, et la grâce de savoir les exprimer ; mes confesseurs en étaient dans l'étonnement.»

Le don de l'intelligence ouvre les yeux de l'âme pour contempler les perfections de Dieu, cachées sous le voile des créatures. Elle voit dès lors rayonner à travers ce voile la puissance, la sagesse, la bonté infinies du Créateur, et elle s'éprend de plus en plus d'amour pour lui. Elle voit également sa Providence s'étendre aux plus petites comme aux plus grandes

choses, s'intéresser à l'herbe des champs aussi bien qu'aux astres qui tournent sur nos têtes. Elle admire son divin fonctionnement dans les événements de l'histoire, dans les persécutions qui affligent l'Église, dans les épreuves des bons et le triomphe momentané des méchants ; ainsi que dans tout le cours de sa propre vie. Elle contemple avec admiration les voies mystérieuses par lesquelles Dieu l'a conduite, elle comprend la raison des douleurs qu'elle a subies, des humiliations, des contradictions qu'elle a essuyées, elle voit à quels dangers la main divine l'a arrachée, les grandes miséricordes dont elle a été l'objet. Partout, cette âme découvre et adore l'unique et active pensée d'un Dieu infiniment sage travaillant et le jour et la nuit en vue de sa gloire et du bonheur de ses élus ; combinant tellement bien les choses, que les obstacles même lui servent de moyens ; tirant invariablement le bien du mal, jusqu'à faire tourner à notre propre avantage les péchés que nous avons commis. A cette vue, elle est ravie de reconnaissance et d'amour.

David a donc bien raison de s'écrier : « Heureux, Seigneur, celui que vous daignez instruire vous-même, en lui donnant le don d'intelligence » : *Beatus quem tu erudieris Domine.* Ps. XCIII, 12. Et il ajoute : « Vous m'avez accordé ce don ineffable, ô mon Dieu, et c'est pourquoi, j'ai été transporté de joie à la vue de vos ouvrages. »

Le don d'intelligence étend donc merveilleusement le regard de l'âme, il lui découvre des splendeurs cachées : c'est comme un rayon de la vision béatifique. Quel secours pour notre foi ! Quelle perfection elle en reçoit !

Le *deuxième effet* du don d'intelligence est de *rendre la vie plus sainte.*

Ce don admirable n'agit pas seulement sur l'entendement, en l'éclairant de vives lumières, il agit encore sur la volonté ; car les mouvements de la volonté sont en raison directe des lumières de l'esprit. Mieux l'esprit est éclairé sur les vérités de la foi, plus le cœur en est touché, et plus la volonté a de force pour agir d'une manière qui leur est conforme. « O mon Dieu, disait David, donnez-moi l'intelligence et je vivrai. J'approfondirai votre loi et je l'observerai de tout mon cœur:» *Da mihi intellectum et vivam ; et scrutabor legem tuam et custodiam illam in toto corde meo.* Ps. CXVIII, 34. Bientôt, se sentant exaucé, il s'écrie : « J'aime vos commandements, Seigneur, par-dessus l'or et la topaze:» *Mandata tua dilexi super aurum et topazion.* Ps. CXVIII, 127.

Inondée des clartés du don d'intelligence, l'âme comprend à l'instant quelle est sa fin dernière et combien elle est sublime : à tout prix, elle veut l'atteindre ; elle en conçoit un désir, un besoin extrêmes. « Qui me donnera des ailes, dit-elle avec David : *Quis dabit mihi pennas*, et je m'envolerai loin des vanités de la terre, loin de tout ce qui captive et qui souille, là, je trouverai le cœur de mon Dieu, pour qui je suis créée ; et sur ce cœur, je me reposerai » : *Et volabo et requiescam.* Ps. LIV, 7.

D'un seul regard, elle saisit toute l'économie de la vie spirituelle : les moyens d'atteindre sa bienheureuse fin, leur valeur respective, et l'ordre qu'il faut garder en les employant. Elle comprend donc, qu'avant tout, il faut se purifier du péché, renoncer à

tout ce qui y conduit, mourir aux inclinations perverses de la nature, enlever, en un mot, tous les obstacles à la grâce. Voulant à tout prix posséder sa fin dernière, elle entreprend résolument la lutte contre elle-même, se livre avec un courage tout divin à la mortification des sens, à la pratique de l'humilité, du renoncement, de l'obéissance, tenant les yeux fixés sur le modèle de toute sainteté : Jésus-Christ. Ces vertus paraissent d'un aspect terrible à l'amour propre, mais l'Esprit d'intelligence dissipe ces vaines frayeurs. Un ancien a dit que si la vertu se pouvait faire voir à découvert, elle ravirait les cœurs, par les charmes de sa beauté. Eclairée par le Saint-Esprit, l'âme comprend surtout le prix de l'oraison, de la communion, du recueillement et de tous ces moyens positifs qui doivent l'unir directement à Dieu. Elle voit le but final de tous les exercices de la vie spirituelle, qui est l'union de l'âme avec sa fin dernière. Elle comprend les desseins de Dieu, quand il la fait passer par les sécheresses, les aridités, les tentations, les diverses épreuves de la vie intérieure ; aussi, loin de s'en troubler, de s'en affliger, elle les reçoit comme des trésors, comme des occasions précieuses de se détacher de plus en plus d'elle-même, pour être mieux en état de s'unir intimement au souverain Bien, et de le posséder plus parfaitement. Oh ! que la vie d'une âme ainsi éclairée et soutenue est belle ! Qu'elle est sublime et méritoire ! Et que cette âme est heureuse! « Rien de ce qui arrive ne peut la contrister » : *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.* Prov. XII,21. Que de progrès ne fait-elle pas dans la perfection !

Non seulement, elle y marche ; mais elle y court, elle y vole avec une extrême rapidité !

Et que dire quand cette âme est une âme sacerdotale ! Au divin rayonnement du don d'intelligence, le prêtre voit l'excellence, la sublimité des fonctions de son ministère ; l'excellence du très saint sacrifice de la messe, et il l'offre avec un respect, une piété, une ferveur qui s'accroissent chaque jour ; l'excellence de l'office divin, et il le récite avec foi et dévotion ; l'excellence de la parole de Dieu, et il la prêche avec un zèle dévorant. Le prêtre voit le prix d'une seule âme : combien elle est belle et noble, combien elle est chère à Dieu dont elle est l'image, et à Jésus-Christ dont elle a coûté le sang ; et il est prêt à entreprendre tous les travaux, à endurer tous les supplices pour en sauver le plus grand nombre possible. Oh ! heureux le prêtre qui possède et développe en lui ce beau don : son minist sera fructueux, et sa vie un « *sursum corda* » continuel !

Le *troisième effet* du don d'intelligence est de *nous faire avancer dans l'oraison et dans le recueillement habituel.* L'âme, inondée des lumières de ce don béni, se trouve affranchie des difficultés qu'elle rencontrait, quand elle commençait à se livrer à l'oraison. Il lui fallait alors discourir sur les vérités de la foi, s'en pénétrer par voie de raisonnement, lutter constamment contre les distractions, les dégoûts, les ennuis que lui suscitait l'ennemi du salut. Elle était semblable à une personne qui puise de l'eau à un puits, par petite quantité, et avec beaucoup de peine. Quelle différence avec ce qui a lieu maintenant ! L'eau jaillit comme d'elle-même de la source, l'âme

peut y boire tranquillement et se désaltérer pleinement. Elle ne doit plus chercher la vérité, elle la voit, elle admire sa splendeur et s'éprend d'amour pour elle. Les distractions ont moins d'empire sur son esprit, les dégoûts n'ont plus accès dans son cœur, le temps de l'oraison lui paraît trop court ; elle voudrait la prolonger des heures, des journées entières; et, ne le pouvant, elle fait de sa vie une oraison continuelle. Le souvenir de ce que Dieu lui a fait éprouver pendant ce temps béni, l'impression qui lui en est restée la tiennent dans un recueillement habituel. Elle ne cesse de penser à Dieu et de l'aimer, elle évite avec un soin extrême les moindres fautes et les imperfections volontaires, et très souvent, elle laisse échapper de son cœur embrasé, comme des étincelles qui jaillissent d'un feu ardent, des oraisons jaculatoires ferventes, des actes brûlants d'amour, des désirs enflammés de voir Dieu connu, aimé et glorifié par toute la terre.

La vue de ces effets admirables du don d'intelligence embrasait le cœur de S. Paul d'un désir immense, que tous les chrétiens fussent en possession de ce trésor. « Je ne cesse, écrivait-il aux Ephésiens, de rendre des actions de grâces pour vous, me souvenant de vous dans mes prières ; afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne l'Esprit de sagesse et de révélation pour le connaître, qu'il éclaire les yeux de votre cœur, pour vous faire savoir quelle est l'espérance à laquelle il nous a appelés, quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage qu'il destine aux saints» : *Non cesso gratias agens pro vobis memoriam vestri faciens in oratio-*

nibus meis : ut Deus, Domini nostri Jesu Christi Pater gloriæ, det vobis Spiritum sapientiæ et revelationis in agnitione ejus : illuminatos oculos cordis vestri, ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus, et quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in sanctis. Eph. I, 16-18. «C'est pourquoi, ajoute-t-il, je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le principe de toute paternité dans le ciel et sur la terre, afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie dans l'homme intérieur par son Esprit ; qu'il fasse que Jésus-Christ habite par la foi dans vos cœurs, et qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, (de ce mystère de la rédemption) et connaître l'amour de Jésus-Christ envers nous, lequel surpasse toute connaissance, afin que vous soyez remplis selon toute la plénitude de Dieu.» Eph. III, 14-19.

§ III

Moyens d'attirer ou d'accroître le don d'intelligence

1° Le *premier moyen* à employer pour obtenir ou développer en soi le don d'intelligence, c'est un *grand esprit de foi*: une foi vive et pratique qui préside à chacune de nos actions.

Par cet esprit de foi, tout en nous est soumis à Dieu : et l'esprit qui adhère sans hésiter à des vérités qu'il ne comprend pas, uniquement parce que Dieu les a révélées ; et la volonté qui, dans tous les détails

de la vie, se conforme à ces vérités quelles que soient les répugnances de la nature, les résistances de l'amour propre ou des passions.

Cette double soumission de l'esprit et du cœur est la preuve la plus certaine d'une vraie et sincère humilité. L'orgueilleux, attaché qu'il est à ses propres lumières, est incapable d'avoir cette parfaite *soumission d'esprit* à des vérités qu'il ne voit pas, qui paraissent même contradictoires, opposées à la raison et au bon sens. Il peut moins encore pratiquer la *soumission de la volonté* en conformant sa vie à ces mêmes vérités. Aussi, Dieu s'éloigne de lui, l'abandonne à ses propres lumières qui ne sont, hélas ! que d'épaisses ténèbres.

Mais à l'humble d'esprit et de cœur, Dieu donne l'intelligence : *Intellectum dat parvulis.* Ps. CXVIII, 130. Parlant de ses enseignements qu'il préférait toujours donner aux petits et aux pauvres, Notre-Seigneur disait : « O mon Père, je vous rends grâces de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et de ce que vous les avez révélées aux humbles.» Dieu, dit l'auteur de l'Imitation, se penche avec tendresse vers l'âme humble, il la protège, la console et lui révèle ses secrets. Ce n'est que lorsque David se fut bien humilié, au souvenir de ses péchés, que Dieu lui découvrit les mystères cachés de sa sagesse; *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.* Ps. L, 8. Un acte d'humilité, un aveu humiliant de ses fautes en confession, un affront subi tranquillement, feront jaillir plus de lumières surnaturelles dans notre âme que dix années d'étude.

Croyez afin d'avoir l'intelligence, dit S. Augustin, *Crede ut intellig*[illegible] L'orgueilleux veut comprendre pour croire et Dieu le laisse dans son aveuglement. L'humble croit pour comprendre, et Dieu récompense sa soumission en déversant dans son âme les splendeurs du don d'intelligence qui viennent perfectionner sa foi, et rendre sa vie de plus en plus sainte.

La foi vive et pratique nous fait accomplir des œuvres de lumière. Guidée par elle, l'âme n'agit qu'avec une intention surnaturelle, elle écarte de son cœur les nuages des mauvaises passions et des attaches désordonnées ; elle n'a en vue que le bon plaisir de Dieu. Ses œuvres émanant d'un principe si pur sont des œuvres saintes, lumineuses, qui font briller en elle de vives clartés, des œuvres que Dieu récompense par de nouvelles grâces et de nouvelles lumières ; et, comme il est dit au livre de la Sagesse, par « un don choisi de foi,» *Donum fidei electum*, don qui n'est autre que le don d'intelligence.

2° *Deuxième moyen* : La *pureté du cœur*. « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu » : *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt*. Matth. v, 8. « Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer. » Im. l. 2, c. 4.

Mais, qu'est-ce qu'un cœur pur ? C'est celui qui n'aime que Dieu, et tout le reste en Dieu et pour Dieu ; qui a en aversion les moindres péchés, étant attentif à ne point en commettre, ou à faire disparaître, par des actes fervents d'humilité et de repentir, ceux dont il se serait souillé. Un tel cœur est devant Dieu pareil à un cristal limpide. Les nuages du péché, de la passion, ou des vaines attaches aux créatures

ne peuvent ni l'assombrir, ni empêcher les rayons du don d'intelligence d'arriver jusqu'à lui. Le Saint-Esprit y prend ses complaisances, et il y répand ses lumières avec une abondante profusion.

Oh ! si nous avions le courage de nous détacher de tout, de résister constamment à nos mauvais penchants, et d'aimer Dieu de tout notre cœur, comme la lumière divine affluerait dans notre âme ! *Qui timetis Dominum, diligite illum et illuminabuntur corda vestra.* Eccli. II, 10. C'est alors que le Saint-Esprit se plaîrait à nous donner ces yeux illuminés du cœur, dont parle S. Paul : *illuminatos oculos cordis.* Eph. I, 18. La nuit dans laquelle nous ne sommes que trop souvent plongés, deviendrait brillante comme le plein jour: *Et nox sicut dies illuminabitur.* Ps. CXXXVIII, 12.

Les âmes pures ne savent plus aimer que Dieu, et elles en sont nécessairement aimées. *Ego diligentes me diligo.* Prov. VIII, 17. Or, on n'a pas de secret pour ceux que l'on aime. On leur dit tout, et la confiance qu'on leur témoigne par là, est une des plus grandes preuves d'amour qu'on puisse leur donner. C'est pour cela que Jésus disait à ses disciples : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis; parce que tout ce que j'ai entendu dire à mon Père, je vous l'ai fait connaître : » *Jam non dicam vos servos: vos autem dixi amicos quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.* Joa. XV, 15. Voilà comment agit le Saint-Esprit envers les âmes dont il est aimé : il les inonde de lumières. Ces lumières, leur découvrent toujours davantage les amabilités de Dieu, accroissent de plus en plus l'ardeur de leur amour ; de sorte que, ces âmes bienheureuses s'élèvent sans cesse, par la lumière et l'amour, comme par

deux ailes, vers leur fin suprême ; et, parcourant rapidement les divers degrés des vertus, elles parviennent bientôt à une haute perfection, et à une union intime avec leur Bien-Aimé.

Ah ! ma fille, disait Jésus à Ste Catherine, qu'il y a peu d'hommes qui m'aiment véritablement ! S'ils m'aimaient, je ne leur cacherais pas mes secrets.

Tant que le cœur n'est pas entièrement purifié du péché et des affections terrestres, on a comme un voile sur les yeux et l'on ne voit point, on ne pénètre point les choses spirituelles : *Oculos habent et non videbunt.* Ps. CXIII, 5.

Qu'on médite donc très attentivement ces paroles de l'Imitation : « Tant que quelque chose me retiendra, ô mon Dieu, je ne pourrai librement m'envoler vers vous. Il désirait prendre un libre essor celui qui disait : Qui me donnera des ailes, comme à la colombe ? Et je volerai, et je me reposerai. Quel repos plus paisible, que celui d'un homme qui n'a en vue que vous ! Et quoi de plus libre que celui qui ne désire rien sur la terre ? Il faut donc s'élever au-dessus de toutes les créatures, se détacher parfaitement de soi-même, sortir de son esprit, monter plus haut, et là, reconnaître que c'est vous qui avez tout fait, et que rien n'est comparable à vous. Car si l'on n'est détaché entièrement de ce qui est créé, on ne saurait s'occuper librement des choses de Dieu. Et c'est pourquoi l'on trouve peu de contemplatifs, parce que peu savent se séparer entièrement des créatures et des choses périssables. Pour cela, une grande grâce est nécessaire. Et tant que l'homme n'est pas ainsi élevé en esprit, détaché de toute créature, et parfaitement uni à Dieu, tout ce qu'il sait

et tout ce qu'il a est de bien peu de prix. Il sera longtemps faible et rampant sur la terre, celui qui estime quelque chose hors de l'unique, de l'immense, de l'éternel Bien. Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, et doit être compté pour rien.» Im. L. III, c. 31. Appliquons-nous donc à purifier notre cœur de tout péché et de tout attachement à la créature, et les yeux de notre âme s'ouvriront, et nous contemplerons des splendeurs qui nous avaient été cachées jusque là.

3° *Troisième moyen:* La *prière*. Le don d'intelligence est tellement précieux que le Saint-Esprit ne l'accorde qu'aux âmes qui le désirent ardemment et le demandent avec toute la ferveur dont elles sont capables.

L'Église nous apprend à concevoir ces désirs enflammés et à faire ces prières suppliantes : « Venez, s'écrie-t-elle, ô vous, la lumière des cœurs.» *Veni lumen cordium.* « Venez, ô Esprit-Saint, et projetez sur nous un rayon de votre lumière.» *Veni Sancte Spiritus et emitte cœlitus lucis tuæ radium.* « O Lumière bienheureuse, remplissez jusque dans ses dernières profondeurs les cœurs de vos fidèles.» *O lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium.*«Venez Esprit créateur, visiter les âmes de ceux qui sont à vous. Eclairez nos esprits de votre lumière. Faites-nous connaître le Père et le Fils ; donnez-nous la foi en vous, qui procédez de l'un et de l'autre.»

Répétons souvent ces ferventes supplications, elles feront au Saint-Esprit une douce violence, et il nous accordera le don que nous désirons. Implorons particulièrement la divine lumière du don d'intelligence, quand nous commençons notre oraison. Elle nous

est nécessaire, pour bien nous pénétrer des vérités de la foi et nous en faire retirer des fruits abondants. Demandons-la encore avant nos saintes lectures, avant d'entendre la parole de Dieu. Elle seule peut nous faire saisir le sens caché sous la lettre qui frappe nos yeux, et sous le son qui frappe nos oreilles. Disons donc avec Samuel : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.» *Loquere Domine quia audit servus tuus.* 1 Reg. III, 9. Et avec David : « Seigneur, donnez-moi l'intelligence, afin que je comprenne vos commandements.» *Da mihi intellectum ut sciam testimonia tua.* Ps. CXVIII, 125. Ajoutons avec l'auteur de l'Imitation: « O mon Dieu, que ce ne soit pas Moïse, ou quelqu'un de vos prophètes qui me parle ; mais plutôt, parlez-moi vous-même, Seigneur mon Dieu, qui inspirez et éclairez les prophètes ; car vous seul, pouvez sans eux m'instruire parfaitement, au lieu que sans vous, ils ne me serviraient de rien. Ils peuvent bien faire entendre des paroles, mais ils ne donnent pas l'esprit. Ce qu'ils disent est beau ; mais si vous ne parlez, ils n'échauffent pas le cœur. Ils enseignent la lettre, mais vous en découvrez le sens. Ils annoncent les mystères, mais vous en donnez l'intelligence. Ils n'agissent qu'extérieurement, mais vous instruisez et éclairez les cœurs. Ils font retentir le son de vos paroles, mais vous donnez à l'ouïe l'intelligence pour les comprendre. Parlez donc, Seigneur, parce que votre serviteur écoute, car vous avez les paroles de la vie éternelle.» L. III, c. 2.

O Esprit de lumière et d'amour, ô flamme vivante, qui avez illuminé les apôtres, et par eux, tout l'uni-

vers, venez éclairer nos âmes plongées hélas ! dans d'affreuses et épaisses ténèbres. Pauvres aveugles que nous sommes, nous crions vers vous, gémissant et pleurant; ouvrez nos yeux, nous vous en conjurons humblement : *Domine ut videam.* Luc XVIII, 41. Faites que nous contemplions la splendeur de la vertu, l'ineffable beauté de nos mystères, les merveilles de vos préceptes, la richesse de l'héritage glorieux que vous nous avez préparé. « Seigneur, donnez-moi l'intelligence et je vivrai. » *Intellectum da mihi et vivam.* Je vivrai ici-bas de la vie de la foi et de la grâce, de la vie de Jésus que vous avez vous-même éclairé et conduit, de la vie dont ont vécu les saints qui tous, ont été remplis de vos dons précieux. Je vivrai surtout de la vie de la gloire dans le beau ciel, où je contemplerai sans voile la Beauté incréée : Dieu, Un en nature et Trois en personnes ; et la contemplant, je l'aimerai de toutes mes forces, je la posséderai et j'en jouirai pendant toute l'éternité. C'est alors, ô Esprit-Saint, que je pourrai dire en toute vérité : J'ai trouvé Celui que mon cœur aime, je le tiens maintenant et plus jamais je ne le quitterai.

SEPTIÈME ENTRETIEN

Le don de sagesse

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius.

Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables.
SAP VII, 11.

L'âme qui est fidèle à chercher Dieu en correspondant constamment aux impulsions des dons du Saint-Esprit, qui ont fait jusqu'à présent l'objet de notre étude, s'élève rapidement dans les pures régions du surnaturel, et arrive bientôt au terme de tous ses désirs. Elle trouve le Dieu qu'elle a cherché avec tant d'ardeur et de persévérance, elle le possède, elle le goûte, redisant avec une joie indicible la parole de l'Épouse des Cantiques : J'ai trouvé Celui que mon cœur aime. « Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui » : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Cant. II, 16.

Le don d'intelligence a commencé à la mettre en possession de son trésor, en la faisant entrer dans

une communication très intime avec Dieu ; mais tant que cette possession n'est pas complète, tant que l'âme ne jouit pas de son Bien-Aimé, tant qu'elle ne l'aime pas autant qu'elle pourrait le faire ici-bas, il manque quelque chose à son bonheur. Elle ne peut demeurer en repos. Or, c'est le don de sagesse qui vient achever l'œuvre du don d'intelligence, mettre le couronnement à la perfection de l'âme et le comble à tous ses vœux. Aussi, ces deux dons d'intelligence et de sagesse sont-ils étroitement unis. Presque toujours, ils sont joints ensemble dans les Saintes Écritures : on dirait que le Saint-Esprit ne peut citer l'un sans faire mention de l'autre. Parlant des Israélites qui désertaient la loi sainte, Moïse disait : « Puissent-ils avoir la sagesse et l'intelligence ! » *Utinam saperent et intelligerent.* Deut. XXXII, 29. David invitait les pécheurs à comprendre et à goûter les choses de Dieu : *Intelligite insipientes et stulti aliquando sapite.* Ps. XCIII, 8. « O mon Dieu, disait Salomon, donnez-moi la sagesse et l'intelligence » : *Da mihi sapientiam et intelligentiam.* 2 Par. I, 10. « Que Dieu vous accorde l'esprit de sagesse et d'intelligence », écrivait S. Paul aux Ephésiens : *Deus det vobis spiritum sapientiæ et revelationis*, I, 17.

Le Saint-Esprit ne fait pas les choses à demi : Il ne verse jamais dans une âme les lumières du don d'intelligence, sans y verser en même temps l'onction de la divine sagesse, pour qu'elle aime la vérité qu'elle contemple, qu'elle la goûte et s'y conforme. De même que la perfection et le bonheur des bienheureux au ciel consistent à voir Dieu, à la lumière de la gloire, à jouir de lui et à l'aimer parfaitement, de

même la perfection et le bonheur d'une âme sur la terre consistent à contempler les vérités divines, à la lumière du don d'intelligence, à les goûter et à les aimer par l'onction du don de sagesse.

Abordons l'étude de ce dernier don, mais auparavant, humilions-nous au souvenir de nos fautes passées, purifions notre cœur par un acte de sincère repentir, et prions l'Esprit-Saint d'éclairer notre intelligence et d'embraser notre cœur. *Veni Sancte Spiritus, reple tuorum corde fidelium et tui amoris ignem accende.*

§ I

Nature du don de sagesse

On peut définir le don de sagesse une connaissance expérimentale des choses de Dieu, ou encore, une onction céleste qui nous donne la connaissance des choses de Dieu, en nous les faisant goûter.

Le mot « sage » *sapiens*, d'après S. Isidore, [1] vient du mot latin *sapor* «saveur». Sagesse (*sapientia*) signifie science savoureuse, *sapida sapientia*. S. Bernard adopte l'étymologie de S. Isidore ; seulement au mot « science », il substitue celui de « vertu ». La sagesse, *sapientia*, peut être ainsi nommée, dit-il, à cause de la saveur, *sapore*, qu'elle ajoute à la vertu ; car elle lui communique une sorte de condiment spirituel qui, d'insipide et de rude qu'elle était, la rend douce et savoureuse. Je ne pense donc pas

(1) Etym. lib. x.

qu'on dût blâmer celui qui, voulant définir la sagesse, la nommerait : la saveur du bien. [1]

Dieu, dit S. Bonaventure, [2] est souverainement bon et suave, et tout ce qui découle de lui est bon et savoureux: aussi, quand l'intelligence a commencé à se dilater dans la connaissance du vrai, le palais intérieur de l'âme se délecte en ce qu'il voit, et éprouve une douce saveur ; car la sagesse, c'est l'intelligence à l'état de saveur amoureuse.

Il y a donc deux choses à considérer dans le don de sagesse. Premièrement, *connaissance des choses divines.* Ce don répand dans l'âme une lumière plus pure, plus élevée que tous les autres dons qui perfectionnent l'intelligence. Grâce à cette lumière, l'âme contemple la vérité, non pas péniblement, par voie d'analyse en remontant, comme par le don de science, des effets à la cause, des créatures au Créateur ; mais elle la voit dans sa cause première qui est Dieu : elle la voit sans le moindre effort, elle en possède une admirable synthèse ; et, de cette hauteur, elle peut porter un jugement très sûr sur tout le plan divin. C'est par ce don que nous voyons et que nous goûtons combien le Seigneur est doux : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Ps. XXXIII, 9.

La sagesse, disent les docteurs, consiste à juger d'après la plus haute des causes : *ex altissima causa.* L'homme sage sait qu'au-dessus de toutes les causes qui s'agitent en sens divers, il en est une qui les domine et les gouverne, qui est toujours juste et

(1) Serm. cant. 85.
(2) De prof. relig.

bonne, à laquelle rien n'échappe, et qui dirige tout vers le plus grand bien. Cette cause n'est autre que Dieu lui-même. Qui remonte jusqu'à cette cause dernière, pour apprécier les choses et régler la conduite à tenir, est sage et supérieurement sage ; car il juge et coordonne tout, dit S. Thomas, d'après les règles ou les raisons divines. [1]

Voilà ce que nous fait faire le don de sagesse. Avec lui, on scrute tout, même les profondeurs de Dieu. *Spiritus omnia scrutatur, etiam profonda Dei.* 1 Cor. II, 10. L'homme, dit le P. Desurmont, devient alors pareil aux anges de la première hiérarchie, qui voient en Dieu la raison même des choses. « La sagesse, est-il écrit, est la divine maîtresse qui enseigne la loi de Dieu et nous fait pénétrer le secret de ses œuvres » : *Doctrix enim est disciplinæ Dei et electrix operum illius*, Sap. VIII, 4.

Le don de sagesse joint à la connaissance des choses de Dieu un goût exquis, une *suavité incomparable, une onction indicible* qui les fait aimer. S. Bernard compare le Saint-Esprit, qui est l'auteur de ce don, à l'abeille qui porte la cire et le miel ; parce que, dit-il, ce Divin Paraclet n'apporte pas seulement la lumière pour éclairer l'esprit ; mais encore la douceur, pour attendrir le cœur et l'attirer au pur amour. [2] C'est par ce don « que nous voyons et que nous goûtons combien le Seigneur est doux » : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Ps. XXXIII, 9.

Le don de sagesse, dit S. Bonaventure, est éclatant

(1) 2. 2. q. 45. a. 1.
(2) Serm. 8 in cant.

comme la lumière du soleil, et d'une saveur qui l'emporte sur celle du miel.

Cette notion du don de sagesse nous en révèle déjà bien l'excellence. Il est le plus noble de tous, la fin vers laquelle tous convergent. « Comme la fin résume les moyens en les développant, le don de sagesse contient et perfectionne tous les autres dons. Ainsi, on peut dire que la sagesse, c'est la crainte de Dieu perfectionnée, la piété perfectionnée, la science perfectionnée, la force perfectionnée, le conseil perfectionné, l'intelligence perfectionnée.» [1] Tous les biens nous arrivent avec la sagesse, elle tient dans ses mains des richesses innombrables. *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius.* Sap. VII, 11. Voyons quelles sont ces richesses.

§ II

Effets du don de sagesse

1° *L'horreur et le dégoût des plaisirs des sens.* Il y a entre les divines suavités du don de sagesse et les douceurs empoisonnées des plaisirs des sens une distance infinie, une opposition plus forte qu'entre la lumière et les ténèbres, le feu et la glace. Le goût des plaisirs sensuels est appelé par S. Jacques, sagesse terrestre, animale, diabolique ; elle a pour effet l'affaiblissement du sens moral et l'obscurcissement de l'esprit. « L'homme animal, dit S. Paul, ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu,»

(1) Mgr Gaume Traité du St Esp.

de même qu'un homme, dont le goût a été altéré par de mauvaises humeurs, ne trouve plus de saveur aux aliments les plus doux. Cette sagesse animale n'est que folie aux yeux de Dieu : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* 1 Cor. III, 19. C'est une folie aussi aux yeux de l'âme douée du don de sagesse. Ce don divin, dit S. Bernard, étouffe les sentiments de la chair, affadit le plaisir des sens, purifie l'entendement, guérit le palais du cœur et lui rend le vrai goût des choses. Il n'y a que la vraie sagesse qui détruise le goût dépravé des sens, et guérisse le cœur de la plaie des convoitises charnelles: *Nam per sapientiam sanati sunt quicumque placuerunt tibi Domine a principio.* Sap. IX, 19.

Dès que l'âme a goûté la saveur du don de sagesse, elle ne peut plus goûter autre chose. Les joies sensuelles surtout, ne lui inspirent plus qu'une profonde répulsion. Elle ne comprend pas comment des âmes créées à l'image de Dieu peuvent y chercher leur bonheur. Aussi ressent-elle pour ces pauvres âmes une immense compassion. Pour elle, élevée par le don de sagesse, bien au-dessus de ces grossières voluptés, elle s'écrie avec S. Paul : *Omnia arbitror ut stercora* : « Je considère comme du fumier tous les plaisirs et toutes les folles joies du monde.» « Je suis crucifiée au monde et le monde est crucifié pour moi » : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* Gal. VI, 14. « Loin de moi de me réjouir et de me glorifier, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.» C'est pour cela que S. Jacques, énumérant les qualités de la sagesse qui vient de Dieu nous dit, qu'en

tout premier lieu, elle est chaste : *Quæ autem desursum est sapientia primum quidem pudica est.* Jac. III, 17. Le Saint-Esprit lui-même nous dit, que l'amour de la sagesse conduit à la parfaite pureté, laquelle approche l'âme de Dieu. Sap. VI, 19-20. Et il ajoute qu'elle n'est pas susceptible de la moindre impureté. *Nihil inquinatum in eam incurrit.* Sap. VII, 25.

2° *La paix.* S. Augustin a donné de la paix une définition très juste. Elle n'est autre chose, a-t-il dit, que la tranquillité de l'ordre : *Pax omnium rerum tranquillitas ordinis.* La tranquillité de l'ordre ! Que cette parole exprime bien l'état d'une âme enrichie du don de sagesse ! Les insensés qui mettent leur bonheur dans les choses d'ici-bas, prétendent, eux aussi, jouir de la paix ; mais cette paix est secrètement troublée par l'agitation des passions, les ardeurs de la convoitise, les aiguillons du remords ; et plus tard, elle sera remplacée par les angoisses de la mauvaise mort et les déchirements du désespoir en enfer. *Dixerunt pax et non erat pax.* Jer. VI, 14. Telle n'est pas la paix que le don de sagesse fait goûter à l'âme. Cette âme se trouve fixée en Dieu qui règle tout avec un ordre parfait. Or, il est bon d'adhérer à Dieu et de nous tenir fixés en lui : *Mihi autem adhærere Deo bonum est.* Ps. LXXII, 28. Dieu ne change pas ; il il fait tout parfaitement ; il ne permet le mal que pour le bien. Ce que voyant le sage, il demeure calme, paisible ; alors même que tout s'agite autour de lui, alors que se déchaînent sur son âme les tempêtes des diverses tribulations, il ne perd rien de sa douce sérénité. « Au ciel, dit le P. Desurmont, [1] les

(1) Traité : de la Providence

saints contemplent avec une égale paix tous les événements dont la terre est le théâtre, parce qu'ils les voient en ce Dieu qui se joue dans l'univers et ramène tout à ses fins adorables. Ici-bas, les imitateurs des élus, c'est-à-dire les hommes vertueux, participent à cette paix du paradis, parce que, grâce à la droiture de leur cœur, ils goûtent tout ce que fait le Seigneur.»

La sagesse fait goûter Dieu, et elle fait goûter toutes les œuvres de Dieu, toutes les dispositions de sa Providence ; elle ne permet plus de goûter autre chose. C'est pour cela qu'elle procure une paix si délicieuse et si solide. Par elle, l'âme ne voit plus et ne goûte plus que la volonté de Dieu. Elle n'examine plus les raisons particulières qu'elle peut avoir d'aimer ou de ne pas aimer ce qui lui arrive ou ce qui lui est commandé, elle ne voit plus que cette raison générale et unique : Dieu le désire, Dieu le veut. Cette considération efface toutes les autres. Aussi elle ne désire plus rien, sinon de contenter son Dieu. Elle ne craint plus rien, sinon de lui déplaire. Elle voit Dieu en toute chose et toute chose en Dieu. Les voyant en Dieu, dans l'ordre de sa volonté : elle les veut, elle les goûte, quelque amères qu'elles soient à la nature. En vérité, cette vie est un avant-goût du bonheur des Bienheureux, dont le prophète Isaïe nous dit « qu'ils sont assis dans la beauté de la paix.» *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis.* Is. XXXII, 18.

C'est ici, dit Ste Thérèse, le tabernacle de Dieu, où l'âme chérie de lui goûte d'ineffables délices. C'est ici que cette colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche pour s'assurer si les eaux du déluge étaient

séchées, a trouvé le rameau d'olivier, et annoncé en le montrant, qu'elle a rencontré la terre ferme au milieu des flots et des tempêtes du monde.

3° *L'avancement dans l'oraison.* Le don de sagesse transporte immédiatement l'âme dans l'oraison de contemplation, au moins, active. La méditation, dit S. François de Sales, considère par le menu, et comme pièce par pièce, les objets qui sont propres à nous émouvoir ; mais la contemplation fait une vue simple et ramassée sur l'objet qu'elle aime. Oh ! que bienheureux sont ceux qui, après avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ils ont d'aimer Dieu, réduisant tous leurs regards en une seule vue, et toutes leurs pensées en une seule conclusion, arrêtent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de S. Augustin et de S. Bruno ; prononçant secrètement en leur âme, par une admiration permanente, ces paroles amoureuses : O Bonté ! O Beauté ! Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! et à l'exemple de S. François, agenouillé en oraison, répétant toute une nuit : Mon Dieu et mon tout. *Deus meus et omnia.*

Très souvent même, le don de sagesse transporte l'âme dans la contemplation passive : état sublime, où elle reçoit sa lumière directement de Dieu. Eprise de l'infinie beauté des perfections divines, elle les contemple, d'un regard simple et prolongé, goûtant dans cette contemplation une quiétude ineffable et de suaves consolations.

Quelque parfaites que soient les lumières que répand le don de sagesse, elles ne font cependant pas

disparaître l'obscurité de la foi ; celle-ci ne s'évanouira que devant les clartés de la vision béatifique; mais cette foi est tellement perfectionnée par ce don précieux, qu'elle devient pour ainsi dire transparente, semblable à un voile léger, à travers lequel l'âme entrevoit la grandeur, la beauté, la bonté infinies du Créateur, et tout l'ensemble des perfections divines.

Cette vue, quoique confuse, donne à l'âme une grande idée de Dieu. Plus elle le connaît, plus elle comprend qu'il lui reste infiniment plus à en connaître encore. La vue confuse qu'on a en regardant la mer donne une bien plus grande idée de la puissance des eaux, que la vue distincte de tous les fleuves qui vont s'y jeter. Ainsi en est-il de la contemplation, à laquelle le don de sagesse élève une âme. Regardant la vérité dans sa cause première qui est Dieu, elle ne sait plus en détacher ses yeux pour les porter ailleurs. Comme le dit l'auteur de l'Imitation : « Elle trouve tout dans l'unité, elle rapporte tout à l'unité, elle voit tout dans l'unité.» « O Vérité qui êtes Dieu même, faites que je sois une même chose avec vous par une éternelle charité. Je m'ennuie souvent de lire, je me lasse d'entendre tant de choses ; c'est en vous seul que je trouve tout ce que je cherche. Que tous les docteurs, que toutes les créatures se taisent devant vous : parlez-moi toute seule.» L. I, c. 3.

4° *L'accroissement de l'amour divin.* L'amour naît de la connaissance : plus celle-ci est parfaite, plus l'amour s'accroît. Or, la connaissance que donne de Dieu le don de sagesse est la plus parfaite à laquelle une âme puisse prétendre ici-bas. La raison en est,

que cette connaissance est accompagnée du goût des choses divines et d'une douceur ineffable qui les font aimer. C'est pourquoi, on l'appelle connaissance expérimentale. On sait que Dieu est bon, qu'il est doux de le servir, parce qu'on le sent ; parce que, dans le plus intime de son cœur, on a goûté Dieu, on a éprouvé la douceur infinie de sa présence, et savouré quelques gouttes de cet océan sans limites de voluptés divines, qui constitue l'essence même de son Etre.

Oh ! que cette connaissance expérimentale l'emporte sur la connaissance purement spéculative ! Autre chose est de savoir que le miel est bon pour l'avoir ouï dire, ou en avoir fait la décomposition chimique ; et autre chose de le savoir pour en avoir goûté. De même, c'est tout autre chose de savoir que Dieu est bon et qu'il mérite tout notre amour pour l'avoir entendu prêcher, ou l'avoir lu dans les livres ; et de le savoir pour l'avoir expérimenté dans l'intimité du cœur, dans l'oraison et la communion, par de tendres entretiens et de douces communications avec lui. N'y a-t-il pas de grands théologiens, des professeurs célèbres de séminaire ou d'université qui ont acquis par l'étude des connaissances très étendues sur Dieu et ses perfections, et qui sont complètement étrangers à l'exercice de l'oraison, qui sont même incapables de s'entretenir un quart d'heure familièrement avec Dieu ; tandis qu'on rencontre des âmes simples, qui n'ont fait aucune étude, et qui font leurs délices de la prière, soupirent après l'oraison et la communion, y goûtant des douceurs incomparables, oubliant la terre, s'oubliant elles-mêmes, pour se

plonger entièrement dans la divinité, et s'y perdre heureusement.

Que je vous trouve heureux, vous autres savants, disait un jour le bienheureux Gilles, frère lai, à S. Bonaventure, d'avoir été favorisés de tant de dons que vous pouvez employer au service de Dieu, tandis que nous, qui n'avons en partage que l'ignorance et la simplicité, nous ne pouvons rien faire pour sa gloire. Sachez, mon frère, répondit S. Bonaventure, que la grâce que Dieu vous a faite de l'aimer vous suffit pour lui rendre des services plus agréables, que ceux que peuvent lui rendre les hommes les mieux doués.—Mais, mon Père, comment un homme simple et ignorant comme moi peut-il aimer Dieu autant qu'un homme savant et éclairé !—Oui, mon frère, il le peut, et même, la plus simple, la plus ignorante des femmes peut aimer Dieu plus parfaitement qu'un docteur très savant et très éclairé. Alors, ce bon frère, rempli d'une ardeur nouvelle, s'en alla dans un endroit du jardin qui avançait dans la ville, et se mit à crier de toutes ses forces : femmes simples et ignorantes, aimez Jésus-Christ, aimez Jésus-Christ, et vous deviendrez plus parfaites et plus agréables à Dieu que frère Bonaventure. Après quoi, il entra dans un ravissement qui dura trois heures.

Si ce n'est pas le Saint-Esprit qui nous conduit, disait le saint curé d'Ars, nous avons beau faire, il n'y a point de substance ni de saveur dans tout ce que nous faisons. Si c'est le Saint-Esprit, il y a une douceur moelleuse... c'est à mourir de plaisir ! Une âme qui a le Saint-Esprit ne s'ennuie jamais en la

présence de Dieu : il sort de son cœur une transpiration d'amour... Une âme qui possède le Saint-Esprit goûte une saveur dans la prière, qui fait qu'elle trouve le temps toujours trop court : elle ne perd jamais la sainte présence de Dieu. Son cœur, devant notre bon Sauveur au saint Sacrement de l'autel, est comme un raisin sous le pressoir.

Le saint curé d'Ars avait remarqué à maintes reprises un pauvre paysan, se tenant immobile des heures entières, regardant le tabernacle, et comme étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Un jour, le saint curé s'en approche, et lui demande ce qu'il fait là, et de quoi il occupe son esprit. Le pauvre homme lui répond avec une simplicité charmante : « Je l'avise, et il m'avise.» Tout son bonheur était donc de se tenir dans l'amoureuse présence de son Dieu.

C'était par un effet du don de sagesse, que Ste Thérèse commençant le *Pater*, s'arrêtait des heures entières au mot « Notre Père », il lui était impossible d'aller plus loin, tant ce mot faisait jaillir de lumière dans son esprit et allumait d'amour dans son cœur. Elle ne cessait de le prononcer et de le savourer.

Ste Gertrude répétait jusqu'à cent soixante-cinq fois, avec un goût toujours nouveau, ces paroles du *Pater :* Que votre volonté soit faite. S. François-Xavier ne se lassait pas de redire : *O Altissima, o sanctissima Trinitas !* et S. François de Paule : O Dieu Charité ! O Dieu Charité !

Comment ne pas se souvenir ici de ces paroles que l'auteur de l'Imitation met dans la bouche du fidèle: « Voici mon Dieu et mon tout. Qu'est-ce que je veux

davantage, et que puis-je désirer de plus heureux ? O parole pleine d'onction et de douceur ; mais pour celui qui aime Dieu et non pas le monde ! Mon Dieu et mon tout : c'est assez dire à celui qui conçoit, et la répétition en est douce à celui qui aime. Car tout est agréable quand vous êtes présent, et tout déplaît en votre absence. »

« Il y a une grande différence entre goûter le Créateur ou la créature, l'éternité ou le temps, la lumière incréée ou la lumière qui a été faite. O lumière éternelle ! qui surpassez toutes les lumières créées, dardez vos rayons du haut du ciel, et qu'ils pénètrent dans le fond de mon cœur. Purifiez, réjouissez, éclairez et vivifiez mon âme et toutes ses puissances, afin qu'elle s'attache à vous par des transports de joie. Oh ! quand viendra ce moment heureux et désirable, où vous me rassasierez de votre présence, et où vous me serez tout en toutes choses ? Ma joie ne sera pas entière jusqu'à ce que je l'obtienne. »

5° Le *détachement universel* des biens de la terre et le *désir de ceux du ciel.* « Que la terre me semble vile quand je regarde le ciel », disait S. Ignace. L'âme qui a goûté les douceurs du don de sagesse peut tenir le même langage. Je ne saurais dire, disait Ste Thérèse, au sortir d'une de ces oraisons sublimes où elle avait goûté le don de Dieu, je ne saurais dire jusqu'à quel point je découvre la vanité et le mensonge de tout ce qui ne tend pas au service de Dieu, ni jusqu'où va ma compassion pour ceux qui ignorent cette vérité. Celui qui boira de l'eau que je donnerai, disait Notre-Seigneur à la Samaritaine, n'aura plus jamais soif. Le divin Sauveur voulait parler de la

soif des biens terrestres, laquelle ne se fait plus jamais sentir à l'âme qui s'est abreuvée aux sources pures de la divine sagesse. O Seigneur, devons-nous nous écrier avec la Samaritaine, *Da mihi hanc aquam* : donnez-moi de cette eau, afin que je n'aille plus puiser aux sources empoisonnées des vanités terrestres. Donnez-moi de cette eau, afin que je puisse dire avec la Prophète : « Que puis-je souhaiter au ciel et sur la terre si ce n'est vous, ô mon Dieu, vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.» Dans cet état, dit encore la sainte, l'âme connaît si clairement la vérité, et en a une vue si habituelle, qu'elle regarde tout le reste comme un grand jeu d'enfants. Oh ! comme elle sent sa captivité dans ce corps et la misère de la vie ! Qu'elle comprend bien la raison qui portait S. Paul à supplier Dieu de l'en affranchir ! Avec l'apôtre, elle élève de grands cris vers Dieu et lui demande la liberté ; mais c'est avec une si véhémente aspiration et des désirs si impétueux que, très souvent, elle paraît vouloir s'élancer de sa prison pour saisir cette liberté, qu'on ne lui accorde pas encore. Elle se regarde comme un esclave vendu sur une terre étrangère ; et ce qui lui est le plus amer, c'est de voir de tous côtés cet amour passionné qu'on a pour cette vie, et si peu de bannis qui gémissent comme elle, demandant la fin de leur exil. Ah ! si nous n'étions attachés à rien, si nous ne mettions notre bonheur dans aucun objet périssable, comme l'absence de Dieu se ferait sentir à nos âmes, et comme la soif de jouir de lui et de la véritable vie tempèrerait les craintes de notre dernière heure ! Je m'arrête de temps en temps à cette considération : si malgré mon peu d'amour, malgré mon incertitude

du bonheur à venir, que n'ont pas mérité mes œuvres, il me suffit de cette lumière que Dieu m'a donnée pour éprouver souvent un si mortel ennui de me voir dans ce lieu de bannissement, que devaient donc éprouver les saints ? Que devaient sentir un S. Paul, une Ste Madeleine et tant d'autres, en qui ce feu de l'amour divin jetait de si vives flammes ? » L'âme détachée de tous les biens d'ici-bas tourne toutes ses aspirations vers les biens célestes. Elle s'enflamme du désir de contempler face à face l'infinie Beauté. O Sainte Foi, s'écrie-t-elle, plaise à Dieu que vous vous retiriez pour me laisser contempler l'éternelle Vérité, dans la pleine et entière manifestation de sa gloire ! Cette âme ne fait plus que languir de désir de voir tomber le voile transparent qui la sépare de Dieu. Tel était le martyre intérieur de la séraphique réformatrice du Carmel, quand elle s'écriait :

> Je vis, mais hors de moi ravie
> J'attends en Dieu une si haute vie
> Que je meure de ne pas mourir.

6° *La déification de notre être.* Le don de sagesse fait de nous des êtres déifiés. A force de regarder Dieu, de l'aimer, de le goûter, on devient en quelque sorte semblable à lui. Ne prend-on pas, comme tout naturellement, les mœurs de ceux que l'on aime et avec qui on se trouve habituellement ? Si un peintre qui est attentif à regarder un original en tire une parfaite copie, comment, regardant et goûtant Dieu par le don de sagesse, ne reproduirions-nous pas son image en nous ? N'est-ce pas ce que nous laisse entendre l'apôtre, quand il nous dit : « Quant à nous, contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes

transformés en la même image, nous avançant de clarté en clarté par l'illumination de l'Esprit du Seigneur »; *Nos vero omnes, revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur, a claritate in claritatem tanquam a Domini Spiritu.* 2 Cor. III, 18. De même que le fer ne peut rester longtemps dans une fournaise ardente sans devenir tout rouge et sans prendre les qualités du feu : de même, notre âme ne peut demeurer longtemps plongée en Dieu par le don de sagesse, sans se transformer pour ainsi dire en lui.

Dieu est l'Etre suprême, il domine toutes les créatures. Le don de sagesse, fixant en Dieu notre cœur, nous élève au-dessus de tout ce qui est créé. Il fait que nous nous dominons nous-mêmes en vue de Dieu, et si nous nous soumettons aux créatures, ce n'est qu'à cause de Dieu qui le veut ainsi et qui cache son autorité dans la leur.

Dieu est immuable. L'âme ornée du don de sagesse est toujours la même, également calme et sereine. Semblable à la mer qui n'est agitée qu'à la surface et qui reste parfaitement calme dans ses profondeurs, cette âme demeure paisible dans les agitations de la vie, parce qu'elle a établi son repos dans la volonté de Dieu, qui est toujours la même, également bonne, également sainte.

Dieu est infaillible, il ne peut se tromper. En obéissant à la direction du don de sagesse, on ne se trompe jamais, car on ne veut que ce que Dieu veut.

Dieu est impeccable, il est la sainteté même. L'âme qui agit sous l'empire du don de sagesse ne peut pas pécher. Elle n'aime, ne goûte que la volonté de Dieu

et y conforme toute sa vie. Or, la volonté de Dieu est la règle de toute sainteté.

Dieu est infiniment heureux. Le don de sagesse nous fait trouver déjà ici-bas le parfait bonheur. Avec ce don précieux, on voit toujours tous ses désirs accomplis, parce qu'on ne désire plus qu'une seule chose : la sainte volonté de Dieu sans laquelle rien n'arrive. On reçoit alors avec joie les maladies, les revers, les diverses afflictions de la vie. On accepte la mort le sourire sur les lèvres, et le dernier soupir n'est qu'un acte d'amour et de douce conformité à la volonté divine.

En un mot, par le don de sagesse, on participe à tous les attributs divins, on est un être déifié.

7° *La ressemblance avec Jésus-Christ.* La conséquence naturelle de notre déification par le don de sagesse est de nous rendre semblables à Jésus-Christ, ce qui est le but final de toutes les opérations du Saint-Esprit en nous. Il veut former Jésus-Christ dans nos cœurs, comme il l'a formé autrefois dans le sein de la Bienheureuse Vierge ; afin que nous puissions dire avec S. Paul : « Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis : c'est Jésus qui vit en moi.» *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Gal. II, 20.

Le don de sagesse nous fait goûter Dieu, tout ce qu'il aime et tout ce qu'il fait. Or, Dieu met toutes ses complaisances dans son divin Fils, Jésus-Christ : sa vivante et substantielle image, la Sagesse éternelle revêtue d'une nature comme la nôtre, pour nous apprendre à vivre divinement. C'est ce que nous fait faire aussi le don de sagesse. Par lui, nous mettons nos complaisances en Jésus-Christ, nous goûtons sa

doctrine, nous goûtons ses exemples ; nous voulons à tout prix vivre de sa vie, le reproduire en nous aussi fidèlement que possible.

Quelle a donc été la vie de Jésus-Christ ? Une pratique incessante de parfaite et affectueuse conformité à la volonté de son Père. Depuis sa naissance dans l'étable de Bethléem jusqu'à sa mort sur le Calvaire, Jésus ne vit que pour elle ; il ne goûte, il ne cherche qu'elle. Il est indifférent à tout le reste. Sa mère, après l'avoir cherché pendant trois jours, se plaint-elle de ce qu'il l'a laissée : « Ne savez-vous pas, lui dit-il, que je dois m'employer à ce qui regarde le service de mon Père ? » Ses disciples l'invitent-ils à prendre de la nourriture, il leur répond : Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé: » *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Joa. IV, 34. La pauvre nature humaine s'effraie-t-elle en lui à la vue du calice amer qui lui est préparé, il s'écrie : « O mon Père! Que votre volonté se fasse et non la mienne.»

Mais c'est surtout quand cette volonté de son Père lui demande des sacrifices, des humiliations, des douleurs, la mort qu'il la goûte et la chérit. « Mon cœur est prêt, dit-il avec bonheur, ô mon Dieu, mon cœur est prêt: » *Paratum cor meum Deus, paratum cor meum.* Ps. CVII, 2. Il soupire après la croix, il l'embrasse, il la porte, il y meurt volontairement, confondant ainsi la sagesse des sages du monde, et faisant éclater la force et la sagesse de Dieu. *Christum crucifixum... Dei virtutem et Dei sapientiam.* 1 Cor. I, 24.

A l'exemple de cet adorable Modèle qu'elle aime et qu'elle goûte, l'âme déifiée par le don de sagesse, ne peut plus se complaire que dans la volonté de Dieu. Tout le reste lui est insipide ; elle ne veut, elle ne goûte, elle ne cherche que cette tout aimable volonté. O volonté de Dieu, dit-elle avec S. Alphonse, que vous m'êtes chère ! Je vous aime autant que j'aime Dieu, parce que vous êtes Dieu lui-même !

Comme S. Paul, ce parfait imitateur de Jésus-Christ, cette âme se complaît dans les infirmités, dans les affronts, dans les privations, dans les persécutions, dans les douleurs et les angoisses de toute sorte par amour pour son Sauveur crucifié: *Placeo mihi in infirmitatibus, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo.* 2 Cor. XII, 10.

Parlant des plus hautes faveurs de la contemplation, Ste Thérèse disait : « Il ne faut pas s'imaginer que le dessein de Dieu soit seulement de donner à l'âme des consolations et des délices, ce serait une grande erreur ; car la faveur la plus signalée que Dieu puisse nous faire en ce monde, c'est de rendre notre vie semblable à celle que son Fils a menée sur la terre. Ainsi, je tiens pour certain qu'en accordant ces grâces, Notre-Seigneur se propose de fortifier notre faiblesse ; afin de nous rendre capables d'endurer à son exemple de grandes souffrances. Et de fait, nous voyons toujours que ceux qui ont approché de plus près de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont été ceux qui ont le plus souffert.»

Voilà donc le dernier et le plus sublime effet du don de sagesse, c'est de transformer l'homme en

Jésus-Christ, par l'amour de l'humiliation et de la souffrance.

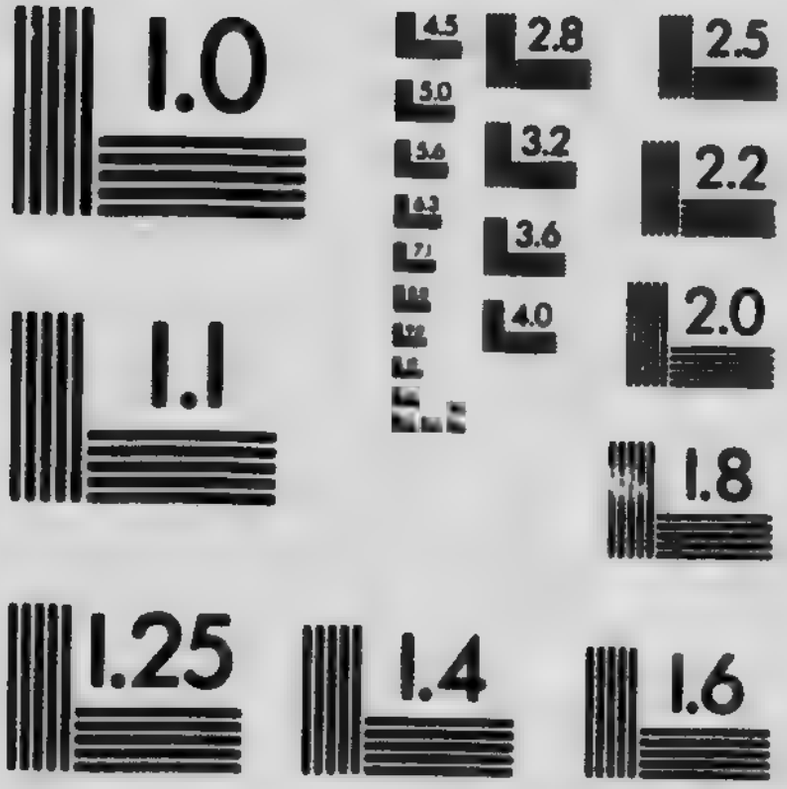
Si tels sont les effets du don de sagesse, il n'est pas étonnant que l'Écriture en fasse un si brillant éloge, et nous exhorte si instamment à l'acquérir.

« *Heureux*, dit-elle, *celui qui a trouvé la Sagesse, sa possession vaut mieux que celle de l'argent, et le fruit qu'on en tire est plus excellent que l'or le plus fin et le plus pur. Son prix surpasse toutes les richesses, et tout ce qu'on désire ne mérite pas de lui être comparé... Ses voies sont belles, et tous ses sentiers sont pleins de paix. Elle est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent ; heureux celui qui se tient étroitement uni à elle.* » Prov. III, 13-18. « *Travaillez à acquérir la Sagesse... Faites tous vos efforts pour l'obtenir, et elle vous élèvera: elle deviendra votre gloire lorsque vous l'aurez embrassée. Elle mettra sur votre tête un accroissement de grâce, et elle vous couvrira d'une éclatante couronne.* » Prov. IV, 7-9.

Écoutons maintenant l'éclatant témoignage que rend de la sagesse le roi Salomon qui l'avait reçue dans une si large mesure : « *J'ai invoqué le Seigneur et l'esprit de sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai estimé que les richesses n'étaient rien au prix de la sagesse. Je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or, auprès d'elle, n'est qu'un peu de sable, et que l'argent, devant elle, n'est que de la boue. Je l'ai aimée plus que la santé et que la beauté. J'ai résolu de la prendre pour ma lumière, parce que sa clarté ne peut jamais être éteinte. Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses*

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

innombrables. Je me suis réjoui en toute chose, parce que la sagesse marchait devant moi, et j'ignorais qu'elle fut la mère de tous ces biens ; aussi, je prenas à cœur de la faire connaître aux autres, je ne cache pas les richesses qu'elle renferme ; car elle est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui savent en user deviennent les amis de Dieu, et se rendent recommandables devant les hommes.» Sap. VII, 7-14.

« *Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu tout épris de sa beauté. Elle fait voir la gloire de son origine en ce qu'elle est étroitement unie à Dieu, et qu'elle est aimée de Celui qui est le Seigneur de toute chose. C'est elle qui enseigne la science de Dieu, et qui est la directrice de ses ouvrages. J'ai donc résolu de la prendre avec moi pour la compagne de ma vie, sachant qu'elle me fera part de ses biens, et que dans mes peines et mes ennuis, elle sera ma consolation. Elle me rendra illustre parmi les peuples, et tout jeune que je suis, je serai honoré des vieillards.»*

« *Entrant dans ma maison, je trouverai en elle mon repos, car son commerce n'a rien de désagréable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux ; mais on y trouve la satisfaction et la joie. Ayant donc pensé à toutes ces choses, et les ayant méditées dans mon cœur, considérant que je trouverais l'immortalité dans l'union avec la sagesse, un saint plaisir dans son amitié, des richesses inépuisables dans les ouvrages de ses mains, l'intelligence dans ses entretiens, et une grande gloire dans un commerce suivi avec elle, j'allais, la cherchant de tous côtés, afin de la prendre pour ma compagne.»* Sap. VIII.

§ III

Moyens d'acquérir ou d'accroître en soi le don de sagesse.

Premier moyen : l'humilité. Ce sont les humbles que la divine Sagesse invite à venir à elle afin de se communiquer à leur âme et les enrichir de ses biens: *Si quis est parvulus, veniat ad me.* Prov. IX, 4. Pour goûter le Dieu par ce don béni, il faut commencer par l'attirer en soi, mais rien n'attire Dieu avec plus de force que la sainte humilité. « Dieu protége l'humble, il l'aime et le console ; il s'abaisse jusqu'à lui, il répand sur lui ses grâces avec abondance. Il lui révèle ses secrets, il l'invite et l'attire doucement à lui. Soyez humble et pacifique et Jésus sera avec vous. Etre avec Jésus, c'est un paradis de délices.» Imit. C'est aux âmes humbles, petites à leurs propres yeux, pénétrées du sentiment de leurs misères, confuses au souvenir de leurs fautes, que Dieu a coutume d'accorder le trésor infini du don de sagesse : *Sapientiam præstans parvulis.* Ps. XVIII, 8. C'est pour cela que l'Esprit-Saint nous dit : « Là où est l'humilité, là est la sagesse. » *Ubi humilitas, ibi sapientia.* Prov. XI, 2. Quiconque veut parvenir à la vraie sagesse. qui est le parfait amour, doit donc se détacher des honneurs, aimer les mépris et les humiliations. L'attachement à l'honneur est un esclavage qui produit les plus grands maux. Ste Thérèse disait qu'elle en était épouvantée. « Je vois, a-t-elle écrit dans sa vie, je vois des personnes qui, par la sainteté et l'éclat de leurs œuvres, jettent les peuples dans l'admiration.

Grand Dieu ! Pourquoi de telles âmes n'arrivent-elles pas à la cîme de la perfection ? Quel est ce mystère ? Qui donc les retient et les empêche de prendre leur essor ? Ah ! c'est qu'elles sont encore attachées à quelque malheureux point d'honneur ; et ce qui est pis, c'est qu'elles ne veulent pas en convenir, le démon leur persuadant qu'elles ne sont pas obligées d'y renoncer. Mais, pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'elles ajoutent foi à mes paroles : qu'elles écoutent cette petite fourmi à qui le divin Maître lui-même commande de parler : si elles ne se corrigent de ce défaut, il sera comme une chenille, qui sans endommager l'arbre, lui enlève la beauté, le fait languir, et le rend nuisible à ceux qui l'avoisinent. Les fruits qu'il produit sont gâtés et sans valeur. Je l'ai dit bien des fois, pour petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues, qui en déconcerte toute l'harmonie. Il nuit toujours beaucoup dans les divers états de la vie chrétienne ; mais on peut le considérer comme une véritable peste pour les âmes qui marchent dans les voies de l'oraison.»

Si donc nous désirons posséder la sagesse, aimons à être oubliés et comptés pour rien. Méditons constamment cette parole de la Sagesse incarnée : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes» : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* Matth. XI, 29. Répétons souvent cette petite prière : Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.

Deuxième moyen : La mortification des sens. Il y a, dit S. Jacques, une sagesse terrestre, animale, diabolique, absolument opposée à la sagesse qui vient d'en Haut. Elle consiste à goûter les maximes du monde et les plaisirs des sens, et à les prendre pour règle de conduite. Cette fausse sagesse n'est que folie aux yeux de Dieu: *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* 1 Cor. III, 19. Elle mène les âmes en foule dans la voie large qui aboutit à l'abîme. Tant qu'une âme n'a pas entièrement renoncé à cette sagesse charnelle, elle ne peut devenir le sanctuaire du don de sagesse: *In malevolam animam non intrabit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* Sap. I, 4.

« *Ceux qui sont charnels, dit S. Paul, aiment et goûtent les choses de la chair ; mais ceux qui sont spirituels aiment et goûtent les choses de l'esprit. Or, cet amour des choses de la chair est la mort de l'âme ; au lieu que l'amour des choses de l'esprit en est la vie et la paix. Car cette sagesse, par laquelle on goûte les choses de la chair, est ennemie de Dieu, parce qu'elle n'est point soumise à sa loi, et ne peut l'être, lui étant entièrement opposée. Ceux donc qui sont attachés à la chair ne peuvent plaire à Dieu. Mais pour vous, vous n'êtes point soumis à l'empire de la chair, mais à celui de l'esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous.* » Rom. VIII, 12-13.

C'est donc par la mortification des sens et des passions que nous ferons les premiers pas dans la voie de la vraie sagesse. « Elle n'habite pas dans ceux qui flattent leur chair»: *Non invenitur in terra suaviter viventium.* Job. XXVIII, 13. L'Esprit-Saint ne fait

goûter la manne cachée qu'à ceux qui remportent la victoire sur eux-mêmes: *Vincenti dabo manna absconditum.* Apoc. II, 17.

C'est une erreur de croire, disait Ste Thérèse à ses filles, que Dieu admette à sa familiarité des personnes délicates et trop tendres pour elles-mêmes. Dans cette voie de la mortification, disait le saint curé d'Ars, il n'y a que les premiers pas qui coûtent. On trouve bientôt un baume et une saveur dont on ne peut plus se passer, quand on en a. une fois, goûté la douceur. Ne pensez pas, dit S. Augustin, qu'on perde le bonheur en se renonçant. Bien au contraire, car on échange les plaisirs de la chair contre ceux de l'esprit, ceux des sens contre ceux de la conscience.

Au milieu des travaux de son apostolat, des veilles, des jeûnes, des austérités de toute sorte par lesquelles il châtiait son corps et le réduisait en servitude, malgré les persécutions incessantes auxquelles il était en butte, l'Apôtre des Nations se sentait inondé de consolations célestes. « Je surabonde de joie, disait-il, au milieu de toutes mes tribulations»: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* 2 Cor. VII, 4. Et encore: « *Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans tous nos maux, afin que nous puissions aussi consoler les autres dans toutes leurs peines, par la même consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés de Dieu. Car à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent en nous, nos consolations aussi augmentent par Jesus-Christ.*» 2 Cor. I, 3-5.

Ayons donc en horreur toute mollesse et toute sensualité. Ne craignons pas de faire souffrir un peu notre corps, livrons-nous généreusement, dans la mesure de nos forces, à la sainte mortification. Disons à Dieu, avec l'auteur de l'Imitation : « O mon Dieu, douceur ineffable ! changez pour moi en amertume toutes les consolations de la chair qui me détournent de l'amour des biens éternels, et m'attirent à elles par la présence de quelque bien présent et sensible. Que la chair et le sang, ô mon Dieu, que la chair et le sang ne triomphent pas de moi... Donnez-moi la force pour résister, la patience pour souffrir, la constance pour persévérer. Donnez-moi, au lieu de toutes les consolations du monde, l'onction si douce de votre Esprit, et au lieu de l'amour charnel, répandez en moi l'amour de votre nom.» L. III, c. 26.

Troisième moyen : Se détacher de tout et se donner à Dieu sans réserve. Dieu nous demande notre cœur, et il le demande tout entier. Ce n'est qu'à la condition que nous le lui donnions, qu'il se donne lui-même tout à nous, et nous fait goûter la suavité de sa présence. Il s'appelle dans nos Saints Livres *un Dieu jaloux*. Si nous lui refusons une partie de notre cœur, il nous fait sentir sa jalousie d'une manière effroyable. Si nous contristons le Saint-Esprit par des fautes, des infidélités volontaires et habituelles ; au lieu de nous admettre dans ses douces intimités, il nous rejette avec dégoût et ne nous laisse plus éprouver qu'ennui dans la prière. Alors, on s'en acquitte avec négligence et tiédeur, on finit par l'abandonner.

Mais pour se donner ainsi totalement à Dieu, on doit commencer par se détacher de toutes les créatures ; on doit surtout se détacher de soi-même. La

mortification extérieure ne suffit pas, il faut la mortification intérieure, et particulièrement, la mortification du cœur ; de sorte que l'âme se trouve complètement libre, et qu'aucune créature ne soit plus capable de la retenir, ou de lui causer du retard.

« Il y en a, dit l'auteur de l'Imitation, qui renoncent à eux-mêmes, mais avec quelque réserve ; d'autres donnent tout d'abord, puis la tentation survenant, ils reprennent ce qu'ils avaient donné. Ni les uns ni les autres ne parviendront jamais à la liberté d'un cœur pur. Jamais, dit Jésus-Christ, ils n'entreront dans ma douce familiarité, qu'après un entier abandon et un continuel sacrifice d'eux-mêmes. » L. III, c. 3.

Pesons très attentivement les paroles de Ste Thérèse à ce sujet : « La faute en est à nous seuls, si nous ne nous élevons pas en peu de temps au véritable amour, source de tous les biens ; nous sommes si lents à faire à Dieu le don absolu de nous-mêmes, nous sommes si loin de cette préparation intérieure qu'il exige ! Or, Dieu ne veut pas que nous jouissions d'un [illegible] si élevé, sans le payer d'un grand prix. La [illegible] sais, n'a pas de quoi l'acheter. Cependant [illegible] faisions de généreux efforts pour nous détac[illegible]e toutes les créatures, pour tenir habituellement au ciel nos désirs et nos pensées ; si, à l'exemple des saints, nous nous disposions pleinement et sans délai ; j'en suis convaincue, Dieu, en fort peu de temps, nous accorderait un tel trésor. Mais il nous semble lui avoir fait un entier abandon, lorsque, nous réservant la propriété et le capital, nous lui offrons les fruits ou les revenus. Nous nous sommes voués à la pauvreté, c'est un acte très méritoire ; mais sou-

vent, nous nous jetons de nouveau dans des soins et, des empressements pour ne manquer ni du nécessaire, ni du superflu. Nous travaillons à nous faire des amis qui nous le donnent, et nous nous engageons ainsi dans des soucis et des dangers plus grands, peut-être, que ceux que nous trouvions dans la possession de nos biens. Nous croyons également avoir renoncé à l'honneur du siècle, en entrant dans la vie religieuse, ou en commençant à mener une vie spirituelle et à marcher dans le sentier de la perfection ; mais a-t-on porté la plus légère atteinte à cet honneur, nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu ; pour le reprendre et nous élever encore, nous ne craignons pas de le lui arracher des mains; nous qui, en apparence du moins, l'avions rendu maître de notre volonté. Ainsi en usons-nous dans toutes les autres choses. Plaisante manière de chercher l'amour de Dieu ! On le veut, dans toute sa perfection en sortir le champ, et l'on conserve cependant ses affections. On ne fait aucun effort pour exécuter ses bons désirs, ni pour achever de les soulever de terre, et avec cela, on ose prétendre à beaucoup de consolations spirituelles! Cela ne saurait être, et de telles réserves sont incompatibles avec le véritable amour. Ainsi, c'est parce que nous ne faisons pas à Dieu le don total et absolu de nous-mêmes, qu'il ne nous donne pas, tout d'un coup, le trésor d'un parfait amour.» [1]

Hâtons-nous donc de nous donner tout à Dieu, et il se donnera tout à nous ; nous jouirons de lui, nous le goûterons, et nous nous reposerons en lui.

---

(1) Vie par elle-même, ch. XI.

Quatrième moyen : La prière et l'oraison. Toute sagesse vient de Dieu, dit l'Ecclésiastique : *Omnis sapientia a Deo est.* I, 1. C'est Dieu qui donne la sagesse, dit Salomon : *Dominus dat sapientiam.* Prov. II, 6. C'est donc à Dieu qu'il faut la demander; car il ne donne qu'à celui qui demande, assure S. Augustin : *Non dat nisi petenti.* C'est pourquoi S. Jacques nous dit : « Si quelqu'un d'entre vous a besoin de la sagesse, qu'il la demande à Dieu qui donne à tous abondamment » : *Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo qui dat omnibus affluenter.* Jac. I, 5. La sagesse est un don tellement grand, que nous ne pourrions jamais l'acquérir par nous-même. C'est Dieu qui doit nous l'accorder. Imitons donc la conduite du sage qui prit la résolution de la demander à Dieu : « J'ai invoqué le Seigneur, et l'Esprit de sagesse est venu en moi » : *Invocavi et venit in me spiritus sapientiæ.* Sap. VII, 7. Quelle ne fut pas l'ardeur de sa prière ! « *Je m'adressai au Seigneur, je lui fis ma prière et je lui dis du plus profond de mon cœur : Dieu de mes pères, Dieu de miséricorde, qui avez tout fait par votre parole, qui avez formé l'homme par votre sagesse, pour qu'il gouvernât le monde dans l'équité et la justice, et qu'il prononcât des jugements avec un cœur droit ; donnez-moi cette sagesse qui est assise auprès de vous dans votre trône, ne me rejetez pas du nombre de vos enfants ; parce que je suis votre serviteur et le fils de votre servante, un homme faible qui dois vivre peu... Envoyez-la donc du ciel, votre sanctuaire, et du trône de votre grandeur, afin qu'elle soit avec moi, qu'elle travaille avec moi, et que je sache ce qui vous est agréable. Car elle a la science et l'intelligence de toute chose, elle*

me conduira dans toutes mes œuvres avec circonspection, et me protégera par sa puissance. Ainsi, mes œuvres vous seront agréables... Sap. IX.

Soupirons avec ce don béni, redisant avec l'auteur de l'Imitation : « O Jésus, l'époux bien-aimé de mon âme ! O amour très pur et le souverain Seigneur de toutes les créatures ! Qui me donnera les aile d'un vrai dégagement pour voler jusqu'à vous, et pour me reposer en vous ? Ah ! quand me sera-t-il donné de m'occuper pleinement de vous, et de connaître combien vous êtes doux, ô Seigneur mon Dieu ! »

« Quand pourrai-je me recueillir si parfaitement en vous, que, transporté par la force de votre amour, et ne me sentant plus moi-même, je ne goûterai que vous seul, d'une manière ineffable, et qui n'est pas connue de tous ? »

Si nous voulons être e.aucés plus promptement et plus sûrement, demandons à Dieu le don de sagesse, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, à qui l'Église a décerné le beau titre de « Siége de la sagesse » : *Sedes sapientiæ*. Adonnons-nous surtout à l'*oraison mentale*. « Dieu n'accorde des grâces si élevées, dit Ste Thérèse, que dans l'oraison : si nous lui fermons cette porte, je ne vois pas comment il pourrait nous les accorder. En vain, voudrait-il entrer dans une âme pour y prendre s[illegible] et l'en inonder, s'il ne trouve aucun che[illegible]rt ; car, pour de telles faveurs, il la veut [illegible] pure, enflammée du désir de les recevoir. Mais si, au lieu de faire cette préparation, nous hérissons d'obstacles les avenues de notre âme, sans nous mettre e[illegible]peine

de les enlever, comment viendra-t-il à nous, et comment voulons-nous qu'il nous fasse des faveurs d'un si grand prix ? »

« Si l'on s'adonne avec persévérance à l'oraison, dit-elle encore, j'attends tout de la miséricorde de Dieu. Ce n'est pas en vain qu'on le choisit pour ami. »

Dans l'oraison, l'âme se familiarise doucement avec Dieu. Elle se pénètre d'abord, par la réflexion, des vérités surnaturelles, des grands motifs qu'elle a d'aimer Dieu. Elle s'excite ainsi à l'aimer en retour et prend la résolution de bien le servir. C'est ce qui s'appelle *chercher Dieu*. Cette recherche ne se fait pas sans peine. Le travail du raisonnement exige des efforts. Il faut lutter contre les distractions, les sécheresses, les diverses tentations du démon. Heureuse l'âme qui ne se laisse pas décourager et qui, en dépit de toutes les difficultés, reste fidèle à l'oraison! Dieu ne tarde pas à lui faire sentir le secours de sa grâce. Bientôt, elle se sent portée à ne plus tant réfléchir ni raisonner ; mais plutôt à aimer. Les affections ne lui coûtent point de peine, elles sortent de sa volonté avec beaucoup de facilité et de suavité. C'est par le moyen de ces affections que l'âme *s'approche de Dieu* : aussi, les saints les appellent « les pieds de l'âme.» Embrasée du feu de l'amour divin, celle-ci s'applique généreusement à faire plaisir à Dieu en toute chose : elle évite les moindres fautes, combat ses défauts, s'adonne à l'humilité et à la mortification. Dieu récompense sa fidélité en l'attirant de plus en plus à lui. L'âme éprouve alors une forte inclination à diminuer le nombre de ses affections, à les simplifier, et même, à se tenir simplement et amoureusement

devant Dieu, goûtant le bonheur de sa présence, s'estimant infiniment heureuse de le posséder et d'être tout à lui. C'est ce qui s'appelle *trouver Dieu et le tenir embrassé*. Dans cette attention amoureuse à Dieu présent, l'âme aperçoit, comme dans un miroir limpide, ses fautes et ses défauts ; elle s'en humilie et travaille avec une sainte ardeur à s'en corriger. En même temps, elle détache son esprit et son cœur de toutes les choses créées, pour les porter uniquement sur Dieu. Tout ce qui n'est pas Dieu, elle le regarde comme vanité et mensonge : Dieu seul, Dieu seul, s'écrie-t-elle, voilà mon seul amour et mon seul bonheur. « Que puis-je désirer au ciel et que puis-je vouloir sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu ? Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.» Ps. LXXII, 25.

Mon Dieu et mon tout. Vous seul me suffisez.

Or, ne vouloir plus que Dieu, ne plus goûter que Dieu et ne plus se réjouir qu'en Dieu, n'est-ce pas l'effet tout particulier du don de sagesse ?

Oh ! Si nous étions fidèles à l'oraison, si nous faisions notre possible pour nous en acquitter parfaitement, comme nous avancerions vite dans l'amour de Dieu; et avec quelle splendeur le Saint-Esprit ferait briller dans notre âme son don de sagesse !

En terminant l'étude des dons du Saint-Esprit, méditons cette séquence d'Adam de S. Victor. Elle est d'une grande beauté :

Viens, ô Consolateur Suprême, espoir du salut, auteur de la vie, viens avec ta grâce ! Douce ardeur, rosée divine ; en l'unique et divine substance, tu es le principe de la bonté.	*Veni, Summe Consolator,* *Spes salutis, vitæ dator,* *Adsit tua gratia !* *Dulcis ardor, ros divine,* *Bonitatis germine* *Eadem substantia.*

Procédant du Père et du Fils, jamais séparé d'eux, rattaché à l'un et à l'autre par un lien éternel, ardeur et rosée au sein de la Divinité, daignent le Père et le Fils te répandre sur nous, dans l'abondance de tes dons.

Ab utroque derivatus,
Et a neutro separatus
Ad utrumque colligatus
Sempiterno fœdere ;
Ros et vapor utriusque
Donet Pater Filiusque
Quod effluas ad nos usque
Largifluo munere.

Ardeur et rosée, parfum aussi qui révèle un Dieu ; cette rosée répand l'Esprit; plus on la goûte, plus on en est altéré ; l'ardeur de ses feux ne faillit jamais.

Rorem audis et vaporem,
Crede simul et odorem
Quo Deus discernitur.
Rorem istum quem emittit
Qui plus gustat, magis sitit,
Nec ardor reprimitur.

Au commencement de toutes choses, il était porté sur les eaux ; c'est lui qui, maintenant, consacre l'eau de laquelle sort le peuple saint. Il est la fontaine d'où émane la piété, la fontaine qui purifie du péché, la fontaine jaillissant du sein de la Divinité, la fontaine qui rend sacrées toutes les fontaines.

Plebs ut renascatur,
Per hunc unda consecratur,
Cui super ferebatur
In rerum exordium ;
Fons, origo pietatis,
Fons emundans a peccatis,
Fons de fonte deitatis,
Fons sacrator fontium !

Feu ardent, onde vive, purifie nos cœurs et rends-les féconds ; apporte-nous la grâce ; visite-nous par la flamme de charité, daigne faire de nous une hostie de sainteté, à ta gloire.

Ignis vive, vivax unda,
Munda sinus et fecunda,
Subministra gratiam ;
Caritatis tactos igne,
Nosmet tibi fac benigne
Sanctitatis gloriam.

Souffle sacré du Père et du Fils, remède de tout péché, sois notre soulagement dans la fatigue, notre consolation dans la tristesse. Amour ardent, amour chaste, guéris par ton onction puissante ceux que brûle une ardeur coupable.

Fessis esto sublevamen,
Mœstis consolatio.
Castus amor et honestus,
Æstus ardens, sed modestus,
Quos urit ardor incestus
Tua sanet unctio.

Voix qui s'énonce sans bruit, voix mystérieuse qu'entend l'oreille du cœur, voix qui descend à l'âme fidèle ; douce voix, voix tant aimée, retentis dans nos âmes ! Lumière qui dissipes l'erreur, lumière qui donnes la vérité, apporte à nous tous vie et santé, et mets-nous en possession de l'éternelle splendeur. Ainsi soit-il.

Vox non sono designata,
Vox subtilis, vox privata,
Vox beatis inspirata,
O vox dulcis, o vox grata!
Sona nostris mentibus.
Lux depellens falsitatem,
Lux inducens veritatem,
Vitam atque sanitatem
Et æternam claritatem
Nobis confer omnibus.

Amen.

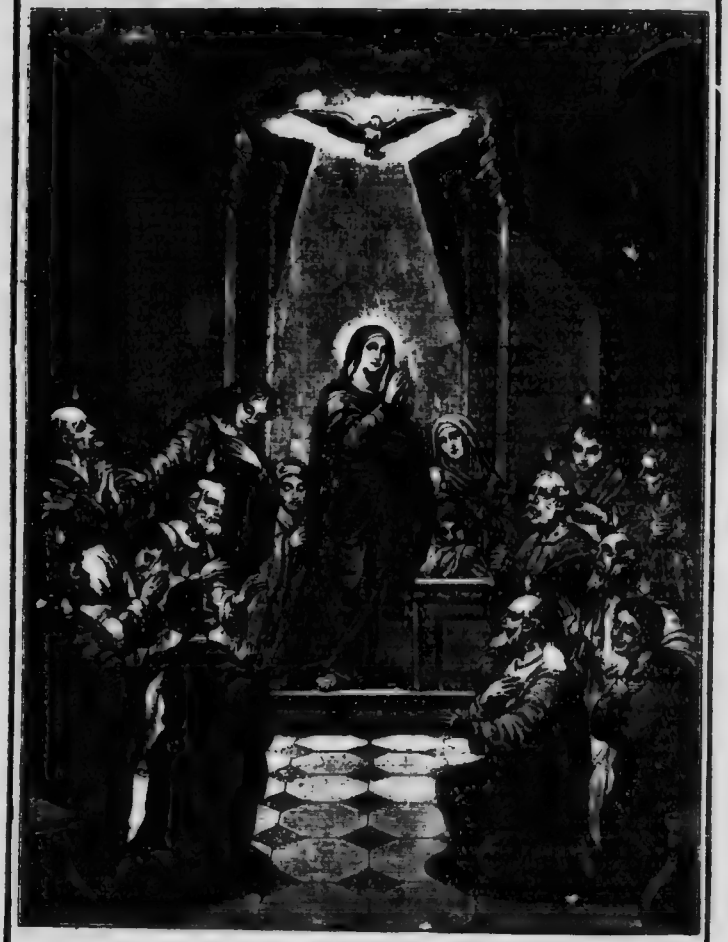
TROISIÈME PARTIE

ENTRETIEN UNIQUE

LES DONS DU SAINT-ESPRIT

EN LA VIERGE MARIE

LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT SUR LA SAINTE VIERGE ET LES APOTRES



ENTRETIEN UNIQUE

Les dons du Saint-Esprit en Marie

Sapientia ædificavit sibi domum. excidit columnas septem.

La sagesse s'est bâti une maison, elle y a taillé sept colonnes.
Prov. IX, 1.

Après avoir étudié en particulier chacun des dons du Saint-Esprit, et avoir vu comment ils conduisent peu à peu l'âme fidèle jusqu'au sommet de la perfection, que pouvons-nous faire de mieux, que de les considérer dans la plus sainte des créatures, dans l'Epouse même du Saint-Esprit, l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu.

C'est dans cette âme sans tache qu'ils rayonnent du plus pur éclat ; c'est là que, ne rencontrant aucun obstacle à leurs opérations, ils produisent la totalité de leurs effets, en faisant de l'âme de Marie un chef-d'œuvre de perfection, qui jette dans le ravissement Dieu lui-même.

L'Église applique à la Sainte Vierge cette parole des Proverbes : « La Sagesse s'est bâti une maison.

Elle y a taillé sept colonnes.» Marie fut réellement la demeure du Saint-Esprit. Les sept colonnes qui la soutiennent sont les sept dons qu'elle a reçus de lui, ils sont sa force et son ornement.

Contemplons un instant ce chef-d'œuvre, et que sa beauté nous enflamme d'amour pour le Saint-Esprit qui en est l'auteur, et nous remplisse de la plus haute estime pour les sept dons divins; qu'elle augmente en même temps notre admiration et notre attachement pour la Très Sainte Vierge, et nous fasse recourir avec confiance à son intercession, afin d'obtenir pour nous-mêmes des dons si précieux.

O Vierge toute pure et toute sainte, très digne Épouse du Saint-Esprit, bénissez-nous, éclairez-nous, protégez-nous.

§ I

Le Saint-Esprit a pris une pleine possession de l'âme de Marie

La Très Sainte Vierge Marie, qui a été très semblable à son divin Fils, fut comme lui toute remplie du Saint-Esprit. Elle fut son temple et son trône vivant, son Épouse très chère, toujours pure et immaculée.

Le Saint-Esprit prit une entière possession de cette sublime créature, particulièrement, *en trois circonstances*. *La première* fut celle de sa *Conception sans tache*. Dès ce premier instant, il s'est empressé de s'emparer de cette âme destinée à devenir son Epouse, afin de la soustraire à la loi commune du péché, et

de l'empêcher de tomber au pouvoir de Satan. Dès lors, l'âme de Marie fut entièrement envahie par la grâce, elle la reçut dans une telle plénitude qu'elle surpassa tous les anges et tous les saints ensemble. Or, la grâce n'est autre chose qu'une « participation de la nature de Dieu » comme dit S. Pierre: *Divinæ consortes naturæ.* Elle attire nécessairement dans l'âme qui la possède la présence des Trois Personnes divines. La grâce est inséparable de la charité, et la charité, inséparable de l'Esprit-Saint : le Dieu Charité, à qui revient la mission de la répandre dans les cœurs, en se donnant lui-même à eux: *Diffusa est caritas in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* Rom. v, 5 : Vérité fondamentale, que S. Paul ne cessait de rappeler aux premiers chrétiens. « Ne savez-vous donc pas, disait-il, que vous êtes les temples de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » *Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis.* 1 Cor. III, 16. Qu'est-ce, en vérité, que l'âme du juste, demande S. Cyrille d'Alexandrie, sinon un vase plein du Saint-Esprit ? [1] Si donc le Saint-Esprit vient habiter en toute âme qui est en état de grâce, il a dû descendre en celle de la Vierge Marie, dès le premier moment de son existence ; puisque dès lors, cette bienheureuse âme fut entièrement envahie par la grâce divine.

L'Archange Gabriel, annonçant à la Sainte Vierge qu'elle devient Mère de Dieu, lui dit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous»: *Spiritus Sanctus superveniet in te.* Luc I, 35. Ce mot : *superveniet* « surviendra » nous fait voir avec quelle plénitude Marie

(1) In Luc XXII.

reçut l'effusion du Saint-Esprit ; mais il nous laisse entendre aussi, qu'avant qu'il ne descendît en elle pour y former l'humanité du Sauveur, il y était déjà venu, afin de la sanctifier par sa grâce : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. Adjuvabit eam Deus mane diluculo.* Ps. XLV, 5-6.

Ainsi, dès le moment de sa Conception Immaculée, la Très Sainte Vierge fut la plus digne demeure du Saint-Esprit qui se soit jamais trouvée parmi les pures créatures. Comme tous les fleuves et toutes les rivières qui arrosent la terre vont se jeter et se perdre dans la mer, toutes les effusions partielles du Saint-Esprit, répandues dans les créatures soit angéliques soit humaines, se sont donné rendez-vous dans la Vierge Immaculée, pour en faire la merveille des merveilles, un chef-d'œuvre incomparable de beauté et de sainteté.

La deuxième circonstance où la Bienheureuse Vierge fut favorisée de l'effusion du Saint-Esprit, est celle de *l'Incarnation du Fils de Dieu*, dans son sein virginal. Elle devint alors, d'une manière toute spéciale, l'Épouse du Saint-Esprit. « Ne craignez pas, lui dit l'envoyé céleste, vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus... Et Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? Et l'ange répondant, lui dit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu» : *Spiritus Sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Luc I, 35. L'humble Vierge de Juda, entendant

ce message, incline doucement la tête, et donne son consentement à la proposition qui lui est faite : « Voici la servante du Seigneur, qu'il [illegible] soit fait selon votre parole» : *Ecce ancilla Domin[illegible]at mihi secundum verbum tuum.* Luc I, 38. C'en est fait : elle est épouse, elle est mère : Epouse d'un Dieu, Mère d'un Dieu ! De l'Enfant qu'elle mettra au monde, l'Église catholique chantera jusqu'à la fin des temps : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie» : *Conceptus de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine.*

S. Anselme dit que l'Esprit-Saint descendit corporellement en Marie, et que, l'ayant élevée au-dessus de toutes les créatures par la grâce singulière dont il l'enrichit, il reposa en elle, et rendit ainsi son Epouse bien-aimée Reine du ciel et de la terre. [1]

Le Saint-Esprit devait à sa sagesse, autant qu'à sa bonté, d'en agir ainsi. En formant l'humanité du Fils de Dieu dans le sein de sa très chaste Epouse, il élevait celle-ci à une dignité, en quelque sorte, infinie, il la faisait entrer dans un ordre supérieur à celui de toutes les créatures ; il fallait donc qu'il la sanctifiât, par une grâce immense, d'un ordre supérieur, en harmonie avec sa sublime dignité ; il fallait qu'il l'ornât des plus riches parures, qu'il la dotât d'une beauté, d'une splendeur à nulle autre pareille, qu'il l'aimât bien plus encore qu'il ne l'avait aimée jusque là ; il fallait enfin, qu'il la rendît autant que cela est possible à une simple créature, la digne mère

(1) *Ipse Spiritus Dei, ipse amor Patris et Filii, corporaliter venit in eam, singularique gratia præ omnibus requievit in ea, et reginam cœli in terræ fecit eam.* De Eccl. V. c. 3.

d'un fils aussi grand : *Sanctificavit tabernaculum Altissimus.* Ps. XLV, 5.

La *troisième circonstance* où le Saint-Esprit descendit en Marie est celle de la *Pentecôte*, quand, unie aux apôtres au Cénacle, elle eut persévéré pendant dix jours, avec eux, dans la prière. Le Saint-Esprit descendit alors visiblement, sous la forme de langues de feu, sur Marie et sur tous les disciples du Sauveur qui étaient là.

N'en doutons pas, dit Mgr Gay, ce furent les prières de cette humble Vierge si chere à Dieu, ce furent les ardentes supplications de cette Fille bien-aimée du Père, de cette Mère chérie du Fils, de cette tendre et chaste Epouse du Saint-Esprit, qui attirèrent le Divin Paraclet au Cénacle. Assurément, les apôtres priaient ; mais sans la prière de Marie, celle des apôtres eût été insuffisante. Il était nécessaire que la prière des apôtres fut appuyée sur celle de Marie, pour obtenir tout son effet : si Marie n'avait pas prié, le Saint-Esprit ne serait pas descendu. Ainsi avaient prié autrefois les patriarches et les prophètes, pour obtenir la venue du Messie ; mais ce ne fut que lorsque Marie eut joint sa prière à la leur, que le Père éternel envoya son Fils. Et pour nous montrer que c'était bien à elle que nous devions l'envoi du Saint-Esprit, et en même temps, pour nous convaincre que toutes les grâces, faites aux hommes, passent par ses mains, et découlent de sa plénitude : « *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* » Joa. I, 16, les langues de feu, sous lesquelles l'Esprit-Saint était caché, parurent d'abord au-dessus de la tête de Marie, et se distri-

buèrent de là sur chacun des disciples de Jésus. Suivant une tradition, un globe de feu descendit sur Marie, et de là, se fractionna en cent et vingt langues de flamme, qui se distribuèrent sur les apôtres et sur les disciples du Sauveur. Quand l'Esprit-Saint descendit, dit Denys le Chartreux, chacun des disciples reçut la grâce avec d'autant plus d'abondance, qu'il s'en était rendu plus digne, par sa générosité et son amour. Et comme la Vierge Marie les surpassait tous, par les dispositions de son cœur, il n'est pas étonnant qu'elle ait reçu, à elle seule, une surabondance de biens célestes plus considérable que celle qui pénétra dans l'âme de tous les disciples ensemble.

La venue du Saint-Esprit dans les apôtres fut, pour eux, la consécration définitive de leur apostolat. Pleins de l'Esprit de lumière et de force, ils allaient se répandre dans le monde, prêcher la Bonne Nouvelle de l'Évangile, faire à Jésus-Christ la conquête des esprits et des cœurs.

Quant à l'Immaculée Vierge Marie, cette nouvelle effusion du Saint-Esprit fut sa consécration de Mère et de Directrice de l'Église naissante. Elle reçut, en ce moment, la mission de la consoler, de la protéger, de l'aider de ses lumières, de ses prières et de ses conseils.

Mais si la Très Sainte Vierge a été déjà toute remplie de la grâce, et toute possédée du Saint-Esprit, dès le premier instant de son existence, comment a-t-elle pu en recevoir encore de nouvelles effusions ?

Voici ce que répond le Docteur angélique : La puissance divine est si grande qu'elle peut toujours

augmenter ses dons ; et quoique dans la créature, la puissance naturelle de recevoir soit limitée, en sorte qu'elle peut être entièrement remplie, néanmoins, sa puissance d'obéir à la volonté divine est illimitée, et Dieu peut sans cesse augmenter sa capacité de recevoir, et ainsi, y verser toujours de nouvelles effusions de grâces.

L'âme de Marie était donc semblable, dit Mgr Gay, à une mer, qui reculerait toujours plus loin ses rivages, à mesure que de nouveaux fleuves y viendraient déverser la multitude de leurs eaux ; ou bien, à une atmosphère immense, qui se dilaterait sans cesse, sous l'action d'un soleil infini, lequel, la trouvant toujours plus vaste et plus pure, y verserait continuellement des torrents de chaleur et de clarté toujours plus intenses et plus brillants.

C'est cette progression admirable de grâce, opérée en Marie par l'Esprit sanctificateur, que décrit l'écrivain sacré quand il dit : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, appuyée sur son bien-aimé, et surabondant de délices ? » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Cant. VIII, 5. Remercions le Saint-Esprit d'avoir tant aimé et tant honoré la Très Sainte Vierge, notre Mère bien-aimée. Félicitons-la d'avoir été l'objet de la prédilection divine, et disons-lui du fond du cœur :

O grande ! O glorieuse ! O sublime Marie ! Épouse chérie du Saint-Esprit, je vous salue, avec toute la cour céleste. Je remercie l'Esprit sanctificateur d'avoir fait de votre cœur son sanctuaire, de l'avoir enrichi de tant de pureté et d'amour. O belle Aurore toujours ornée de la divine lumière ! Arche de salut

préservée du commun naufrage du péché ! Colombe parfaite, tendrement aimée du Saint-Esprit, permettez-moi, tout pécheur que je suis, de vous louer comme vous a louée Dieu lui-même : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Cant. IV, 7. « Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a aucune tache en vous.» O Vierge Immaculée, très-douce et très aimable Marie, vous qui êtes si belle aux yeux du Seigneur, ne dédaignez pas de jeter un regard compatissant sur les plaies hideuses de mon âme ; regardez-moi, ayez compassion de moi et guérissez-moi. Vous qui, dès le premier instant de votre vie, avez paru si belle et si pure devant Dieu, voyez l'état misérable d'un pécheur qui, non seulement est né dans le péché, mais qui, depuis son baptême, a souillé encore si souvent son âme. Épouse du Saint-Esprit, vous êtes près de la source des grâces; il vous est facile de me les obtenir et de me sauver. O vous, qui êtes si puissante auprès de Dieu, priez pour moi, comme vous avez prié au Cénacle ; demandez au Saint-Esprit de descendre en moi. Oh ! qu'il vienne, qu'il me transforme, de pécheur en saint, et me rende ainsi votre digne enfant. O Marie, ô ma mère, ne me refusez pas cette grâce, je la demande et je l'implore. J'espère l'obtenir, avec la plus ferme confiance. Quel bonheur pour moi si je suis exaucé, et quel honneur pour vous ! Eternellement, je vous en remercierai dans le ciel, avec tant de vos serviteurs que vous avez sauvés. Avec eux, je vous louerai, je vous bénirai, j'exalterai vos bontés et chanterai vos miséricordes pendant toute la durée des siècles : *Misericordias Mariæ in æternum cantabo.*

§ II

Marie a secondé très parfaitement l'action du Saint-Esprit en elle

Le Saint-Esprit, ayant pris si entièrement possession de la Vierge Immaculée, a dû verser en elle l'océan tout entier de ses perfections. Hormis la grâce de l'union hypostatique réservée à Notre-Seigneur, et dont elle n'a reçu que des rejaillissements, l'Esprit-Saint lui a tout donné.[1] La grâce dont il l'a remplie, les théologiens n'ont pas trouvé d'expression meilleure pour la désigner que celle de « grâce capitale » « grâce de plénitude » qui déborde sur toutes les âmes justes. O Marie, chante la Sainte Église, beaucoup de filles de Sion ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Prov. XXXI, 29. C'est pour cela que l'Esprit-Saint l'appelle « sa colombe » « son unique » : *una est columba mea, unica mea.* Cant. VI, 8.

Parmi ces richesses, qui relèvent la beauté de Marie, brille d'un éclat incomparable la divine parure des dons du Saint-Esprit. Qui pourrait nous dire avec quel soin, avec quel plaisir, l'Esprit divin en a orné l'âme de son Epouse par excellence ? Comment se faire une idée de la splendeur que ces joyaux célestes ont ajoutée à cette âme toute pure, et de la sainteté à laquelle ils l'ont élevée ?

---

(1) Mgr Gay.

Les dons du Saint-Esprit ont produit dans l'âme de Marie la totalité de leurs effets, ils s'y sont développés et accrus autant qu'ils pouvaient le faire, ils y ont déployé toute leur énergie, et l'ont ainsi transportée sur les plus hauts sommets de la perfection.

Deux choses ont concouru à cette ascension progressive de l'âme de la Très Sainte Vierge : sa parfaite fidélité au Saint-Esprit et sa très ardente charité; car les dons opèrent et se développent en proportion de cette fidélité et de cet amour.

1° FIDÉLITÉ DE MARIE

Ce n'est ni à sa dignité sublime de Mère de Dieu, ni à ses éminentes prérogatives, ni même, à cette grâce capitale qu'elle a reçue, que Marie doit sa haute sainteté : c'est, avant tout, à sa fidélité admirable à répondre aux vues du Saint-Esprit sur elle, et à coopérer à son action.

Cet Esprit d'amour veut notre sanctification, il la désire beaucoup plus que nous ne la désirons nous-mêmes ; mais il ne peut l'opérer sans nous ; il demande notre coopération, il nous presse de la lui donner, il nous supplie en quelque sorte. Lui-même se dépeint, frappant à la porte de notre cœur, nous conjurant de lui ouvrir. « Voici que je me tiens à la porte et je frappe»: *Ecce sto ad ostium et pulso.* Apoc. III, 20. « Ame chérie, qui es ma sœur et mon épouse, ouvre moi, je t'en prie»: *Aperi soror mea sponsa*, et j'entrerai avec l'abondance de mes grâces, je t'enrichirai divinement, je te rendrai heureuse. Ainsi, l'Esprit sanctificateur parcourt le monde, cherchant des

âmes dociles à sa voix, fidèles à ses inspirations; et quand il en trouve une qui ne lui oppose aucune résistance, qui est disposée à se laisser façonner par sa grâce, il ne peut cacher sa joie : « J'ai trouvé dit-il, quelqu'un selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés » : *Inveni virum secundum cor meum qui faciet omnes voluntates meas.* Act. XIII, 22.

Quelle ne fut donc pas la joie de ce divin Esprit, quand ses yeux s'arrêtèrent sur celle qui a mérité d'être appelée « la Vierge fidèle » *Virgo fidelis*, à cause de sa parfaite correspondance à la grâce. Sans nombre, s'est-il écrié, sont les âmes qui sont devenues mes enfants ; mais une seule est ma colombe, ma parfaite, ma préférée ; et cette âme bienheureuse, c'est la vôtre, ô Marie, car vous êtes toute belle et toute pure. Il n'y a pas même en vous l'ombre d'une tache, la moindre apparence d'une résistance à mes désirs.

Non, Marie n'a jamais résisté. Elle n'a pas cessé un seul instant, dit Mgr Gay, à partir du premier de son existence, de répondre totalement à la totalité de sa grâce. Dieu ne lui a rien demandé, qu'elle ne l'ait immédiatement et complètement donné ; il ne lui a rien conseillé, rien inspiré, qu'elle ne l'ait à l'instant accompli. Elle lui fut, en toutes choses et en tout temps, parfaitement docile, livrée entièrement à son adorable volonté, toujours prête à recevoir les moindres impressions du Saint-Esprit, et à leur obéir.

Or, il est écrit que l'âme enrichie de grâces, si elle est fidèle à les faire fructifier, recevra encore davantage et sera dans l'abondance : *Omni habenti dabitur*

et abundabit. Luc XIX, 26. La fidélité admirable de Marie ne fit donc qu'accroître le capital immense qu'elle avait reçu. Et dans quelle proportion se fit cet accroissement ? Qui donc nous le dira ? S. Alphonse appuie l'opinion de plusieurs graves théologiens qui soutiennent, que la Très Sainte Vierge, par sa parfaite correspondance à la grâce, doublait à chaque instant cette grâce sublime qu'elle reçut avec l'être ; de sorte que, si dans le premier instant, elle eut mille degrés de grâce, elle en eut deux mille dans le second, quatre mille dans le troisième, huit mille dans le quatrième, et ainsi de suite, pendant toute son existence. Et comme les dons du Saint-Esprit sont inséparables de la grâce, ils augmentaient en même temps et dans la même proportion que celle-ci, en l'âme de Marie.

Voilà pourquoi, dit S. Alphonse, cette admirable Vierge s'est comparée elle-même au platane qui s'élève sur le bord des eaux : *Quasi platanus exaltata sum juxta aquam.* Eccli. XXIV, 19. Elle fut cette noble plante qui ne cessa jamais de croître, arrosée par le courant des grâces de Dieu. Elle s'est encore comparée à la vigne : *Ego quasi vitis.* Eccli. XXIV, 23, non seulement, parce qu'elle fut si humble aux yeux du monde ; mais encore parce que la vigne va toujours croissant, selon le proverbe reçu: *Vitis nullo fine crescit.* Les autres arbres s'arrêtent à une hauteur déterminée ; mais la vigne croît toujours, et grandit à l'égal de l'arbre auquel elle s'attache. C'est ainsi que Marie, se tenant unie au Saint-Esprit, croissait continuellement en perfection, développant merveilleusement le précieux trésor des dons que le divin Sanctificateur avait déposé en elle.

2° CHARITÉ DE MARIE

La grâce divine, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit s'augmentent en nous, à mesure que grandit notre amour pour Dieu. C'est l'amour qui donne surtout du mérite à nos œuvres; aussi, l'auteur de l'Imitation a eu raison de dire : « Celui-là est vraiment grand qui possède une grande charité.» Personne ici-bas ne parvient à accomplir parfaitement le commandement que Dieu nous a fait de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Au ciel seulement, dit S. Thomas, nous aurons ce bonheur. Cependant, il faut faire exception pour la Très Sainte Vierge. Parfaite et consommée dans toutes les vertus, elle le fut surtout dans l'amour; les séraphins eux-mêmes pouvaient descendre du ciel, pour venir apprendre, à l'école de Marie, la manière d'aimer Dieu.

C'est dès le premier instant de son existence, qu'elle commença à aimer Dieu de la sorte. Elle jouit, dès lors, du parfait usage de la raison; elle fut, en ce moment, éclairée d'une lumière extraordinaire sur Dieu et ses infinies perfections ; et, ravie hors d'elle-même, elle se mit à l'aimer de tout son cœur, déployant toutes les forces de son âme, et toute l'activité de cette grâce éminente, unique, dont Dieu l'avait enrichie. Aussi, sa charité, semblable à la flamme dévorante qui cherche toujours à s'étendre, devenait à chaque instant plus intense et plus vaste.

Ce fut particulièrement quand elle eut l'insigne honneur de devenir Mère de Dieu, que son âme s'embrasa des plus vives ardeurs. Dieu est amour

et il est venu sur la terre pour allumer dans tous les cœurs le feu de son saint amour ; mais quel cœur a-t-il embrasé comme celui de sa Mère ? A aucun il ne fut plus étroitement uni ; et aucun ne fut jamais plus disposé à brûler de ce doux feu, puisque le cœur de Marie était tout pur, et entièrement exempt d'affections terrestres.

Marie n'eut jamais en ce monde d'autre pensée, d'autre désir, d'autre joie que Dieu. Au lieu de répéter les actes d'amour, successivement, comme font les autres saints, Marie avait l'heureux privilège d'aimer Dieu actuellement, sans interruption, par un acte unique et continu. Semblable à l'aigle royal, dit S. Alphonse, elle tenait sans cesse les yeux fixés sur le divin Soleil, de telle sorte que les occupations ordinaires de la vie ne l'empêchaient point d'aimer, et que l'amour ne l'empêchait point de vaquer à ses occupations. Le sommeil, même, n'était pas un obstacle à cet amour continuel. Ainsi se vérifiait en elle cette parole du Sage : « Sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit.» *Non extinguetur in nocte lucerna ejus.* Prov. XXXI, 18.

La Très Sainte Vierge a donc aimé Dieu parfaitement, elle l'a aimé actuellement à tous les instants de sa vie, et cela, avec une telle ardeur, qu'il a fallu, selon S. Bernard, un miracle continuel, pour qu'elle put vivre au milieu de tant de flammes.

C'est bien de cette âme embrasée, qu'il est dit au livre des Cantiques : « Quelle est celle-ci qui s'élève, comme une colonne de fumée d'aromate, de myrrhe et d'encens, exhalant les parfums les plus exquis ? » *Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumi, ex aroma-*

tibus myrrhæ et thuris, et universi pulveris pigmentarii. Cant. III, 6. Son universelle mortification figurée par la myrrhe, ses prières ferventes figurées par l'encens, et toutes ses saintes vertus, jointes à sa parfaite charité, allumaient en elle un si grand incendie, que sa belle âme immolée et toute consumée par l'amour divin, s'élevait continuellement vers Dieu, comme une colonne de fumée, répandant de toutes parts l'odeur la plus agréable au Très-Haut. Telle vécut l'aimante Vierge, dit S. Alphonse, telle elle mourut. Comme l'amour divin lui donna la vie, de même, il lui donna la mort ; car l'amour fut la seule maladie qui la fit mourir.

Puisque les dons du Saint-Esprit croissent et fructifient dans une âme, en raison de son amour pour Dieu, nous pouvons juger jusqu'à quel degré de perfection ils se sont élevés dans celle de la Bienheureuse Vierge Marie. O Vierge sainte, pouvons-nous répéter ici encore avec l'Église « beaucoup d'entre les filles de Sion ont amassé des richesses ; mais vous, vous les avez toutes surpassées» : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Vous les avez surpassées en pureté, vous les avez surpassées en amour, vous les avez surpassées en richesses [illegible] vertus et de mérites. Il n'en est aucune, qui [illegible] aussi agréable que vous à l'Esprit sanctificateur. [illegible]ucune, qui soit parée avec une splendeur égale à la vôtre, des divins joyaux de ses dons. En vérité, vous pouvez dire : « Celui qui est Tout Puissant a fait en moi de grandes choses. Je me réjouirai avec effusion dans le Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse en mon Dieu, parce qu'il m'a revêtue des vêtements

du salut, et qu'il m'a parée des ornements de la justice, comme un époux qui a la couronne sur la tête, et comme une épouse qui est parée de toutes ses pierreries»: *Gaudens gandebo in Domino, et exultabit anima mea in Deo meo : quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me, quasi sponsum decoratum corona, et quasi sponsam ornatam monilibus suis.* Is. LXI, 10. Vous êtes, ô Marie, cette grande merveille que vit le disciple bien-aimé : « une femme revêtue du soleil, tenant la lune sous ses pieds et sur sa tête, une couronne de douze étoiles.»

A votre aspect, toute beauté s'efface, toute grâce disparaît, comme les étoiles devant la splendeur du soleil. Les saints ne cessent de s'extasier devant cette beauté qui a ravi le cœur même de Dieu : « O Sainte ! s'écrie S. Pierre Damien, la plus sainte entre tous les saints ! Trésor qui renferme tous les trésors de la sainteté ! » Et S. Bernard : « O Vierge admirable ! O Femme qui êtes l'honneur de toutes les femmes, la meilleure et la plus grande qui ait jamais existé ! » Et l'Église catholique : « Vous êtes toute belle, ô Marie... ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie ! »

« O hommes, s'écrie S. Alphonse, que faites-vous ? Comment aimez-vous des créatures de boue, trompeuses et menteuses, qui vous trahissent et vous font perdre l'âme, le corps, le paradis et Dieu ? Et pourquoi n'aimez-vous pas Marie, cette Reine si aimante, si aimable, si fidèle, qui, après vous avoir comblés de consolations et de grâces en cette vie, vous obtiendrait de son divin Fils la gloire éternelle du paradis ? » [1]

(1) Acclam. à Marie.

Aimons donc la Très Sainte Vierge et imitons-la. Soyons, comme elle, très fidèles à répondre aux inspirations du Saint-Esprit. Soyons vides de l'amour des créatures et remplis de l'amour du Créateur. Faisons, comme elle, fructifier les dons que nous avons reçus de Dieu. Alors, nous avancerons dans la sainteté, nous ferons la joie de Dieu et nous nous procurerons à nous-mêmes la paix, le repos et la vraie félicité.

§ III

Marie a possédé chacun des sept dons du Saint-Esprit et elle y a parfaitement correspondu

Le Saint-Esprit, ayant choisi tout spécialement la Très Sainte Vierge pour Epouse, a eu soin de la doter du trésor incomparable de ses dons, trésor qui est, en même temps, la plus riche et la plus brillante des parures.

Marie, de son côté, a parfaitement correspondu à cet amour privilégié de son divin Epoux. Elle a fait fructifier son trésor, elle a rendu sa parure toujours plus riche et plus belle.

Considérons maintenant, d'un regard rapide, chacune des perles qui composent cette parure. Tâchons de nous rendre compte, pour autant que cela est possible à de pauvres créatures, de la richesse du trésor que renferme le Cœur de la Très Sainte Vierge. Assurément, Dieu seul connaît toute la gloire cachée de cette Fille du Roi des rois; mais cette gloire jette au dehors des rayons si éclatants, qu'ils ne peuvent

échapper à notre attention, et qu'ils suffisent pour nous en donner la plus haute idée. Voyons donc comment chaque don, en particulier, s'est trouvé en l'âme de Marie, et comment elle y a correspondu.

1° LE DON DE CRAINTE DE DIEU

Si le don de crainte n'était pas en Marie, elle ne nous dirait pas : « Je suis la Mère du bel amour, et de la connaissance, et de la crainte» : *Ego mater pulchræ dilectionis et agnitionis et timoris.* Eccli. XXIV, 24. Elle ne nous exhorterait pas non plus à aller à elle, pour apprendre à craindre le Seigneur: *Venite filii audite me : timorem Domini docebo vos.* Ps. XXXIII, 12.

La crainte de Dieu, avons-nous vu, produit deux effets principaux : 1. L'horreur du péché ; 2. Le respect de Dieu et des choses de Dieu. Ces deux effets ont brillé admirablement dans l'âme de Marie.

1. La crainte que la Très Sainte Vierge avait du péché, correspondait à la grandeur de son amour pour Dieu ; car, plus on aime Dieu, dit S. Thomas, plus on craint de le perdre, plus on évite de lui déplaire. Impossible à aucune créature angélique ou humaine, de concevoir tout ce qu'il y avait dans le cœur de Marie de haine, d'horreur et de détestation du péché. La seule apparence du mal lui était une torture. La seule pensée de pouvoir déplaire à son Bien-Aimé lui eût causé une peine indicible.

L'archange Gabriel lui annonce qu'elle a été choisie pour devenir la Mère du Messie, attendu depuis quatre mille ans. Quel honneur ! Quelle dignité ! Mais la vue de ces grandeurs la touche peu. Une

seule chose la préoccupe : le vœu qu'elle a fait au Seigneur de demeurer vierge. Elle devra donc violer ce vœu, sacrifier sa virginité, et, par là même, déplaire au Seigneur pour devenir sa mère: Non jamais. Elle aime mieux mille fois repousser la proposition qui lui est faite, que de causer à Dieu, en l'acceptant, le moindre déplaisir. Ce n'est que lorsque l'envoyé céleste lui a fait savoir que, par la toute puissance divine, elle restera vierge tout en devenant mère, qu'elle incline la tête et donne son consentement.

Le temps de mettre au monde le divin Enfant est arrivé. L'empereur Auguste donne à ses sujets l'ordre de se rendre au lieu de leur naissance, pour se faire inscrire sur les régistres publics. Pour obéir à cet ordre, inspiré par la vanité, Marie devra entreprendre un long et pénible voyage. Le peut-elle, dans l'état de grossesse où elle se trouve ? Et puis, le doit-elle ? Ne porte-t-elle pas dans son sein le Roi des rois, le Souverain Maître du ciel et de la terre ? N'est-elle pas au-dessus de toutes les lois terrestres ? Ces réflexions, si naturelles, n'ont pas même accès dans l'âme de Marie. Elle ne raisonne pas, elle ne murmure pas. Toute autorité vient de Dieu, cela suffit. La seule apparence d'une désobéissance même légale lui fait horreur; elle part, le regard fixé sur la volonté divine.

Jésus est venu au monde. Or, la loi de Moïse ordonnait aux mères de se présenter au temple quarante jours après la naissance de leur premier né, pour se purifier et faire l'offrande prescrite. Evidemment cette loi n'obligeait pas la Vierge Marie. Pure et immaculée, qu'avait-elle besoin de purification ?

Qu'importe, elle se soumet à la loi, et s'en va au temple se confondre parmi les pécheresses, donnant ainsi à tous les siècles un exemple éclatant d'obéissance et d'humilité.

Un ange apparaît à Joseph et lui dit : « Prends l'enfant et sa mère, et va en Egypte.» Joseph communique cet ordre à Marie ; aussitôt, elle se lève, prend son trésor et s'enfuit au pays désigné. Elle y demeure jusqu'à ce qu'un ordre nouveau la rappelle à Nazareth.

Mais ce fut surtout à l'occasion de la perte de Jésus à Jérusalem, que la peur de l'offense de Dieu parut en Marie. Dans son humilité, dit S. Alphonse, elle s'imaginait qu'elle n'était pas digne de garder plus longtemps ce trésor des trésors, ou bien, qu'elle avait commis quelque négligence qui lui avait attiré ce malheur; de sorte que, c'était par sa propre faute que l'Enfant-Jésus était perdu. Oh ! quelles douleurs, quelles angoisses remplirent son âme pendant les trois jours et les trois nuits qu'elle passa, sans avoir retrouvé Celui qu'elle pleurait ! Enfin, après avoir consacré tout ce temps à le chercher, elle le retrouva dans le temple, vaquant aux choses de son Père.

2. La Très Sainte Vierge a été également remplie des plus vifs sentiments de respect à l'égard de Dieu et des choses de Dieu.

Le respect qu'une âme conçoit pour Dieu est en raison de la connaissance qu'elle a de ses grandeurs, et particulièrement, de sa puissance, de sa sainteté et de sa justice. Aussi, les chérubins et les séraphin. qui occupent le sommet de la hiérarchie angélique,

étant les plus éclairés sur Dieu et ses divines perfections, sont-ils les plus saisis de crainte, en présence d'une si haute Majesté ; ils se voilent devant elle la face de leurs ailes. Or, la Très Sainte Vierge a possédé, dès le premier instant de son existence, une connaissance de Dieu bien plus élevée et plus parfaite que tous les anges et tous les saints ensemble. C'est pourquoi, elle s'est toujours tenue, depuis lors, profondément anéantie dans son esprit, en présence de la Majesté divine. Elle sentait que tout ce qui était en elle était un pur présent de Dieu, qu'elle avait reçu de lui plus que toutes les autres créatures, qu'elle lui était donc plus redevable ; et ces pensées la tenaient dans une humble soumission et une entière dépendance à son égard. Elle voyait en Dieu tant de pureté, tant de sainteté, tant de splendeurs, que, quoique toute pure et sans tache, elle se considérait comme toute noire, pleine de misère et d'horreur, digne de tous les mépris ; et c'est ce qu'elle nous laisse entendre par ces paroles : *Nigra sum, sed formosa...quia decoloravit me sol* : « Je suis noire, mais je suis belle... c'est le soleil qui m'a décolorée.» Cant. I, 4-5.

Le respect pour Dieu augmente dans les âmes justes, à mesure qu'elles s'approchent de lui, ou que lui-même s'approche d'elles. Quelle religion profonde les saints avaient coutume de manifester en approchant des tabernacles, en célébrant l'auguste sacrifice, en recevant la sainte communion !

Mais Marie n'est-elle pas devenue le tabernacle même, la demeure vivante de Dieu ? Ne l'a-t-elle pas porté dans son sein et sur ses bras ? N'a-t-elle pas

vécu trente-trois ans avec ce Dieu, devenu son Fils ? Oh ! comme elle devait se sentir pénétrée d'une sainte frayeur, en se trouvant si près du Dieu qui soutient, de son doigt, le ciel et la terre ! Avec combien plus de raison que Jacob devait-elle dire : « Oh ! que ce lieu est terrible ! C'est vraiment ici la demeure de Dieu et la porte du ciel :» *Quam terribilis est locus iste, non est hic aliud nisi domus Dei, et porta cœli.* Gen. XXVIII, 17.

Et ce Dieu qui était si près d'elle, en quel état le voyait-elle ? Dans un état d'abaissement et de complet anéantissement, dans un état de victime sans cesse immolée à la Justice divine. Elle le voyait prier son Père : *cum magna reverentia* « avec un grand respect.» Comment n'aurait-elle pas éprouvé les mêmes sentiments ? Elle aussi, se considérait comme une pure victime, n'en faisant qu'une, avec son cher Fils. Elle s'offrit avec lui quand elle le présenta au temple, elle se dévoua avec lui pendant les travaux de sa vie publique, le suivant partout et partageant ses fatigues ; elle s'immola avec lui quand il mourut sur la croix. Par respect pour ce grand mystère de la Rédemption, qui s'opérait sous ses yeux, et pour être dans la même attitude que son Jésus attaché à la croix, elle se tenait debout, comme le prêtre à l'autel: offrant dans son cœur, à la Justice divine, la vie précieuse de son Bien-Aimé, en même temps que sa propre vie.

Ce respect, qui découle du don de crainte, la Vierge Marie le témoigna enfin, après l'ascension de Notre-Seigneur. Qui nous dira avec quelle religion profonde, elle assistait chaque jour au saint sacrifice, offert par

S. Jean ; avec quel respect elle recevait de ses mains la sainte communion; avec quels sentiments d'anéantissement elle se plaisait à adorer son Dieu, caché sous les voiles eucharistiques ! Quelle vénération aussi pour la personne de S. Jean, à qui son cher Fils l'avait confiée, ainsi que pour les autres apôtres ! Elle voyait en eux les successeurs de Jésus-Christ, et se considérait comme leur humble servante. Elle voyait la dignité suprême dont ils étaient revêtus par le sacerdoce, les pouvoirs étonnants qu'ils avaient reçus de Dieu : dignité et pouvoirs qui les élevaient en quelque sorte au-dessus d'elle, et rendaient leur personne sacrée et vénérable.

Quel magnifique exemple la Très Sainte Vierge Marie nous a donné à tous ! Oh ! combien il lui est agréable que nous l'imitions, en traitant toujours Dieu en Dieu, et les choses saintes avec le respect qu'elles méritent. C'est pour cela qu'elle nous invite à venir à elle, afin d'apprendre, à la vue de ses exemples, à pratiquer la crainte de Dieu, et afin de recevoir ce beau et précieux don de ses mains maternelles: *Venite, filii, audite me: timorem Domini docebo vos.* Ps. XXXIII, 12.

O Marie, Mère de la sainte crainte, priez pour nous.

2° LE DON DE PIÉTÉ

La Très Sainte Vierge a possédé le don de piété. Prédestinée de toute éternité pour être la Fille bien-aimée du Père, la Mère du Fils, l'Epouse du Saint-Esprit, elle a été remplie de l'amour le plus filial et le plus tendre pour son Dieu.

Le don de piété a resplendi, comme un soleil, dans l'âme de Marie ; il a illuminé, fécondé et embelli toute sa vie. Lorsque le soleil se lève sur les terres de l'Equateur, il jette, dès la première heure, des feux si vifs, qu'il semble qu'il ne pourra plus les augmenter. Il n'en est rien. A mesure qu'il monte à l'horizon, sa chaleur devient plus intense, sa clarté plus vive, sa route est une traînée de flamme, et ses rayons bienfaisants font éclore une végétation luxuriante, qui n'a rien de pareil dans l'univers. Tel fut en Marie l'amour divin que le don de piété lui inspira ; amour qui était tout filial, plein de tendresse, d'abandon et de confiance.

A trois ans, elle entend la voix du Père céleste qui lui dit, avec une douceur infinie : « Ecoute, ma fille, sois bien attentive à ce que je vais te dire. Oui, prête l'oreille : oublie ton peuple et la maison de ton père.» *Audi filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui.* Ps. XLIV, 11. Aussitôt, la tendre enfant s'arrache des bras de son père et de sa mère, et s'envole dans le temple. Elle va vivre à l'ombre du sanctuaire, pour ne plus penser qu'à Dieu et ne plus aimer que lui. Planté dans la maison du Seigneur, dit S. Jean Damascène, ce magnifique olivier, abondamment arrosé et nourri par l'Esprit-Saint, devint le siège de toutes les vertus. Qui nous dira ce qui s'est passé dans son cœur, pendant les douze années qu'elle demeura dans le temple: avec quelles effusions elle répandait son âme devant le Seigneur, avec quelles tendres supplications elle l'invoquait, avec quelles délices elle chantait les psaumes, avec quels accents enflammés elle redisait

les paroles que l'Esprit de piété a inspirées au saint roi David.

Lorsqu'elle comprit, d'après les Saintes Écritures, que le Fils de Dieu devait naître d'une vierge pour racheter le monde, son cœur s'embrasa tellement du divin amour, qu'elle n'eut plus d'autre désir, ni d'autre pensée que Dieu ; elle évitait jusqu'à la conversation de ses parents, de peur de perdre le souvenir de Dieu. Elle souhaitait ardemment de vivre au temps de la venue du Messie, afin de pouvoir se faire la servante de la vierge bienheureuse, qui mériterait d'être sa mère. Touchée de compassion pour les misères du monde perdu, sentiment que l'Esprit de piété lui mettait au cœur, elle gémissait sans cesse, semblable à la tourterelle: *Vox turturis audita est in terra nostra*, Cant. II, 12, et conjurait le Seigneur d'envoyer, enfin, le Rédempteur promis. Avec quelle ardeur et quelle affection elle redisait à Dieu, dans le temple, ces supplications des prophètes : « Seigneur, envoyez-nous cet Agneau divin qui doit faire régner la justice sur la terre :» *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ*. Is. XVI, 1. « Cieux, envoyez-nous votre rosée, laissez descendre le Juste comme une pluie salutaire:» *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum*. Is. XLV, 8. « O Sauveur du monde, puissiez-vous ouvrir les cieux et venir enfin nous délivrer » : *Utinam dirumperes cœlos, et descenderes*. Is. LXIV, 1. Cette piété, à la fois si ardente et si tendre, toucha tellement le cœur de Dieu que, par égard pour elle, il accéléra le temps de l'Incarnation. La prière de Marie fit sortir le Verbe divin de sa royale demeure, et l'attira dans le sein de cette vierge très humble et

très pure, comme dans un sanctuaire auguste, auquel sa présence devait ajouter un nouvel éclat.

Unie alors, plus intimement que jamais, à ce Dieu devenu son fils, la Très Sainte Vierge reçut un tel accroissement du don de piété, qu'il atteignit en elle son plus haut degré d'épanouissement. Les anges, qui se tinrent auprès d'elle à Nazareth, à Bethléem, en Egypte, et qui furent témoins de ses tendresses envers l'Enfant-Dieu, pourraient seuls nous dire les accroissements merveilleux que recevait sans cesse le don de piété, dans l'âme de cette sublime créature.

Les effets qui ont découlé, et qui découlent chaque jour encore pour nous de ce don de piété de la Sainte Vierge, sont des plus précieux.

Marie nous aime dans la proportion de l'amour qu'elle porte à Dieu. Jamais ange, jamais saint ne nous a aimés autant qu'elle. Lors même que Jésus ne nous l'eût pas donnée pour mère, cet amour encore serait incomparable. Le seul trait des noces de Cana nous dit assez combien le don de piété avait élargi son cœur, et l'avait rendu compatissant pour les hommes. Si nous avons le bonheur d'entrer un jour dans le ciel, là-Haut, dans la Patrie, nous n'aurons pas d'occupation plus favorite, pendant toute l'éternité, que d'exalter, avec la bonté infinie de notre Père céleste, la piété, la tendresse et le dévouement de Celle qui est, tout à la fois, la Mère de Dieu et la nôtre.

Il y a à Rome une chapelle, où Marie est honorée sous le titre de « *Mater pietatis* » Mère de la piété. C'est là que le jeune S. Stanislas aimait à aller prier. C'est là, aux pieds de sa mère bénie, qu'il est allé

puiser cette piété admirable, qui a répandu sur sa vie les plus suaves parfums. A l'exemple de cet aimable saint, tournons-nous souvent vers notre très aimante mère, et demandons-lui ce don divin. « Je suis, nous dit-elle, la Mère du bel amour, de la divine connaissance et de la sainte espérance; venez à moi, ô vous qui êtes mes enfants, et nourrissez-vous de mes fruits. Mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en suavité les rayons les plus purs »: *Ego mater pulchræ dilectionis et agnitionis et sanctæ spei. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei flores honoris et honestatis. Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini; Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum.* Eccl. XXIV, 23-27.

O Marie, Mère du bel amour, priez pour nous !

3° LE DON DE SCIENCE

L'ignorance est un des effets désastreux du péché de nos premiers parents. Créé dans l'état d'innocence, Adam reçut, avec la vie, une science infuse très parfaite : la science des choses de la nature, et la science des choses de Dieu, dans la mesure qui convenait au père de la race humaine. Sans doute, dans ce bienheureux état, il ne voyait pas à découvert la face de Dieu, il la contemplait, comme nous, dans le miroir des créatures ; mais avec bien plus de facilité et de perfection. Sa raison, n'étant pas comme la nôtre obscurcie par les nuages d'une nature viciée, ni troublée par les importunités d'une imagination déréglée, s'élevait sans efforts, des effets à la cause

première, des perfections des créatures aux perfections du Créateur.

Or, si Adam se trouva enrichi, en sortant des mains de Dieu, du grand trésor du don de science, s'il posséda, dès lors, une telle étendue de connaissances divines et humaines, comment croire que la Vierge toute pure, que Dieu destinait à devenir sa mère, en eût été dépourvue ?

« Ce n'est pas une simple opinion, dit le Père de la Colombière, c'est une vérité très certaine, que Marie enfant, ayant reçu dès le sein de sa mère la grâce sanctifiante, reçut au même instant le parfait usage de la raison, avec une lumière extraordinaire qui correspondait à la grâce dont elle fut enrichie.» Nous pouvons croire, ajoute S. Alphonse, que dès l'instant où sa belle âme fut unie à son corps très pur, elle fut éclairée de toutes les lumières de la divine sagesse, pour bien connaître les vérités éternelles, la beauté des vertus, et surtout, la bonté infinie de son Dieu, le droit qu'il avait d'être aimé de tout le monde; mais principalement d'elle-même, à cause des dons inestimables dont le Seigneur l'avait ornée.

Ce trésor de science ne fit que s'accroître en Marie. Pendant son séjour dans le temple, elle s'abreuvait de divines connaissances aux sources sacrées des Saintes Écritures. Le Saint-Esprit lui faisait comprendre les mystères qu'elles renferment, les figures, les prophéties se rapportant au Messie: à la vie qu'il devait mener, aux souffrances et à la mort qui l'attendaient.

« Suarès demande si la Sainte Vierge surpassa, en lumières et en science divine, les apôtres et tous les

Pères, les docteurs et les théologiens de l'Église ; et il répond affirmativement. Il est certain, dit-il, que la sagesse, la science de la bienheureuse Vierge et tous les progrès qu'elle fit dans ces merveilleuses choses, eurent leur source dans le Saint-Esprit, comme étant le premier, le vrai et principal Docteur ; car elle reçut de lui, par révélation et infusion première, la connaissance des divins mystères et les dons de la science, de la sagesse et de l'intelligence, qui apportent à cette connaissance d'immenses secours. Ensuite, elle fut souvent instruite, éclairée par les anges, surtout par Gabriel, avant la conception du Fils de Dieu; comme l'attestent S. Grégoire de Nicomédie et S. Bernard. Après l'Incarnation, il est hors de doute qu'elle reçut de lui d'immenses connaissances. Elle savait toutes les Saintes Écritures. Cette bienheureuse Vierge crût en connaissances, en lumière, en sagesse par la continuelle lecture et méditation des Livres Saints et par la contemplation des divins mystères. Et comment Marie n'aurait-elle pas été remplie de lumières, ayant tant de moyens à sa disposition et en profitant si parfaitement ? Elle reçut le don de prophétie. La conclusion est certaine, dit Suarez, et c'est le sentiment de tous les Pères, conclusion qui se tire de S. Luc, lorsque la bienheureuse Vierge entonne son beau cantique du *Magnificat*. Ce qui fait dire à S. Ambroise, parlant de ce cantique : *Quo major est persona, eo plenior est prophetia.* « Plus la personne est élevée en dignité, plus la prophétie qu'elle fait est parfaite.» S. Cyrille appelle la Sainte Vierge : « Prophétesse.» Rupert la nomme : « la Prophétesse des prophètes », parce que elle a instruit

les prophètes et que tous les prophètes ont prophétisé d'elle. » [1]

Ce fut surtout après que Marie eut été élevée à la dignité de Mère de Dieu, que le don de science jeta un vif éclat dans son âme. Si le disciple bien-aimé, en reposant la tête sur le cœur du divin Maître, à la dernière Cène, y puisa d'ineffables secrets et ces connaissances si sublimes qu'il a ensuite exposées dans son Évangile, que faut-il penser des lumières que Jésus, en qui sont cachés les trésors de la sagesse et de la science, a fait jaillir dans l'âme de sa très sainte Mère, pendant le temps qu'il demeura dans son sein, quand il était porté entre ses bras et pressé contre son cœur !

Tout parlait de Dieu à la Vierge Marie. Tout l'enflammait d'amour pour lui. Elle le voyait dans son propre cœur, elle le voyait au dehors d'elle, dans la création qui était à ses yeux comme un pur miroir, réflétant avec éclat les perfections divines.

« Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur, a dit le divin Maître » : *Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* Matth. VI, 21. Le trésor de Marie était Jésus. Aussi, elle concentrait en lui toutes ses pensées et toutes ses affections. Tout ce qu'elle voyait lui rappelait son Bien-Aimé. Tout embrasait son cœur des plus pures flammes de la charité.

Il est dit des justes « que Dieu leur a donné la science des saints » *Dedit ei Deus scientiam sanctorum.* Sap. X, 10. A la Reine des saints, il a donné cette science d'une manière suréminente. Grâce à elle, Marie a vu les richesses de la pauvreté, les gran-

(1) L'abbé Barbier.

deurs des humiliations, les délices de la douleur, les sublimes récompenses du sacrifice. C'est pourquoi, elle n'a pu vivre sans souffrance. Elle a voulu, à tout prix, partager le calice d'amertume de son cher Jésus, nous donnant à tous l'exemple de cette science du salut, qui consiste à ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié.

O Marie, Mère de la divine connaissance, priez pour nous, éclairez-nous.

4° LE DON DE FORCE

Les saints sont devenus tels, en combattant vaillamment contre les ennemis du salut, en travaillant et en souffrant beaucoup pour Dieu; et c'est le don de force qui les a rendus capables de ces grandes choses. Comment ce don ne se serait-il pas trouvé en Celle qui est la Reine de tous les saints ?

Le Prophète, appelant la venue de Marie de tous les vœux de son cœur s'écriait : *Mulierem fortem quis inveniet ?* « Qui trouvera la femme forte ? » Prov. XXXI, 10. N'a-t-elle pas écrasé la tête du serpent infernal : *Ipsa conteret caput tuum*, Gen. III, 15, et détruit l'empire de l'enfer sur le monde ? Elle a été figurée par l'invincible Judith, qui trancha la tête d'Holopherne et procura le salut de son peuple ; parce que c'est ainsi que Marie a abattu la puissance du dragon infernal et qu'elle a procuré, à tout le genre humain, la délivrance et le salut.

La Sainte Église proclame hautement la force de Marie : « O Vierge Sainte, lui dit-elle, vous êtes terrible au démon comme une armée rangée en ordre

de bataille » : *Terribilis ut castrorum in acies ordinata.* Cant. VI, 3. Dans les litanies qu'elle lui a consacrées, elle l'appelle tour à tour : « la Vierge puissante, » « la Tour de David,» « la Tour d'ivoire,» « le Secours des chrétiens,» « la Reine des martyrs » : autant de titres qui rappellent la force divine dont l'Esprit-Saint l'a revêtue.

On l'honore encore sous les noms de « Notre-Dame de la Paix,» « Notre-Dame de la Garde,» « Notre-Dame du Bon Secours,» « Notre-Dame du Perpétuel Secours,» « Notre-Dame des Victoires » : noms glorieux qui proclament la grande puissance de la Très Sainte Vierge et la force insurmontable qu'elle a déployée. Marie est la colonne inébranlable qui a soutenu le monde et l'a sauvé de la ruine. Que sommes-nous auprès d'elle, sinon de faibles roseaux, que le moindre souffle du vent fait fléchir. Oh ! que nous avions besoin du secours de cette femme vraiment forte, et que le Prophète avait raison de soupirer après elle ! *Mulierem fortem quis inveniet?*

La force de la Très Sainte Vierge a surpassé ses douleurs. Autrement, comment aurait-elle pu les supporter ? Et quelles ont été les douleurs de Marie ? Qu'on en juge par ces paroles que lui adresse le Saint-Esprit : « A qui vous comparerai-je, ô Fille de Jérusalem ? Où trouverai-je quelqu'un qui vous ressemble et qui vous console, ô Fille de Sion ? Votre affliction est vaste comme la mer. Qui pourra vous soulager ? » *Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, filia Jerusalem? cui exæquabo te et, consolabor te, Virgo Filia Sion? Magna est enim valut mare contritio tua, quis medebitur tui?* Thren. II, 13. Le consolateur de

Marie, au sein de ses cruelles angoises, a été le Saint-Esprit lui-même. Il était dans son cœur, la soutenant sans cesse, par les divines énergies du don de force.

S. Ildephonse ne craint pas d'affirmer, que c'est peu de dire que les douleurs de Marie ont surpassé les tourments de tous les martyrs ensemble: *Parum est Mariam in passione Filii tam acerbos pertulisse dolores, ut omnium martyrum collective tormenta superaret.* Tout ce qu'on a pu faire subir aux martyrs de plus cruel, dit S. Anselme, ne fut rien en comparaison des douleurs de Marie: *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum leve fuit, ant potius nihil, comparatione tuæ passionis.* Le même saint ajoute, qu'elle y aurait perdu la vie, si l'Esprit lui-même de son divin Fils ne l'eût soutenue. Enfin, S. Bernardin de Sienne affirme, que la douleur de Marie fut telle, que, si elle était partagée entre tous les hommes, la part qui en reviendrait à chacun suffirait pour le faire mourir à l'instant.

Le martyre de la Très Sainte Vierge dura toute sa vie, mais le temps où il fut le plus cruel fut celui de la passion et de la mort de Jésus. C'est alors aussi que le don de force atteignit, dans son âme, son degré le plus élevé.

Elle fut héroïque, sans doute, la force d'âme de ces mères admirables telles que Ste Félicité, la mère des Macchabées, celle de S. Symphorien qui eurent le courage d'assister au supplice de leurs enfants et de leur adresser, en face de la mort, des paroles d'encouragement. Plus héroïque encore fut la force d'Abraham, qui, pour obéir à Dieu, leva le glaive pour im-

moler au Très-Haut son fils unique et très cher, le jeune Isaac. Mais la force que déploya la Mère de Jésus au pied de la croix, fut plus extraordinaire et plus admirable encore. Non seulement, elle a vu mourir, dans les plus horribles tourments, un Fils qui lui était bien plus cher que ne le sont à leurs parents tous les enfants de ce monde ; mais elle l'a, de plus, offert dans son cœur à la Majesté divine; et, si les bourreaux n'avaient pas été là, elle-même l'eût attaché à la croix, parce que c'était la volonté de Dieu qu'il mourût ainsi; et, pour accomplir cette volonté divine, Marie n'eût reculé devant rien, pas même devant l'immolation de son Jésus, son Fils et son Dieu. O force vraiment divine ! O don admirable qui communique à une faible créature la puissance même de Dieu ! Vous, seul, avez pu soutenir la plus affligée des mères dans cette terrible épreuve! Vous, seul, lui avez donné assez de courage, de constance et d'amour pour demeurer debout au pied de l'affreux gibet, où mourait l'Auteur de la vie! *Stabat Mater dolorosa.* Oui, Marie était debout, comme le prêtre à l'autel, quand il immole l'auguste Victime du salut. Elle était debout; et tandis que la terre tremblait, que le soleil se couvrait d'un voile, que la nature entière frémissait d'horreur devant un tel spectacle: elle demeurait là, courageuse, invincible, inébranlable dans sa foi, persévérante dans son amour. *Stabat Mater.* Elle ne se penchait pas sous le poids de la douleur, elle ne défaillait pas, comme certains peintres la représentent, elle ne fuyait pas comme les disciples de Jésus; elle demeurait debout, au pied de la croix, donnant le plus sublime exemple de force et de fidélité

aux générations de tous les siècles. O Cœur le plus vaillant et le plus intrépide de tous les cœurs ! O Cœur admirable qu'aucune force humaine n'a pu abattre ! O Cœur de notre Mère, priez pour nous qui sommes, hélas! si faibles et si inconstants. Obtenez-nous, puisque nous sommes vos enfants, de nous montrer dignes de vous, par notre courage et notre fidélité persévérante au service de Dieu. Quelles que soient les tentations qui viendront nous assaillir, les épreuves qui viendront nous visiter, quelque pénible que sera le devoir à accomplir, obtenez-nous, ô la plus forte d'entre toutes les femmes, la grâce de faire toujours ce qui sera agréable à Dieu : oui, donnez-nous la victoire sur tous nos ennemis, la résignation dans nos adversités, le courage dans l'accomplissement de la volonté de Dieu ; afin que, grâce à votre maternelle et puissante protection, nous puissions comme S. Paul dire un jour : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne qui m'est réservée auprès du juste Juge.» *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex.* 2 Tim. IV, 7-8

O Marie, Reine des martyrs, priez pour nous.

5° LE DON DE CONSEIL

Guidée par l'Esprit de Dieu, l'Église a décerné à la Très Sainte Vierge le titre de « Mère du Bon Conseil » : *Mater boni consilii*, et elle veut que nous l'invoquions sous ce vocable. Elle a institué une fête, fixée

au vingt-six avril, en l'honneur de Notre-Dame du Bon Conseil ; et dans l'office de ce jour, elle nous montre Marie comme la grande conseillère du genre humain, la lumière des âmes, le vrai flambeau qui doit les éclairer dans tous les sentiers de cette vie. Est-il besoin d'autre preuve pour nous convaincre que le don de conseil a dû briller en Marie de l'éclat le plus pur ? Rappelons-nous les paroles que le Saint-Esprit place sur les lèvres de cette Auguste Vierge, sa Très Sainte Épouse, elles ne peuvent nous laisser le moindre doute sur cette vérité : « C'est de moi que vient le conseil et l'équité, c'est de moi que vient la prudence. Les rois règnent par moi, et c'est encore par moi que les législateurs ordonnent ce qui est juste»: *Meum est consilium et æquitas, mea est prudentia. Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt.* Prov. VIII, 14-15. « Écoutez, mon fils, recevez un avis sage et ne rejetez pas mon conseil. Je vous montrerai la voie de la sagesse, je vous conduirai par les sentiers de l'équité, et lorsque vous y serez entré, vos pas ne se trouveront plus resserrés, et vous courrez sans que rien vous fasse tomber»: *Audi fili, et accipe consilium intellectus, et ne abjicias consilium meum.* Eccli. VI, 24. *Viam sapientiæ monstrabo tibi, ducam te per semitas æquitatis ; quas cum ingressus fueris, non arctabuntur gressus tui, et currens non habebis offendiculum.* Prov. IV, 11-12. « Celui qui m'écoute ne sera point confondu, et ceux qui agissent par moi ne pécheront point.» *Qui audit me non confundetur, et qui operantur in me non peccabunt.* Eccli. XXIV, 30.

N'est-il pas dit de la Vierge Marie : « Le conseil qui est en elle subsistera comme une source de vie.» *Consilium illius sicut fons vitæ permanet.* Eccli. XXI, 16.

Les saints Pères ont célébré, à l'envi, ce beau don de la Mère de Dieu. Présidant le concile d'Ephèse, au nom du Pape, S. Célestin, l'an 430, S. Cyrille d'Alexandrie proclamait Marie : la très sage Conseillère de l'Église : « O Marie, lui dit-il, l'œuvre de l'Église, c'est de répandre la vérité et la grâce. Salut donc à vous, ô Lampe inextinguible dont l'huile ne tarit pas, dont la flamme ne s'éteint pas ! » *Salve Maria, lampas inextinguibilis.* Salut ô Marie, Mère de Dieu, ô vous qui avez donné à la terre la lumière véritable : Notre-Seigneur Jésus-Christ, Celui qui a dit : *Ego sum lux mundi* « Je suis la lumière du monde.»

« O Marie, dit S. Germain, personne ne parvient à la connaissance de Dieu sinon par vous, personne ne peut venir à la Lumière si vous ne lui en montrez le chemin.»

Tous les saints Pères, tant grecs que latins, ont été unanimes à reconnaître et à enseigner cette doctrine. Ils ont tour à tour appelé Marie : « l'Institutrice des nations, » « la Dispensatrice des enseignements de la foi, » « la Lumière qui fait connaître la vraie religion, » « la Conseillère des ignorants, » « le Guide sûr de tous ceux qui cherchent Dieu, » « la Conseillère universelle, » « l'Ineffable Conseil.»

On peut dire que l'Esprit de Conseil a dirigé la Vierge Marie dans toutes ses voies, mais il s'est particulièrement manifesté en quatre circonstances :

Premièrement, lors de la visite de l'ange pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation. Marie se trouva alors dans une grande perplexité d'esprit. D'une part, l'envoyé céleste lui annonçait qu'elle deviendrait la mère du Messie, d'autre part, elle se rappelait le vœu qu'elle avait fait au Seigneur, de demeurer vierge. Comment concilier deux choses en apparence si incompatibles ? Le don de conseil vint, en ce moment, au secours de Marie. Il lui dicta la réponse très prudente qu'elle fit à l'ambassadeur du Très-Haut : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne veux connaître aucun homme ? » *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco.* Luc. I, 34. Parole pleine de sagesse, par laquelle l'Immaculée Vierge montre que les plus hautes dignités ne peuvent l'éblouir, et qu'avant tout, elle veut demeurer fidèle à la promesse qu'elle a faite au Seigneur. Elle n'accepte de devenir mère de Dieu, que lorsqu'elle est assurée que son vœu demeurera intact.

Le don de conseil s'est manifesté particulièrement en Marie, deuxièmement, quand elle vit Joseph, son chaste époux, en proie à une anxiété cruelle, en s'apercevant de l'état de grossesse où elle se trouvait. Comme elle ne lui avait rien dit du mystère qui s'était opéré en elle, il ne savait que penser, et, dans le secret de son cœur, il avait résolu de la laisser. Marie souffrait terriblement de le voir plongé dans de telles angoisses. Une seule parole de sa part aurait éclairé et rassuré le pauvre Joseph. Mais cette parole pouvait elle la prononcer ? Ne valait-il pas mieux laisser à Dieu, l'auteur du mystère, le soin de le dévoiler, s'il en était besoin. Le don de conseil suggéra ce dernier

parti à la Vierge sainte, et la divine Providence ne tarda pas à venir en aide aux deux chastes époux. Un ange apparut à Joseph et dissipa toutes ses craintes.

La troisième circonstance fut celle des noces de Cana. Voyant la perplexité des jeunes époux, et la confusion où le manque de vin allait les jeter, Marie s'adressa à son Fils et lui dit : *Vinum non habent*, « ils n'ont plus de vin. » Mais la réponse de Jésus ne paraissait guère de nature à rassurer sa Mère : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, mon heure n'est pas encore venue »; *Quid mihi et tibi est mulier, nondum venit hora mea.* Joa. II, 4. Cependant, Marie ne se déconcerte pas; le Saint Esprit, qui lui a conseillé de s'adresser à Jésus, lui suggère encore de dire aux serviteurs de faire tout ce qu'il leur commanderait. C'est alors, qu'ordonnant de remplir d'eau six grandes urnes, le divin Maître la changea en vin, opérant ainsi son premier miracle.

En quatrième lieu, le don de conseil se manifesta en Marie après l'Ascension glorieuse de Jésus, dans les rapports qu'elle eût avec l'Église naissante. Pourquoi Notre-Seigneur, remontant au ciel, n'a-t-il pas pris avec lui sa Mère chérie ? Pourquoi a-t-il voulu la priver de sa présence sensible, et prolonger ainsi son martyre ! Il s'est fait accompagner au séjour de la gloire de tous les justes de l'Ancien Testament, qui attendaient dans les limbes que le ciel fût ouvert. Il s'est fait accompagner même du larron pénitent ; et sa Mère bien-aimée, il l'a laissée dans l'exil pour plusieurs années encore. Pourquoi une conduite apparemment si étrange, à l'égard de la plus sainte et de

la plus aimée des mères ? C'est parce que Jésus voulait la laisser à son Église, qui était alors au berceau, afin qu'elle veillât sur elle, qu'elle l'éclairât de ses lumières et de ses conseils, qu'elle la soutînt par ses encouragements, ses exemples et ses consolations. Marie fut, pendant ces premiers temps, la Conseillère des apôtres. Saint Jean recourut à ses lumières quand il écrivit son Évangile. Si ce disciple de Jésus parle si divinement des mystères de Dieu, c'est parce qu'il avait près de lui la Vierge Marie, le Sanctuaire des secrets du ciel, et qu'il en recevait de sublimes enseignements. C'est Marie encore qui a instruit saint Luc de tant de particularités intéressantes qu'il nous raconte touchant la naissance et l'enfance de Notre-Seigneur. « O Marie, lui dit saint Cyrille d'Alexandrie, par vous, les apôtres ont prêché l'Évangile aux nations; par vous, la sainte croix est adorée et célébrée dans tout l'univers ; par vous, toute créature, emprisonnée jusque là dans les erreurs de l'idolâtrie, est amenée à la connaissance de la vérité.»

En remontant vers son Père, dit S. Thomas de Villeneuve, le divin Maître a légué son école et sa chaire à Marie: «*Scholam et cathedram suam reliquit Mariae,*» non pas afin qu'elle gouvernât l'Église, ce qui appartenait à Pierre ; mais afin qu'elle éclairât les disciples de Jésus-Christ dans leurs difficultés, qu'elle dissipât leurs doutes et qu'elle les aidât de ses conseils, jusqu'à la fin de sa vie.

A l'exemple de S. Alphonse, qui avait une dévotion spéciale à Notre Dame du Bon Conseil, qui la consultait en toutes choses, tenant sans cesse son image sur

sa table de travail, recourons à cette céleste Illuminatrice dans nos doutes et nos perplexités.

Allez à elle, vous surtout, prêtres du Seigneur, qui devez être des saints, sauver et diriger les âmes; elle vous aidera puissamment à remplir votre mission sublime, au milieu des sacrifices et des luttes de chaque jour. Elle vous inspirera les moyens les plus efficaces et les plus opportuns, d'arracher les âmes au péché et de les conduire dans les sentiers du devoir et de la vertu.

Allez à elle, âmes religieuses, qui avez foulé aux pieds tous les avantages terrestres, afin de servir Dieu avec plus de perfection et d'amour; elle vous fera marcher généreusement, sans défaillir jamais, dans la voie étroite des conseils évangéliques et vous fera parvenir à la sainteté que vous vous êtes proposée, en vous consacrant au Seigneur. Époux chrétiens, pères et mères de famille, allez à Notre Dame du Bon Conseil; et elle, qui fut l'Épouse sans tache du Saint-Esprit et la Mère du Verbe Incarné, vous apprendra à remplir parfaitement les devoirs importants, et parfois, si difficiles de votre état ; ses exemples sont une lumière éclatante : en les suivant, vous ne vous égarerez pas.

Jeunesse chrétienne, allez à la Mère du Bon Conseil, priez-la de vous faire comprendre la vanité des plaisirs et des folles joies du monde. Conjurez-la de vous découvrir la voie par laquelle Dieu veut que vous marchiez, pour trouver le bonheur et le salut.

Vous tous, qui que vous soyez, allez demander conseil à Marie, en même temps que force et courage;

car le conseil est en elle, comme une source, intarissable d'où jaillissent la lumière et la vie : *Consilium illius sicut fons vitæ permanet.*

Mater Boni Consilii, ora pro nobis. Mère du Bon Conseil, priez pour nous.

6° LE DON D'INTELLIGENCE

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, Apoc. XII, 1. Une grande merveille a paru dans le ciel : une femme, revêtue du soleil. D'après les saints interprètes, cette femme, que vit S. Jean, est Marie. Elle fut revêtue, non du soleil du firmament, mais du Soleil de l'éternité: de Jésus-Christ, Splendeur de la lumière éternelle, vrai Soleil de justice qui éclaire tout homme venant en ce monde. L'âme de Marie fut donc toute resplendissante de la lumière divine. Le don d'intelligence n'a brillé dans aucune pure créature d'un aussi vif éclat que dans cette âme privilégiée,

La grâce suppose toujours la nature; elle ne la détruit pas, elle l'élève ; elle ne la précède pas, elle la suit pas à pas; ou plutôt, elle marche à côté d'elle, s'adaptant à tous ses développements, et perfectionnant, déifiant en quelques sorte tous ses actes. Le don d'intelligence ne suit pas d'autre règle. Il vient perfectionner l'intelligence de l'homme; évidemment, il ne peut agir avant qu'elle n'entre elle-même en activité. Ainsi, ce don est donné avec tous les autres à l'enfant, quand il est baptisé; mais il reste dans son âme à l'état latent et stérile, jusqu'au moment où la

petite intelligence de cet enfant jette ses premières lueurs. Tous les saints Pères sont unanimes à reconnaître que la Très Sainte Vierge a joui du parfait usage de la raison, dès sa conception sans tache ; c'est donc dès lors, que le don d'intelligence a rayonné dans son âme. Et de quel rayonnement, Grand Dieu ! C'est une doctrine universellement admise que l'âme très pure de Marie a reçu, dès le premier instant de son existence, plus de lumières, plus de pénétration des saints mystères, plus de connaissances sur toutes les choses de la religion, que tous les saints Pères et tous les saints docteurs; et même, que tous les anges du ciel, voire même que tous les chérubins, les plus lumineux de tous.

Bien plus, « des auteurs très graves, dit le P. Poiré, affirment que la Très Sainte Vierge a été favorisée plusieurs fois pendant sa vie de la vue de Dieu, et notamment, au moment même de sa Conception Immaculée. Le docte Suarez, interrogé sur cette opinion, répondit qu'elle lui paraissait bien fondée, et pleine de piété et de probabilité. [1] Parlant du Soleil de justice qui entourait la bienheureuse Vierge des rayons de son incompréhensible clarté, le pieux Gerson disait : « Ne pensez vous pas que ce soleil divin dût jeter par intervalles dans l'âme très pure de Marie des éclairs brillants et soudains, au moyen desquels il se laissait voir à découvert, comme nous croyons qu'il soit arrivé jadis à Moïse et à S. Paul ? N'est-ce pas, ajoute-il, ce qui nous est representé au Cantique d'amour par les allées et venues d'amour de l'Époux céléste, qui parfois se laisse arrêter par l'épouse, et

(1) Mar. Rev. d. 19 S. 4.

parfois se fait voir seulement, et puis, disparaît incontinent ? Le voilà, appuyé sur la fenêtre, regardant au travers des jalousies, le voilà qui s'échappe et s'absente aussitôt. « Le bienheureux Albert le Grand, ayant établi ce fondement : que parmi les choses bien ordonnées, comme sont toutes celles de Dieu, à mesure que quelqu'une est plus relevée, elle a aussi ses puissances plus parfaites, et dans la même proportion, les sciences et les habitudes qui lui conviennent ; conclut que la Vierge Marie eut sans difficulté, quoique par une grâce et par une faveur très spéciale, une très parfaite connaissance, non seulement des substances corporelles et spirituelles, mais encore de la Très Sainte Trinité; et ce, sans nul entre deux; qu'elle eut la connaissance des créatures en Dieu et en elles-mêmes, que nous nommons dans les écoles la connaissance du matin et du soir ; en un mot, toutes les faveurs convenables à sa dignité, » [1]

La bienheureuse Vierge, dit encore S. Bernardin, a été tellement remplie de la clarté divine que même, dans le sein de sa mère, elle n'a pas seulement été revêtue de lumière, mais encore élévée à la plus haute contemplation. Et dans cette merveilleuse lumière, elle contemplait Dieu plus parfaitement que le plus grand contemplatif ne l'a jamais fait dans la perfection de l'âge ; et même, elle excellait plus en contemplation dans son sommeil que tout autre en veillant. Elle l'atteste elle-même dans les Cantiques : « Je dors, dit-elle, et mon cœur veille » : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* Cant. v, 2.

(1) P. Poiré. Triple couronne 1 T. c. 8.

« La voie des justes, est-il écrit, est comme une lumière brillante, qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait» : *Justorum semita quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem.* Prov. IV, 18. Que faut-il donc penser de la voie parcourue par la Vierge Marie, si, à son point de départ, elle brille déjà, non comme une aurore, mais comme le plein soleil jetant tous ces feux ? De quel océan de clartés sa belle âme ne fut-elle pas inondée pendant son séjour au temple, lorsque, tout près du Saint des saints, elle parcourait les divines Écritures, et méditait les paroles des prophètes annonçant la venue du Messie, ses humiliations, ses souffrances, les fruits précieux de la Rédemption et les triomphes de l'Église. A bien plus forte raison que S. Augustin elle pouvait dire : *Non satiabar illis diebus considerare.* « En ces jours bénis, je ne me rassasiais pas de considérer de si profonds mystères. »

Suivez maintenant cette auguste Vierge dans les diverses circonstances de sa vie, et vous verrez quelles splendeurs le don d'intelligence a fait briller dans son âme, quel brasier ardent il a allumé dans son cœur ! Regardez-la à Bethléem, prosternée devant la crèche où repose l'Enfant-Dieu. Suivez-la en Egypte, puis à Nazareth : contemplez-la, pressant le divin Enfant contre son cœur, le revêtant de ses petits habits, lui donnant son breuvage, l'aidant à faire ses premiers pas. Eh quoi ! s'écriait S. Alphonse, un Dieu qui pleure, un Dieu qui est porté sur les bras de sa créature, un Dieu qui apprend à marcher, un Dieu qui travaille dans un atelier ! Et la très Sainte Vierge, qui contemplait continuellement ces

merveilles, et les voyait de ses yeux, que devait-elle dire! Que devait-elle éprouver au fond de son cœur!...

Accompagnez la divine Mère dans ses voyages à la suite de Jésus, quand il va prêcher l'Évangile. Voyez comme elle recueille attentivement chacune de ses paroles, comme elle les médite dans le secret de son âme ! Quel accroissement de lumière elle en reçoit, et en même temps, quel accroissement d'amour !

Soutenue par les dons d'intelligence et de sagesse, comme par deux ailes puissantes, Marie s'élève sans cesse dans les plus hautes régions du monde surnaturel. Elle y découvre des horizons infinis de nouvelles vérités et de nouvelles splendeurs.

Au jour béni entre tous, où Jésus pacifie le ciel et la terre, en faisant jaillir sur le Calvaire les sources vivifiantes de son sang divin, Marie est là, debout au pied de la croix, envahie dans la partie inférieure de son âme par un torrent d'amertume; mais au-dessus de ses facultés sensibles, livrées aux plus indicibles angoisses, plane le beau don d'intelligence, qui fait régner dans ses facultés supérieures un calme et une sérénité ineffable. L'amour qu'elle porte à son cher Fils l'a fait monter au sommet du Calvaire; mais l'amour que le Saint-Esprit lui porte à elle-même a transporté son âme sur un autre sommet, le plus élevé du monde surnaturel : à savoir, le mystère de la Rédemption qui s'opère devant ses yeux, et dont elle a la parfaite intelligence. Là, elle contemple tous les siècles passés et futurs convergeant vers la croix pour en recevoir la vie, la force et le salut. Elle contemple les multitudes altérées, haletantes, accourant

aux plaies du Sauveur, comme à des sources de vie, elle voit la défaite de l'enfer et les triomphes de l'Église, elle voit enfin des armées innombrables d'âmes sauvées par la croix, proclamant éternellement les miséricordes du Dieu Rédempteur. Voilà l'admirable spectacle que le don d'intelligence découvre à Marie, sur la montagne du Calvaire; c'est ce don qui la soutient, et lui communique cette paix et ce courage invincibles dans une si grande affliction.

Voulons-nous que ce don fasse rayonner en nous sa divine lumière, adressons nous à Marie. Elle n'a pas seulement été illuminée, elle est encore *Illuminatrice*. Le nom de Marie, dit S. Bonaventure, veut dire *Lumière* ou *Illuminatrice*. Semblable à la lune, qui reçoit sa lumière du soleil pour éclairer le monde, la très Sainte Vierge reçoit du Saint-Esprit ses grâces et ses lumières, afin de les transmettre à nos âmes.

Disons-lui donc avec S. Alphonse: «O douce Vierge! Illuminatrice des cœurs ! guérissez mon aveuglement, illuminez ma foi, fortifiez mon espérance, allumez en moi la charité. Vous êtes l'Etoile brillante, qui avez enfanté la Splendeur de la gloire du Père. Vous avez annoncé à ceux qui étaient ensevelis dans les ombres de la mort le matin de l'Éternité. Comme l'aurore brillante, vous avez précédé la course du Soleil éternel, vous éclairez le monde de la lumière de la grâce, vous illustrez l'Église par l'éclat de vos vertus. O glorieuse Souveraine ! vous êtes Celle dont parle l'Écriture, en ces termes : Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » *Dixit Deus : Fiat lux, et facta est lux.* Gen. I, 3. O Lumière pure ! Lumière ravissante ! Lumière illuminant le Ciel,

éclairant la terre, faisant trembler l'enfer! Lumière ramenant les égarés, fortifiant ceux qui languissent, réjouissant les anges et tous les saints de la Cour céleste! O Lumière révélant les mystères, découvrant les choses cachées, dissipant les ténèbres. Faites-nous voir nos souillures; relevez nos ruines, dissipez nos ténèbres, guérissez les malades, éclairez les pécheurs dans les voies de la pénitence.» [1]

Stella matutina, ora pro nobis.

Étoile du matin, priez pour nous.

7° LE DON DE SAGESSE

La Sainte Église appelle Marie « Siège de la sagesse »: *Sedes Sapientiæ.* Elle lui applique toutes les paroles qui sont écrites dans nos Livres Saints de la Sagesse éternelle, tant elle est convaincue que le don de sagesse a résidé en Marie, dans toute sa perfection. Repassons quelques-unes de ces paroles : elles renferment des trésors de lumière et de vérité.

Je suis sortie, dit la sagesse, de la bouche du Très-Haut. Je suis née avant toute créature. C'est moi, qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais et qui ai couvert la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les hauteurs et mon trône est dans une colonne de nuée, J'ai fait seule tout le tour du ciel, j'ai pénétré dans la profondeur des abîmes, j'ai marché sur les flots de la mer et j'ai parcouru toute la terre. J'ai eu l'empire sur tous les peuples et sur toutes les nations. J'ai foulé aux pieds, par ma puissance, les

---

Prol. in Coron. B. V. M. C. 17.

cœurs de tous les hommes grands et petits, et parmi toutes ces choses, j'ai cherché un lieu de repos et une demeure dans l'héritage du Seigneur. »

« *Alors le Créateur de l'univers m'a parlé et m'a fait connaître sa volonté ; Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans Jacob, qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes élus... J'ai été affermie dans Sion, j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée des saints. Je me suis élevée comme les cèdres de Liban, et comme les cyprès de la montagne de Sion. J'ai répandu une senteur de parfum comme la canelle et comme le baume le plus précieux, et une odeur comme celle de la myrrhe la plus rare. J'ai parfumé ma demeure comme la goutte d'encens tombée d'elle-même, et mon odeur est comme celle d'un baume très pur et sans mélange. Venez à moi, vous tous qui me désirez vivement, et remplissez-vous des fruits que je porte, car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le rayon le plus pur. La mémoire de mon nom passera dans la suite des siècles. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera pas confondu, et ceux qui agissent par moi ne pécheront point. Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle.* » Eccli. XXIV, 5-31.

C'est bien l'auguste Vierge Mère que le Saint-Esprit avait en vue en disant : « La Sagesse s'est préparée à elle-même une demeure» : *Sapientia ædificavit*

sibi domum, Prov. IX, 1 ; et cette demeure, « le Très-Haut l'a sanctifiée dès le commencement » *sanctificavit tabernaculum suum Altissimus*. Ps. XLV, 5. Le don de sagesse en a été le suprême ornement.

Marie a été le Siège, le Trône de la Sagesse incréée. Pour cette raison, S. Methodius, martyr, l'appelle: « Demeure glorieuse et digne de Dieu, » S. Ephiphane: «Trône angélique,» «S. Augustin: «Trône de Dieu» S. Jean Damascène: « Palais royal,» S. Bonaventure: « Demeure très élevée de Dieu ». O Marie, lui dit S. Ephrem, je vous salue, ô Trône très glorieux de mon Créateur, et S. Epiphane : Je vous salue, pleine de grâce, qui surpassez en éclat le trône évangélique de la Divinité.

Dieu se reposa en Marie comme dans un paradis, séjour de toutes les délices et de toutes les voluptés. Il y goûta tant de douceurs que l'Esprit-Saint lui-même, qui avait sanctifié ce paradis, et l'avait fait si délicieux par sa grâce, en fut ravi d'admiration. « Quelle est celle-ci dit-il qui monte du désert remplie de délices ? » Cant. VIII, 5, comme s'il eût voulu dire: quelle est cette Vierge qui monte du désert aride de ce monde, avec une si grande abondance de délices, qu'elle est devenue un paradis de voluptés dans lequel, non l'Adam terrestre, mais l'Adam céleste a trouvé ses délices, dans lequel a été planté l'arbre de la véritable vie ?

Si la divine Sagesse trouve ses délices à habiter avec les enfants des hommes, quelles délices ineffables ne devait-elle pas trouver à habiter avec cette Vierge toute pure et toute remplie de grâce.

Marie a été aussi le siège de la sagesse créée, autrement dite, don de sagesse.

Si Dieu prenait ses délices dans le cœur de cette Vierge si aimante, quelles délices ne goûtait-elle pas, de son côté, à habiter avec Dieu et à se tenir près de lui. Si l'on goûte d'autant plus parfaitement Dieu et les choses de Dieu qu'on est plus pur, plus humble, plus détaché des créatures et plus embrasé de l'amour divin, que devons-nous penser des suavités, des douceurs que trouvait dans ses rapports intimes avec Dieu, la plus pure, la plus humble, la plus parfaite des créatures ?

Et ce fut dès le premier instant de son existence, que la Vierge sans tache se sentit embrasée du feu de la divine charité, tout éprise et enivrée de Dieu. Qu'on ne s'étonne pas alors de la voir mépriser tout le reste : les grandeurs, les richesses et les joies de ce monde. Elle considère tout cela comme une vaine fumée, comme une boue infecte. On la représente tenant la lune sous ses pieds, pour signifier le dédain que le don de sagesse lui inspira toujours pour les biens de la terre.

Qu'on ne s'étonne pas de la voir, à l'âge de trois ans, dire adieu à ses parents, et s'envoler au temple du Dieu vivant, afin de se trouver, si c'est possible, plus rapprochée encore de Celui qu'elle aime uniquement, et de goûter davantage les suavités de sa présence.

Plus rien, en dehors de Dieu, ne fait impression sur son cœur. L'auguste dignité de Mère de Dieu ne paraît pas même la toucher; elle y renoncerait mille fois

mille fois, si, en l'acceptant, elle devait causer à ce Dieu qu'elle aime le moindre déplaisir.

Jésus vient au monde, Marie n'a que quelques langes pour l'envelopper; Hérode le persécute, il faut fuir en Egypte pour le dérober au glaive ; le don de sagesse apprend à la très Sainte Vierge à ne s'attrister ni de la pauvreté, ni de la persécution, ni de l'exil. C'est assez pour elle d'être avec Jésus, de le posséder, de le presser contre son cœur. Mon Bien-aimé est à moi, dit-elle, et que je suis à lui. Et que désiré-je au ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu, mon trésor et mon partage à jamais.

Un jour, le divin Enfant, échappant à l'attention de sa Mère, est resté au temple de Jérusalem. Marie ne voit plus auprès d'elle l'objet de sa tendresse. Hélas ! Comment pouvoir vivre sans ce trésor de cœur ! Jésus perdu, tout le reste ne lui est rien. Etre sans Jésus, c'est pour elle un enfer épouvantable. Ses yeux se changent alors en deux sources de larmes Elle se met à chercher partout son Bien-Aimé. Pendant trois jours, elle parcourt tous les chemins qui entourent la ville sainte, elle va dans les rues de la cité, sur les places publiques, interroge tout le monde. Enfin elle retrouve son cher Enfant, dans le temple, au milieu des docteurs. Quelle n'est pas sa joie en ce moment béni!... J'ai trouvé, s'écrie-t-elle, hors d'elle-même, j'ai trouvé Celui que mon cœur aime. Je le tiendrai tout près de moi, et je ne m'en séparerai point. *Quæsivi quem diligit anima mea, inveni eum nec dimittam.* Cant. III, 1.

Parcourez toute la vie de la très Sainte
regardez-la, soit à Nazareth, savourant le

de la présence de Jésus; soit plus tard, lorsqu'assise aux pieds de ce Fils tout aimable, elle écoute sa parole, et la goûte dans son cœur; soit à l'heure solennelle du sacrifice, où debout sur la montagne du Calvaire, elle essuie les outrages et les insultes des Juifs et des bourreaux, s'estimant assez heureuse d'être avec son Jésus et de partager ses douleurs; soit enfin après la glorieuse ascension du Sauveur, quand elle le retrouve dans la communion; partout où vous suivrez Marie, vous verrez rayonner dans son âme toute pure et toute sainte les effets admirables du don de sagesse. Mais c'était surtout dans l'oraison, que ce don précieux opérait divinement en Marie.

Tout ce que peuvent faire les autres saints, c'est d'arriver aux pieds de Dieu, où les vingt-quatre vieillards abaissent leurs couronnes, et se prosternent devant la Majesté du Très-Haut. Les âmes les plus élevées en sainteté osent à peine élever la voix en sa présence et dire avec David : « Seigneur que vos oreilles soient ouvertes à ma prière.» Quant à Marie, elle a ravi d'emblée le cœur de Dieu, par la force de de son amour, et s'est élevée jusqu'à sa Face adorable: Vous avez blessé mon cœur ma sœur, mon épouse, vous avez ravi mon cœur, par un seul de vos regards. *Vulnerasti cor meum, soror mea, spousa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.* Cant. IV, 9. Quel saint, quel ange, quel séraphin, quel chérubin pourrait nous dire ce qu'étaient les oraisons de la Vierge Marie? Toutes ses puissances étaient si bien réglées, toutes ses passions obéissaient si parfaitement à la raison et à la grâce, qu'elles concouraient, d'une manière admirable, à ses ineffables contemplations. Jamais, la

la moindre pensée étrangère ne vint la distraire; jamais, le plus léger dérèglement ne vint gêner ses rapports avec Dieu. Aucune préparation ne lui était nécessaire pour se mettre en oraison, son cœur s'envolait de plein vol dans le cœur de Dieu. Elle s'élançait vers Dieu et Dieu descendait en elle. Il entrait dans l'intime de son âme, la remplissait de goûts si célestes et d'une joie si pure, qu'elle en était comme énivrée; Dieu lui parlait intérieurement, elle l'écoutait en silence; son cœur se fondait en entendant sa douce voix. Là, elle oubliait tout, et ne vivait plus que de Dieu, en Dieu, pour Dieu et avec Dieu. Elle n'avait plus d'autre goût que le goût de Dieu, d'autre consolation que de faire sa volonté ; aussi, la tranquillité de son âme était inaltérable. Oh ! quel admirable spectacle pour les anges, que celui de la Mère de Dieu en oraison ! Ils la voyaient gardant un sacré silence, recevant les infusions divines, les impressions du Saint-Esprit, se liquefiant d'amour, goûtant un paradis de délices, et comme assise déjà aux noces de l'Agneau. Oh ! Comme ils recueillaient soigneusement dans leurs encensoirs d'or ses soupirs d'amour, ses ineffables prières, ses gémissements inénarrables ! Comme ils en parfumaient le trône du Très-Haut, et comme ils s'unissaient à elle, pour louer et glorifier l'adorable Trinité ! Comme ils se sentaient heureux de l'avoir pour Reine ! Le Saint-Esprit seul connaît ce qui s'est passé entre lui et sa très chaste Épouse dans ces tendres entretiens. Lui seul pourrait nous dire jusqu'où l'âme de Marie s'est élevée dans l'oraison, et les effusions de suavités divines que le don de sagesse versa dans son cœur.

Si notre bonne Mère a reçu dans une telle plénitude un don si précieux, ce n'est pas pour son seul avantage ; c'est aussi pour l'avantage de nous tous, qui sommes ses enfants. Elle a un vif désir de nous le communiquer; elle nous invite à venir à elle, pour le recevoir. *Audi, fili mi et suscipe verba mea: Viam sapientiæ monstrabo tibi.* Prov. IV, 10. *Quam sine invidia communico et honestatem illius non abscondo.* Sap. VII, 13.

O Marie, Siège de la sagesse, et digne Épouse du Saint-Esprit, daignez jeter aujourd'hui un regard de compassion sur l'âme de votre enfant, prosterné en ce moment à vos pieds. Vous savez mieux que moi combien cette âme est misérable, combien elle est remplie d'affections terrestres et de mauvaises habitudes qui l'empêchent d'aimer Dieu parfaitement et de goûter combien il est doux et suave. Vous le savez, ô Marie, c'est par la sagesse qu'ont été guéris tous ceux qui ont été agréables à Dieu: *Per sapientiam sanati sunt quicumque tibi placuerunt Domine a principio* : Sap. IX, 19. Guérissez-moi donc, ô bonne Mère, en m'obtenant du Saint-Esprit le don de sagesse. Guérissez-le palais de mon cœur, afin qu'il cesse de goûter les choses de la terre, et qu'il ne goûte plus que celles de Dieu. O Trésorière des dons du Saint-Esprit, voyez ma pauvreté et visitez-moi. Enrichissez-moi, je vous en conjure, des dons divins, et surtout, du don si précieux de sagesse, pour que je n'aime plus que Dieu et que je ne trouve mon plaisir que dans l'accomplissement de sa volonté sainte.

Que la sagesse du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende en moi, comme elle est descendue en

vous ! Que ce don admirable me guide sur la mer orageuse de ce monde, qu'il me soutienne, afin que je ne fasse jamais naufrage et que je parvienne enfin au port de l'éternelle vie ! Ainsi soit-il.

Deo Gratias et Mariæ.

QUATRIÈME PARTIE

PIEUSES PRATIQUES

ENRICHIES D'INDULGENCES

EN L'HONNEUR DU SAINT-ESPRIT

NEUVAINE AU SAINT-ESPRIT [1]

1er Jour : Prière à l'Esprit sanctificateur

O Esprit sanctificateur, je me prosterne devant vous et je vous adore dans le plus profond anéantissement de mon âme. Je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez faites jusqu'à ce jour, et je vous demande pardon d'y avoir si mal correspondu. O Esprit-Saint, n'ayez pas égard à mes péchés, mais seulement à votre infinie miséricorde et à votre désir si ardent de me sanctifier. Je veux désormais vous contenter pleinement. Par le passé, j'ai été un pécheur ingrat, mais il n'en sera plus ainsi à l'avenir. Je renonce dès maintenant au péché et à toutes les affections terrestres; je veux me consacrer entièrement à votre amour.

Mais, je ne puis rien par moi-même; c'est à vous, ô Esprit sanctificateur, d'opérer cette grande mer-

---

(1) Quand la neuvaine se fait en préparation à la fête de la Pentecôte, ou durant son octave, on peut gagner une indulgence de sept ans et de sept quarantaines chaque jour; une indulgence plénière l'un des jours de la neuvaine, aux conditions ordinaires.

A une époque quelconque de l'année: une indulgence de trois cents jours, chaque jour; une indulgence plénière dans le cours de la neuvaine, ou l'un des huit jours qui la suivent immédiatement, aux conditions ordinaires.

veille de faire de moi un saint. Oh! cela ne vous est pas difficile! Vous avez fait dans le passé de si admirables chefs-d'œuvres de sainteté. N'est-ce pas vous qui avez formé le corps et l'âme adorables de Jésus-Christ, Chef et Modèle de tous les prédestinés! N'est-ce par vous encore qui avez mis à l'abri de toute souillure l'âme de la Très Sainte Vierge Marie, et l'avez élevée à la plus haute sainteté? Et, dans le cours des siècles, combien d'âmes vous avez préservées du péché, ou purifiées après leurs fautes, pour les conduire ensuite, par vos dons divins, jusqu'au sommet de la perfection! O Esprit-Saint, ce que vous avez fait pour d'autres, vous pouvez le faire aussi pour moi. Non seulement vous le pouvez, mais vous le voulez; car c'est là votre mission spéciale: faire de nous des saints.

Ayez donc pitié de moi, pauvre pécheur; ne me rejetez pas, quelque indigne que je sois de vos bontés. Je ne veux plus mettre obstacle aux opérations de votre grâce; je me livre à elle sans réserve: lavez-moi dans les larmes de la pénitence et dans le sang de Jésus-Christ, éclairez-moi de vos divines lumières, embrasez-moi des saintes ardeurs de la charité. Donnez-moi l'amour de l'oraison et toutes les vertus que vous voulez voir en moi. O Père des pauvres, ô Dispensateur des dons célestes, exaucez mon humble prière; je vous en conjure, par les mérites du Rédempteur et par l'intercession de votre chère Épouse, la Très Sainte Vierge Marie. Faites que je sois tout à vous comme vous voulez être tout à moi. Conduisez-moi vous-même au séjour des Bienheureux, afin qu'après vous avoir beaucoup aimé sur la

terre, je continue à vous aimer dans le ciel, conjointement avec le Père et le Fils pendant les siècles des siècles. Amen.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

2e Jour : Prière pour obtenir le don de Crainte

O Esprit-Saint, Esprit d'amour et de vérité, source adorable de toute perfection, je vous adore et vous remercie de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé. Que de fois, par le passé, je vous ai contristé et chassé de mon cœur ! J'ai mérité bien souvent d'être abandonné de vous et précipité dans l'abîme éternel. Et pourquoi donc ce malheur m'est-il arrivé ? Parce que votre sainte crainte n'était pas dans mon âme. Aujourd'hui, je le regrette sincèrement, je déteste tous mes péchés, j'en ressens la plus vive douleur. Je ne cesserai de les pleurer jusqu'à mon dernier soupir. Daignez, ô Esprit-Saint, oublier toutes mes ingratitudes. Accordez-moi, je vous en supplie, cette crainte salutaire qui m'a tant manqué par le passé. Qu'elle m'entretienne tout le reste de ma vie dans l'esprit de componction, qu'elle m'inspire une telle haine du péché, que plus jamais je ne consente à ce qu'il rentre dans mon cœur. Donnez-moi la crainte filiale qui me pénètre d'un profond respect pour Dieu et pour les choses de Dieu, qui me fasse éviter les plus petites fautes pour ne pas lui déplaire, qui me préserve de la tiédeur à son service et de la routine dans mes exercices spirituels. Grâce à ce don inesti-

mable de votre crainte, je serai dans l'abondance de tous les biens; je mènerai une vie sainte, heureuse, pleine de vertus et de mérites; et je marcherai à grands pas dans le chemin de la perfection. J'aurai enfin la grâce de mourir en prédestiné, et d'aller au ciel, jouir des douceurs ineffables que vous réservez à ceux qui vous craignent.

O Esprit-Saint, je vous en conjure, au nom et par les mérites de Jésus-Christ, par l'intercession de votre Epouse sans tache, la Très Sainte Vierge Marie, accordez-moi le don précieux de la crainte. Ainsi soit-il.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

3e Jour : Prière pour obtenir le don de Piété

O Esprit-Saint, abîme de bonté et de douceur, je vous adore et je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez accordées, spécialement de m'avoir revêtu de la sublime dignité d'enfant de Dieu. Malheureusement, je n'ai pas vécu d'une manière digne d'un si grand privilège. Par mes innombrables péchés, je me suis révolté contre mon Père céleste, je lui ai tourné le dos et je me suis rangé parmi ses pires ennemis. Mais vous avez pitié de moi, ô Esprit-Saint, vous m'avez excité au repentir et obtenu, je l'espère, mon pardon. Vous m'avez donc rendu ma dignité première, mon beau titre d'enfant de Dieu ; soyez-en béni à jamais !

Et maintenant, mettez, je vous en prie, le comble à vos bontés, en m'envoyant le véritable esprit des enfants de Dieu: l'esprit de piété qui me donne, pour Dieu, des sentiments de filial amour et de douce confiance ; et, pour le prochain, un cœur tendre et compatissant. Esprit-Saint, divin Consolateur des âmes, je vous supplie, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de la Vierge Marie, daignez attendrir mon cœur si dur et si insensible. Bannissez-en la défiance de Dieu et les craintes exagérées qui ôtent le courage et la ferveur; chassez-en aussi l'envie et la rudesse pour le prochain, si contraires à l'amour qui doit régner entre frères. Alors, ô Esprit-Saint, le service de Dieu me sera agréable, son joug me paraîtra doux et léger, mes rapports avec le prochain seront empreints de la céleste suavité de votre onction, je courrai avec joie dans la voie de vos commandements parce que vous aurez dilaté mon cœur. O Marie, tendre Épouse du Saint-Esprit, obtenez-moi le beau don de piété. Amen.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

4e Jour : Prière pour obtenir le don de Science

O Saint-Esprit, Dieu de lumière et d'amour, je vous adore et je vous remercie de tous vos bienfaits, spécialement, de m'avoir donné une intelligence pour vous connaître et un cœur pour vous aimer. Du fond de l'abîme de ténèbres où je suis plongé, je crie vers vous, vous suppliant de projeter sur moi

les rayons lumineux du don de science. Sans cette divine clarté, je m'égarerai encore, comme je l'ai fait si souvent par le passé, et je me perdrai pour toute l'éternité, en cherchant mon bonheur dans les créatures et en mettant en elles ma fin dernière. Avec le don de science, au contraire, je ne verrai dans les choses créées que des moyens d'aller à Dieu ; je n'en userai ou je ne m'en abstiendrai que pour autant qu'elles me conduiront à lui, ou qu'elles m'en détourneraient. Alors, je serai saintement indifférent à la richesse ou à la pauvreté, à l'honneur ou au mépris, à la santé ou à la maladie, à la vie longue ou à la vie courte ; je n'aimerai et ne chercherai en toute chose que l'adorable volonté de mon Dieu. Et quand il plaira à cette sainte volonté que je sois dans la douleur et l'humiliation, éclairé par le don de science sur le prix des tribulations, je les embrasserai avec joie, comme des moyens de trouver Dieu plus sûrement et de le posséder plus parfaitement. Ainsi, rien au monde ne me détournera plus de ma fin dernière ; tout, au contraire, servira à me faire avancer vers elle, car tout me parlera de Dieu, tout m'aidera à le connaître plus clairement, à l'aimer plus ardemment, à le servir plus fidèlement, en attendant que j'aille enfin le posséder dans le ciel, et que, à la lumière de la gloire, je le contemple face à face et que je l'aime parfaitement pendant toute l'éternité. Amen.

O Marie, très digne Épouse du Saint-Esprit, obtenez-moi la science qui fait les saints.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

5e Jour : Prière pour obtenir le don de Force

O Esprit-Saint, Dieu tout puissant, qui avez si merveilleusement transformé les apôtres en les rendant, de faibles et timides qu'ils étaient, tellement forts et intrépides qu'aucune puissance créée ne put jamais les ébranler ; vous qui avez soutenu les martyrs dans leur supplices, les saints confesseurs dans leurs travaux et leurs combats, et qui avez aidé tant d'âmes à boire au calice de la douleur ; voyez humblement prosternée devant vous la plus faible et la plus misérable de vos créatures. Ah! si je vous avais toujours invoqué dans le danger et dans la tentation, jamais je n'aurais eu le malheur de vous offenser. Mais le mal est fait, je n'ai plus qu'à le regretter et à le pleurer. Je ne veux plus à l'avenir me fier à mes propres forces ; et c'est pourquoi, j'implore votre puissant secours. O Esprit-Saint, c'est en vous seul que j'espère, c'est de vous seul que j'attends mon salut. Communiquez-moi, je vous en conjure, votre don de force qui me rende invincible. Alors, je ne craindrai plus mes ennemis, vous me ferez la grâce de les vaincre constamment ; je ne craindrai plus les travaux quelque pénibles qu'ils puissent être, vous me donnerez le courage de m'y livrer avec une ardeur infatigable ; je ne craindrai plus les mépris et les souffrances, votre divine onction me les fera supporter avec patience et avec joie ; je ne craindrai plus même la mort, vous me soutiendrez à cette heure suprême, et je l'accepterai généreusement en union avec celle de mon Sauveur sur la croix. J'ai

alors dans le ciel jouir des fruits glorieux de mes travaux, de mes souffrances et de mes combats. Tout l'honneur en reviendra à vous, ô Esprit-Saint, ainsi qu'au Père et au Fils. Je vous en bénirai éternellement avec la multitude des anges et des saints. Amen.

O Marie, vous qui êtes la Femme forte et la chaste Épouse du Saint-Esprit, obtenez-moi le don de force.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

6e Jour : Prière pour obtenir le don de Conseil

O Esprit-Saint, qui voulez bien, dans l'amour infini que vous nous portez, devenir notre guide dans les sentiers de cette misérable vie, pour nous conduire sûrement à notre fin dernière, je vous adore et je vous remercie de tous les charitables conseils que vous m'av[illegible] jusqu'à ce jour. Que ne les ai-je toujours [illegible] je n'aurais pas maintenant tant de fautes à regretter. Au lieu de suivre votre douce lumière, j'ai préféré bien des fois me laisser conduire par le démon, par mes sens et par mes passions ; je reconnais en ce moment et je déplore les tristes égarements qui ont résulté de cette incroyable folie. Esprit d'amour et de miséricorde, ayez pitié de moi et pardonnez-moi. Je reviens à vous et je ne veux plus désormais d'autre guide que vous. Me voici, résolu de vous suivre partout où vous me conduirez. Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. Montrez-moi la voie dans laquelle vous voulez que

je marche, indiquez-moi vos sentiers. Que votre don de conseil me dirige pas à pas, afin que je ne m'écarte jamais de la voie que vous m'avez tracée. Qu'il me fasse rechercher toujours ce qu'il y a de plus agréable à vos yeux, qu'il me préserve de toute illusion et me fasse marcher à grands pas dans le chemin des parfaits. Qu'il me mette enfin en possession de ma fin dernière, et que je repose en elle éternellement dans la contemplation et l'amour du Père, du Fils et de vous-même, ô Esprit-Saint, qui procédez de l'un et de l'autre. Ainsi soit-il.

O Marie, Mère du Bon Conseil, obtenez-moi de votre cher Époux le don précieux que j'implore.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

7e Jour : Prière pour obtenir le don d'Intelligence

O Esprit-Saint, qui vous plaisez à faire briller votre lumière sur les âmes humbles, droites et pures; tandis que vous la refusez aux orgueilleux, aux prudents du siècle, et à tous ceux qui sont esclaves de leurs passions; je ne mérite pas que vous m'éclairiez, moi, si orgueilleux, si misérable, si assujetti à mes mauvais penchants. Les péchés innombrables que j'ai commis, mes attaches aux créatures, mes passions immortifiées ont accumulé sur mon âme d'épais nuages que les rayons de votre lumière ne peuvent pénétrer. Oh ! je vous en supplie, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession toute puissante

de votre chère Épouse, la Très Sainte Vierge Marie, daignez dissiper ces nuages, en me pardonnant tous mes péchés, en détachant entièrement mon cœur des affections terrestres ; faites briller sur mon âme, tout indigne qu'elle est, les rayons du don d'intelligence, afin qu'elle découvre les beautés cachées des vérités de la foi et des mystères de la religion. A la vue de ces splendeurs, mon cœur s'enflammera d'amour pour Dieu et de zèle pour le faire aimer aussi des autres ; il fera ses délices de la prière et de l'oraison, il soupirera sans cesse après la Beauté incréée, après le face à face divin. O Esprit-Saint, ne méprisez pas ma prière, ne me laissez pas davantage dans l'obscurité. Accordez-moi le don d'intelligence : alors je vivrai d'une vie nouvelle, d'une vie toute d'amour et de ferveur, en attendant que j'aille vivre auprès de vous dans le ciel de la vie des Bienheureux. O Marie, Épouse chérie de l'Esprit de Vérité, obtenez-moi, je vous prie, le don précieux d'intelligence.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

8e Jour : Prière pour obtenir le don de Sagesse

O Esprit-Saint, qui, par le don admirable de sagesse, élevez les âmes à la plus haute sainteté, en les unissant étroitement à leur fin suprême, j'ai honte de paraître devant vous, moi, misérable pécheur, qui ai si souvent mis ma dernière fin dans les créatures, en recherchant en elles les satisfactions que désirait mon cœur. J'ai été sage de cette sagesse diabolique

et charnelle qui n'est à vos yeux que folie. Aujourd'hui, éclairé par votre douce lumière, je reconnais mes égarements, je les déplore et les déteste sincèrement. Quelle que soit mon indignité, envoyez-moi la divine sagesse, qui m'apprenne à ne plus juger les choses que par le rapport qu'elles ont avec Dieu, à ne plus goûter que Dieu et les choses de Dieu. Alors, je n'éprouverai plus que du dégoût pour les biens et les plaisirs de la terre; je ne soupirerai plus qu'après Dieu, Bien suprême et éternel. Je l'aimerai ce seul et unique Bien, je m'unirai à lui, je me transformerai en lui, et, ne pouvant encore lui devenir semblable dans la béatitude, je lui ressemblerai, du moins, dans la douleur. Je reproduirai en moi l'image de l'Homme-Dieu, en aimant et en recherchant le mépris et la souffrance. Je ne dirai plus alors: «Qui me donnera des ailes et je m'envolerai et je me reposerai»; car ces ailes, votre don de sagesse me les donnera et, grâce à elles, j'arriverai au but de mes ardents désirs. Comme votre épouse fidèle, je pourrai dire en toute vérité: « J'ai trouvé Celui que mon cœur aime, je le retiendrai près de moi et je ne m'en séparerai plus.

O Marie, Siège de la sagesse, obtenez-moi ce don inestimable qui me fera trouver le ciel sur la terre.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

9e Jour : Prière à Marie, Épouse chérie du Saint-Esprit

O Marie, très digne Épouse du Saint-Esprit et et Mère bien-aimée de mon âme, vous qui, dès le

premier instant de votre existence, avez été ornée des dons du Saint-Esprit et les avez fait admirablement fructifier, par une fidélité constante et un amour toujours croissant, daignez jeter un regard de compassion sur votre enfant si pauvre et si indigne qui est ici, prosterné à vos pieds. Je le confesse, à ma honte et à ma confusion, j'ai bien des fois, par mes péchés, contristé le Saint-Esprit et perdu les trésors de ses dons ; j'ai été cause de la passion et de la mort de votre divin Fils ; j'ai abreuvé d'amertume votre cœur maternel. O Mère de miséricorde, je m'en repens de tout mon cœur, obtenez-moi mon pardon et pardonnez-moi vous-même les peines que je vous ai faites. Je veux désormais me donner à Dieu sans réserve.

O Marie, qui, par vos ardents désirs et vos prières ferventes, avez autrefois attiré le Saint-Esprit sur les apôtres, priez-le aussi pour moi. Par le mérite de vos sept douleurs, obtenez-moi les sept dons du Saint-Esprit et la grâce d'y correspondre fidèlement. Obtenez-moi le don de crainte, qui me fasse pleurer mes péchés et éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut déplaire à Dieu. Obtenez-moi le don de piété, qui me pénètre à l'égard de notre Père céleste d'une tendre confiance et d'un filial amour ; qu'il me fasse trouver, par sa douce onction, le joug du Seigneur léger et suave. Obtenez-moi le don de science, qui m'élève vers Dieu par la vue des créatures, et m'apprenne à user ou à m'abstenir de celles-ci, selon qu'elles me conduisent à ma fin dernière ou qu'elles m'en détournent. Obtenez-moi le don de force, qui me rende capable de vaincre toutes

les tentations du démon, d'accomplir toujours parfaitement mes devoirs et de soufirir généreusement toutes les tribulations de cette vie. Obtenez-moi le don de conseil, qui me fasse choisir constamment les moyens les mieux appropriés à ma fin dernière, et me fasse discerner, dans les occasions difficiles, ce qu'il faut faire pour plaire à Dieu. Obtenez-moi le don d'intelligence, qui me découvre la splendeur des vérités et des mystères de notre sainte religion. Obtenez-moi enfin le don de sagesse, qui me fasse connaître le vrai bonheur, et m'apprenne à goûter Dieu et sa très sainte volonté en toute chose.

O Vierge très fidèle, faites que plus jamais je ne perde ces dons précieux ; mais, qu'à votre exemple, je les conserve et les fasse fructifier jusqu'à ma mort. Faites enfin, ô douce Mère, qu'après m'être laissé diriger en cette vie par le Saint-Esprit, j'ai le bonheur d'être introduit par lui dans le Ciel, afin que, uni à vous, ô ma Mère, j'aime et je bénisse à jamais cet Esprit d'amour qui vit et règne avec le Père et le Fils dans l'unité d'une même nature.

Ainsi soit-il.

7 Ave Maria, 7 Gloria Patri.

§ II

Autres pratiques

I Hymne [1]

Veni Creator Spiritus, *Mentes tuorum visita,* *Imple superna gratia,* *Quæ tu creasti pectora.*	Venez, Esprit créateur, visiter les âmes de vos fidèles, et remplir de la grâce céleste les cœurs que vous avez créés.
Qui diceris Paraclitus, *Altissimi donum Dei,* *Fons vivus, ignis, caritas,* *Et spiritalis unctio.*	Vous êtes appelé le Consolateur, le Don du Dieu Très-Haut, la source d'eau vive, le feu, l'amour, l'onction spirituelle.
Tu septiformis munere, *Digitus Paternæ dexteræ,* *Tu rite promissum Patris,* *Sermone ditans guttura.*	Versant sur nous vos sept dons, vous êtes le doigt de la main du Père : promis solennellement par lui aux hommes, vous venez leur apporter la puissance du langage.
Accende lumen sensibus, *Infunde amorem cordibus,* *Infirma nostri corporis,* *Virtute firmans perpeti.*	Éclairez nos esprits de votre lumière, versez l'amour dans nos cœurs; soutenez la faiblesse de notre corps par votre incessante énergie.
Hostem repellas longius, *Pacemque dones protinus :* *Ductore sic te prævio,* *Vitemus omne noxium.*	Repoussez l'ennemi loin de nous, hâtez-vous de nous donner la paix, Marchez devant nous comme notre chef, et nous éviterons tout le mal.
Per te sciamus da Patrem, *Noscamus atque Filium,* *Teque utriusque Spiritum,* *Credamus omni tempore.*	Faites-nous connaître le Père et le Fils ; donnez-nous la foi en vous qui procédez de l'un et de l'autre.

---

(1) Le Souverain Pontife Pie VI, par Bref du 26 mai 1796, a accordé aux fidèles qui réciteront l'hymne *Veni Creator Spiritus*, ou la séquence *Veni Sancte Spiritus :*

Une indulgence plénière une fois par mois, au jour de leur choix, s'ils ont récité l'une ou l'autre chaque jour du mois. Conditions : confession, communion, et prière à l'intention du Souverain Pontife ;

Une indulgence de trois cents jours, à tous ceux qui, le dimanche de la Pentecôte et durant son octave, réciteront l'hymne ou la séquence susdite, et prieront comme ci-dessus ;

Une indulgence de cent jours, tous les autres jours de l'année, chaque fois qu'on récite l'hymne ou la prose, et qu'on prie comme ci-dessus.

Deo Patri sit gloria,
Et Filio, qui a mortuis
Surrexit, ac Paraclito,
In sæculorum sæcula.
Amen.

Gloire à Dieu le Père ! Gloire au Fils ressuscité des morts ! Gloire au Paraclet dans les siècles des siècles !

Ainsi soit-il.

II. Séquence

Veni Sancte Spiritus,
Et emitte cœlitus,
Lucis tuæ radium.

Venez, ô Esprit-Saint, et lancez sur nous du haut du ciel un rayon de votre lumière.

Veni Pater pauperum,
Veni dator munerum,
Veni lumen cordium.

Venez, père des pauvres ; venez, distributeur des dons ; venez, lumière des âmes.

Consolator optime,
Dulcis hospes animæ,
Dulce refrigerium.

Vous êtes le Consolateur rempli de bonté, l'hôte bienveillant de nos âmes, leur aimable rafraîchissement.

In labore requies,
In æstu temperies,
In fletu solatium.

Dans le labeur, vous êtes notre repos ; notre abri dans les ardeurs brûlantes, notre consolation dans les pleurs.

O lux beatissima,
Reple cordis intima,
Tuorum fidelium.

O lumière heureuse et chérie, remplissez de vos clartés les cœurs de vos fidèles jusqu'au plus intime.

Sine tuo numine,
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

Si votre divin secours n'arrive pas à l'homme, il n'est rien en lui qui ne puisse lui devenir nuisible.

Lava quod est sordidum,
Riga quod est aridum,
Sana quod est saucium.

Lavez nos souillures, arrosez nos sécheresses, guérissez nos blessures.

Flecte quod est rigidum,
Fove quod est frigidum,
Rege quod est devium.

Pliez ce qui se raidit en nous, échauffez notre froideur, redressez nos pas qui s'égarent.

Da tuis fidelibus,
In te confidentibus,
Sacrum Septenarium.

Répandez vos sept Dons sur vos fidèles, qui mettent en vous toute leur confiance.

Da virtutis meritum,
Da salutis exitum,
Da perenne gaudium.
Amen.

Accordez-leur le mérite de la vertu, l'heureuse issue du salut, et enfin les joies éternelles. Ainsi soit-il.

Prières indulgenciées

1. *O Creator Sancte Spiritus, adesto propitius Ecclesiæ catholicæ, eamque contra inimicorum incursus tua superna virtute robora et confirma, tua caritate et gratia spiritum famulorum tuorum, quos unxisti, renova, ut in te clarificent Patrem Filiumque ejus unigenitum Jesum Christum Dominum nostrum. Amen.* [1]

O Esprit-Saint Créateur, soyez propice à l'Église catholique ; par votre vertu divine fortifiez-la et affermissez-la contre les attaques de ses ennemis ; par votre charité et votre grâce renouvelez l'esprit de vos serviteurs que vous avez marqués de votre onction, afin qu'en vous, ils rendent gloire au Père et à son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

---

2. *Spiritus Sancte, spiritus veritatis, veni in corda nostra ; da populis claritatem lucis tuæ, ut in fidei unitate Tibi complaceant.* [2]

Esprit-Saint, Esprit de vérité, venez en nos cœurs ; donnez aux peuples l'éclat de votre lumière, pour que les trouvant unis dans la foi, vous mettiez en eux vos complaisances.

Autre prière au Saint-Esprit

O Esprit ! ô Amour ! ô Vérité qui êtes mon Dieu. Venez faire en mon âme une création nouvelle ; venez, elle s'ouvre à vous sans réserve ; venez, car elle est pauvre, dépouillée, abandonnée. Apportez-lui la lumière et la paix ; répandez-y l'amour comme une eau vive qui rejaillit à la vie éternelle. Je me livre tout entier à votre conduite, ô Esprit-Saint. Trop souvent, hélas ! je vous ai résisté ou je n'ai point voulu écouter votre voix ; mais désormais je vous obéirai fidèlement. Mon cœur est votre domaine, agissez-y comme il vous plaira ; levez-vous comme l'aquilon pour abattre toutes mes passions et renverser mes desseins non conformes à votre bon plaisir ; venez comme un vent doux et rafraîchissant pour consoler mon âme. Je me livre à votre conduite avec une confiance qui fait mon bonheur et qui fera mon salut. Oui, c'est à vous de commander, et je suis trop heureux d'obéir.

---

(1) Indulgence de trois cents jours une fois le jour.
(2) Indulgence de cent jours une fois le jour.

Prière pour demander les Dons du Saint-Esprit

O Jésus ! qui avant de monter au ciel, avez promis à vos apôtres et à vos disciples de leur envoyer le Saint-Esprit pour les consoler et les fortifier, daignez faire descendre aussi en nous cet Esprit sanctificateur.

Venez en nous, Esprit de *sagesse*, qui nous faites connaître le vrai bonheur, et nous donnez les moyens de l'obtenir. Venez en nous, Esprit d'*intelligence*, qui nous faites pénétrer, par votre divine lumière, les vérités et les mystères de notre sainte Religion.

Venez en nous, Esprit de *conseil*, qui nous faites discerner, dans les occasions difficiles, ce qu'il faut faire pour accomplir la volonté de Dieu.

Venez en nous, Esprit de *force*, et attachez-nous à Dieu et à nos devoirs, de manière que rien ne puisse jamais nous en détacher.

Venez en nous, Esprit de *science*, qui pouvez, seul, nous donner la parfaite connaissance de Dieu et de nous-mêmes. Je vous demande cette science divine et seule nécessaire, avec toute l'ardeur de mon âme ; je vous dirai sans cesse avec S. Augustin : *Mon Dieu, que je vous connaisse, et que je me connaisse.*

Venez en nous, Esprit de *piété*, qui nous faites accomplir avec joie et facilité tout ce que Dieu nous commande, et, par l'onction du divin amour, nous faites trouver le joug du Seigneur vraiment doux et léger.

Venez en nous, Esprit de la *crainte du Seigneur*, qui nous faites éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui peut déplaire à notre Père céleste.

Gloire à vous, Père éternel qui, avec votre Fils unique et le Saint-Esprit consolateur, vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VII. Prière pour obtenir les douze fruits du Saint-Esprit

Esprit saint ! Amour éternel du Père et du Fils ; daignez m'accorder le fruit de *Charité*, qui m'unisse à vous par l'amour ; le fruit de *Joie* qui me remplisse d'une sainte consolation ; le fruit de *Paix* qui produise en moi la tranquillité de l'âme ; le fruit de *Patience* qui me fasse supporter humblement tout ce qui peut contrarier mes goûts particuliers ; le fruit de *Bénignité* qui me porte à soulager les nécessités de mon prochain ; le fruit de *Bonté* qui me rende bienfaisant envers tous ; le fruit de *Longanimité* qui empêche que je ne me rebute d'aucun délai ; le fruit de *Douceur* qui calme en moi tout mouvement de colère, arrête tout murmure, réprime toute susceptibilité dans mes rapports avec le prochain ; le fruit de *Foi* qui m'engage à m'appuyer, avec une ferme assurance, sur la parole de Dieu ; le fruit de *Modestie* qui règle mon extérieur ; les fruits de *Continence* et de *Chasteté* qui conservent

mon corps dans la sainteté qui convient à votre temple, afin qu'après avoir, avec votre assistance, gardé mon cœur pur sur la terre, je mérite en Jésus-Christ, selon les paroles de l'Évangile, *de voir à jamais mon Dieu* dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

VIII. Litanies du Saint-Esprit [1]

Seigneur, ayez pitié de nous.
Père tout-puissant et éternel, ayez pitié de nous.
Jésus, Fils éternel du Père et Rédempteur du monde, sauvez-nous.
Esprit du Père et du Fils, Amour éternel de l'un et de l'autre, sanctifiez-nous.
Trinité sainte, exaucez-nous.
Esprit saint, qui procédez du Père et du Fils, venez en nous.
Divin Esprit, qui êtes égal au Père et au Fils,
Promesse du Père le plus tendre et le plus généreux,
Don du Dieu Très-Haut,
Source des grâces,
Feu sacré,
Charité ardente,
Onction spirituelle des âmes,
Esprit de vérité,
Esprit de sagesse et d'intelligence,
Esprit de conseil et de force,
Esprit de science et de piété,
Esprit de la crainte du Seigneur,
Esprit de grâce et de prière,
Esprit de componction et de confiance,
Esprit de douceur et d'humilité,
Esprit de paix et de patience,
Esprit de modestie et de pureté,
Esprit consolateur,
Esprit sanctificateur,
Esprit du Seigneur qui remplissez l'univers,
Esprit d'infaillibilité qui dirigez l'Église,
Esprit d'adoption des enfants de Dieu,
Esprit Saint, exaucez-nous.
Éclairez nos esprits de vos lumières,
Enflammez nos cœurs de votre amour,
Rendez-nous fermes et courageux dans la foi,
Conduisez-nous dans la voie de vos Commandements,
Faites que nous soyons dociles à vos inspirations,
Apprenez-nous à prier, et priez vous-même en nous,
Aidez-nous à nous aimer et à nous supporter les uns les autres.

Venez en nous.

Esprit-Saint, exaucez-nous

(1) Ces Litanies ne peuvent servir que pour la dévotion privée.

Revêtez-nous de charité et de miséricorde pour nos frères,
Inspirez-nous l'horreur du mal,
Dirigez-nous dans la pratique du bien,
Accordez-nous le mérite des vertus,
Faites-nous persévérer dans la justice,
Soyez vous-même notre éternelle récompense,
Esprit-Saint, exaucez-nous

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, envoyez-nous votre Esprit-saint.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, répandez dans nos âmes les dons du Saint-Esprit.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous l'esprit de sagesse et de piété.
v. Venez, Esprit-saint, remplissez les cœurs de vos fidèles.
R. Et allumez en eux le feu de votre divin amour.

ORAISON

Que votre divin Esprit, Seigneur, nous éclaire, nous embrase et nous purifie : qu'il nous pénètre de sa céleste rosée et nous rende féconds en bonnes œuvres, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous, en l'unité du même Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

L'AME SANCTIFIÉE

PAR LES

DONS DU SAINT-ESPRIT

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Approbations..... II

Avant-propos..... V

PREMIÈRE PARTIE

LE SAINT-ESPRIT ET SES DONS EN GÉNÉRAL

Premier Entretien : Le Saint-Esprit, sanctificateur des âmes. 1

§ I. Nécessité d'acquérir une vraie dévotion au Saint-Esprit..... 3

§ II. Opérations ineffables que le Saint-Esprit veut accomplir en nous..... 12

§ III. Nos devoirs envers le Saint-Esprit..... 19

Deuxième Entretien : Les dons du Saint-Esprit, instruments de sanctification..... 31

§ I. Nature et excellence des dons du Saint-Esprit..... 33

§ II. Nécessité des dons du Saint-Esprit..... 44

§ III. Nos devoirs par rapport aux dons du Saint-Esprit..... 51

DEUXIÈME PARTIE

Les dons du Saint-Esprit en particulier

Pages

Premier Entretien : De la Crainte de Dieu, premier don du Saint-Esprit 57
§ I. Nature et nécessité du don de Crainte 59
§ II. Fruits précieux du don de Crainte 76
§ III. Moyens d'acquérir le don de Crainte 81

Deuxième Entretien : Le don de Piété 86
§ I. Nature du don de Piété 87
§ II. Effet principal du don de Piété 93
§ III. Effet secondaire du don de Piété 107

Troisième Entretien : Don de Science 125
§ I. Nature et excellence 126
§ II. Effets du don de Science 133
§ III. Moyens à employer pour acquérir le don de Science 145

Quatrième Entretien : Don de Force 155
§ I. Nature du don de Force 157
§ II. Nécessité du don de Force 160
§ III. Admirables effets du don de Force 166
§ IV. Sources où se puise le don de Force 182

Cinquième Entretien . Le don de Conseil 189
§ I. Nature du don de Conseil 190
§ II. Nécessité du don de Conseil 195
§ III. Circonstances où le don de Conseil est surtout nécessaire 198
§ IV. Effets du don de Conseil 205
§ V. Moyens d'acquérir ou de développer en soi le don de Conseil 214

Sixième Entretien : Le don d'Intelligence 224
§ I. Nature du don d'Intelligence 227
§ II. Effets du don d'Intelligence 229
§ III. Moyens d'obtenir ou d'accroître le don d'Intelligence 240

Pages

Septième Entretien. Le don de Sagesse..... 248
§ I. Nature du don de Sagesse..... 250
§ II. Effets du don de Sagesse..... 253
§ III. Moyens d'acquérir ou d'accroître en soi le don de Sagesse..... 271

TROISIÈME PARTIE

Entretien Unique sur la Très Sainte Vierge Marie

Les dons du Saint-Esprit en Marie..... 285
§ I. Le Saint-Esprit a pris une pleine possession de l'âme de Marie..... 286
§ II. Marie a secondé très parfaitement l'action du Saint-Esprit en elle..... 294
§ III. Marie a possédé chacun des sept dons du Saint-Esprit, et elle y a parfaitement correspondu..... 302

QUATRIÈME PARTIE

Pieuses pratiques enrichies d'indulgences en l'honneur du Saint-Esprit

§ I. Neuvaine au Saint-Esprit..... 344
§ II. Autres pratiques..... 357